

ANNO XXIII. FASC. 45.

IAN.-IUN. 1954

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

PERIODICUM SEMESTRE



ROMAE
VIA DEI PENITENZIERI 20

INDEX RERUM

	PAG.
I. Commentarii historici.	
CHARLES VAN DE VORST S. I. - La Compagnie de Jésus et le passage à l'Ordre des Chartreux	3-34
LÁSZLÓ LUKÁCS S. I. - Die Gründung des Wiener päpstlichen Seminars und der Nuntius Giovanni Delfino	35-75
PEDRO DE LETURIA S. I. - Cordeses, Mercuriano, Colegio Romano, y lecturas espirituales en el siglo XVI. . . .	76-118
II. Textus inediti.	
JOSEF TESCHITEL S. I. - Nekrologe schwedischer Jesuiten .	119-130
JEAN M. FAUX S. I. - La fondation et les premiers rédacteurs des Mémoires de Trévoux (1701-1739) d'après quelques documents inédits	131-151
III. Operum iudicia.	
Juambelz (152). - Dictionnaire de spiritualité (153). - Delattre (155). - Guittou (157). - Rupert (159). - Rommen (162). - Vieira (163). - Steno (165). - Streit-Dindinger (167). - de Lubac (170). - Gayo Aragón (173). - Leite (174). - Araújo (176). - Jaeger (177). - Kohler (177). - Specker (179). - Bayle (180). - Battlori (181). - Rouët de Journal (184). - Hopkins (186). - Querol Gavaldà (189). - Dragon (190). - Owens (191).	

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

Annuae subscriptionis pretium: pro Italia Lirae 1700
extra Italiam » 2000

Inscriptio litterarum tam pro administratione quam pro redactione:

Sig. Direttore Archiv. Hist. S. I. - Via dei Penitenzieri 20, Roma.

Computus Postalís (conto corrente postale): ROMA 1-14709.

Subscriptio censetur continuata, quoad contrarium non significatur.

Volumina I-II (1932-1933) prostant lib. it. 2700; III-X, XVII-XXI et XXIII (1934-1941, 1948-1952 et 1954), lib. it. 2000; XI-XVI (1942-1947), lib. it. 1000; XXII (1953), lib. it. 4000.

Index generalis voluminum I-XX, lib. it. 2250.

Pretium collectionis completae (I-XXIII, 1932-54) cum Indice: Lib. it. 45.650
vel U. S. \$ 73.00



**ARCHIVUM HISTORICUM
SOCIETATIS IESU**

**VOLUMEN XXIII
1954**

**ROMAE
INSTITUTUM HISTORICUM S. I.
VIA DEI PENITENZIERI 20**

IMPRIMATUR

Sorae, 15 - IV - 1954.

† BLASIUS MUSTO
Episcopus Aquini, Sorae et Pontiscurvi

I. - COMMENTARII HISTORICI

LA COMPAGNIE DE JÉSUS ET LE PASSAGE À L'ORDRE DES CHARTREUX

(1540.-1694)

CHARLES VAN DE VORST S. I. - Rome.

SUMMARIUM. - Cum anno 1549 in bulla *Licet debitum* S. Ignatius a Paulo III obtinuit ne, post emissa vota consueta, ulli membro Societatis sive professo sive scholari sive coadiutori liceret ad alium ordinem transire nisi de expressa ipsius Praepositi licentia, exceptio quaedam facta est, secundum antiquum usum, pro ordine carthusiensium. Quamquam intima semper exstitit necessitudo inter carthusienses et socios Iesu, iam ab ipso Ignatio conata facta sunt ut praedicta exceptio tolleretur: et post eum non cessarunt Praepositi generales eodem modo instare, donec anno 1646 in ipso iure Societatis finis imponi potuerit huic privilegio libere transeundi ad carthusienses. In altera parte commentarii enumerantur, quantum fieri potest, Patres vel Fratres qui vi praedicti privilegii transierunt vel transire conati sunt ad Carthusiam. Horum inquisitio non protracta est ultra Praepositum Vincentium Carrafa.

La Compagnie de Jésus, depuis ses origines, n'a pas cessé d'avoir pour l'Ordre des Chartreux des sentiments de profonde vénération et de vive reconnaissance.

Son fondateur, Ignace de Loyola, pendant sa convalescence au château paternel, eut entre les mains la Vie de Notre Seigneur par Ludolphe le Chartreux; elle fit grande impression sur lui. Il l'utilisera un jour dans son livre des Exercices spirituels¹. Plus tard, après sa conversion, au moment où il faisait des projets d'avenir, il songea réellement à s'enfermer dans la lointaine Chartreuse de Séville². Il chargea même un de ses serviteurs qui se rendait à Burgos de s'informer au sujet de leur Institut et de leur règle³.

¹ Cf. A. CODINA, *Los orígenes de los Ejercicios espirituales de san Ignacio de Loyola* (Barcelona 1926) 222. Ce fut la traduction du Fr. Ambroise de Montesión que lut S. Ignace.

² Cf. P. LETURIA, *El gentilhomme Iñigo López de Loyola*, 196 sq.; H. WATRIGANT, *La genèse des Exercices de S. Ignace* (Amiens 1897) 18.

³ MHSI, *Mon. Ign.*, *Fontes narrativi*, I, 376 ss. *Acta Patris Ignatii scripta a P. Gonçalves da Câmara*.

Dans sa pensée ce projet ne devait se réaliser qu'après le pèlerinage en Terre Sainte qu'il avait résolu d'entreprendre. Il craignit toutefois de ne pouvoir chez les Chartreux exercer suffisamment la haine qu'il avait conçue contre lui-même et crut qu'il pourrait le faire plus librement en dehors d'un monastère⁴. Quelques mois plus tard ses pensées allèrent définitivement vers une vie d'apostolat⁵.

A Paris S. Ignace fut en contact direct avec les Chartreux. Chaque dimanche il allait avec ses compagnons communier dans leur église, qui était voisine du collège Sainte-Barbe, où ils habitaient⁶. Parmi les jeunes gens qui étaient en relation avec Ignace à Paris plusieurs entrèrent chez les Chartreux⁷.

Ces rapports allaient devenir plus étroits grâce au Bx Pierre Favre, un de ses premiers compagnons. Favre sera l'ami intime de Gérard Kalckbrenner ou Hammontanus, comme on l'appelle d'ordinaire⁸, prieur de la Chartreuse Ste Barbe à Cologne⁹.

Dans la grande cité Rhénane les Chartreux étaient les animateurs de la lutte des catholiques contre les idées nouvelles. Par leurs écrits ils ne cessaient de combattre l'hérésie; et leur ferveur, qui s'était toujours maintenue, faisait de la Chartreuse de Cologne un foyer de restauration religieuse¹⁰.

En 1542 était arrivé dans cette ville pour y compléter ses études théologiques le Père Alphonse Alvarez, jeune aumônier de la cour d'Espagne, entré depuis peu dans la Compagnie¹¹. Par lui Gérard Hammontanus et tout le groupe de fervents catholiques qui se mouvait autour de lui, apprirent l'existence du nouvel Ordre dont l'idéal semblait être le leur; ils entendirent de la bouche d'Alvarez l'éloge enthousiaste de Pierre Favre, qui l'avait gagné à la Compagnie¹². Pierre Canisius, fils du bourgmestre de Nimègue, alors étudiant à Cologne, était un des familiers d'Hammontanus. Dès qu'il sut que Favre se trouvait en ce moment à Mayence, il alla l'y trouver. C'était en avril 1543. Le prieur des Chartreux lui confia une lettre

⁴ *Ib.*, 378.

⁵ LETURIA, *op. cit.*, 199.

⁶ MHSI, *Nadal*, I, 2 n. 2.

⁷ *Fontes narrativi*, I, 183.

⁸ Cf. [L. DELPLACE], *L'établissement de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas*, dans *Précis historiques*, 36 (1887) 243: Kalckbrenner était belge; on l'appelait communément Hammontanus, de son lieu d'origine Hammont, commune belge de la province de Limbourg près de la frontière de Hollande.

⁹ Cf. J. GREVEN, *Die Kölner Kartause* (Münster in W. 1935) 86 ss.

¹⁰ *Ib.*, *passim*.

¹¹ MHSI, *Fabri Mon.*, 145 n. 1; 141 ss.

¹² GREVEN, 94.

où il pressait Favre de venir à Cologne¹³. Favre lui répondit longuement¹⁴: en ce moment il ne pouvait pas se rendre à son invitation; il le remerciait en même temps du soin qu'il avait pris du jeune Pierre Canisius. Celui-ci avait fait sous sa direction les Exercices spirituels et en mai de la même année entra dans la Compagnie de Jésus.

Par une lettre envoyée à Cologne et par ce qu'il raconta à son retour de Mayence, Canisius ne fit que rendre plus ardent le désir du prieur d'entrer en contact direct avec Favre. Hammontanus en écrivit aux prieurs des Chartreuses de Trèves et de Hildesheim, qui se rendirent à Mayence pour s'aboucher avec Favre¹⁵.

Ce ne fut que dans les premiers jours d'août que Favre put se rendre à l'invitation du prieur de Cologne. Il passera deux mois dans cette ville et y donnera les Exercices Spirituels à la communauté des Chartreux. Pendant ce séjour Gérard Hammontanus se lia d'une étroite amitié avec le Bx Favre, dont les aspirations répondaient si bien aux siennes¹⁶, et il devint en même temps l'ami de tout l'Ordre des Jésuites¹⁷.

Le 22 janvier 1544 Favre fera un nouveau séjour à Cologne¹⁸. Une petite communauté put s'y établir dans une maison louée par Canisius. Avant son départ en juillet de la même année, Favre mit à la tête du groupe le Père Léonard Kessel¹⁹; mais la municipalité prit ombrage de cette réunion de religieux, la plupart étrangers²⁰. La communauté dut se disperser et le Père Kessel avec quelques-uns des siens furent accueillis chez les Chartreux. Hammontanus avait

¹³ GREVEN, 95.

¹⁴ *Fabri Mon.*, 194-200.

¹⁵ GREVEN, 96. La lettre au Prieur de Trèves est tout entière dans *Fabri Mon.*, 447; elle parle en termes enthousiastes du nouvel Ordre et de l'efficacité des Exercices spirituels donnés par Favre.

¹⁶ Dans les notes intimes d'Hammontanus on retrouve la trace de la très profonde influence exercée sur lui par le Bx Favre. Cf. P. KETTENMEYER S. I., *Aufzeichnungen des Kölner Kartäuserpriors Kalckbrenner über den sel. P. Faber*, AHSI, 8 (1939) 86-102.

¹⁷ GREVEN, 97.; Favre laissa aux Chartreux le ms des Exercices. Cf. F. REIFFENBERG, *Historia Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem*, I (Cologne 1764) 12. L'exemplaire du Bienheureux est perdu; il en reste une copie ancienne qui a été publiée par le P. Debuchy en 1914, rééditée ensuite dans les MHSI, *Mon. Ign., Exercitia*, 567-569, 579-623. Cf. H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Les étapes de rédaction des Exercices de S. Ignace* (Paris 1950) 19 ss., où est signalée l'importance du ms pour connaître l'état du texte des Exercices en 1541/1543.

¹⁸ GREVEN, 99. Cf. *Fabri Mon.*, 262 ss. Lettre du 10 mai à S. François Xavier, où est décrite l'activité apostolique de Favre à Cologne.

¹⁹ REIFFENBERG, I, 21 s.

²⁰ J. HANSEN, *Rheinische Akten zur Geschichte des Jesuitenordens* (Bonn, 1896) 24.

été absent de Cologne pendant ces événements. A son retour il contribua à arranger les choses. Grâce à lui les Jésuites purent se réunir dans une autre maison louée par Canisius, comme groupement d'étudiants et non plus comme communauté religieuse²¹.

* * *

Hammontanus compte parmi les bienfaiteurs insignes de la Compagnie de Jésus. Par ses aumônes il soutenait non seulement les premiers Jésuites de Cologne; à plusieurs reprises il enverra des sommes considérables pour venir en aide au Collège Romain et au Collège Germanique presque toujours en détresse à cette époque²². Bien des fois dans les lettres de S. Ignace nous trouvons l'expression de sa vive reconnaissance. Non seulement lui-même mais ses successeurs garderont le souvenir de sa munificence. Son nom est inscrit dans le livre des bienfaiteurs de la Compagnie²³. En 1549 S. Ignace lui envoya en hommage un exemplaire de l'édition princeps des Exercices spirituels parue en 1548²⁴. Ce n'est d'ailleurs pas aux seuls Jésuites qu'Hammontanus vint en aide²⁵. Il dut même de ce chef encourir des reproches de la part de certains confrères²⁶.

L'estime que Hammontanus et les Chartreux de Cologne professaient pour le nouvel Institut de la Compagnie de Jésus se manifesta encore d'une autre manière. En 1544 eut lieu à la Grande Chartreuse près de Grenoble le Chapitre général. Le prieur de la Grande Chartreuse, qui est en même temps général de tout l'Ordre, était à cette époque Pierre Marnef, originaire de Leiden. Il était parent de Pierre Blommeveen, ancien prieur de Cologne qui avait joui chez les Chartreux d'une grande considération. A Cologne on l'appelait Blommeveen du nom de son oncle²⁷. Hammontanus pouvait donc compter sur un bon accueil lorsqu'à la Grande Chartreuse il fit l'éloge du nouvel Ordre, qu'il avait eu

²¹ GREVEN, 102 s.

²² *Ib.*, 105 s. Cf. MHSI, *Mon. Ign., Epistolae*, VI, 661 ss.; VII, 429; XI, 79-80; MHSI, *Ribadeneira*, I, 60; *Quadrimestres*, III, 753.

²³ MI, *Epp.*, VIII, 583: « Non solum nostros, qui hodie vivunt, sed et successores praeclaras beneficentiae huius memoria, in libro Societatis relicta excitare ». Cette générosité continua plus tard. Lorsqu'en 1565 des Pères de la Province du Rhin durent se rendre à Rome pour la Ve Congr. générale, le prieur de Cologne intervint pour 40 MK dans les frais du voyage. *Chron. Cartus. Coloniensis*, 204.

²⁴ MI, *Epp.*, II, 368 s.

²⁵ *Fabri Mon.*, 315. Lettre de Canisius à Favre: Hammontanus envoya 500 florins à Nicolas Eschius pour soutenir les béguines de Diest.

²⁶ *Ib.*, 295. Lettre de Canisius à Favre du 30 déc. 1544.

²⁷ GREVEN, 100 n.

sous les yeux à Cologne, et proposa au Chapitre général de rendre Ignace et les autres membres de son Institut participants de toutes leurs bonnes œuvres spirituelles²⁰.

Se rendant compte des nécessités nouvelles et voyant dans l'institution des clercs réguliers d'Ignace un remède efficace aux maux dont souffrait la Chrétienté, les Chartreux lui accordent tout leur appui.

Voici comment le Chapitre général s'exprime : « ... Et nos, Fratres, si quid poterimus apud Deum divinis sacrificiis, orationibus, abstinentiis ceterisque exercitiis piis (quorum omnibus vobis et successoribus in vita pariter et post mortem singularem concedimus participationem) vestris conatibus libenter cooperabimur, in Domino postulantes ut vos in nostrarum orationum et honorum participatione commendatos suppetere dignetur »²¹.

Venant d'un Ordre médiéval entièrement adonné à la vie contemplative, ce geste revêtait une importance spéciale pour le jeune Ordre, confirmé par le Saint-Siège depuis quatre ans à peine. La Compagnie de Jésus en renonçant au chœur et à l'austérité extérieure d'habit et de régime, avait rompu avec certaines traditions des Ordres monastiques; elle devait rencontrer de ce chef des oppositions contre lesquelles elle se débatta pendant de longues années.

S. Ignace exprimera à Hammontanus ainsi qu'à tous ses confrères sa vive reconnaissance pour ce grand bienfait; de son côté il promet aux Chartreux de les faire participer aux mérites de la Compagnie : « Dignetur etiam divina ipsius pietas, quidquid est, quod in nostris vel sacrificiis vel orationibus vel operibus ei placeat pro Iesu Christi (qui iustitia nostra est) impenso nobis sanguine et liberalissima ipsius estimatione, id, inquam, omne paternitati vestrae et pio consortio suo peculiari modo communicare ac ferre acceptum »²².

De Madrid le Bx Favre écrira à Hammontanus en mars 1546 : « ... Inter quae beneficia illud non est minimum, quod fuit efficere ut nostra Societas particeps esset omnium benefactorum Ordinis vestri. Hoc certe facit ut omnes fratres nostri tuae salutis et istius vestri conventus singularem memoriam agent »²³. C'était la dernière lettre adressée au prieur de Cologne peu de mois avant la mort de Favre.

Nous avons un autre indice de cette sympathie pour les Jésuites dans la dédicace par un Chartreux de Cologne, Bruno Loher, de la traduction latine de la Théologie mystique d'Henricus Harphius ou Herp. Datée du 11 novembre 1555, elle est adressée à

²⁰ Ib., 100 s.

²¹ *MI, Epp.*, XII, 483 ss.

²² Ib., I, 526 ss.

²³ *Fabri Mon.*, 412-416.

S. Ignace et à la Société de Jésus²². Le P. Léonard Kessel, supérieur de Cologne, avertit S. Ignace²³. Celui-ci lui demanda de faire venir l'ouvrage à Rome et le chargea de remercier l'auteur en son nom et au nom de la Compagnie²⁴. La dédicace de l'ouvrage mettait en relief l'activité apostolique de la Compagnie non seulement en Europe mais encore dans les missions les plus lointaines, où s'ouvraient pour l'Eglise d'immenses champs d'apostolat, qui compensaient les pertes subies en Europe. On y voit aussi comment les Chartreux, dès cette première époque, caractérisent très nettement l'esprit de la Compagnie, dont les apôtres devaient trouver dans une vie intérieure intense le stimulant de leur zèle.

Quelques années plus tôt, en 1549, dans une note communiquée à François de Borgia²⁵ Ignace fait observer que quelques passages de l'ouvrage d'Henricus Herp ont besoin d'être interprétés pour être acceptables; il ajoute que l'auteur de la longue préface de l'édition d'Herp²⁶ l'avait déjà remarqué²⁷.

La sympathie d'Hammontanus pour les Jésuites ne s'arrêta pas là. Son vif désir était de voir s'ouvrir à Cologne, encore avant sa mort, un Collège de la Compagnie²⁸. Dans sa pensée c'était le meilleur moyen de s'opposer aux progrès de l'hérésie. Il s'en ouvrit plusieurs fois à S. Ignace. Il réunit même des fonds à cet effet²⁹. Ses démarches ne devaient aboutir que partiellement. Il faudra encore de longues années avant que le collège rêvé puisse s'ouvrir à Cologne. A côté des difficultés financières il y avait l'opposition de la municipalité de Cologne, qui ne voulait pas de nouveaux établissements religieux³⁰.

En 1556, dans les derniers mois de sa vie, Ignace accéda enfin aux prières d'Hammontanus et résolut d'envoyer à Cologne un groupe de quatre jésuites; ce n'était qu'un commencement. Un

²² Cf. MI, *Fontes narrativi*, I, 753 ss. La préface y est reproduite.

²³ MHSI, *Litterae Quadrimestres*, III, 753 ss.

²⁴ MI, *Epp.*, X, 349 s.

²⁵ Ib., XII, 650.

²⁶ Il s'agit de la préface que Pierre Blommeveen, prieur de la Chartreuse de Cologne, avait mise au prologue de l'édition de 1513. Cf. P. DE LETURIA, *Lecturas ascéticas y lecturas místicas entre los Jesuitas del siglo XVI*, dans *Archivio italiano per la storia della pietà*, 2 (Rome 1953) 13 s.

²⁷ D'après GREVEN, 62, l'édition de Herp dédiée à S. Ignace fut mise à l'Index; Cf. HURTER, *Nomenclator*, II, 1087: « Verum ea [editio] fuit prohibita non tam propter doctrinam quam propter locutiones minus accuratas... Petrus Paulus Philippus O. P. editionem illam correxuit et castigavit... Romae 1582, quae fuit permissa ». Cf. Heinrich REUSCH, *Der Index der verbotenen Bücher*, I (Bonn 1883) 309 s.

²⁸ MI, *Epp.*, VII, 429 s.

²⁹ Ib., XI, 86.

³⁰ GREVEN, 108.

collège complet eût exigé au moins quatorze ou quinze hommes, avec une maison et une église, et en outre une fondation appropriée ⁴¹.

Cette première équipe se composait des Pères François Costerus de Malines, futur provincial du Rhin; Henri Denys, ancien chanoine de Nimègue; Henri de Sommal, de Dinant; et Jean Rhetius, de Cologne. Pour commencer les Pères pourraient se livrer à la prédication et donner quelques cours ⁴². Le Père Rhetius, originaire de Cologne et fils d'un ancien bourgmestre de la ville ⁴³, tenta d'obtenir de l'Université, pour lui et ses compagnons jésuites, la concession provisoire d'un collège. Devant l'opposition rencontrée, il dut se résigner à faire la demande uniquement en son nom et obtint ainsi à titre personnel le Collège des Trois Couronnes ⁴⁴. Dès 1557 Rhetius y fut installé comme Recteur. On y enseigna les humanités, la philosophie et la théologie. Dès le début les cours connurent un grand succès ⁴⁵.

. . .

Après la mort d'Ignace les relations avec les Chartreux se maintinrent étroites. Le Père Lainez dans les lettres écrites aux Jésuites de Cologne ne manque jamais de faire saluer de manière spéciale Hammontanus et les Chartreux ⁴⁶. A son retour d'un voyage en France et en route pour Trente, il passe par Cologne. Il dut dîner chez les Chartreux ⁴⁷, et à la demande d'Hammontanus, leur fit une exhortation latine qui fut très appréciée ⁴⁸.

Sous le généralat du Père Aquaviva la communication des mérites spirituels avec la Compagnie fut renouvelée dans le Chapitre général des Chartreux. La V^e Congrégation générale, réunie en 1553 par Aquaviva, y répondit en décrétant à son tour la communication avec l'Ordre des Chartreux de tout le bien spirituel que Dieu ferait par la Compagnie:

⁴¹ MI, *Epp.*, XI, 200-202, lettre du 31 mars 1556 à Léonard Kessel; lettre du 11 mai 1556 à Hammontanus, 358 s.

⁴² *Ib.*, 356 s. Les noms des Pères y sont mentionnés.

⁴³ Voir à son sujet HANSEN, 164 n. 1; DUHR, I, 38. Cf. aussi Josef KUCKHOFF, *Johannes Rhetius, der Organisator des katholischen Schulwesens in Deutschland im XVI Jahrhundert* (Dusseldorf 1929).

⁴⁴ Cf. HANSEN, 274 ss., où toutes les démarches de Rhetius sont rapportées dans le détail; DUHR, I, 39.

⁴⁵ HANSEN, 282 ss.; MHSI, *Litterae Quadrimestres*, IV, 612 ss.; V, 45 s., 60 ss., 135 ss.

⁴⁶ MHSI, *Lainii Mon.*, I, 295, 374, 562; II, 81, 558 et passim.

⁴⁷ *Ib.*, VI, 344 s.

⁴⁸ GREVEN, 109.

« Cum venerabilis Carthusiensium religio, pro sua praestanti pietate et erga Ordinem nostrum charitate non solum tempore P. N. Ignatii sanctae mem., sed etiam postremis his temporibus in suo Capitulo generali, societatem fraternitatis per bonorum operum suorum communicationem nobiscum inire voluerit; decrevit generalis Congregatio nomine totius nostrae religionis, summa omnium consensione et erga sanctam illam Religionem veneratione, parem illi gratiam referre, et per eandem bonorum operum, quae per eius parvitatem divina bonitas operari dignatur, communicationem, fraternitatis societatem cum illa vicissim inire, cum summa testificatione amoris et officiorum nostrorum »⁴⁹.

Cette déclaration fut confirmée dans les deux Congrégations suivantes, la VI^e et la VII^e. La VI^e réunie en 1608 par Aquaviva décréta : « Petitum est, ut huic etiam Congregationi placeat idem illud confirmando et renovando decretum, hanc religiosis illis Patribus deque Societate bene meritis conferre gratiam. Atque omnium votis placuit, sicut in dicta quinta Congregatione factum fuit, ut Societatis universae nomine communicationem fraternitatis cum illis iniremus »⁵⁰.

Lorsqu'à la mort d'Aquaviva l'Ordre des Chartreux eût exprimé à la Compagnie ses condoléances pour la perte de son Général, et promis ses prières pour l'heureux choix de son successeur, le nouvel élu, le P. Mutius Vitelleschi, proposa à la Congrégation de répondre à cette démonstration d'amitié en remerciant les Chartreux et en leur offrant de nouveau la participation des bonnes œuvres de la Compagnie. Le Père Charles Scribani, secrétaire, fut chargé par la Congrégation de rédiger la lettre en son nom⁵¹.

Cette même estime on la retrouve, chez S. Ignace et ses premiers successeurs, dans l'accueil fait aux ouvrages des Chartreux dans leurs bibliothèques et dans le choix des livres lus au réfectoire des communautés.

Avant le généralat d'Aquaviva les Jésuites comptèrent dans leurs rangs, en dehors de S. Ignace, très peu d'écrivains ascétiques. Parmi les auteurs dont la lecture fut recommandée, la place occupée par les Chartreux est notable.

La Vie de Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux était de lecture courante dans les noviciats du XVI^e siècle. A côté de Landulph nous voyons fréquemment mentionnés, les opuscules de Denis le Chartreux, notamment son *De quatuor novissimis*, la *Pharetra divini amoris* de Landsberg, les *Vitae sanctorum* de Surius, le *De statu sacerdotali* d'Antonius de Molina. C'est à l'influence des Chartreux qu'est due dans les collèges de cette époque la présence des mystiques tels que Tauler et Herp. Dans les bibliothèques des

⁴⁹ Congr. V, decr. 26, *Institutum S. I.*, II, 268-269.

⁵⁰ Decr. 13, actio 4^a, die 25 febr. 1608. ARSI, *Congr. I*, p. 259.

⁵¹ Decr. 122, actio 63^a, ian. 20; ib., p. 393-394.

maîtres de novices et des Pères de troisième probation nous rencontrons la même littérature⁵².

. . .

Du vivant de S. Ignace la sympathie pour les Chartreux semble s'être manifestée encore d'une autre manière.

Le 18 octobre 1549 S. Ignace avait obtenu de Paul III, à la fin de son règne, la bulle *Licet debitum*, qui accordait à la Compagnie de nombreux privilèges. Un de ceux-ci porte: « Ac inhibemus, ne quis post emissam vota secundum Constitutiones praedictas, sive professus sive scholaris sive coadiutor Societatis huiusmodi sit, ad quemvis alium Ordinem, etiam per Sedem praedictam approbatum (*Carthusiensium dumtaxat excepto*), nisi de expresso ipsius Praepositi aut dictae Sedis licentia transferri; egressi vero, alias quam ut praefertur, de Ordine seu consortio huiusmodi, in nullo alio, *praeterquam Carthusiensium praefato Ordine*, admitti, recipi vel retineri possint... »⁵³.

L'ancien droit canon accordait de manière générale aux religieux la faculté de passer à un Ordre plus sévère (*ordinem strictiorem*) même sans la permission de leurs supérieurs respectifs⁵⁴. Paul III par la bulle *Licet debitum* avait supprimé en faveur de la Compagnie de Jésus l'usage de cette faculté, en faisant toutefois, suivant la tradition établie, une exception pour les Chartreux⁵⁵.

Si S. Ignace en ce moment ne fit pas de démarche pour enlever cette clause restrictive, on peut supposer que ce fut en considération des liens d'amitié qui unissaient les deux Ordres.

Il ne tarda pourtant pas à regretter l'exception. Nous savons en effet par le Père Nadal que sous le règne de Jules III Ignace avait obtenu du pape de supprimer la restriction en faveur des Chartreux; la mort du Pontife survenue peu après empêcha seule l'expédition du document pontifical qui en ferait foi. Voici le texte de Nadal: «... speramus etiam futurum brevi, ut interdicat Sedes Apostolica, ne ad Carthusianos quidem transire possint nostri, quod iam concesserat Iulius III, sed interveniente eius morte, litterae expeditae non fuerunt »⁵⁶.

⁵² Le P. de Leturia a consacré tout récemment une étude remarquable à ce sujet; voir *supra*, n. 36. C'est à ce travail que nous renvoyons, p. 6, 8, 12 s., 18, 22, 28, 42, 48 s.

⁵³ *Institutum S. I.*, I, 15.

⁵⁴ VERMEERSCH-CREUSEN, *Epitome iuris canonici*, I (1937) n° 790.

⁵⁵ Les auteurs sont d'accord pour regarder les Chartreux comme l'ordre sévère par excellence. Cf. PIAT O. F. M., *Praelectiones iuris regularis*, I, p. 199: « Generaliter concordant auctores in agnoscenda tamquam omnium arctissima Carthusianorum religione ». - On connaît le mot d'Innocent XI, « Carthusia numquam reformata quia nunquam deformata ». GREVEN, 7.

⁵⁶ MHSI, *Epp. Nadal*, IV, 397.

Pourquoi chez S. Ignace ce brusque revirement?

Ce n'est pas que son estime pour les Chartreux eût diminué; mais pour des raisons tout autres.

Un des motifs pour lesquels S. Ignace ne voulait pas admettre dans la Compagnie des aspirants qui avaient déjà porté l'habit d'un autre Ordre était: « quod nobis in Domino videatur eum qui bonus christianus sit debere firmum esse in sua prima vocatione; praesertim cum illa tam sit sancta »⁸⁷. Cette raison avait assurément aussi son poids pour les membres de son Ordre; mais d'autres motifs encore le firent revenir sur sa décision. Il ne tarda pas à constater que cette porte laissée ouverte n'était pas sans danger pour la vocation de ses fils.

L'expérience, dont il faisait tant de cas, lui apprit que mieux valait garder toute porte close et n'admettre aucune exception. A cette époque une des tentations le plus fréquemment signalées, notamment en Espagne, est certainement l'aspiration à la vie contemplative ou solitaire⁸⁸. Le Père Jérôme Nadal, un des confidents les plus intimes d'Ignace et qui fut mêlé de très près à tout ce qui concerne l'Institut, nous renseignera le mieux sur la pensée du fondateur. A l'endroit cité plus haut il écrit à propos de ceux de la Compagnie qui songeraient à la vie de Chartreux: « Si quis ad Carthusiam vellet recedere, si vera eius esset devotio,... id boni consulere deberemus. Verum hactenus nullum scimus vero spiritu ad Carthusiam spectasse; sed tentatione et inquietudine mentis ductum, nullum vero in eo desiderio perseverasse »⁸⁹. Il semble bien que nous trouvons dans ces lignes d'un contemporain et d'un confident la vraie pensée d'Ignace. Dans un endroit des *Scholias* cité plus loin⁹⁰ Nadal est encore plus explicite.

Dans cette période d'élaboration de son institut Ignace ne reculait pas devant des retouches que l'expérience lui paraissait demander. Les exemples ne manquent pas⁹¹; ils prouvent la largeur d'esprit et la clairvoyance du législateur.

Ce que la mort de Jules III avait empêché ne tardera pas à se faire et le vœu exprimé par Nadal, « speramus etiam futurum brevi, ut interdicat Sedes Apostolica, ne ad Carthusianos quidem transire possint nostri » se réalisera progressivement. Nous allons constater que les successeurs d'Ignace travailleront tous en ce sens

⁸⁷ *Constit.*, Examen, II, 6 (30).

⁸⁸ Cf. ASTRAIN, II, 413 ss., 440.

⁸⁹ *Epp. Nadal*, IV, 397.

⁹⁰ Note 80.

⁹¹ Dans la *Formula instituti* approuvée par Paul III S. Ignace ne parle ni des collèges pour externes ni des coadjuteurs spirituels, dont il sera question plus tard. *Institutum S. I.*, I, 4 ss.

et n'auront pas de cesse qu'ils n'aient obtenu la suppression totale de cette restriction.

Pie V accorda en 1567 à François de Borgia que les Jésuites qui auraient quitté une fois leur Ordre pour passer aux Chartreux et seraient rentrés dans la Compagnie, ne pourraient plus, sous peine d'excommunication réservée au Saint-Siège, faire une seconde tentative sans l'autorisation du Général⁸².

Ce que Pie V avait concédé en 1567 à Borgia *vivae vocis oraculo* sera confirmé plus tard par Grégoire XIII dans le bref du 13 octobre 1584 *Exponi Nobis* accordé au Père Aquaviva :

«... Pius Papa V... Praeposito Generali pro tempore existenti eiusdem Societatis, vivae vocis oraculo concessit, ut, si quis ex dicta Societate ad Carthusiensem Ordinem... transire vellet, si vel non ingrederetur, vel non admitteretur vel non perseveraret, ad eandem Societatem redire teneretur; nec ei amplius ab ipsa Societate ad eundem Carthusiensem Ordinem, absque ipsius Praepositi Generalis licentia, transire liceret. Verumtamen cum posterioris Pii V facultatis usus eidem Praeposito difficilior interdum reddatur, quod litterarum apostolicarum praesidio fretus non sit: ideo tuis in hac parte supplicationibus inclinatis, concessionem et facultatem huiusmodi tibi et pro tempore existenti Praeposito Generali, tenore praesentium confirmamus... »⁸³.

L'année suivante, en 1568, Pie V accorda à François de Borgia la faculté de retenir dans la Compagnie pendant cinq ou six mois ceux qui voulaient passer aux Chartreux, pour examiner si, oui ou non, cet appel venait de Dieu.

Polanco raconte dans quelles circonstances ce *vivae vocis oraculum* fut accordé et comment dans une visite ultérieure faite par lui au même Pontife, celui-ci confirma ce qu'il avait accordé précédemment à François de Borgia :

⁸² MHSI, *S. F. Borgia*, IV, 479 : «... ha S. S. declarado por otra, que el que una vez uviera salido con título de Cartuxa, y no perseveró, no pueda otra intentallo, so pena de la mesma excomunió, reservada a la sede apostólica ». Roma 25 maii 1567. - Voici le texte du *vivae vocis oraculum* accordé par Pie V à François de Borgia le 24 avril 1567 : « Ego fr. Ugolinus Gualterutius, secretarius, approbo verba infra dicta : « Concessit eodem die, ut si quis ex nostra Societate in Cartusiensium ordinem transire vellet, tres ei menses praescriberentur, intra quos si non ingrederetur, vel non admitteretur, vel non perseveraret, redire teneatur, et non ei amplius liceret respectu Cartusiae a Societate sine Praepositi eius consensu recedere ». ARSI, *Instit.* 191, fol. 20v. - Dans ce qui précède immédiatement (fol. 20 et 20v) est conservé le texte d'un autre *vivae vocis oraculum* accordé par le même Pontife le 24 avril 1567 au Général Borgia. Cf. *Borgia* IV, 697, où cet *oraculum* est publié.

⁸³ *Institutum S. I.*, I, 100-101.

« Cum alias Pater noster Praepositus, me comitante, Pontificem inter alia de tentatione quorundam ad religionem Cartusientium transeundi alloqueretur, visumque fuisset suae Sanctitati (proprio enim motu id nobis obtulit) ut per quinque vel sex menses tales detinerentur in Societate, postquam transitum huiusmodi facere constituissent, ut probaretur hic spiritus an ex Deo esset necne, et si perseverarent in voluntatem transeundi, ut tum demum eis permitteretur; accidit ut ultima die iunii anno 1568 ego eundem Pontificem adirem, et cuiusdam ex nostris inconstantiam narrarem in eundo ad Carthusiam et redeundo, et redegî in memoriam suae Sanctitati remedium quod nobis alias proposuerat, ut scilicet per quinque vel sex menses in Societate retineri possent, qui talem transitum expeterent, ut sic melius a quo spiritu moverentur intelligi posset, et denuo id probavit summus Pontifex, confirmando quod prius concesserat. Ita est Ioannes de Polanco »⁶⁴.

Encore avant la mort de Nadal, le Père Everard Mercurian obtiendra de Grégoire XIII que les membres de la Compagnie, qu'ils fussent profès, coadjuteurs ou scolastiques, ne pourraient après l'émission des vœux sans permission du Général et sous n'importe quel prétexte, quitter *extra Europam* la Compagnie pour entrer dans un autre Ordre, sans en excepter les Chartreux⁶⁵.

Cette bulle de Grégoire XIII *Decet Romanum Pontificem* du 24 octobre 1579 fait connaître les motifs invoqués par Mercurian pour obtenir pareille prohibition :

Des sujets préparés depuis longtemps pour ces régions lointaines, où le besoin d'ouvriers évangéliques se faisait vivement sentir, quittaient la Compagnie les uns « levi aliqua illusionem, aut etiam gravi quacumque tentatione, vel laboris perferendi taedio, aut etiam honorum et dignitatum desiderio et ambitione... » ; l'expérience montre que c'étaient des illusions dues à l'esprit d'erreur, « nam eorum, qui ex illis partibus, praetextu ingressus in Carthusiensium Ordinem se subtraxerunt, nullus hactenus est illum ingressus » ; quelques-uns en effet revenus à résipiscence, sont rentrés dans la Compagnie, d'autres sont retournés dans le monde au péril de leur salut et au scandale de beaucoup ; « quin immo, simulato in Carthusiensium Ordinem, cuius nulla domus in Indiis tam orientalibus quam occidentalibus reperitur, ingrediendi animo, divagari aut ad alium, contra praemissa, religiosum Ordinem se tradere non verentur »⁶⁶.

⁶⁴ ARSI, *Instit.* 191, fol. 27. Le texte fut édité par BRAUNSBERGER, *Canisii epistulae et acta*, VI, p. 609.

⁶⁵ Ce privilège fut inséré dès 1581 dans le *Compendium indicum privilegiorum* (Goa 1581) p. viii.

⁶⁶ *Institutum S. I.*, I, 208. Il semble que les Chartreux étaient opposés en principe à des établissements dans ces régions ; leur éloignement en aurait rendu trop difficile la visite et le contrôle.

C'est pour mettre fin à ces abus (quelques-uns probablement remontaient déjà à l'époque d'Ignace) que Grégoire XIII avait accordé en 1579 la bulle susdite.

Plus d'un siècle plus tard, en 1719, comme la valeur en avait été contestée aux Indes, Clément XI, à la demande du Général Michelangelo Tamburini, confirma la bulle de Grégoire XIII de 1579. Celle-ci est reproduite tout entière dans le bref de Clément XI ⁶⁷.

La Compagnie ne cessa d'aspirer à l'interdiction absolue pour tous ses membres, même ceux d'Europe, de passer à un autre Ordre, en y comprenant celui des Chartreux, sauf permission des supérieurs. Nous en avons la confirmation dans une lettre adressée à François de Borgia le 11 octobre 1563 par Lainez. Il écrit de Trente et demande à Borgia d'insister auprès de Pie IV pour que les membres de la Compagnie qui ont fait les vœux ne puissent entrer sans la permission des supérieurs dans un autre Ordre, y compris, si c'est possible, celui des Chartreux. Borgia doit s'appuyer sur Alvarez de Castro, ambassadeur à Rome du roi de Portugal, ou même lui confier toute l'affaire ⁶⁸.

Ces efforts n'eurent pas de suite en ce moment pour ce qui concerne les Chartreux. Quelques années plus tard seulement la mesure prise par Grégoire XIII à l'égard de l'Ordre des Chartreux pour les membres de la Compagnie qui se trouvent hors de l'Europe sera étendue à ceux d'Europe.

En 1571 un bref de Pie V, *Dum indefessae*, avait rangé la Compagnie de Jésus parmi les Ordres mendiants et l'avait rendue participante de leurs privilèges ⁶⁹. Or le 3 avril 1610 Paul V accorda aux Carmes Déchaussés qu'aucun de leurs membres ne pourrait, sans autorisation des supérieurs, passer à un autre Ordre religieux, y compris celui des Chartreux.

Il se trouve donc que, en toute rigueur, dès avril 1610 la Compagnie aurait pu, par communication de privilège avec les Carmes Déchaussés, interdire à n'importe lequel de ses membres, une fois les vœux émis, de passer aux Chartreux sans la permission du Père Général.

La Compagnie a-t-elle usé immédiatement de ce droit? Il semble que non. Dans le *Compendium privilegiorum et gratiarum Societatis Iesu* édité à Rome en 1615 il n'en est pas encore question,

⁶⁷ Le bref de Clément XI *Sacri apostolatus*, dans *Institutum S. I.*, I, 205-212 ; la bulle *Decet Romanum Pontificem* y est insérée, p. 205-211.

⁶⁸ *Lainii Mon.*, VII, 401. On peut lire dans le bref de Pie V contra apostatas *Aequum reputamus* comment la cour de Portugal est intervenue plus tard auprès du Saint-Siège pour appuyer la demande de la Compagnie. *Institutum S. I.*, I, 39.

⁶⁹ *Ibid.*, I, 46 sq.

bien qu'on y énumère avec soin les privilèges obtenus antérieurement vis-à-vis des Chartreux pour ce qui concerne le délai d'entrée, l'interdiction d'une seconde tentative.

La question semble avoir été soulevée pour la première fois à la VII^e Congrégation générale en 1615-16. On y examina l'opportunité d'obtenir du Souverain Pontife pour les supérieurs de la Compagnie le droit de porter un jugement sur la bonne ou la mauvaise foi de ceux qui demandaient d'entrer chez les Chartreux. La Congrégation estima que pareille démarche ne devait pas être faite: mieux vaut examiner si la Compagnie ne peut pas user, par communication, du privilège accordé en 1610 aux Carmes Déchaussés⁷⁰. Cinq ans s'étaient donc écoulés sans que la Compagnie l'ait considéré comme faisant partie de son droit.

Dans une lettre adressée aux Provinciaux de l'Assistance de Germanie le 4 juin 1619⁷¹, Vitelleschi nous renseigne sur le motif qui poussa la VII^e Congrégation à s'occuper de cette question: c'était la facilité avec laquelle quelques-uns procuraient le passage aux Chartreux, « impellente potius occulta vel etiam manifesta tentatione quam divina inspiratione »^{72a}. Dans cette même lettre le Général fait savoir qu'il a soumis la solution préconisée peu de temps auparavant par la Congrégation, à plusieurs théologiens. D'après leur avis et après avoir examiné la question avec ses consultants, il est arrivé à la conclusion que, sans recours ultérieur au Saint-Siège, non seulement il pouvait, mais qu'il était de son devoir d'user, par communication, du privilège accordé aux Carmes en 1610. Les Provinciaux devront en conséquence s'en servir, le cas échéant, et avertir les supérieurs locaux. La présente *Ordinatio* devait être portée sur le registre réservé aux *Ordinationes Generalium*, en attendant que ce privilège fût inséré dans une nouvelle édition du *Compendium privilegiorum Societatis*.

⁷⁰ Decretum 15, *ibid.*, II, 320.

⁷¹ ARSI, *Epp. NN. 115* (Epp. communes 1565-1657), p. 645.

^{72a} Cette préoccupation des Pères de la VII^e Congrégation (1615-1616) est confirmée par une lettre d'Aquaviva. Quelques années auparavant, le 26 mai 1607, il écrivait au Provincial d'Autriche, Alphonse Carrillo: « Quod vero quaerebat an sint impediendi qui eo [ad Carthusiam] transire volunt, respondemus non esse impediendos quando est vera vocatio, interposita obligatione spatii intra tres menses, sed quia nonnulli abutuntur hac excusatione ut suam tentationem obtegant non sine communi detrimento, agitur iam de aliqua declaratione idonea et remedio inveniendi, de quo postea Superiores admonebuntur ». ARSI, *Austria 2, I*, p. 272. - D'une mesure prise à ce sujet par Aquaviva nous ne savons rien. La lettre prouve en tout cas que la question du passage aux Chartreux continuait à préoccuper les Supérieurs.

Dès ce mois de juin 1619 ce privilège fut en vigueur dans toute l'Assistance de Germanie⁷³.

Le Père Vitelleschi à la demande d'un grand nombre de provinces avait entrepris de réunir dans un recueil les censures et les préceptes en vigueur dans la Compagnie. Il envoya ce recueil aux Provinciaux en 1620 sous le titre: *Censurae et praecepta hominibus Societatis imposita*. Au chapitre III, après le n° 5, qui rappelle la défense générale de passer, après l'émission des vœux, dans un autre Ordre, sauf celui des chartreux, sans la permission du Général, on lit au n° 6: « Iam vero, qui sine Praepositi Generalis facultate ad Carthusienses transiret, easdem poenas incurret, per communicationem privilegii Carmelitarum Discalceatorum. Concessit eis Paulus V »⁷⁴. Dès l'année 1620, où ce catalogue fut communiqué aux Provinciaux, cette participation au privilège des Carmes Déchaussés se trouva donc promulguée dans toute la Compagnie.

Ce nouveau catalogue pourtant ne fut pas imprimé. Il n'y a pas trace non plus du privilège en question dans l'édition de l'Institut qui parut à Anvers en 1635 chez Meursius. A la VIII^e Congrégation générale en 1645-46, le catalogue du Père Vitelleschi fut revu et approuvé⁷⁴; il fut édité en 1646 presque sans changement. Le n° 6 du chap. III, cité plus haut, y est reproduit ad litteram.

Ce fut donc en 1646 que parut le premier document officiel défendant aux membres de la Compagnie de passer aux Chartreux même en Europe sans permission des supérieurs.

Depuis 1610, à l'exemple des Carmes Déchaussés, d'autres Ordres avaient sollicité le même privilège. Urbain VIII l'accorda successivement en 1624 aux « Discalceati SS. Trinitatis Redemptionis

⁷³ Il vaut la peine de faire remarquer qu'avant cette date, en 1618 Vitelleschi pensait n'avoir pas le droit de s'opposer au désir de ceux qui voulaient passer aux Chartreux après l'émission de leurs vœux. Un scolastique du collège de Graz en Autriche, François Pethen (ou Petheö), voulait se faire Chartreux. Il envoya sa requête au Père Vitelleschi. Celui-ci dans sa réponse au Père H. Guillaume Lamormaini, Recteur du Collège, dit qu'après mûr examen il accorde la permission et ajoute: « cum nec possit id ei in Societate iure denegari ». Peu après le Général apprend que le scolastique est revenu sur sa décision et reste fidèle à sa vocation. Le Père Vitelleschi à la date du 2 juin de la même année en exprime sa joie au Recteur et fait remarquer: « petenti Carthusiam non poteram aliter respondere ». ARSI, *Germ.* 111, fol. 3 et 3v. Il semble donc qu'à cette date la Compagnie n'avait pas encore voulu participer, par communication de privilège, à la concession faite aux Carmes en 1610.

⁷⁴ ARSI, *Epist.* NN. 115, p. 684 et 694 ss.

⁷⁴ *Institutum S. I.*, II, 350, decr. 23.

Captivorum » et en 1628 aux Capucins⁷⁵. C'est ce qui est rappelé au n° 530 du *Compendium privilegiorum S. I.*, reproduisant lui-même l'article *Apostatae* § 10 de l'ancien *Compendium*⁷⁶.

On pourrait encore signaler ici le bref *Cum dudum* accordé par Clément X au Général de la Compagnie le 16 septembre 1675. Il défend aux profès de la Compagnie qui seraient entrés avec permission du Général dans un autre Ordre et y auraient fait profession, de passer plus tard sans autorisation du Saint-Siège dans un troisième Ordre, autre que celui des Chartreux. Par ce bref on voulait empêcher que les profès en question n'obtinssent, par un biais, d'être admis dans un Ordre beaucoup moins austère, dont l'entrée leur avait été refusée par le Général. Le bref ne se rapporte qu'indirectement à notre sujet⁷⁷.

. . .

Cette latitude, laissée pendant près d'un siècle aux membres de la Compagnie, eut-elle chez elle quelque répercussion notable? en d'autres termes, ceux qui avant 1646 entrèrent chez les Chartreux furent-ils nombreux? C'est ce qui reste à examiner.

Pour les années qui suivirent la fondation de l'Ordre nous avons le témoignage du Père Jérôme Nadal. Nul n'était, comme lui, au courant des choses et des personnes de la Compagnie⁷⁸. Voici ce qu'il écrit en 1562:

Après avoir dit qu'on ne devait pas s'opposer à un véritable appel à la Chartreuse, il ajoute, peut-être avec une légère pointe d'exagération: « Verum hactenus nullum scimus vero spiritu ad Carthusiam spectasse; sed tentatione et inquietudine mentis ductum, nullum vero in eo desiderio perseverasse »⁷⁹. Nadal est encore plus explicite dans ses *Scholia*, lorsque, commentant le n° 42 du chap. iv de l'*Examen* [99], il écrit: «... praeterquam si velint ad Carthusienses accedere, ad quos tamen pauci e nostris venerunt, et ex his quidem pauciores scimus admissos qui tamen non perseverarunt. Compertum vero habemus, nullum studio perfectionis maioris revera commotum, sed tentatione et inquietudine animi agitatedum illam mutationem appetivisse »⁸⁰.

⁷⁵ Les lettres apostoliques adressées aux Capucins sont reproduites dans VERMEERSCH, *De religiosis*, II (1909) p. 251-252.

⁷⁶ *Institutum S. I.*, I, 663; *Compendium privilegiorum*, n° 530.

⁷⁷ *Institutum S. I.*, I, 199-201.

⁷⁸ Cf. les témoignages de S. Ignace et de Lainez. *Epp. Nadal*, I, 144, 279, 358 ss.

⁷⁹ *Epp. Nadal*, IV, 397.

⁸⁰ NADAL, *Scholia in Constitutiones* (Prati in Etruria 1883) p. 24.

Il y a ensuite le témoignage du Père Everard Mercurian. Dans la bulle *Decet Romanum Pontificem* accordée par Grégoire XIII en 1579 et dont il fut question plus haut⁸¹, Mercurian affirme que parmi ceux qui, hors du territoire de l'Europe, ont quitté la Compagnie sous prétexte de passer aux Chartreux, aucun n'est entré dans leur Ordre, « nullum hactenus ad illum [Ordinem] ingressum ».

De ces témoignages de tout premier ordre on peut conclure que durant cette période initiale quelques-uns se crurent appelés à la vie plus contemplative des Chartreux. Il ne semble pas qu'ils aient été nombreux. *Pauci*, dit Nadal; et de ce petit nombre fort peu persévérèrent. François de Borgia conférant de la chose avec Pie V dira *quorundam*⁸². Mercurian, qui parle des missionnaires « extra Europam », est encore plus catégorique.

Pour ces premiers temps nous trouvons peu de noms.

On cite la Père Antoine de Herédia, né à Bragance vers 1513 et entré dans la Compagnie en 1545, il partit pour les Indes en 1553 et fut nommé aussitôt supérieur du collège de Cochín. François Xavier en faisait grand cas. Il semble qu'il avait mauvaise santé et qu'il était porté à la mélancolie. Après la mort de Xavier il se crut appelé à l'Ordre des Chartreux et retourna en Portugal en 1561; l'année suivante il quittait la Compagnie⁸³.

On peut citer aussi Louis Harmeville. Bien qu'on l'appelle Flamand, il est en réalité Lorrain, originaire de Harmeville, dans le diocèse de Verdun. Il entra dans la Compagnie à Rome en 1550 au mois d'août. Il semble avoir fait ensuite, pendant près de deux ans, des études à Cologne chez le P. Kessel⁸⁴. En octobre 1552 nous le trouvons à Florence près du P. Lafnez, qui en écrit à S. Ignace et parle du désir d'Harmeville de se faire Chartreux⁸⁵. S. Ignace le fait envoyer à Ferrare⁸⁶. C'est là qu'après des études fort sommaires il est ordonné prêtre en 1554⁸⁷. Le désir d'entrer chez les Chartreux ne l'a pourtant pas quitté; en 1556 il écrira deux lettres à S. Ignace en ce sens. Celui-ci, peu de jours avant sa mort, fait répondre à Harmeville que, après avoir examiné toutes ses raisons, il estime qu'il doit rester fidèle à sa première vocation: ce n'est pas du bon esprit que viennent ces pensées de changement⁸⁸. Lafnez, pendant qu'il est Vicaire général,

⁸¹ P. 14.

⁸² Cf. supra, p. 14.

⁸³ MHSI, *Doc. Indica*, II, 7*. Cf. au sujet de son renvoi *Epp. Nadal*, II, 151 n. 4.

⁸⁴ MHSI, *Epp. Mixtae*, IV, 586.

⁸⁵ *Lainii Mon.*, I, 212.

⁸⁶ MI, *Epp.*, IV, 459.

⁸⁷ MHSI, *Polanco, Chronicon*, IV, 62 n. 113.

⁸⁸ MI, *Epp.*, XII, 53.

en 1557 a de nouvelles difficultés avec Harmeville: d'accord avec son Recteur de Ferrare il l'envoie à Cologne. S'il ne peut y rendre service, il pourra aller à Louvain⁹⁹. Dans une lettre du 15 février 1558 adressée au P. Everard Mercurian, Provincial de Germanie Inférieure, Lafnez parle d'Harmeville et de sa velléité d'entrer dans une Chartreuse; il doute qu'avec son humeur mélancolique il puisse y persévérer. Si Mercurian juge que le séjour de Louvain ne lui convient pas, il peut se servir de lui à Tournai ou ailleurs¹⁰⁰. Le 12 novembre de la même année Lafnez écrit à Mercurian qu'il peut l'envoyer à Ferrare, où on le demande, puisqu'en Belgique on ne sait qu'en faire¹⁰¹. Rien n'indique que Harmeville soit jamais entré chez les Chartreux.

Mentionnons encore le Père *Jean Verdolay* que S. Ignace avait connu en Espagne et auquel il adressa de Venise en 1537 une longue lettre¹⁰². Beaucoup plus tard, après la mort de S. Ignace, il entra dans la Compagnie. Son Provincial, le Père Cordeses, l'avait proposé en 1561 pour la profession des quatre vœux¹⁰³; mais Verdolay ne persévéra pas dans sa vocation et se retira chez les Chartreux¹⁰⁴.

Un autre cas est à signaler vers la même époque. *Louis Herrera*, que le Père Nadal avait reçu dans la Compagnie à Alcala en 1554, encore du vivant de S. Ignace¹⁰⁵, fut pendant plusieurs années secrétaire de S. François de Borgia. Cette besogne trop matérielle lui déplaisait et en 1561 il demande à Lafnez l'autorisation d'entrer chez les Chartreux¹⁰⁶. En 1564 il quitte la Compagnie sans saluer personne. Lafnez le délia de ses vœux comme n'étant pas fait pour la Compagnie¹⁰⁷. Dès le début il avait fait mauvaise impression à Nadal.

Dans une lettre du 8 novembre 1563 adressée de Prague au Père Nadal¹⁰⁸ et où le P. Nicolas Lanoy lui rend compte de l'état de son collège, il est question d'un scolastique, *Petrus Hollandus*, qui songea un moment à entrer chez les Chartreux. Il avait été reçu dans la Compagnie en 1556¹⁰⁹. A Prague il est chargé d'un cours d'hébreu et de grec et assiste en même temps à des leçons de théologie. Son Recteur le P. Lanoy écrit que l'idée qu'il a eue de se faire Chartreux est passée en ce moment¹¹⁰ et qu'il est content. Ce même scolastique semble avoir été au collège de Vienne deux ans auparavant. On trouve son

⁹⁹ *Lainii Mon.*, II, 243 et 244.

¹⁰⁰ *Ib.*, III, 116.

¹⁰¹ *Ib.*, 667-668.

¹⁰² *MI, Epp.*, I, 118-122.

¹⁰³ *Epp. Nadal*, II, 158 et n. 2.

¹⁰⁴ Il ne semble pas pourtant qu'il y trouvât ce qu'il avait rêvé. Cf. MHSI, *Polanco, Chronicon*, IV, 345 n. 4.

¹⁰⁵ *Epp. Nadal*, I, 759 (appendix) et II, 23 et 48.

¹⁰⁶ *Lainii Mon.*, V, 30-31.

¹⁰⁷ *Ib.*, VIII, 308.

¹⁰⁸ *Epp. Nadal*, II, 445.

¹⁰⁹ *Polanco, Chronicon*, VI, p. 345 n° 1422.

¹¹⁰ « Pare che li sia calata questa fantasia di farsi carthusino ». *Epp. Nadal*, I, c.

nom dans le catalogue de ce collège édité par le Père Sommervogel ¹⁰¹. Il y enseignait le grec et fut envoyé durant le second semestre de 1561 à Prague.

Nous sommes mieux renseignés sur le Père René Fuzelier qui pendant quelque temps eut, lui aussi, la velléité d'entrer dans une Chartreuse. Originaire du Poitou en France, René Fuzelier entra dans la Compagnie en 1551; il fit ses vœux à Rome le 2 juillet 1552 du vivant de S. Ignace ¹⁰². En 1559 nous le trouvons à Annecy en Savoie, où il aide le P. Louis du Coudret ¹⁰³. Deux ans plus tard, en 1561, il est envoyé à Tournon ¹⁰⁴; il doit avoir été à Mondovi en Piémont en 1563 et repartira de là avec quelques autres pour le collège de Mauriac en France ¹⁰⁵; en 1564 il est nommé dans le personnel de Paris ¹⁰⁶. Deux ans plus tard son nom figure au catalogue de la Province d'Aquitaine en qualité de *confessarius idoneus* ¹⁰⁷. C'est à cette époque qu'il traverse une crise de conscience. Cette même année, en été et en décembre il écrit au Père Général François de Borgia. Dans une lettre du 4 janvier 1567 le P. Polanco, au nom du Général, le recommande vivement à la sollicitude du Père Edmond Auger, Provincial d'Aquitaine, son supérieur; le Père a grand besoin de consolation et d'aide spirituelle ¹⁰⁸. Par le même courrier ¹⁰⁹, Polanco écrit au Père Fuzelier au nom de Borgia et en réponse aux deux lettres reçues de lui. Polanco compatit à sa peine et à ses inquiétudes. La pensée d'abandonner sa vocation lui paraît une suggestion du démon. C'est aussi l'avis du Père Général, du P. Everard Mercurian et des autres Assistants. Tous estiment qu'il ne lui convient pas d'abandonner sa vocation ni pour entrer dans une Chartreuse ni pour se retirer dans quelque autre solitude; la seule voie pour lui est de rester là où Dieu l'a appelé et où pendant tant d'années il s'est maintenu; au surplus il n'est guère vraisemblable qu'il pourra persévérer dans un autre Ordre religieux; il n'a ni la santé ni les forces spirituelles pour faire face aux difficultés qu'il rencontrera n'importe où. Le Père Fuzelier demeura fidèle à sa vocation. Il semble pourtant être resté sujet aux dépressions et à la mélancolie; après avoir été en 1568 à Chambéry ¹¹⁰, il écrit de Lyon en 1570 une nouvelle lettre à François de Borgia ¹¹¹. Celui-ci le recommande au Père Everard Mercurian, qui faisait la visite des collèges

¹⁰¹ *Les Jésuites de Rome et de Vienne en MDLXI...* (Bruxelles 1892).

¹⁰² MHSI, S. F. Borgia, V, 544 n. 5.

¹⁰³ *Lainii Mon.*, IV, 474 s.; V, 263 s.

¹⁰⁴ *Ib.*, V, 462, 472.

¹⁰⁵ *Ib.*, VII, 326, 426.

¹⁰⁶ *Ib.*, 631.

¹⁰⁷ D. FERNÁNDEZ ZAPICO, *La province d'Aquitaine S. I. d'après son plus ancien catalogue (1566)*. AHSI, 5 (1936) 274, 285, 291.

¹⁰⁸ ARSI, Germ. 106, fol. 218v.

¹⁰⁹ *Ib.*, fol. 219.

¹¹⁰ FERNÁNDEZ ZAPICO, o. c., 285 n. 35.

¹¹¹ MHSI, S. F. Borgia, V, 544, 574.

d'Aquitaine. Le Père Fuzelier prononça le 13 septembre 1573 les vœux de coadjuteur spirituel formé au collège de Tournon; c'est dans le même collège qu'il mourut en avril 1588 ¹¹².

Dans la correspondance de Pierre Canisius ¹¹³ il est question en plusieurs endroits de *Pierre Aretino*. Ce jeune frère coadjuteur de nation italienne songeait depuis quelques années déjà à entrer chez les Chartreux. Il exerçait à Innsbruck l'office de réfectier et ne donnait guère satisfaction ni à ses supérieurs ni à la communauté. Le 12 août 1567 Canisius écrivait à S. François de Borgia que, vu l'obstination du Frère, il l'avait délié de ses vœux et lui avait permis de se rendre chez les Chartreux; ce que le Général approuva. Aretino quitta Innsbruck mais n'entra pas dans une Chartreuse. Il reconnut bientôt que ses désirs de vie contemplative n'étaient qu'une illusion et ne venaient pas de Dieu. Le Père Fr. Adorno, Provincial de Milan, l'engagea à rentrer dans la Compagnie.

Nous avons rencontré deux autres cas de Frère coadjuteur aspirant à la vie de Chartreux. Le premier est celui de Pierre Knottel ou Knotten, appelé souvent Juliensis du nom de sa ville natale (Jülich). Paul Hoffaeus, qui fut son recteur à Prague, en fait au P. Lainez Général un portrait peu flatteur. Celui-ci est d'avis de le renvoyer de la Compagnie; mais Pierre, venu à Rome et remis au noviciat, se ressaisit et donna pleine satisfaction. Il persévéra dans sa vocation ^{113a}. L'autre cas est celui du Fr. Jacques Voltelin, italien. Il était menuisier de son état et avait été envoyé comme candidat-frère en Allemagne. Après deux ans de noviciat et avant d'avoir fait les vœux, il fut pris d'un violent désir de se faire chartreux. Le Père Canisius, son provincial, lui laissa un mois pour réfléchir; puis le laissa partir. Lui aussi regretta bientôt sa détermination. Dans le catalogue du collège de Prague, daté du janvier 1562, nous le retrouvons recommençant son noviciat ¹¹⁴.

Il y a lieu de parler un peu plus longuement de deux autres Pères qui, dans les premiers temps de la Compagnie usèrent de leur droit pour passer aux Chartreux. Ces deux sorties de l'Ordre ont eu quelque retentissement ^{114a}.

Il s'agit d'abord du Père *Thomas Lentulus*, qui fut le premier recteur du collège d'Ingolstadt.

¹¹² ARSI, *Hist. Soc.* 42, fol. 88.

¹¹³ BRAUNSBERGER, VI, p. 10, 56, 94, 608.

^{113a} Cf. *Lainii Mon.*, IV, 92, où Hoffaeus dit de lui: « vult fieri omnino carthusianus »; pp. 163 n. 3, et 220, où Lainez parle de l'arrivée à Rome de Juliensis et de son amendement.

¹¹⁴ *Ib.*, V, 646; IV, 158, 160, 162; BRAUNSBERGER, III, 185 n. 4.

^{114a} AICARDO, V, 620-625.

Originaire de Lent en Gueldre, d'où son nom de Lentulus¹¹⁵, il était chanoine à Nimègue avant son entrée dans la Compagnie. En 1558, vers la fin de son rectorat d'Ingolstadt, il songeait déjà aux Chartreux. Le 12 juillet de cette année il écrit en ce sens au Père Polanco, secrétaire de la Compagnie¹¹⁶. Polanco répond le 6 août à Lentulus, au nom de Lafnez¹¹⁷, que le Père Général regarde ce désir de devenir Chartreux comme une tentation. Polanco ajoute que lui-même et Pierre Canisius, le Provincial de la Germanie supérieure, partagent cet avis. Si toutefois il n'en était pas ainsi, il devrait attendre le retour du Père Canisius, qui est sur le point de quitter Rome pour rentrer en Allemagne. Quelques semaines plus tard, le 13 septembre, Polanco¹¹⁸ annonce à Lentulus l'arrivée à Ingolstadt du P. Nicolas Lanoy qui le remplacera comme recteur.

Cependant le caractère inquiet de Lentulus se dessine de plus en plus; le 6 décembre il se décide enfin à quitter Ingolstadt et à partir pour Prague, comme on le lui avait proposé¹¹⁹.

Il entra peu après dans une Chartreuse d'Allemagne. Par une lettre de Canisius du 11 mars 1559 nous savons que sa déception fut complète. A sa demande, Canisius va le trouver à Ratisbonne et Lentulus lui promet de rentrer dans la Compagnie dès que Canisius le rappellera; celui-ci eut beaucoup de peine à le décider; il le fit venir à Ingolstadt, où sa constance serait mise à l'épreuve¹²⁰.

Le 15 avril suivant Canisius est heureux de pouvoir annoncer au Père Général le retour de Lentulus dans sa Province¹²¹. Huit jours après il demande ce qu'il faut faire de lui¹²²; il constatait de fortes lacunes dans sa formation religieuse. Le mieux ne serait-il pas de l'envoyer à Rome? En attendant, Lentulus est dirigé sur Cologne¹²³. Lafnez partage l'avis de Canisius¹²⁴ et juge opportun de mander Lentulus à Rome; il pourra y compléter ce qui lui manque au point de vue religieux et au point de vue intellectuel; on pourra songer ensuite à le renvoyer en Allemagne.

¹¹⁵ BRAUNSBERGER, II, 349 n. 7.

¹¹⁶ *Lainii Mon.*, VIII, 478 sqq.: « Rector [adspirat] ad Carthusiam... Rogo, charissime Pater, ne impedias quam paucis diebus studio in quiete et solitudine operari meam salutem. Mens inquieta, animus dubius, vita incerta. Scio facile me obtenturum quod peto; ita tamen ne vobis molestum sit et grave quod tanto animi mei desiderio efflagito. Non deerit qui hoc leve munus subire possit et melius et convenientius. Extra Societatem corpus erit, animus in Cartusia et Societate versabitur totus ad extremum vitae... Me commendo... novo praeposito P. Laynes, de quo non dubito, quique in sua praepositura ex Societatis, ut spero, alumno faciet membrum carthusiae ».

¹¹⁷ *Ib.*, III, 436.

¹¹⁸ *Ib.*, 511.

¹¹⁹ *Ib.*, VIII, 510-512, 515-516.

¹²⁰ BRAUNSBERGER, II, 375.

¹²¹ *Ib.*, II, 390.

¹²² *Ib.*, 396.

¹²³ *Ib.*, 410.

¹²⁴ *Ib.*, 414-415.

Cependant de Cologne Lentulus s'était rendu à Nimègue. Il n'avait pas encore renoncé à son canonikat. Le Recteur de Cologne, le Père Léonard Kessel, est averti par Canisius: Lentulus doit passer son canonikat à un autre et quitter Cologne¹²⁵. Le 21 octobre 1559 Canisius communique au Général ses appréhensions¹²⁶. On aura peine à décider Lentulus au voyage de Rome. En cas de refus de sa part, quel parti prendre? Il s'est attardé à Nimègue, non sans péril pour son salut, « non sine famae et salutis suae discrimine ». Rentré à Cologne, il vit à l'écart des nôtres. Il n'a pas l'esprit de la Compagnie, « mollis est animus et abhorrens a studio perfectionis ». Dans une lettre de décembre 1559 au Général, les craintes de Canisius redoublent¹²⁷. Parlant de quelques Pères qui refusent d'obéir, il ajoute: « de Lentulo est simile periculum metuendum ». Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser.

Lentulus sortit peu après de la Compagnie sans avoir, semble-t-il, obtenu d'être délié de ses vœux. Il n'avait fait jusqu'alors que les vœux de scolastique. Le 15 février 1561 Canisius écrira à Rome¹²⁸ qu'à Ingolstadt on le regarde comme apostat. Polanco dans son *Chronicon* confirme la chose¹²⁹. Parlant de Thomas Lentulus, qui était entré dans la Compagnie à l'exemple de son compatriote le P. Henri Denys, il ajoute: « utinam etiam in perseverantia imitatus fuisset ».

En s'exprimant sévèrement, comme nous l'avons dit plus haut, au sujet des Jésuites qui avaient passé aux Chartreux, Nadal a eu certainement devant les yeux le cas du P. Lentulus.

L'autre cas qui fit quelque sensation fut celui d'André Capilla.

Originaire de Valence, il entra dans la Compagnie vers 1553. L'année suivante Nadal le connut à Gandie¹³⁰ tout jeune novice de 14 ans, déjà bachelier en philosophie. En janvier 1558 il étudie depuis plusieurs années déjà la théologie à Alcalá. C'est de là qu'il envoya à Rome, au nom de son Recteur, le Père Emmanuel López, une lettre *quadrimestris*¹³¹. Ces dates sont confirmées par une lettre adressée d'Evora le 22 avril 1560 par François de Borgia au Père Général Lafnez¹³². Il y

¹²⁵ Ib., 427.

¹²⁶ Ib., 540.

¹²⁷ Ib., 558.

¹²⁸ Ib., III, 54.

¹²⁹ Polanco, *Chron.*, IV, 274, n° 589. En 1577 Lentulus était encore chanoine à Nimègue; cf. BRAUNBERGER, II, 427 n. 5.

¹³⁰ *Epp. Nadal*, I, 235 n. 29. A la date du 15 mars 1554 Nadal envoie à S. Ignace la liste des scolastiques de Gandie (elle se trouve p. 761). On y lit: « H[ermano]f Capilla, valenciano, de 14 años, muy salado y reposado, bachiller en artes, de muy buen talento ». Cf. aussi Polanco, *Chron.*, IV, 336 n. 1, où l'on voit que Capilla fut novice à Gandie.

¹³¹ *Litt. Quadr.*, V, 503-5.

¹³² S. F. Borgia, III, 602. Astrain (III, 224) fait entrer Capilla dans la Compagnie à l'âge de 23 ans en 1559; ces indications sont évidemment erronées.

parle de Capilla avec éloge. Il ne voit pas d'autre candidat à envoyer à Rome comme professeur : Capilla a cinq ans de théologie et pourrait donner des cours de philosophie et de théologie; ce séjour ne pourra que lui être profitable.

D'après l'histoire du collège de Valence, Capilla enseigna pendant deux ans la théologie à Rome. Il était chargé, en même temps, du soin des novices qui étudiaient au Collège Romain et aidait le Maître des novices de la maison de Saint-André ¹³³.

Rentré en Espagne, on lui confie la formation des novices à Valence et il remplit dans la même ville la charge de Recteur du collège. Pendant son rectorat, il se retira dans la Chartreuse de Porta Coeli, à quatre lieues au sud de Valence. Il n'y prit toutefois pas encore l'habit, soit que les Chartreux aient voulu éprouver sa vocation, soit que le Provincial d'Aragon l'ait, un peu hâtivement, menacé d'excommunication ¹³⁴. Il ne tarda pas à revenir à résipiscence et rentra au collège de Valence. Pour l'édification de la communauté et aussi du dehors, il vécut retiré pendant trois semaines et fit réparation publique. Depuis lors il y mena une vie tranquille ¹³⁵.

Le Père Général, François de Borgia, mis au courant de l'affaire, écrit au P. Román, Provincial ¹³⁶, et au Visiteur González Dávila ¹³⁷ d'envoyer Capilla à Rome, où ses talents pourraient être bien employés. Il faisait remarquer au Visiteur que Capilla ne peut avoir la conscience entièrement tranquille. Pie V venait en effet de déclarer *vivae vocis oraculo* que ceux, qui une première fois étaient entrés chez les Chartreux, ne pouvaient, sous peine d'excommunication, faire une seconde tentative sans la permission du supérieur ¹³⁸.

A Rome Capilla se sentit repris par le désir de la vie solitaire des Chartreux; il se retira deux fois chez eux ¹³⁹. Le 27 décembre 1568 Borgia en fait part au Père Cordeses, qui venait d'être nommé Provincial d'Aragon. Après ces tentatives renouvelées, Borgia souhaite que Capilla

¹³³ Cf. Polanco, *Chron.*, IV, 336 n. 1.

¹³⁴ Nous savons ces détails par une lettre du Visiteur González Dávila, envoyée au nouveau Général Borgia en mai 1567. *S. F. Borgia*, IV, 467. - En janvier 1566 Pie V avait accordé à la Compagnie une bulle *Aegrum reputamus* contre les apostats. Le texte n'en était pas encore connu en Espagne; mais le bruit courait qu'elle englobait ceux qui se retiraient sans permission chez les Chartreux. En fait la bulle faisait une exception pour ceux qui entraient chez les Chartreux. Capilla usait donc de son droit.

¹³⁵ *S. F. Borgia*, IV, 512.

¹³⁶ *Ib.*, 438.

¹³⁷ *Ib.*, 479.

¹³⁸ Cf. *supra*, p. 13.

¹³⁹ Il semble que Polanco dans l'audience du 30 juin 1568 parla à Pie V du cas de Capilla : « Accidit ut ultima die iunii anni 1568 ego eundem Summum Pontificem adirem, et cuiusdam ex Nostris inconstantiam narrarem in eundo ad Carthusiam et redeundo ». Les dates coïncident. Cf. *supra* p. 14.

reste chez les Chartreux ¹⁴⁰. S'il ne devait pas y persévérer, il est bien entendu qu'il n'est pas délié des vœux de la Compagnie. Le Général ¹⁴¹ l'enverrait d'abord en pèlerinage à Compostelle; puis il verrait ce qu'il y a lieu de faire ¹⁴².

Capilla fut estimé chez les Chartreux pour ses vertus. Il composa plusieurs ouvrages ascétiques ¹⁴³ et remplit dans leur Ordre de hautes charges, jusqu'à ce que en 1587 il fut promu au siège d'Urgel en Espagne. Devenu évêque, il manifesta sa sympathie pour les Jésuites en les appelant dans sa ville épiscopale pour y fonder un collège, qu'il ne cessa de combler de ses faveurs. En 1599 le général Aquaviva accepta la fondation ¹⁴⁴.

A l'époque de Capilla se rattache le cas du P. Vincent Bru, de Tortosa. Les seuls renseignements que nous avons sur lui viennent d'un ménologe des Chartreux. Après avoir passé quelques années dans la Compagnie, il entra à la Chartreuse de Scala Dei en Catalogne. Il restera ensuite pendant dix-huit ans dans celle d'Evora. En 1606 il fut élu prieur de Scala Dei et le demeura pendant quatre ans. Il y mourut le 29 mars 1616 ¹⁴⁵.

Il convient de nous arrêter encore un instant au Collège de Valence. La Chartreuse, toute voisine, de Porta Coeli semble avoir

¹⁴⁰ Il était entré à la Scala Dei en Catalogne et d'après le ménologe des Chartreux avec la permission du pape. L. LE VASSEUR, *Ephemerides ordinis cartusienensis*, III (Monstrolii 1891) 334 ss.

¹⁴¹ François de Borgia, qui fut mêlé de très près à l'affaire d'André Capilla, avait-t-il jadis songé lui-même à la Chartreuse ? A l'époque où il était commissaire général de la Compagnie en Espagne, le Père Visiteur Jérôme Nadal lui recommanda un jour, c'était vers 1556, au nom de S. Ignace, de modérer ses flagellations et pénitences. Le Saint s'écria : « Vos facietis ut ego secedam ad Carthusiam ». Ce ne fut là qu'une boutade qui échappa à François dans un moment d'humeur (*commotus*). Elle montre pourtant que la pensée de la Chartreuse ne lui avait pas été totalement étrangère. Cf. *Epp. Nadal*, II, 43, et O. KARRER, *Der heilige Franz von Borgia* (Freiburg in Br. 1921) 166 ss.

¹⁴² S. F. Borgia, IV, 687. La lettre de Borgia est du 27 décembre 1568; on peut donc admettre que Capilla est entré chez les Chartreux en 1569. C'est la date que nous trouvons dans le *Chronicon* de Polanco, IV, 336 n. 1. C'est aussi la date admise par LE VASSEUR, l. c. On ne peut donc suivre ici ASTRAIN, III, 224, qui place l'entrée de Capilla à la Chartreuse en 1574. Au sujet de Capilla cf. Jos. de GUIBERT, *La spiritualité de la Compagnie de Jésus* (Rome 1953) 211.

¹⁴³ Cf. J. DE GUIBERT dans *Dictionnaire de spiritualité* sub v. (II, 117-119) et *La spiritualité de la Compagnie de Jésus*, 185 n. 35, et 555. Il est intéressant de noter que d'après l'ordination du P. Aquaviva les Méditations de Capilla ont leur place dans la bibliothèque des Pères de troisième probation. Cf. *Institutum S. I.*, III, 265. LETURIA, o. c., 50 n. 8, et DE GUIBERT, o. c., 206, n. 86.

¹⁴⁴ ASTRAIN, III, 224-225.

¹⁴⁵ LE VASSEUR, I, 410 s. On trouve d'autres détails sur le P. Bru dans la notice du P. Ludovicus Telm, ib., III, 77-81.

exercé un véritable attrait sur plusieurs de ses habitants. Le Père Román, Recteur de Valence et ancien Provincial d'Aragon, écrit en avril 1574 au général Mercurian que cette Chartreuse est *polilla nuestra* (notre teigne). Si on n'y porte remède, elle pourrait nous faire grand tort. En peu d'années, déjà cinq de nos Pères y sont entrés ¹⁴⁶.

En 1567 le Visiteur González Dávila avait signalé de son côté le même danger à François de Borgia: « avec cette porte laissée ouverte, étant donné la sévérité excessive des supérieurs d'ici, il suffit d'une tentation ou d'un découragement pour faire porter les regards vers la Chartreuse voisine; si on n'y prend garde, « *será todo Cartuja* » ¹⁴⁷.

Les paroles imprudentes du Père Jean Baptiste Sánchez ¹⁴⁸ avaient encouragé ces tendances. Lorsque Capilla voulut se retirer une première fois à Porta Coeli, Sánchez avait reconnu l'esprit de Dieu dans cette démarche et y voyait un acte de grande perfection; dans un sermon public il avait fait des reproches à ceux qui s'y étaient opposés. Capilla s'était prévalu de cet encouragement pour désertier le collège ¹⁴⁹.

Aussi lorsque le Père Mercurian envoya en décembre 1577 le Père Balthasar Álvarez comme Visiteur de la Province d'Aragon, il lui recommanda d'examiner si cet engouement pour la Chartreuse continuait à Valence

Au témoignage du P. Astrain, l'historien de l'Assistance d'Espagne, les defections mentionnées plus haut doivent être attribuées beaucoup moins à l'attrait exercé par la Chartreuse toute proche qu'à la sévérité outrée qui sévissait alors dans plusieurs provinces d'Espagne et en particulier en Aragon. Les supérieurs rendaient la vie fort dure à leurs subordonnés et il n'y avait rien de paternel dans leur gouvernement ¹⁵⁰.

Plusieurs années plus tard, en 1597, le P. Antonio Marcén, Visi-

¹⁴⁶ ASTRAIN, III, 76-77. Cf. aussi H. BERNARD, *Essai historique sur les Exercices spirituels de S. Ignace* (Louvain 1926) 188-189, et J. de GUIBERT, o. c., 210. On peut rattacher à cette même époque le cas d'un scolastique de Castille dont on ne cite pas le nom. Il ne persévéra pas chez les Chartreux: rentré dans la Compagnie, il fut ordonné prêtre peu après. *Mon. Lainii*, IV, 118. Lettre de Miguel de Torres, 12 janvier 1550.

¹⁴⁷ S. F. Borgia, IV, 467.

¹⁴⁸ Le P. Astrain (II, 492-496) parle longuement du Père J. B. Sánchez. Après avoir fait pendant 10 ou 12 ans grand bien par ses prédications, il devint plus tard une cause de scandale par ses extravagances et l'obstination à défendre ses idées personnelles.

¹⁴⁹ S. F. Borgia, IV, 467-468.

¹⁵⁰ ASTRAIN, III, 76-78.

teur de la Province d'Aragon, signale parmi les défauts qu'il a remarqués chez les membres de la province une certaine pusillanimité et une tendance à la mélancolie; de là la tentation de passer à la Chartreuse, « tentación que se ha repetido muchas veces en los años precedentes »¹⁵¹. Cette visite semble y avoir porté remède. C'est à peine si au siècle suivant on peut signaler un seul cas de quelqu'un qui aspire à la vie de Chartreux¹⁵².

Sous le successeur d'Everard Mercurian, le Père Claude Aquaviva, nous rencontrons quelques rares noms de Jésuites qui sont entrés ou ont songé à entrer chez les Chartreux.

Le premier cas qui se présente est celui d'*Arnold Haventius*. Il est plutôt singulier et demande quelque développement.

Arnold Haventius (*Havens* ou *van Have*) de Bois-le-Duc en Hollande fut reçu dans la Compagnie de Jésus à Cologne en 1558 sous le généralat du P. Laínez. Il déploiera dans cette même ville, pendant vingt-sept ans, une activité remarquable. En 1562, à la date du 20 décembre, le P. Léonard Kessel, Recteur de Cologne, avait envoyé à Rome, au sujet du jeune scolastique, les meilleures informations: « M. Arn. Havius totus est alacris; sabbato quoque diaconus ordinabitur; actum biblicum absolvit, bonam habet gratiam docendi et concionandi, videtur futurus bonus philosophus et orator et bonus rector; est quoque boni odoris apud fratres suos »¹⁵³. Tout en suivant un cours de théologie, il est successivement professeur de grammaire supérieure, de syntaxe, de rhétorique, « secundarius » en logique et physique. En mars 1563 il est ordonné

¹⁵¹ Ib., 624-625.

¹⁵² Ib., 686. - Dans un ouvrage récent (*Spiritualia Exercitia secundum Romanorum Pontificum documenta*, Barcelona 1941, p. 31 n. 57) le Père Canutus-Hilarius Marín S. I. fait mention de deux Chartreux qui ont laissé en manuscrit le texte des Exercices Spirituels avec un directoire à l'usage des Chartreux. Les deux manuscrits sont conservés dans la *Bibliothèque des Exercices* du Collège des Jésuites à Enghien (Belgique). L'un est daté de 1605 et a comme auteur Petrus Dorner; l'autre appartenait à Mathias Mittner et est daté de 1620. Le P. Marín pense que ces deux Pères sont d'anciens jésuites entrés chez les Chartreux et ayant apporté avec eux un exemplaire des Exercices. Nous n'avons trouvé nulle part trace d'un Père Dorner ayant quitté la Compagnie. Quant au Père Mathias Mittner, il existe à son sujet une notice dans le ménologe des Chartreux du Père Léon Le VASSEUR (II, 545b-546a). Mittner entra chez les Chartreux à Ratisbonne et devint Vicaire à Maubach. Il était ami de l'empereur Ferdinand II et mourut le 27 juillet 1632. A son entrée chez les Chartreux il était docteur en théologie. Dans la notice qui lui est consacrée il n'y a aucune allusion à un séjour dans la Compagnie. A notre avis l'existence de ces manuscrits prouve uniquement qu'au XVII^e siècle les Chartreux étaient familiarisés avec les Exercices de S. Ignace. Le P. Marín au reste signale parmi les opuscules du P. Mathias Mittner édités plus tard un *Directorium Exercitiorum Spiritualium accommodatum S. Ordini Cartusiano* et des *Exercitia Spiritualia Patrum Cartusianorum pro Novitiis*.

¹⁵³ HANSEN, 440.

prêtre. La même année il est professeur de physique; deux ans plus tard il est préfet des études et préfet du pensionnat; en 1566 il garde ces mêmes fonctions et devient « lector primarius » de la classe de logique; en 1567 il est « professor physicus primarius », prédicateur dans les monastères et consultant du collège; en 1569 il est doyen de la faculté des arts à l'Université de Cologne; la même année il est créé bachelier en théologie ¹⁵⁴.

En 1574, après l'assassinat par un fou du P. Kessel, Recteur du Collège, du P. Rhétius et du P. Nicolas Faber, il se trouva qu'Arnold Haventius était seul profès des quatre vœux à Cologne. A la suite d'une élection, entièrement insolite dans la Compagnie, Haventius devient Prorecteur du collège. Le général Everard Mercurian toléra la chose et ne voulut rien changer ¹⁵⁵. Après la mort de Mercurian, Haventius assista comme député de la province du Rhin à la IV^e Congrégation générale, qui élut Claude Aquaviva. A son retour à Cologne, Haventius est nommé Recteur du collège et restera en charge jusqu'en 1584¹⁵⁶. Nous avons de lui huit lettres adressées à Aquaviva au cours de son rectorat ¹⁵⁷. L'une d'elles, datée du 11 octobre 1582, a été publiée ¹⁵⁸.

Quelques mois plus tard, en 1585, Haventius entra à la Chartreuse de Louvain. Que s'était-il passé? Durant son rectorat, Haventius a dû commettre certaines imprudences, qui rendaient impossible son maintien à Cologne. Rappelé en Belgique par le Visiteur, le P. Olivier Manare, Haventius reconnaît ses torts et commence aussitôt les Exercices spirituels à Douai. Aquaviva, mis au courant par Manare, songe à envoyer Haventius comme confesseur à S. Jacques de Compostelle en Espagne, où sa connaissance des langues rendra service aux nombreux pèlerins. Olivier Manare, tout en étant plutôt porté à l'indulgence, estime qu'il vaut mieux qu'Haventius quitte la Compagnie et entre dans un autre Ordre religieux. Au début, Haventius semble peu porté à abandonner sa vocation. Pendant quelque temps il fera avec succès du ministère à Bruges ¹⁵⁹, lorsqu'enfin il se décida pour les Chartreux de Louvain.

Sa carrière chez les Chartreux fut brillante. D'après leur ménologe ¹⁶⁰, il fut successivement Vicaire, Économe, Prieur dans plusieurs provinces, à Bois-le-Duc, à Louvain, à Liège, à Bruxelles et à Gand. Il remplit la charge de Visiteur et enfin de Définitur. Il mourut à Bruxelles le 14 août 1610 ¹⁶¹.

¹⁵⁴ Ib., 463, 774-792, où l'on trouve tout le curriculum d'Haventius à Cologne.

¹⁵⁵ Ib., 698-699 n. 2. Il existe une lettre de Mercurian à Haventius. Elle est datée du 21 juillet 1576. Le titre de recteur ne lui y est pas donné (ARSI, *Rhen. Inf.* 2, fol. 42v).

¹⁵⁶ HANSEN, 744 n. 4.

¹⁵⁷ ARSI, *Germ.* 162.

¹⁵⁸ HANSEN, 749 s.

¹⁵⁹ ARSI, *Germ.* 163.

¹⁶⁰ LE VASSEUR, III, 73-75.

¹⁶¹ Dans la *Biographie nationale* (de Belgique), VII (Bruxelles 1880-1883) col. 794-798, il y a une notice sur Haventius.

Beaucoup plus simple sera le cas du Père *Diego Alvarez de Paz*. Il avait été envoyé, tout jeune encore, au Pérou et se sentait grandement attiré par la vie de recueillement et de contemplation; il se demandait s'il était vraiment à sa place dans la Compagnie et s'il ne ferait pas mieux de passer aux Chartreux. Le Père Aquaviva écrivit au Provincial d'Álvarez, le Père Juan de Atienza, à la date du 24 février 1587. Il le charge de rassurer et de consoler le Père Alvarez: qu'il continue à être professeur et à se livrer aux études selon le talent que Dieu lui a donné pour cela. Les supérieurs tiendront compte de son inclination pour la prière. L'esprit d'oraison, loin d'être opposé à l'obéissance et aux ministères de la Compagnie, lui est tout à fait propre. Il est le chemin qui mène à la perfection; tandis que le manque d'oraison diminue les forces et l'esprit religieux ¹⁶². Alvarez écouta le conseil du Père Général et devint l'un des plus grands auteurs ascétiques de la Compagnie ¹⁶³.

Une lettre du 1 juillet 1595, écrite de Posen et adressée à Aquaviva, nous fait connaître une autre demande de ce genre, celle du Père *Albert Theoboleius*.

Agé de près de 60 ans et depuis 34 ans dans la Compagnie, où il a prononcé les vœux de coadjuteur spirituel, le P. Theoboleius soumet au Père Général le désir qu'il a conçu depuis quelque temps d'entrer dans une Chartreuse de Pologne. Il énumère les motifs qui le portent à cette démarche: outre que le passage à une Chartreuse n'est pas contraire à l'Institut de la Compagnie, il lui permettra de mener une vie de silence et d'humilité en redevenant novice; il compte s'adonner tout entier à la vie contemplative, après s'être exercé pendant de longues années à la vie active, à laquelle son âge le rend désormais moins apte. D'ailleurs il ne fait sa demande que si ses supérieurs y reconnaissent une vocation divine et il laisse le Père Général entièrement juge de son cas ¹⁶⁴. Nous ignorons quelle fut la réponse d'Aquaviva et si Theoboleius put mettre son projet à exécution; cela ne paraît guère probable.

Quelques années plus tard un autre cas se présenta dans la province Flandro-belge. Le 11 août 1607 Aquaviva accorda au Père *Alexandre Arnoldus* la permission d'aller chez les Chartreux: « iustas ob causas nobis in Domino visum fuit ut ipsi petenti facul-

¹⁶² Aquaviva écrivait ainsi trois ans avant sa lettre bien connue « Quis sit orationis et paenitentiarum usus in Societate, iuxta nostrum institutum », *Epist. Praepositorum Gen.* I (Roulers 1909) 248 sq.

¹⁶³ A. ASTRAIN, *A la memoria del gran asceta Diego Álvarez de Paz en el tercer centenario de su muerte*, dans *Gregorianum*, I (1920) 394-424 (voir p. 396-397). Cf. aussi J. de GUIBERT o. c., p. 231 s.

¹⁶⁴ ARSI, *Epist. Germ.* 175, fol. 80-81.

tatem concederemus, prout... concedimus, ut intra spatium duorum mensium a data praesentium computandum, venerabilem ordinem Carthusiensium ingredi, et in eo remanere possit »¹⁶⁵. La sortie du Père semble avoir provoqué quelque émoi dans sa province. Plusieurs en furent étonnés et attristés. Le Père Olivier Manare crut¹⁶⁶ devoir en parler dans une instruction à la communauté de Bruxelles. Il faut que l'on sache, dit-il, que le Père ne nous a pas quittés parce qu'il estimait que son nouveau genre de vie était plus parfait..., il lui semblait que la Compagnie demandait des hommes plus excellents qu'il n'était; « recessit porro a nobis non libenter, nec omnino suaviter, sed quasi per vim quam sibi intulit. Vidisses, cum abiret, fluentia lacrimarum... »¹⁶⁷. Il semble que le P. Arnold persévéra à la Chartreuse¹⁶⁸.

Il est à noter que dans ce dernier cas comme dans celui du Père Theoboleius, les demandes sont adressées au Général. Avant 1610, les Pères auraient eu le droit d'entrer dans une Chartreuse. Theoboleius le laisse entendre; mais tous deux ne voulurent rien entreprendre avant d'avoir reçu l'approbation de leur supérieur majeur.

Au cours du généralat du P. Claude Aquaviva, nous rencontrons encore quelques noms de Pères qui ont demandé de passer aux Chartreux.

Le Père *Jean Baptiste Dockens* fit cette demande en 1600. Les lettres patentes furent rédigées à Rome le 14 juillet 1600, mais ne lui furent remises que le 20 du même mois¹⁶⁹. Le Père ne resta pas longtemps chez les Chartreux. Le 4 novembre de la même année le Père Aquaviva lui permet de passer à n'importe quel autre Ordre, à l'exception toutefois des Ordres militaires et hospitaliers¹⁷⁰.

Dans une lettre d'Aquaviva du 26 mai 1607 adressée au Provincial d'Autriche, Alphonse Carrillo, il est fait mention d'un P. *Christophe Prich*, qui avait songé à entrer chez les Chartreux. La crise, uniquement due au découragement et à la mélancolie (« nimirum indignatione et melancholia »), semble être passée. Le Général demande qu'on encourage le Père et que l'on l'aide à persévérer dans sa vocation^{171a}.

¹⁶⁵ Ib., *Hist. Soc.* 54, fol. 20v.

¹⁶⁶ Le Père Olivier Manare avait été Assistant d'Allemagne, plusieurs fois Provincial et Visiteur († 1614). Cf. PONCELET, I, 346-351.

¹⁶⁷ OLIVERII MANAREI, *Ehortationes* (Bruxelles-Roulers), Exhortatio 16a, 481 sq.

¹⁶⁸ Nous n'avons pas rencontré son nom dans le *Nécrologe des Jésuites de la province flandro-belge* du P. Poncelet (Wetteren 1931).

¹⁶⁹ ARSI, *Hist. Soc.* 54, fol. 17.

¹⁷⁰ Ib., fol. 17.

¹⁷¹ Ib., fol. 22v.

^{171a} Ib., *Austria* 2, I, p. 272.

En 1611 des lettres patentes d'Aquaviva autorisent le Père *Léon Julianus* à entrer dans « le vénérable Ordre des Chartreux »¹⁷³; les lettres sont du 19 novembre 1611. Lui aussi ne persévéra pas. Le 16 février 1613 Aquaviva lui permet, « iustis de causis », d'entrer dans un autre Ordre¹⁷².

En 1615 nous nous trouvons devant deux autres cas: le Père *Barthelemy Parentius* obtient d'aller chez les Chartreux¹⁷³; les lettres sont du 18 mai 1615. Il semble bien qu'il y resta. L'autre cas est celui du Père *Jérôme Samblasius*, qui obtint¹⁷⁴ la même faculté le 1^{er} septembre 1615. Son séjour chez les Chartreux ne fut pas de longue durée; en effet le 7 octobre 1615 le P. Samblasius reçut, « iustis de causis », la permission d'entrer ailleurs¹⁷⁵.

Des six Pères qui pendant le long généralat du P. Aquaviva (1581-1615) entrèrent, à notre connaissance, chez les Chartreux, il n'y en eut donc que deux qui persévérèrent.

Sous le généralat de son successeur, le Père Mutius Vitelleschi (1615-1645) aucun cas précis d'entrée à la Chartreuse n'a pu être signalé jusqu'ici¹⁷⁶.

Un catalogue de *dimissi*, qui va de 1573 à 1640, ne relate aucune entrée chez les Chartreux; mais tous les secrétaires ne mirent pas le même soin à le tenir à jour; par endroits ce catalogue est certainement incomplet. Le nom d'Arnold Haventius p. ex. n'y figure pas.

Pour la période qui nous occupe nous avons pu examiner trois autres catalogues. Dans une liste de *dimissi* des années 1588-1591 on ne trouve aucun Jésuite devenu Chartreux. Il y a aussi un catalogue des membres de l'Assistance d'Italie pour l'année 1622, qui porte en marge l'indication des *dimissi*: le 30 mai 1623 le P. Barthélemy Biaminus entra chez les Dominicains; le P. Paulus Bambinus passa aux Somasques le 21 janvier 1628; un Père Io. Philippus Riccius « ad aliam religionem » en 1621; les autres qui sont portés comme ayant quitté l'Ordre, n'ont à côté de leur nom que l'indication générale de *dimissi*. Dans un autre catalogue des membres de l'Assistance d'Italie, qui va de 1641 à 1662, il n'y a que trois noms de Pères qui passèrent « ad aliam religionem »: le P. Antonius Francioni, profès des quatre vœux, Napolitain, le P. Hieronymus Mattheus en 1661 et le P. Hieronymus Crispus, profès des quatre vœux, qui quitta le 24 février 1641 et mourut peu après. Nous n'avons pu établir dans quel Ordre ils sont entrés.

¹⁷² Ib., *Hist. Soc.* 54, fol. 23.

¹⁷³ Ib., fol. 24v.

¹⁷⁴ Ib., fol. 24v.

¹⁷⁵ Ib., fol. 25.

¹⁷⁶ On pourrait mentionner le cas du scolastique dont il est question dans la Vie de S. Jean Berchmans et qui, vers 1621, songea à entrer chez les Chartreux. Cf. K. SCHOETERS, *De H. Joannes Berchmans* (Alken 1940) 209 s.

Les autres qui n'ont pas persévéré sont indiqués simplement comme *dimissi*.

Au début de son généralat, le Père Vincent Carrafa se trouva en présence d'un nouveau cas.

Le Père *Jacques Fugger*, de la province de Germanie Supérieure, avait fait des instances réitérées pour pouvoir entrer chez les Chartreux¹⁷⁷. Il s'était adressé en 1645 au Vicaire Général Sangrius. Celui-ci l'engagea à persévérer dans sa vocation, le mettant en garde contre les illusions et les pièges du démon. Au surplus la faculté demandée dépassait les pouvoirs d'un Vicaire Général¹⁷⁸. Par le même courrier, Sangrius avertit le Provincial de Fugger et lui conseilla d'agir dans le même sens¹⁷⁹.

Le Père Vincent Carrafa, nommé Général de la Compagnie le 7 janvier 1646, prendra l'affaire en mains. Dès le 17 février il envoie au Père Fugger une longue lettre très paternelle¹⁸⁰; il lui met devant les yeux le danger qu'il court et les déceptions qui l'attendent, invoquant l'autorité de S. Bernard et de Cassien. Si c'est la solitude qui l'attire, il lui laissera toute latitude de satisfaire à ce désir dans la Compagnie même. Le Père Fugger s'obstina dans son idée. Une nouvelle lettre du Général¹⁸¹ n'eut pas plus d'effet. Lorsque le 28 avril 1646 Carrafa eut enfin accordé l'autorisation¹⁸², Fugger lui demande à la fois de solliciter pour lui l'entrée à la Chartreuse, et, au cas où il n'y persévérerait pas, de pouvoir rentrer dans la Compagnie. Carrafa dans une lettre du 7 juillet¹⁸³ promet de faire les démarches nécessaires pour ce qui concernait le premier point; quant au second, Fugger, conformément aux saints canons, devait en sa qualité de profès rentrer dans la Compagnie s'il n'achevait pas son noviciat chez les Chartreux.

La réponse du Général des Chartreux se faisant attendre, Fugger demandera au Père Carrafa l'autorisation de faire un séjour dans la Chartreuse de Gaming. Elle fut accordée pour trois mois et prorogée plus tard¹⁸⁴. Une lettre du 2 juillet 1647 du Provincial Keppler annonça à Carrafa que le Père Fugger n'avait pas été accepté chez les Chartreux et était rentré dans la province, où il se sent heureux. Le 27 juillet 1647 Carrafa manifeste sa joie au Provincial: « Gaudio sua prima vocatione contentum nunc vivere inter nos »¹⁸⁵.

¹⁷⁷ Cf. DUHR, II, 2, p. 562-563, où toute la question est exposée.

¹⁷⁸ ARSI, *Germ. Sup.* 8, fol. 46-46v.

¹⁷⁹ *Ib.*, fol. 49.

¹⁸⁰ *Ib.*, fol. 54-54v.

¹⁸¹ *Ib.*, fol. 56.

¹⁸² *Ib.*, fol. 60-60v.

¹⁸³ *Ib.*, 63.

¹⁸⁴ *Ib.*, fol. 87.

¹⁸⁵ *Ib.*, fol. 105.

Cette liste de noms pourrait sans doute être allongée ¹⁸⁶. On peut l'inférer de l'insistance que mettent les Généraux à obtenir la défense aux membres de la Compagnie de passer à un autre Ordre sans en excepter celui des Chartreux. On peut l'inférer également de certaines de leurs paroles. Carrafa dans une de ses lettres à Jacques Fugger écrira : « Non paucos paenituit eiusmodi transitus, sed sero » ¹⁸⁷.

Dans une lettre de Carrafa au Provincial de Germanie Supérieure ¹⁸⁸ il est question d'un Père *Jean Baptiste Zeisler*.

Le Général lui permet d'entrer chez les Chartreux : « Patri Baptistae Zeisler offerat etiam R. V. similiter transitum ad Carthusiam et si forsitan admissionem ibi non reperiet, absolvat eum R. V. votis Societatis permittetque ire quo voluerit ». Il est question ici d'un Père qui est renvoyé de la Compagnie — nous ne savons pas pour quel motif — et à qui le Général laisse le choix d'entrer dans un autre Ordre. Des cas de ce genre ont été exclus de notre enquête. Celle-ci portait uniquement sur ceux qui de la vie plus apostolique de la Compagnie ont spontanément désiré passer à la vie plus contemplative des Chartreux.

De l'ensemble de ces recherches que nous avons cru ne pas devoir étendre au delà du généralat du Père Carrafa on peut conclure que dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, si l'on excepte une très courte période pour le collège de Valence, le passage à l'Ordre des Chartreux fut extrêmement rare. Cette constatation n'enlève certainement rien à l'estime et à la vénération que les fils de S. Ignace eurent toujours pour les disciples de S. Bruno.

¹⁸⁶ Le R. P. Georges Guitton dans la vie si fouillée du Bx *Claude La Colombière* (Lyon, Vitte, 1943, p. 165 s.) cite une phrase du Bienheureux, écrite en janvier 1677 durant sa retraite de Londres : « Si j'avais été libre, je ne doute pas que je n'eusse passé mes jours dans la solitude ». Le biographe ajoute : « On est invinciblement porté à croire que Claude, usant d'un droit reconnu à cette époque par l'institut des Jésuites, avait formé le projet de s'enfermer dans une Chartreuse ». Deux ans auparavant, dans son *Journal de retraite*, le Bx Claude écrivait que pour combattre à fond la vanité il fit le « propos sincère d'y renoncer entièrement par une voie extrêmement efficace et infaillible : la résolution en fut toute formée en mon esprit ; et il n'eût pas tenu à moi, avec la grâce de Dieu, que je ne l'eusse exécutée dès le lendemain, si, comme je l'avais prévu, on ne m'eût fait connaître que je ne devais pas m'y attendre ». S'appuyant sur le passage de la retraite de Londres cité plus haut, le R. P. Guitton estime, avec raison, semble-t-il, que le Bienheureux avait songé en ce moment à entrer chez les Chartreux. A cette époque (après 1646), le Bx le laisse entendre, il n'était plus loisible à un Jésuite d'entrer dans une Chartreuse sans autorisation de ses supérieurs majeurs. Ce n'est pas pour y avoir songé pendant 24 heures que l'on peut ranger le Bienheureux parmi ceux qui ont aspiré à la vie contemplative dans cet Ordre.

¹⁸⁷ ARSI, *Germ. Sup.* 8, fol. 56. Cf. également supra, n. 171a.

¹⁸⁸ lb., fol. 60v.

DIE GRÜNDUNG DES WIENER PÄPSTLICHEN SEMINARS UND DER NUNTIUS GIOVANNI DELFINO (1573-1577)

LÁSZLÓ LUKÁCS S. I. - Rom.

SUMMARIUM. - Ortus et progressus primi seminarii septemtrionalis, munificentia Gregorii XIII Vindobonae erecti, documentis vaticanis ineditis evolvuntur. Merita indubia memoriaque digna nuntio apostolico vindicantur in seminario fundando ac in eius vita ordinanda et solidanda. Monumenta praecipua ad calcem articuli vulgantur.

Der Geschichtschreiber der Päpste, Ludwig v. Pastor, deutet den geschichtlichen Beruf Gregors XIII. sehr treffend in folgenden Zügen an: « Der Pontifikat Pius V. stand ganz unter der Einwirkung des soeben geschlossenen Trienter Konzils, daher seine einschneidende Bedeutung. Indem der heilige Papst den Apostolischen Stuhl zum einigenden Mittelpunkt und Träger der katholischen Reformation machte, erhielt diese erst die nötige Festigkeit. Um ihr volle Wirkung in der Kirche zu verschaffen, war jedoch ein so langer Pontifikat wie der seines Nachfolgers erforderlich... »¹. Dass Gregor XIII. vom ersten Augenblick seiner Regierung an, diese geschichtliche Aufgabe ganz klar sah und auf sich nahm, zeigt der vom Papst erwählte Wahlspruch: « Confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis ».

GREGOR XIII. UND DIE DEUTSCHE GLAUBENSSPALTUNG.

Von Anfang seines Pontifikates strebte er mit grossem diplomatischen Eifer die Erweiterung und Befestigung der Liga gegen die Türken an. Er wollte Griechenland vom Joch der Türken befreien und dann die schismatische Kirche mit Rom vereinigen. Erst als dieses Streben nicht den gewünschten Erfolg hatte, nahm — angeblich auf Zureden des Augsburger Kardinals Otto Truchsess, des damaligen römischen Protektors des deutschen Volkes — die deutsche religiöse Frage einen immer zentraleren Raum in den Plänen des Papstes ein².

Rasch nacheinander folgten seine hochwichtigen Massnahmen zur Besserung der religiösen Lage Deutschlands. Zu Anfang 1573

¹ L. PASTOR, *Geschichte der Päpste* ... IX (Freiburg im Br. 1923) 1.

² W. E. SCHWARZ, *Zehn Gutachten über die Lage der kath. Kirche in Deutschland (1573-76) nebst dem Protokolle der deutschen Congregation (1573-78)*, (Briefe und Akten zur Geschichte Maximilians II., II. Teil, Paderborn 1891) S. ix f.

rief er die deutsche Kongregation wieder ins Leben. Als Mitglieder ernannte er zehn Kardinäle, die in deutschen Anliegen die bewandertsten waren. In ihren Sitzungen besprachen sie gründlich alle wichtigeren Fragen des deutschen kirchlichen Lebens³. Sie wollten die Lage genau prüfen, darum arbeiteten nicht nur die Mitglieder kürzere oder längere Berichte aus, sondern sie liessen auch von allen massgeblichen kirchlichen und weltlichen Stellen ähnliche anfertigen⁴. Ganze Sammlungen solch wertvoller Schriften sind auf uns gekommen⁵. Die Einzelheiten, die die Priestererziehung betreffen, geben wir im folgenden kurz wieder.

Ohne Ausnahme beschäftigen sich alle mit Fragen der Priestererziehung. Sie sehen zu gut den schrecklichen Priestermangel und die daraus folgenden Übel⁶. Sie drängen immer wieder darauf, dass man die Diözesanseminarien nach den Vorschriften des Tridentinums doch endlich errichten solle⁷. Die Erfahrungen lehrten sie leider bald, dass sie auf die Ordinarien nicht rechnen könnten. Genau zehn Jahre nach dem epochemachenden tridentinischen Dekret, am 27. August 1573, musste der Wiener Nuntius nach Rom melden, dass von den deutschen Bischöfen, den Olmützer Ordinarius ausgenommen, noch kein einziger ein Seminar gegründet habe⁸. Nach dem Kardinal Truchsess konnte man augenblicklich keinen ersten, entscheidenden Schritt in dieser Hinsicht von ihnen erwarten⁹.

³ Ebd., S. x ff. - PASTOR IX, 527 ff.

⁴ SCHWARZ, S. xxii f. - PASTOR IX, 429.

⁵ Schwarz hat aus diesen Schriften zehn in seinem Werke veröffentlicht und Pastor gibt davon eine vorzügliche, zusammenfassende Besprechung in seinem oben erwähnten Band, S. 430 ff.

⁶ Am überzeugendsten stellt dies Kardinal Truchsess dar: «... Inter alias corruptelas, quae extremam minantur ruinam Germaniae, non est minima paucitas et quasi irremediabilis defectus personarum, quae praesertim in ecclesiis curatis sunt necessariae. Et haec penuria ministrorum in dies augetur, cogitque aliquos ordinarios ordinare non aptos et iam ordinatos tolerare, etiam excommunicatione, irregularitate et aliis censuris ecclesiasticis constitutos. Exempla passim, praesertim in Franconia, Westphalia et alibi. Igitur ad succurrendum huic summo et gravissimo malo, propter quod nec diu religio catholica poterit observari, nec schismatici et haeretici ad gremium Ecclesiae reduci possunt, summe necessarium videtur, omni studio et extremo conatu laborare, ut ratione aliqua convenienti inopiae ministrorum succurratur...» SCHWARZ, 13.

⁷ Der unbekannte Verfasser der fünften Denkschrift schreibt darüber: «... Omnes prudentes Germaniae viri praesentissimum remedium in fundandis seminariis ponunt. Itaque qui Germaniam vult iuvare, debet hoc medio iuvare; qui non vult hoc modo, videtur nullo modo velle... Summa est: seminaria et plura et celerius et melius constitui debent quam hactenus, alioquin omnes de reformatione consultationes vanae sunt et inanes et inutiles...» SCHWARZ, 43 f.

⁸ Siehe Dokument 1.

⁹ «... Quia decretum Concilii de seminariis in singulis ecclesiis instituendis

Alle Meinungen stimmten darin überein, dass unter solchen Umständen der Hl. Stuhl selbst, auch wenn es grosse Opfer kosten sollte, Hilfe leisten müsse. Sie zollten dem bisherigen Wirken des römischen Collegium Germanicum grösste Anerkennung, hielten aber dessen Erweiterung für unbedingt notwendig, damit es jedes Jahr wenigstens 10-12 fertig ausgebildete Alumnen in ihre Heimat zurückschicken könne¹⁰. Die Congregatio Germanica fällte in ihrer Sitzung am 30. Juli folgende Entscheidung: « Ut fiat nova erectio seminarii [germanici] per Bullam, in qua constet de fundatione et dotatione in bonis certis et stabilitis »¹¹. Und am 6. August erschien tatsächlich die Bulle « Postquam Deo placuit... », die das Collegium Germanicum neu gestaltete¹². Nach zwei Tagen liess der päpstliche Staatssekretär brieflich allen deutschen Nuntien das Geschehene melden. Daraus erfahren wir, dass das umgestaltete Kolleg statt 25 von jetzt ab 100 Alumnen beherbergen könne. Für ihren Unterhalt sorgt der Papst selber und lässt zu diesem Zweck dem Kolleg jährlich zehntausend Dukaten zukommen. Die Nuntien sollen möglichst viele geeignete Jünglinge anwerben¹³.

Dieser Brief veranlasste den langen, fast fünf Jahre dauernden Briefwechsel der Hauptperson unserer Untersuchung, des Wiener Nuntius, Giovanni Delfino¹⁴ mit dem Kardinal Ptolomeo Galli, dem Staatssekretär Gregors XIII., über die nördlichen päpstlichen Seminarien¹⁵. Auf diesen Briefwechsel möchten wir näher eingehen und die wichtigeren Stücke im Originaltext veröffentlichen¹⁶.

hoc tempore impossibile videtur, prout iam pluribus in locis experientia docuit, consultum videtur, immo necessarium, ut ad generale quoddam seminarium veniatur... » SCHWARZ, 13.

¹⁰ Vgl. SCHWARZ, 40.

¹¹ Ebd., S. 79. - Näheres über die Neugründung des Collegium Germanicum siehe bei A. STEINHUBER, *Geschichte des Collegium Germanicum Hungaricum in Rom*,² I (Freiburg im Br. 1906) 91 ff. - PASTOR, 436 f.

¹² Vgl. STEINHUBER, 91.

¹³ Das Konzept des Briefes siehe Arch. Vat., Nunz. di Germ. 6, ff. 197v-198v. - Herausgegeben von SCHWARZ, S. XLVI f. und K. SCHELLHASS, *Nuntiaturberichte aus Deutschland 1572-86*, III. Abt., 3. Band, S. 73 f.

¹⁴ Giovanni Delfino wurde im März 1528 in Venedig geboren. Vom 5. Januar 1563 bis 22. November 1579 war er Bischof von Torcello, nachher bis zum Tode, d. h. anfangs März 1584, Bischof von Brescia. Unterdessen war er Nuntius von Wien vom 29. Mai 1571 bis zum Dezember 1577. Vgl. H. BLAUDET, *Les nonciatures permanentes* (Helsinki 1910) 263; M. BUCHBERGER, *Lexikon für Theologie und Kirche*, III, 194.

¹⁵ Über Ptolomeo Galli, Kardinal von Como, siehe PASTOR, 20, 37 f.

¹⁶ Die Briefe Delfinos sollen in der dritten Abteilung der *Nuntiaturberichte aus Deutschland... (1572-85)* erscheinen, aber die Arbeit ist noch nicht so weit vorangerückt. Vgl. H. KRAMER, *Die Erforschung und Herausgabe der Nuntiaturberichte*, in *Mitteilungen des österreichischen Staatsarchiv* 1 (1948) 510 f.;

Damit können wir die höchst wichtige und bisher nur skizzenhaft bekannte Geschichte der nachtridentinischen Priestererziehung durch einige wesentliche Züge ergänzen und zugleich lernen wir den treuen und unermüdlichen Mitarbeiter Gregors XIII. kennen, dessen grosse Verdienste um die Priestererziehung unbestritten sind ¹⁷.

DER WIENER NUNTIVS URHEBER DES GEDANKENS DER GRÜNDUNG EINES
PÄPSTLICHEN SEMINARS AUSSERHALB ROMS.

Delfino erhielt am 27. August den erwähnten Brief des Staatssekretärs vom 8. August und antwortete darauf noch am selben Tag ¹⁸. Er freut sich gar sehr über das edle Vorhaben des Hl. Vaters und ist der Meinung dass der beste und sicherste Weg zur Rückführung Deutschlands in die Kirche die Erziehung eines berufstreuern Klerus ist. Er verhandelte viel über diese Frage mit P. Maggio, dem Provinzial der österreichischen Jesuiten, der von der Absicht des Nuntius sicher persönlich mit dem Hl. Vater gesprochen hatte, als er an der Generalkongregation in Rom teilnahm ¹⁹. Obwohl Delfino sich über das erweiterte Collegium Germanicum sehr freute, und obwohl er sehr gut wusste, dass man in Rom wohl nur nach langem und gründlichem Überlegen diesen entscheidenden Schritt getan hatte, trat er doch mit seinem eigenen Plan hervor, nicht um dadurch die Änderung des beschlossenen Dekrets zu

K. A. FINK, *Das Vatikanische Archiv* (Rom 1951) 173 ff. In den bisherigen fünf Bänden der III. Abteilung, die den Briefwechsel der übrigen Nuntien enthalten, sind nur bescheidene Bruchstücke anmerkungsweise zu finden.

¹⁷ Über die Gründung des päpstlichen Seminars von Wien schreiben ganz kurz: B. DUHR, I, 300 f; A. SOCHER, *Historia provinciae Austriae S. J.* (Vienna 1740) 193 f.

¹⁸ Bartolomeo Porzia, der Nuntius in Süddeutschland, antwortete auf den Brief des Kardinals erst am 18. September, also drei Wochen später als der Nuntius von Wien, sodass der Kardinalstaatssekretär in seinem von 12. September datierten Brief den Inhalt seines ersten Briefes wiederholen muss. Noch grössere Unterschiede finden wir, wenn wir beide Briefe inhaltlich vergleichen. Delfino geht mit grösster Bereitwilligkeit persönlich ans Werk, Alumnus zu suchen, und eröffnet seine eigene Ansicht in Bezug des Collegium Germanicum. Porzia aber schreibt in seiner Antwort nur soviel, dass er in der Sache des Collegium Germanicum mit P. Canisius sprechen und das Werben der Alumnus den Jesuiten übergeben werde, die dafür viel zuständiger seien. Vgl. SCHELLHASS, 116 ff.

¹⁹ Aus dem Briefe des Nuntius vom 2. Februar an den Kardinalsekretär erfahren wir, dass er schon früher einen längeren Bericht über die Frage des Priesterwachstums nach Rom gesendet hat: «... Et perchè per altre mie le ho scritto lungamente della necessità che si tiene in questi paesi di sacerdoti, non mi curarò di raccomandarle con più parole...» Arch. Vat., Nunz. di Germ. 70, f. 39r. Bisher konnte man diesem zweifellos bedeutenden Briefe noch nicht auf die Spur kommen.

erzwingen, sondern nur um sein eigenes Gewissen zu beruhigen. Er möchte nichts weniger, als dass man die Zahl der Zöglinge des Collegium Germanicum auf 25 belasse. Von den ihm jährlich bestimmten zehntausend Skudi würden so 6-7 tausend übrigbleiben, mit denen in den verschiedenen Jesuiten-Kollegien Deutschlands viele Priesterkandidaten erzogen werden könnten. Warum wollte er das? Es ging darum, dem riesigen Priestermangel schnell und gründlich abzuhelpen. Darum war es wichtig, mit der zur Verfügung stehenden Summe möglichst viele Priester zu erziehen. Nun konnte man in Deutschland mit derselben Summe zweimal so viel Zöglinge ernähren, denn dort war das Leben wesentlich billiger als in Rom. Und doch würden sie denselben Unterricht und dieselbe Erziehung erhalten wie in Rom. Auch würde das deutsche Volk in diesen Massnahmen mit eigenen Augen und grosser Erbauung die sorgende Liebe des Hl. Vaters sehen. Es würde wohl auch andere geben, die das schöne Beispiel nachahmen würden. Weiterhin würden die Zöglinge in heimatlichem Klima nicht so viel kränkeln wie in Rom. Die begabtesten Zöglinge könnte man dann immer noch für 1-2 Jahre nach Rom schicken, damit sie dort ihre Studien beendigen. In diese heimatlichen Seminarien würden auch die adeligen Familien ihre Söhne leichter schicken, als in das fremde und entfernte Rom; abgesehen davon, dass die Eltern ihren Söhnen in der Nähe materiell leichter helfen können und so den Hl. Stuhl entlasten würden ²⁰.

SCHICKSAL DIESES PROJEKTS.

Der Nuntius betonte zwar, dass er sich dem päpstlichen Dekret, das das Collegium Germanicum neu gestalten und erweitern will, ganz füge und es als abgeschlossene Tatsache betrachte, doch ist nicht zu bezweifeln, dass er seinen Brief in besorgter Stimmung abgehen liess. Bald darauf, bei der ersten Gelegenheit, berichtete er nach dem Wunsche des Papstes dem Kaiser und den wichtigeren Persönlichkeiten des Hofes über die Ereignisse im Collegium Germanicum. Alle haben die Nachricht mit Freude aufgenommen, einige teilten aber seine Ansicht und betonten, es wäre besser einen Teil der Zöglinge in Deutschland zu erziehen ²¹.

²⁰ Siehe Dok. 1.

²¹ «... Ho dato conto di questa santa opera di N. S.re alla M.tà dell'Imperatore et a molti altri SS.ri della corte, la quale è infinitamente da tutti laudata et celebrata, ancorchè ad alcuni pare che havesse dovuto apportare più utile l'haverne mantenuta una parte di questi giovani in Germania, come le ho scritto, che il volerli tutti a Roma ...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 3. 9. 1573, Nunz. di Germ. 70, f. 261r.

Der Kardinalstaatssekretär antwortete in seinem Brief vom 19. September ganz kurz dem Nuntius über den vorgelegten Plan: der Hl. Vater hat zwar noch keine Entscheidung gefällt, er wird aber die Argumente des Nuntius überlegen²². Nichts beweist klarer, dass die Argumente des Nuntius den Papst wirklich ansprachen, als dass der Kardinalsekretär zwei Tage später dem Kardinal Morone, dem grossen Gönner Deutschlands und besonders des Collegium Germanicum, einen Brief schrieb. Darin schickte er ihm eine Abschrift des Briefes des Nuntius und bat ihn, er möge seine Meinung über den Plan äussern; der Hl. Vater wünsche es²³.

Morone antwortete in möglichst kurzer Zeit und er zog auch diesmal wiederum seine besten Argumente hervor. Die Erwägungen des Wiener Nuntius hielt er für klug und zutreffend und er ergänzte sie obendrein auch seinerseits noch durch das Bedenken, dass man in Deutschland wohl mehrere Kollegien nach dem Beispiel des Collegium Germanicum gründen und erhalten könne und man dies auch wohl viel leichter und mit einer viel grösseren Sicherheit tun können würde; und weiter, dass man dort in Deutschland an Ort und Stelle viel leichter für diese Kollegien Zöglinge werben könne. Trotzdem aber sieht er sich auf Grund von schwerwiegenden und wichtigen Argumenten genötigt, den Hl. Vater zu bitten, dass er seinen Plan betreffs der Vergrösserung des römischen Collegium Germanicum nicht einmal nach dem Rat des Nuntius aufgeben solle. Die Jünglinge würden in Rom eine gründlichere und zuverlässigere Ausbildung und Erziehung erhalten können. Gewiss, unter dem heimatlichen Himmel und unter den gewohnten Verhältnissen und Sitten würden sie ein leichteres Leben haben und sie würden auch viel mehr Neigung und Unternehmungslust dazu zeigen. Andererseits ist es aber wiederum unbedingt notwendig, sie aus ihrer sittlich aufgelockerten Umgebung herauszuheben und sie zu einer nüchternen, abgetöteten, harten Lebensführung zu erziehen, wenn wir eben von ihnen die Erneuerung des deutschen religiösen Lebens erwarten wollen. Es ist nicht zu bestreiten, dass sie in Rom von tüchtigeren und mehreren Professoren unterrichtet werden als in Deutschland, in den kleineren Kollegien der dortigen Jesuiten. Die Jesuiten selbst sind Zeugen dafür, dass sie in den genannten Kollegien immer wieder mit Personalmangel zu kämpfen

²² «... N.ro S.re ha avuti cari gli avvertimenti di V. S. circa l'erettione del Collegio Germanico, et parendoli degni di consideratione, vi penserà sopra ...» Nunz. di Germ. 6, f. 211v.

²³ Das Original dieses Briefes des Kardinals siehe in Bibl. Vat., Vat. lat. 12159, f. 25rv und das Konzept in Arch. Vat., Lettere dei Principi 38, f. 228r.

haben. Die Zöglinge würden in Rom unter anderem die Liebe zur Kirche, zum Papst und zum päpstlichen Hof erlernen können und, einmal in ihre Heimat zurückgekehrt, würden sie auch die Kirche gegen die zahl- und schamlosen Verleumdungen zu verteidigen wissen.

Mit voller Kraft muss man dahin wirken, dass die Diözesanbischöfe endlich einmal damit anfangen, Seminarien zu errichten. Und wenn dieser Plan schliesslich durchgeführt sein wird, wird niemand in diesen Seminarien die Stellen der Erzieher und der Professoren zuverlässiger einnehmen können, als eben die in Rom ausgebildeten Zöglinge.

Schliesslich, wenn die Diözesanbischöfe ihre Seminarien auf eigene Kosten bereits nicht mehr werden weiter erhalten können, wird auch der Hl. Vater ihnen Hilfe leisten können, ohne jedoch deshalb die für das römische Kolleg bestimmte Summe vermindern zu müssen ²⁴.

Das Gewicht der Autorität von Morone und seine angeführten Argumente hatten Erfolg. Nach all diesen Argumenten, wie wir sie eben dargestellt haben, wird uns das Schreiben des Kardinalsekretärs von 3. Oktober nicht mehr überraschen. Der Sekretär gibt nämlich Delfino zu wissen, dass der Hl. Vater nach langer Erwägung der in Frage stehenden Anliegen des Collegium Germanicum sich zugunsten seines ursprünglichen Planes entschieden hat, nämlich: Das Collegium Germanicum soll für 100 Zöglinge ausgebaut werden und zur Erhaltung sollen jährlich zehntausend Skudi zur Verfügung stehen. Das bedeute aber keineswegs, dass er den Vorschlag des Nuntius abweise ²⁵. Tatsache aber ist es, dass der Vorschlag des Nuntius, den grösseren Teil der Priesterkandidaten im Deutschland zu erziehen und das Collegium Germanicum im alten Rahmen zu belassen, von den kompetenten Stellen in Rom nicht angenommen wurde. Man könnte nur darüber sprechen, ob nicht der Hl. Stuhl neben dem erweiterten Collegium Germanicum die Finanzierung eines oder mehrerer ähnlicher Institute in Deutschland auf sich nehmen sollte.

²⁴ Siehe Dok. 2.

²⁵ «... La S.tà di N.ro S.re, dopo aver molto bene considerate le ragioni addutte da V. S. et altre ancora che si potevano aggiungere circa l'erettione del Collegio Germanico et contrapesateli con quelli che dall'altra parte militano, è restata ferma nella prima resolutione et istituto suo di far il collegio qui nel modo che le scrissi, avendo però anco intentione di tener conto dei ricordi di V. S. con l'educatione et institutione di qualche numero di figlioli nel paese ...» Nunz. di Germ. 6, f. 214v.

Der Nuntius hatte den Brief des Kardinalsekretärs über die ungünstige Entscheidung noch nicht zur Hand, als er in einem offiziellen Briefe die Frage wiederum ausführlich behandelte. Er wiederholte seine Bitte, diesmal aber in viel bescheidenerer Form, als hätte er die Vorahnung, dass die verweigernde Antwort Roms nach Wien schon unterwegs sei. Er verlangt nicht mehr 75% der zehntausend Skudi, die man dem Collegium Germanicum zugedacht hat. Er wäre jetzt schon mit 1000 Skudi, das heisst mit 10% zufrieden. In Rom kann man mit dieser Summe nur zehn Zöglinge unterhalten. Mit derselben Summe könnte er in Wien nicht zehn, sondern 25 oder 30 Zöglinge erziehen. Man sollte es doch versuchen, nach ein oder zwei Jahren würde man sehen, ob es günstiger sei, alle Zöglinge in Rom zu erziehen oder wenigstens einen Teil in Deutschland. Man könnte die Zöglinge zum Ersatz verpflichten, falls sie sich nach den Studien nicht weihen lassen wollten; so könnte man den Missbräuchen steuern. Man müsse aber damit rechnen, dass einige sich nicht bewähren und darum entlassen werden müssen. Auch unter den jungen Bäumen eines Obstgartens trieben nicht alle Wurzel. Er schliesst den vorigen noch neue Beweggründe an: die päpstlichen Zöglinge könnten in Wien auch apostolisch wirken. Des kaiserlichen Hofes wegen kämen auch aus den Nachbarprovinzen viele adelige Leute in die Hauptstadt. Diese würden sich sehr erbauen, sooft sie die Jungen in Uniform stramm in corpore in die Schule oder in die Kirche ziehen sehen würden. Für die Älteren würden die Kirchen der Stadt und der umliegenden Dörfer günstige Gelegenheit zum Predigen bieten. In Wien endlich könnten sie die Kontroversen viel lebenswahrer studieren als in Rom, denn hier kämen wegen der Protestanten immer wieder neue Irrlehren auf ²⁶.

²⁶ Siehe Dok. 3. - Es soll hier erwähnt werden, dass zwei Tage nach dem zweiten Memorandum Delfinos, d. h. am 15. Oktober 1573, auch P. Hoffäus, der süd-deutsche Jesuitenprovinzial, in seinem und in des P. Canisius Namen dem Ordensgeneral über die Angelegenheit des Collegium Germanicum schrieb. Sein Vorschlag war folgender: die 10.000 Skudi soll man in zwei Teile teilen. Mit dem einen Teile könne man das Collegium Germanicum in Rom erhalten, mit der zweiten Hälfte aber in Deutschland ein anderes Collegium Germanicum gründen. In diesem sollte man alle deutschen Alumnus bis zur Vollendung der Philosophie erziehen. Die Theologie sollten dann alle in Rom studieren. Sein Hauptargument dafür ist, dass es für die deutschen Jünglinge zu schwer sei, die langen Studienjahre ganz in Rom zu verbringen. Er schreibt in seinem kräftigen Stil: «... Haec mihi certissima esse videntur, nam ut plures Germani tot annis Romae maneant vel sani vel quieti donec post Rhetoricam, Philosophiam et Theologiam mediocriter absolvant, pro miraculo habebō...» Dann führt er zehn Vorteile für das Collegium Germanicum in Deutschland an. Den römischen Jesuiten gefiel dieses Memorandum so sehr, dass sie den Inhalt auch dem Hl. Vater und der Deutschen Kongregation mitteilen wollten. Es besteht

Dieser neuere Brief des Nuntius fand in Rom eine viel günstigere Aufnahme. Der Kardinalsekretär forderte ihn in seiner Antwort auf, er möge ausführlichere Informationen schicken darüber, wie er seinen Plan durchzuführen gedenke: was für einen Betrag er brauche, wo die Zöglinge wohnen könnten, wer die Aufsicht führen würde usw.²⁷.

Delfino antwortete rasch. Die Zöglinge des päpstlichen Seminars würden im Kolleg der Jesuiten wohnen, womöglich getrennt von den übrigen Zöglingen. Ein Pater würde für sie Sorge tragen. Sie zahlten jährlich 40 Skudi, wie die übrigen Zöglinge. Man würde die Satzungen des Collegium Germanicum einführen. Die oberste Leitung wäre in den Händen des Nuntius, im Falle von Abwesenheit oder Verhinderung würde der Jesuitenprovinzial und Hausrektor ihn vertreten. Zwar fordert der Kardinal selber den Nuntius zu dieser Berichterstattung auf, doch ist dieser jetzt sehr zurückhaltend. In seiner Bescheidenheit schlägt er nun vor, dass am Anfang auch 500 Skudi ausreichen würden; das würde für den Unterhalt von 12 Zöglingen genügen. Wenn das Institut die Probe bestehe, könnte man später die Zahl der Zöglinge vermehren. Dass aber die Begeisterung, die er hatte, als ihm der Gedanke zum ersten Mal kam, nicht im geringsten nachgelassen hat, verrät uns der folgende Satz: « a me pare di vedere tanto frutto et edificatione che si caverrebbe da quest'opera, che mi pare un giorno mille anni di vederla principata... »²⁸.

kein Zweifel, dass die Beweise des P. Hoffäus viel dazu beigetragen haben, dass man den Plan Delfinos in Rom bewilligte. Den vollständigen Text des Briefes des P. Hoffäus siehe O. BRAUNSBERGER, *Beati Petri Canisii S. I. Epistolae et Acta*, VII (Freiburg im Br. 1922) S. 143 ff. - Die Ansicht Duhrs: «... Die erste Idee, nicht in dem deutschen Kolleg in Rom, sondern auf deutschem Boden selbst päpstliche Alumnus auszubilden, ging wohl vom P. Hoffäus aus...» (I, 300) ist kaum mehr haltbar. Denn P. Hoffäus bringt den Gedanken eines päpstlichen Kollegs auf deutschem Boden erst am 15. Oktober auf, Delfino aber hat das fast zwei Monate vorher, am 27. August, getan. Siehe Dok. 1.

²⁷ «... De le considerationi di V. S. scritte ultimamente circa l'instituir anco qualche numero di giovani costì nella provincia, S. S.à ha tenuto conto et ha in animo di attender anco a questa parte dell'opera, ma desidera saper più precisamente che somma di danari basteria a nutrir 25 o 30 giovani costì, presupponendo che havessero da casa loro, come V. S. dice, qualche cosetta per vestire, et in qual luogo si havessero a tenere, sotto il governo di chi, se nel collegio dei Gesuiti o pur in luogo separato, et chi ne dovrebbe haver la cura principale. V. S. darà avviso minuto di tutto questo, che N. S. re piglierà poi sopra ciò resolutione, se forse s'atterrà al parer di V. S. ... » Aus dem Briefe des Kardinals vom 7. 11. 1573, Nunz. di Germ. 6, 227rv.

²⁸ Siehe Dok. 4.

Als der Nuntius diese Zeilen niederschrieb, ahnte er kaum, dass man unterdessen eine überraschend günstige Entscheidung in Rom in seinem Anliegen gefällt hatte. Der Hl. Vater hatte nämlich die Gründung des Wiener päpstlichen Seminars beschlossen und zu dessen Unterhalt jährlich nicht 500 Skudi, wie es der Nuntius jetzt wünschte, sondern 1000 Skudi vorgeschlagen. Man forderte den Nuntius auf, er möge vor allem adelige Jünglinge auswählen, damit das Opfer, das man für das neue Institut aufwende, umso reichere Früchte bringe. Der Kardinal hielt es für überflüssig, den Nuntius zu ermuntern, dass er das Institut fördere, denn er war ja dessen eigentlicher geistiger Urheber. In seiner Nachschrift teilte er dem Nuntius noch mit, dass der Hl. Vater ausser dem Wiener Seminar noch ein anderes in einer Stadt Deutschlands gründen werde. Gelegentlich solle er darüber mit dem Hofe und mit dem Kaiser sprechen ²⁹.

GRÜNDUNG UND BAU.

Diese unerwartet günstige Wendung erfüllte den Nuntius mit grenzenloser Freude. Diese neueste Tat oberhirtlicher Sorge des Hl. Vaters wird nach ihm bald segensreiche Früchte bringen. Er wird rasch mit Herz und Seele an die Ausführung des Planes gehen, damit das neue Seminar möglichst bald eröffnet werde. Es beschäftigt ihn sehr, ob er mit dem Kaiser über die Sache sprechen solle. Er weiss, dass dieser sich darüber aufrichtig freuen würde, er fürchtet sich aber vor den Häretikern, die alle Hebel im Bewegung setzen würden, um den schönen Plan zum Scheitern zu bringen, wenn sie vorzeitig davon Kenntnis bekämen. Darum muss man sehr vorsichtig an die Arbeit gehen ³⁰. Aber bald setzte er sich über die Skrupel hinweg und berichtete dem Kaiser, der den Plan des Seminars im höchsten Grad billigte. Unterdessen legte man Hand an die Arbeit. Man besorgte die nötige Ausstattung und fing an, Zöglinge zu werben. Der Nuntius wünschte, dass die ersten Zöglinge aus vornehmen Familien stammten, damit man so den guten Ruf des Institutes begründen könne ³¹.

Schon ganz am Anfang stellten sich grosse Hindernisse entgegen. Bei den Jesuiten war kein Platz. Die Patres wussten im vergangenen Herbst noch nicht, wann das geplante päpstliche Seminar seine Tore öffnen würde. Darum liessen sie alle Plätze belegen. Mit grössten Entgegenkommen könnten sie nur für 2-3 päpstliche

²⁹ Siehe Dok. 5.

³⁰ Siehe Dok. 6.

³¹ Siehe Dok. 7.

Zöglinge noch Platz freimachen, da man nicht andere entlassen wolle. Es sei wohl wahr, dass fortwährend einzelne das Kolleg verlassen, an deren Stelle könnte man einige für das Seminar aufnehmen. Aber damit würde man den Söhnen protestantischer Eltern den Weg versperren, von denen manche während ihres Kollegslebens in die Kirche zurückkehren. Delfino besichtigte persönlich das Kolleg um zu sehen, was zu machen sei. Mit dem Baumeister fand er, dass man mit einigen Umstellungen statt 90 auch 150 Zöglinge unterbringen könne. Zum Umbau würde man 1000 Gulden brauchen. Die Jesuiten konnten aber zu diesem Zwecke keinen einzigen Gulden aufbringen, also sollte man die Summe von anderen zusammenbetteln. Bescheiden fragte er den Kardinal, ob der Hl. Vater dafür nicht 200-300 Skudi spenden könnte; um den Fehlbetrag würde er den Kaiser, die Kaiserin und andere Mitglieder des Hofes angehen. Den Bau möchte er unbedingt anfangen, wenn auch sehr viele Schwierigkeiten bestehen, die erforderliche Summe herbeizuschaffen. Endlich bemerkte er noch, dass der Plan des Umbaues ganz von ihm und nicht von den Jesuiten stamme. Es sei keine Rede davon, dass die Jesuiten unter einem solchen Vorwand ihr Haus erweitern möchten²².

Die Begeisterung und der Schwung, womit der Nuntius sich der Sache des neuen Institutes annahm, war die grösste Garantie, dass das Unternehmen gelingen werde. Darum erfüllte man seine Bitte ohne Schwierigkeit und liess ihm die 300 Skudi Baukosten-Beitrag aushändigen²³.

Der Nuntius bedankte sich herzlich für das Almosen. Er deutete auch an, dass man den Bau bald anfangen werde, und er hoffte, damit binnen 3 Monaten fertig zu werden. Bis dahin wollten die Patres ein Haus mieten, damit sie die wegen des Baues obdachlosen Zöglinge unterbringen könnten²⁴. Delfino hielt es für gewiss, dass er auch vom Kaiser und von der Kaiserin für den Bau Geld bekommen werde. Der spanische Gesandte hatte schon 100 Gulden ge-

²² Siehe Dok. 8.

²³ Siehe Dok. 9.

²⁴ «... Le lettere di V. S. Ill.ma et R.ma di 30 del passato ricevute hieri daranno occasione agl'alunni et ai padri Giesuiti posti alla lor cura, di fare allegramente questo carnevale, poichè S. S.tà tanto benignamente s'è contentata di farli gratia di quei 300 scudi ch'io le richiesi per la fabrica loro, alla quale hora s'attenderà con ogni diligenza, et fra tre mesi speriamo che debba essere a buon termine. Tra tanto detti Padri hanno deliberato di pigliare una casa a pigione per sei mesi per mettere quelli che non potranno stare in quella parte del collegio che non ha bisogno di riparatione. Ne si resterà di continovare per arrivare al numero prefisso di nostri...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 20. 2. 1574, Nunz. di Germ, 71, f. 61r.

geben ³⁵. Der Bau ging so rasch voran, dass der Nuntius bereits Mitte Juni berichten konnte, man werde die Arbeit in wenigen Tagen abschliessen. So könnten die Patres für das nächste Jahr ausser den Seminaristen noch 40 eigene Zöglinge mehr aufnehmen ³⁶. Im Maimonat bat er schon wiederum um Geld beim Staatssekretär. Er möchte, dass das Seminar statt der versprochenen 1000 Skudi nun 1200 bekomme. Das würde eine durchschnittliche Monatssumme von 100 Skudi ausmachen. Vom Überschuss könnte man wiederum 5-6 Zöglinge mehr aufnehmen ³⁷. Diese Bitte wurde ohne weiteres von Papst genehmigt ³⁸.

DIE ALUMNEN.

Schon während des Baues suchte man Alumnen anzuwerben. Die Aufnahme geschah mit grösster Sorgfalt. Der Kandidat wird von drei Jesuitenpatres und, wenn möglich, auch vom Nuntius selbst examiniert. Wenn jemand den Forderungen nicht entspricht, wird er nicht aufgenommen, und sollte er selbst vom Kaiser empfohlen sein ³⁹. Vor dem Eintritt müssen sie das Glaubensbekenntnis ablegen und eidlich geloben, dass sie die Regeln des Institutes beobachten wollen ⁴⁰.

Für das Alter der Alumnen gelten die Statuten des Collegium Germanicum ⁴¹. Die persönliche Ansicht des Nuntius ist, caeteris paribus, Ältere zu bevorzugen, denn diese würden schneller fertig und könnten eher an die Arbeit gehen. Darum bittet er einmal für einen 26jährigen, aber gutgesinnten und geeigneten Kandidaten um Aufnahme, da grosse Hoffnung bestehe, dass er ein guter Seelsorger werde, wenn er einige

³⁵ «... Tra tanto s'attende anco alla fabrica, alla quale oltre l'aiuto che se haverà certo dalle lor MM.tà et da altri SS.ri, il S.or Ambasciatore di Spagna ha donato cento florini, sichè devemo sperare che in breve se ne vederà il fine...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 12. 3. 1574, Nunz. di Germ. 71, f. 81rv.

³⁶ «... Finita la fabrica, come sarà fra pochi di, oltre agl'alunni di S. S.tà, questi padri haveranno habitatione per forse quaranta più di quelli che tenevano prima...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 18. 6. 1574, Nunz. di Germ. 71, f. 164r.

³⁷ Siehe Dok. 11.

³⁸ Siehe Dok. 12.

³⁹ Siehe Dok. 11 und 20.

⁴⁰ «... Abbiamo cominciato a mettere nel collegio dei Padri Gesuiti alcuni giovani, ai quali s'è fatto giurare l'osservanza delle constitutioni et fare la professione della fede...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 22. 1. 1574, Nunz. di Germ. 71, f. 39r.

⁴¹ Darüber siehe die dem Briefe des Kardinals vom 8. August 1573 beigegeführten Anweisungen: Constitutiones observandae ab iis, qui in novum Collegium Germanicum recipiuntur, herausgegeben von SCHELLHASS, 415 ff.

Monate Moraltheologie studiere⁴³. Bei einer anderen Gelegenheit meldet sich ein Knabe von dreizehn Jahren. Auch in diesem Falle bittet er um die nötige Dispens, denn der Knabe sei sehr begabt und — was eben nicht zu vernachlässigen sei — es handle sich um den Spross einer sehr vornehmen Familie aus Böhmen⁴⁴.

Kaum ist das Seminar approbiert, meldet der Nuntius schon am 22. Jänner, dass er bereits einige Alumnen bei den Jesuiten untergebracht hätte und er hoffe, dass die Zahl noch im selben Monat auf zehn steigen werde⁴⁵. Tatsächlich vernehmen wir zwei Wochen nachher aus einem Briefe, dass man diese Zahl erreicht hätte, würde man alle ohne Auswahl aufgenommen haben. Aber auch so sind es nun zehn Alumnen aus den verschiedensten Gegenden. Man findet unter ihnen einen Böhmen, einen Mährer, einen Lausitzer, einen Kärntner, zwei Schwaben und zwei Bayern. Ausserdem bestehe Aussicht auf einige ungarische und böhmische Alumnen⁴⁶. Im Maimonat desselben Jahres 1575 ist die Zahl der Priesterkandidaten bereits auf 16 gestiegen und, wenn das Bauen es zuliesse, würden wohl schon 25 Alumnen beisammen sein. Die Zahl wächst aber fortwährend, denn wenn ein Zögling das Kolleg verlässt, wird an dessen Stelle ein päpstlicher Alumne aufgenommen⁴⁷. Das gefällt dem Kardinal nicht. Darum ermahnt er den Nuntius, der Seminaristen halber solle man den Laienstudenten keinen Platz wegnehmen⁴⁸. Der neue Bau löste diese Frage gründlich und am Anfange des neuen Schuljahres, also ein Jahr nach der Eröffnung des Seminars, konnte der Nuntius schon berichten, dass die Zahl der Kleriker schon auf dreissig gestiegen sei⁴⁹.

Aus dem Briefwechsel des Staatssekretärs und des Nuntius vernimmt man häufig, dass man in päpstlichen Seminar vorwiegend adeliche Jünglinge erziehen wolle. Aus welchen Gründen? Nicht, als hätte man die Söhne des einfachen Volkes verachtet oder aus Überzeugung,

⁴³ «... Mi è stato parlato d'un giovine, per quanto intendo assai ben nato et di buonissimi costumi et lettere, quale io conosco molto bene per tale, che desiderarebbe d'entrare in detto collegio. Ma perchè già sei mesi ha passato i 26 anni, non l'ho voluto ricevere senza prima haverne avvisata V. S. Ill.ma, la quale mi commanderà quello che haverò da fare. L'assicuro bene per relatione di questi padri Gesuiti che quando per tre o quattro mesi attendesse ai casi di coscienza, sarebbe molto atto alla cura d'ogni parochia. Ma non havendo il modo d'aspettare che ne vachi, non s'intertenendo potrebbe applicarsi a qualch'altra cosa ... » Aus dem Briefe des Nuntius vom 22. 1. 1574, Nunz. di Germ. 71, f. 39rv.

⁴⁴ Siehe den Brief des Nuntius vom 12. 9. 1575 in Nunz. di Germ. 72, f. 306r.

⁴⁵ «... Abbiamo cominciato a mettere nel collegio dei Padri Gesuiti alcuni giovani...; spero che per tutto questo mese ne haveremo più d'una docina ... » Aus dem Briefe des Nuntius vom 22. 1. 1574, Nunz. di Germ. 71, f. 39r.

⁴⁶ Siehe Dok. 10.

⁴⁷ Siehe Dok. 11.

⁴⁸ Siehe Dok. 12.

⁴⁹ «... Et se bene al principio non si è avuto il numero intiero di tutti gl'alunni come hora sono circa 30 ... » Aus dem Briefe des Nuntius vom 7. 1. 1575, Nunz. di Germ. 72, f. 15v.

dass man aus ihnen keine guten Priester erziehen könne. Die oberste Leitung der Kirche handelte so aus viel höheren und edleren Gesichtspunkten. Man wollte vor allem den hohen Klerus und die Kapitel reformieren, davon hing ja die Reform des niederen Klerus und des ganzen christlichen Lebens ab. Die Bischöfe nun wurden aus den Mitgliedern der Kapitel ernannt. Mitglied eines Kapitels konnten aber nur Adelige sein. So waren nun die Behörden durch die Lage gezwungen, adelige Sprösslinge bei der Aufnahme vorzuziehen⁴⁹.

Es war aber keine leichte Aufgabe, adelige Jünglinge zu finden. Das hatte Delfino schon damals erfahren, als er auf die Aufforderung des Kardinalsekretärs hin solche für das Collegium Germanicum suchte⁵⁰. In einem Briefe meldete er, es sei fast unmöglich, Adelige für den Priesterstand zu gewinnen⁵¹. Dieselben Hindernisse spürte man später in den Seminarien von Wien und Prag⁵². Als man für das Prager Seminar auch nach sorgfältigster Umschau keine ausreichende Zahl von adeligen Jünglingen gefunden hatte, bat der Nuntius den Kardinal, - mit Rücksicht auf den grossen Priesterangel - für die freien Plätze auch bessergestellte Bürgersöhne aufnehmen zu dürfen⁵³. Rom würdigte die Gründe des Nuntius und billigte diese Bitte⁵⁴.

BEZIEHUNGEN ZWISCHEN DEM COLLEGIUM GERMANICUM UND DEM WIENER SEMINAR.

Es sprachen alle Gründe dafür, dass beide Institute die freundlichsten Beziehungen zueinander hätten. Beide wurden ja vom Hl. Stuhl unterhalten, beide wollten für das deutsche Volk

⁴⁹ Der Kardinal führt seine Ansicht über diese Frage in seinem Briefe vom 3. 11. 1573 aus: «... Sopra tutto farà opera d'haverne de' nobili et ben nati, i quali possano anco haver luogo nei capitoli di chiese principali, potendosi sperar da questi tali maggior frutto per la Chiesa di Dio, et mentre fussero in essi capitoli et poi salissero a maggior grado ...» Nunz. di Germ. 6, ff. 214v-215r. Wieweit dies ein Gebot der Umstände war, beweist das letzte von den zehn schon öfters zitierten Gutachten mit dem Titel: Pro reformatione ecclesiasticorum Trevirensium. SCHWARZ, 56 f. — Beachtenswert ist auch der Standpunkt des Kardinals Morone in dieser Frage. Siehe Dok. 2.

⁵⁰ «... S'usa ogni possibile diligenza per havere qualche nobile per mandare al collegio, come sarebbe il desiderio di N. S.re, ma sarà gran difficoltà a trovarne, et massime in queste parti, dove ne sono pochissimi catholici ...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 24. 10. 1573, Nunz. di Germ. 70, f. 313v.

⁵¹ «... Per mandarne a Roma di nobili, io credo che sia quasi impossibile di trovarne in queste parti, pur s'usará ogni esquisita diligenza ...» Aus dem Briefe des Nuntius vom 12. 11. 1573, Nunz. di Germ. 70, f. 335v.

⁵² Siehe Dok. 10.

⁵³ Siehe Dok. 19.

⁵⁴ «... Quanto agli alunni, poichè in Bohemia si trova tanta difficoltà d'haver de' nobili, V. S. farà il meglio che potrà, pigliando in difetto di essi dei manco nobili et anco plebei, purchè siano di tale ingegno et aspettatione che se ne possa sperar il frutto necessario in tanta penuria di sacerdoti ...» Aus dem Briefe des Kardinals vom 13. 4. 1577, Nunz. di Germ. 7, f. 243r.

eifrige Priester erziehen. Das Wiener Seminar konnte man als Filiale des Römischen Institutes ansehen. Die Oberen des Collegium Germanicum hätten es gern gesehen, wenn sie aus Gesundheits- oder anderen Gründen den einen oder anderen Alumnen hätten nach Wien schicken können und an dessen Stelle einen Wiener Kleriker bekommen hätten. Schon im ersten Jahre sandte man einen aus Rom. Von den Wienern verlangte man an dessen Stelle einen der besten dortigen Schüler, Melchior Klesl, der später in der österreichischen Politik einen so entscheidende Rolle spielen sollte. Der Nuntius witterte Gefahr. Wenn er für Klesl den Austausch gestattete, würden bald auch andere mit derselben Bitte kommen und eines Tages würde das Wiener Seminar leer dastehen. Rom hat solche Anziehungskraft, dass ihm ein junger Mann kaum widerstehen kann. Darum bat der Nuntius den Kardinal, dass man wenigstens in den ersten Jahren von den Wienern niemand nach Rom gehen lasse. Später, wenn der Bestand des Wiener Institutes schon gefestigt sei, könnte man den einen oder den anderen zur Belohnung nach Rom rufen, um dessen Gesichtskreis zu erweitern⁵⁵. Nach zwei Monaten musste er in diesem Anliegen wiederum schreiben. Bald erwies es sich, dass man aus dem Collegium Germanicum selbst die Lockbriefe schreibe. Darum bat er, man möge die römischen Alumnen zuerst allgemein ermahnen und wenn das nichts nütze, werde er den Schuldigen bei Namen nennen, damit er eine gezielte Strafe bekomme⁵⁶. Der Nuntius scheint anfangs bereitwilliger gewesen zu sein, Alumnen aus Rom aufzunehmen, als Wiener Seminaristen nach Rom zu schicken. Die Erfahrungen der ersten Jahre zwangen ihn, später auch die Aufnahme römischer Kleriker zu verweigern. Im Jahre 1577 bat er den Kardinal, er möge in Zukunft keinen Alumnen mehr aus dem Collegium Germanicum schicken, denn diese streuten den Samen der Zwietracht aus und könnten sich mit den Wiener Gebräuchen kaum vertraut machen. Bisher sei kein einziger standhaft geblieben⁵⁷. Wie man sieht, war er sehr besorgt, dass die erzieherische Arbeit in Seminar ungestört bleibe.

In einem Falle war er doch gezwungen, einen Alumnen ins Collegium Germanicum zu schicken. Wir gehen absichtlich darauf ein, denn dieser Fall lässt uns einen Blick in die innerste Seele des Nuntius tun. Es gibt kaum einen besorgteren Familienvater, der für seine Kinder mehr Selbstlosigkeit und Hingabe aufbringt, als der Nuntius für

⁵⁵ Siehe Dok. 14.

⁵⁶ Siehe Dok. 16.

⁵⁷ Siehe Dok. 19.

seine Seminaristen und zwar inmitten der verwickeltesten diplomatischen Arbeiten. Häufig baten die konvertierenden Alumnus den Nuntius, die Abschwörung persönlich entgegenzunehmen. Er ging immer mit grösster Freude darauf ein, denn er hoffte, dass bei der Feier auch protestantische Schüler teilnehmen werden und der Eindruck der Zeremonien den einen oder den anderen vielleicht zum gleichen Schritte veranlassen könnte. Einmal nahm er den Neffen eines protestantischen Predigers in die Kirche auf. Die Eltern entfachten einen heftigen Sturm gegen ihn. Der Nuntius bot dem Jüngling den Eintritt in das Seminar an. Dieser hätte dem Rate mit Freude Folge geleistet, er fürchtete aber, man werde ihm auch dort keinen Frieden lassen. Darum wollte er lieber nach Rom ins Collegium Germanicum gehen. Der Nuntius bat auch für ihn um 35 Skudi, denn er könne nicht zu Fuss gehen und müsse sich ein Pferd kaufen⁸⁸. Rom gab die Erlaubnis und schickte ihm auch das nötige Geld. Zur Reise kam es jedoch nicht, denn später entschied sich der Jüngling zur grossen Freude des Nuntius doch für das Wiener Seminar⁸⁹. Da erhob sich der Sturm von neuem. Wegen des Baues konnte der Nuntius seinen Schützling im Seminar nicht unterbringen, darum nahm er ihn vorläufig in seine eigene Wohnung auf, um ihn vor den Verfolgern zu schützen. Die Verwandten versuchten alles, den Jungen zum Verlassen der Wohnung des Nuntius zu bewegen. Man bat ihn in Güte, man drohte ihm, einmal wollten ihn die Diener mit Gewalt fortschleppen, erst im letzten Augenblick konnten ihn die dort weilenden Italiener retten. Da wandten sich die Eltern an den Kaiser und führten Klage gegen die Jesuiten, sie beraubten die Eltern ihrer Kinder und schickten sie dann nach Rom. Der Nuntius musste den Kaiser über den Vorfall unterrichten. Die Aufregung beruhigte sich erst dann, als ein kaiserlicher Minister den Jungen persönlich sprach und sich davon überzeugte, dass weder von Seiten der Jesuiten noch des Nuntius Gewalt angewendet worden sei⁹⁰.

EINDRUCK DES SEMINARS AUF DIE AUSWÄRTIGEN.

Der Nuntius war davon überzeugt, dass die Gründung des Wiener Seminars auch auf Auswärtige tiefen Eindruck machen werde. Sie würden sich nicht bloss an der edlen Opferwilligkeit des Papstes erbauen, sondern das gute Beispiel selbst nachahmen⁹¹. Hat das neue Institut diese Hoffnung erfüllt? Der Nuntius berichtete auch darüber seinem Chef. Schon Anfang 1574 konnte er dem Kardinal Folgendes melden: « La sia pur sicura che quest'opera è veduta con tanta consolatione di catholici et laude di N. S.re, che

⁸⁸ Siehe Dok. 13.

⁸⁹ Siehe Dok. 14.

⁹⁰ Siehe Dok. 15.

⁹¹ Siehe Dok. 1.

forse non si poteva fare cosa di maggior giovimento... »⁶³. Ja, das gute Beispiel des Hl. Vaters fand wirklich Nachahmer. Ein Adelliger Wiens übergab den Jesuiten vor seinem Tode 3000 Gulden mit der Bitte, sie mögen die Summe nach Belieben verwenden, nur sollen sie dafür auch 4 Priesterkandidaten nach der Art der päpstlichen Alumnen im Kolleg erziehen⁶⁴.

FINANZIELLE SORGEN.

Finanzielle Sorgen traten häufig auf. Nicht in dem Sinne, dass der Nuntius das nötige Geld hätte auftreiben müssen. Der Hl. Stuhl nahm ja das Kostgeld der Alumnen auf sich. Das Geld kam aber aus Rom mit grosser Verspätung und nur durch häufiges Drängen des Kardinalsekretärs in die Hände des Nuntius. Darum kam der Nuntius mehrmals in eine peinliche Lage. Im März 1574 bekam er 700 Skudi, 300 für den Bau und 400 für den Unterhalt der Alumnen⁶⁵. Nach zwei Monaten schon berichtete er, dass die 400 Skudi bald ausgehen werden⁶⁶. Trotzdem bekam er bis zum Jänner des nächsten Jahres kein Geld mehr aus Rom. Die 400 Skudi waren schon lange aufgebraucht und im Dezember wendete er mehrere Hundert Skudi für das Seminar auf, freilich auf Rechnung. Wenn er nicht bald zahle, könne er weiter kaum auf Kredit bei den Kaufleuten rechnen⁶⁷. Der Kardinal selbst ist von dieser Nachricht überrascht. Er hat es eingesehen, dass man dem Problem an die Wurzel gehen müsse. Ohne Zögern verordnete er, dass dem Wiener Priesterseminar 700 Skudi überwiesen werden sollen. Gleichzeitig sicherte er dem Nuntius eine regelmässige, monatliche Rente zu⁶⁸.

UNTERBRINGEN DER ALUMNEN, DIE IHRE STUDIEN SCHON BEENDET HABEN.

Wollte der Nuntius vollkommene Arbeit leisten, so musste er auch für die Unterbringung der bereits ausgebildeten Alumnen nach

⁶³ Aus dem Briefe des Nuntius vom 5.2.1574, Nunz. di Germ. 71, f. 51r.

⁶⁴ «... Acciochè V. S. Ill.ma conosca il frutto et buon odore che comincia a dare l'erectione di questo seminario fatto da N. S.re in Vienna, non le voglio tacere che essendo morto già forse otto giorni uno dei principali cittadini di questo luogo molto catholico, ha lasciato, come ho inteso hoggi, ai Padri Giesuiti 3 mila fiorini da esser investiti, come parerà loro, con obligatione di mantenere nel collegio quattro scolari che habbino poi da essere sacerdoti come quelli di S. Stà... » Aus dem Briefe des Nuntius vom 21.5.1574, Nunz. di Germ. 71, ff. 144v-145r.

⁶⁵ «... Si è ordinato il pagamento di 700 scudi d'oro per il collegio costi in Vienna, 300 per la fabrica et 400 per le spese, et credo che il Bandini a quest'hora li habbi ricevuti, come la doverà esser avisata dal suo agente... » Aus dem Briefe des Kardinals vom 27.3.1574, Nunz. di Germ. 6, f. 288v.

⁶⁶ Siehe Dok. 11.

⁶⁷ Siehe Dok. 17.

⁶⁸ Siehe den Brief des Kardinals vom 15.1.1575 in Nunz. di Germ. 7, f. 11r.

dem Abschluss ihrer Studien sorgen. Darin stiess er auf grosse Schwierigkeiten. Für seine Weitsicht ist es bezeichnend, dass er schon in den ersten Monaten des neugegründeten Seminars diese Frage stellt und für eine gute Lösung Vorschläge macht. So meinte er, dass man den einen oder anderen der Alumnen schon während ihrer Studienjahre zu kirchlichen Benefizien oder DomherrnPfründen päpstlicher Verleihung verhelfen könnte. Aus dem Einkommen der Güter könnte man dann die Unterhaltskosten dieser Seminaristen bestreiten und auf ihre Plätze neue Alumnen aufnehmen. Dies würde auf die anderen guten Eindruck machen und sie von einer ständigen Fürsorge überzeugen. Als Ergebnis könnte es sich dann herausstellen, dass die jungen Leute in ihrem Beruf besser aushalten würden und sogar die Zahl der Berufe merklich steigen würde. Es wäre natürlich erforderlich, dass diese Benefizienverteilung unentgeltlich geschehe, ja, wenn möglich, unmittelbar durch den Nuntius, der, ohne sich die Zustimmung in Rom holen zu müssen, ganz frei nach seiner besten Einsicht sollte handeln dürfen. Als Bedingung erwähnte er, dass der betreffende Seminarist vor der Zuteilung einer Pfründe wenigstens sechs Monate im Kolleg verbracht haben müsse⁶⁸.

Der Papst stimmt dem Plan des Nuntius zu; verlangt aber, dass die Benefizienverteilung durch Rom geschehe. So würde die liebevolle Fürsorge des Hl. Stuhls besser ans Licht treten. Dadurch wieder empfänden die jungen Benefiziaten einen innigeren Dank dem höchsten Oberhirten der Kirche gegenüber. Wenn inzwischen entsprechende Pfründen freigeworden wären, sollte es der Nuntius gleich nach Rom melden⁶⁹.

Nach einigen Monaten sendete der Nuntius wieder einen Bericht nach Rom. Der Fall, dass er einem älteren Alumnus die Tonsur erteilte, bot sich dazu als günstige Gelegenheit an. Er bat, man möge dem betreffenden Seminaristen unbedingt eine freigewordene gute Pfründe zukommen lassen, umsomehr da es sich um den ersten Fall handle, worauf die anderen sicher aufmerksam gemacht würden⁷⁰. In seinen folgenden Briefen kam er immer wieder auf dieses Thema zurück. Der Erfolg blieb nicht aus. Sein Chef teilte ihm mit, dass der Hl. Vater jedem Alumnus mit der Zeit Benefizien zuteilen wolle. Die in Rom studierenden deutschen Seminaristen werde er natürlich bevorzugen⁷¹. Über letzteres konnte Delfino nicht hinwegkommen. Er bat

⁶⁸ Siehe Dok. 11.

⁶⁹ Siehe Dok. 12.

⁷⁰ Siehe Dok. 16.

⁷¹ «... Già è stabilito appresso N.ro S.re di proveder tutti li suoi alunni di benefici secondo le occasioni che si presenteranno, preferendo sempre li più habili et più meritevoli et cominciando, come è honesto, di questi di Roma, et però si

dringend den Kardinal, dass man diese auffallende Unterscheidung nicht machen möge. Besonders dann nicht, wenn von einem Benefizium in der Nähe von Wien die Rede sei. Für die in Rom studierenden Zöglinge könnte man in den weiter entfernt liegenden Teilen Deutschlands Pfründen ausfindig machen ⁷².

An echtem Wohlwollen mangelte es in Rom nicht. Dennoch geschah in dieser Hinsicht sehr wenig. Der Nuntius hatte deswegen viel Kummer und Besorgnis. Er verheimlichte es auch nicht. Er befürchtete, dass die schöne Entwicklung des Seminars an diesem Punkte scheitern könne. Im Jahre 1576 schrieb er, dass einige seiner Seminaristen schon vor der Priesterweihe stehen. Dennoch könne man den letzten Schritt nicht tun, weil die nötigen Pfründen nicht vorhanden seien. In der Nähe könnte man wohl manche finden. Dem Versuch widerstrebe aber die Ortsgewohnheit, wonach nur geweihte Priester an diesen Gütern teilhaben können. Die unmögliche Lage hat sich also so zugespitzt: Er, der Nuntius, könne keinen Seminaristen zum Priester weihen wegen Mangel an Benefizien; die freigewordenen Pfründen wieder könne keiner von ihnen bekommen, weil sie noch nicht Priester sind. Um den Circulus vitiosus zu lösen, bittet er beim Hl. Stuhl um die Erlaubnis, seine Alumnus auch ohne Benefizien weihen zu können. Falls das nicht geschehe, würden die Güter, aus Mangel an katholischen Priestern, den Protestanten anheimfallen. Das ist nicht bloss seine eigene Meinung. Selbst die Jesuiten-Patres hielten es für notwendig, die Frage derart zu lösen, denn sonst bestehe die Gefahr, dass das für das Seminar verwendete viele Geld umsonst ausgegeben wäre ⁷³.

Es war unmöglich, aus dem Briefe des Nuntius nicht herauszulesen, wie ihn diese unerledigte Angelegenheit schmerzte und dass seine Sorgen sehr berechtigt waren. Der Kardinal liess auch nicht auf sich warten, seinem treuen Mitarbeiter eine völlige Genugtuung zu leisten. Er erlangte für ihn nicht nur diese Erlaubnis, sondern er versicherte ihn auch, dass man in der Pfründenfrage augenscheinlich beweisen werde, wie sehr dem Hl. Vater die Interessen seiner Seminaristen am Herzen lägen ⁷⁴.

intenderà prima se qui sia soggetto al proposito, et che non vi sia, si terrà memoria dei nominati da V. S. ... » Aus dem Briefe des Kardinals vom 17. 12. 1575, Nunz. di Germ. 7, f. 126r.

⁷² « ... La buona mente di N. S.re in provvedere i suoi alunni è degna della molta pietà sua, ma essendo una cosa istessa quelli di Roma et questi di Vienna, non parebbe che quelli si dovessero anteporre a questi, et massimo nelle occasioni che vengono in queste provincie vicine, potendosi provvedere a quelli in tutte l'altre di Germania. Pure io spero che agl'uni et gl'altri si darà occasione di potersi adoperare in questa vigna senza venire a questa precedenza ... » Aus dem Briefe des Nuntius vom 8. 1. 1576, Nunz. di Germ. 73, f. 15v.

⁷³ Siehe Dok. 18.

⁷⁴ « ... N.ro S.re si contenta di dar a V. S. la facoltà di promover agli ordini sacri li alunni di Vienna et Praga, et se n'è ordinato il breve, qual si manderà con le prime, verso li quali alunni S. S.tà ha buonissimo animo circa la provisione dei benefici, et come si presenterà digna occasione, se ne vedranno gli effetti, tro-

Fast ein Jahr darauf bat Delfino von neuem den Hl. Vater durch den Kardinal, dass die vakanten Pfründen von ihm selbst den Alumnen gegeben werden könnten, ohne vorerst nach Rom schreiben zu müssen. Bis nämlich aus Rom das betreffende Dokument ankomme, gäben die Bischöfe oder diejenigen, die ohne jedwede rechtliche Grundlage sich dazu befugt hielten, das Gut einem von ihnen selbst gewählten Manne. Die Alumnen sehen das und es sei zu befürchten, dass sie ihren Mut verlieren werden. Er wisse, dass in Rom die Frage einmal schon entschieden wurde, doch betrachte er es als Gewissenspflicht, darauf noch einmal zurückzukommen ⁷⁶.

Nicht viel später geschah es, dass Rom dem Kardinal Madruzzo den vakanten Chorstuhl eines Domherrn von Olmütz zukommen liess. Der Nuntius liess es nicht dabei bewenden. Er zweifelt nicht, dass der Kardinal der Pfründe wohl würdig wäre — schreibt er dem Kardinalsekretär — aber solche Verfügungen würden nur seinen Alumnen schaden. Denn in gleichen Fällen werde sich immer ein fürstlicher Sprössling melden, den man nicht zurückweisen könne. Wenn man dem Nuntius freie Hand lassen würde im Bezug auf die Verteilung der Pfründen, so wäre die Frage schon gelöst. Denn ihm wäre es viel leichter, das Interesse seiner Alumnen zu verteidigen und die Ansprüche anderer zurückweisen ⁷⁶. Wenn man ihn auch nicht vollständig gewähren liess, wie er gebeten hatte, konnte man doch infolge gemeinsamen Wohlwollens in der Tat alle Alumnen unterbringen.

DIE FRAGE DER DIMISSORIEN.

In manchen Fällen konnte der Nuntius seine Alumnen darum nicht weihen, weil sie sich die Dimissorien (Entlassscheine) des betreffenden Bischofs nicht verschaffen konnten. Es gab nämlich Bischöfe, die nur in dem Falle die Dimissorien geben wollten, wenn der Weihekandidat persönlich erschien und sich einer Prüfung unterwarf. Wenn nun aber der Ordinarius des Weihekandidaten 400 oder 500 Meilen von Wien entfernt residierte, wäre es doch eine Unmöglichkeit, einen solchen Weg zu Fuss zurückzulegen. In Anbetracht dessen, dass die Alumnen des Seminars unmittelbar dem Hl. Stuhl angehören, nicht aber einem bestimmten Bischof, bat der Nuntius um die Ermächtigung, dass er ohne die obengenannten Dimissorien seine Alumnen weihen dürfte, falls deren Erlangung grosse Schwierigkeiten bereiten würde ⁷⁷.

vandoli per suoi alunni egualmente come quelli di Roma ... » Aus dem Briefe des Kardinals vom 5. 5. 1576. - Nunz. di Germ. 7, f. 166rv. - Das Konzept des in diesem Briefe erwähnten Breve befindet sich in Arch. Vat., Secr. Brev. 39, f. 183r.

⁷⁶ Siehe Dok. 19.

⁷⁶ Siehe Dok. 20.

⁷⁷ Siehe Dok. 21.

Est ist leicht zu verstehen, dass man sich in Rom geweigert hat, wie vorher, die Bitte ohne weiteres zu gewähren. Man befürchtete mit Recht, dass die betreffenden Bischöfe es als eine Einmischung des Nuntius in ihre eigene Befugnis auffassen werden⁷⁸. Der Nuntius beeilte sich, die auftauchenden Besorgnisse zu zerstreuen. Er äusserte sich in dem Sinne, dass er erst dann ohne Dimissorien die hl. Weihen spenden würde, wenn es überhaupt unmöglich wäre, sie zu verschaffen. Vor dem Unwillen der Bischöfe solle man sich nicht fürchten, denn es handle sich nicht um ihre Priesterkandidaten, sondern um die des Hl. Vaters. Weiterhin wolle der grössere Teil dieser aus entfernten Diözesen kommenden Alumnus nicht in ihre eigene Heimat zurückkehren, sondern in der Umgebung Wiens arbeiten⁷⁹.

Nach dieser ausführlichen Information gewährte man ihm seine Bitte, mit der Beschränkung aber, dass er nur jene Alumnus ohne Dimissorien weihen dürfe, die aus grosser Ferne kommen und nach der Weihe nicht dorthin zurückkehren⁸⁰.

Bis Delfino auch diese letzten Hindernisse seines Seminars aus dem Wege geräumt hatte, war sein Auftrag als Nuntius auch zu Ende. Im nächsten Monate verliess er Wien. Er konnte aber ruhigen

⁷⁸ «... Quanto alla facoltà di ordinar li alunni senza le dimissorie, N. S. dice che bisogna haver riguardo ai vescovi, ai quali si farebbe aggravio concedendo la detta facoltà così liberamente et quasi in lor contempto. Potrà V. S. considerarlo et poi riservare. Et quando lei intendesse di quelli soli che saranno provisti di benefici fuor delle proprie diocesi, et fussero stati molti anni alunni nostri, si potrebbe più facilmente comportare et concedere. Ma così in generale non so come fusse ben fatto...» Aus dem Briefe des Kardinals vom 7. 9. 1577, Nunz. di Germ. 7, f. 303r.

⁷⁹ Siehe Dok. 22.

⁸⁰ «... Havendo N.ro S.re inteso quando V. S. ha replicato con la sua lettera del 19 del passato circa le dimissorie degli alunni, si è contentato di concedere a V. S. la facoltà sopra ciò necessaria, con questo però che lei non la usi se non per quelli alunni che haveranno da restar in coteste parti senza ritornar alle loro diocesi, perchè altrimenti a S. S.tà pare, come già le ho scritto, che si debba haver rispetto agli Ordinari...» Aus dem Briefe des Kardinals vom 9. 11. 1577, Nunz. di Germ. 7, f. 318r. - Später gab der Hl. Stuhl diese Erlaubnis ohne alle diese Beschränkungen. Zum Beispiel am 4. 2. 1579 wird der römische Vikar bevollmächtigt, die 36 Alumnus des Collegium Germanicum zu weihen «... etiam si non habeant litteras dimissoriales suorum ordinariorum, etiam sine titulo beneficii aut patrimonii, et extra tempora a iure statuta...», wie es in dem bei dieser Gelegenheit ausgestellten Breve zu lesen ist, Arch. Vat., Secr. Brev. 45, f. 124r. Konzept. - Einige Jahre später wird diese Erlaubnis den deutschen päpstlichen Seminaristen schon ganz unbeschränkt gegeben: «... Concedimus et indulgemus alumnis omnium collegiorum superioris Germaniae a nobis institutorum, ut a quocunque maluerint catholico Antistite... etiam extra tempora, et sine titulo beneficii ecclesiastici aut patrimonii, et sine dimissoriis proprii ordinarii, dummodo ad id alias sint idonei, ... promoveri ... valeant...» Arch. Vat., Secr. Brev. 60, f. 192rv.

Herzens weggehen. Sein Lebenswerk erwies sich nach den bisherigen Erfahrungen als lebensfähig und in der Zukunft würde es auch ohne seine Sorge segensreich wirken²¹. Der selbstlose und begeisterte Apostel der Ehre Gottes und der Einheit der Kirche durfte in seine Heimat zurückkehren, wo er nach einigen ruhigen Jahren starb. Die Vorsehung sandte aber schon einen neuen Apostel der Priestererziehung in die vom Protestantismus verseuchten oder bedrohten Länder Europas, den Jesuitenpater Anton Possevino. Im Rom traf dieser eben die Vorbereitungen zu seiner schwedischen Missionsreise. Er wird die teure Erbschaft Delfinos, das Werk der päpstlichen Seminarien in den nordischen Ländern in die Hand nehmen und die Erbschaft nicht nur bewahren, sondern mit riesigem Schwung und grösster Begeisterung noch weiter entwickeln.

²¹ Die durchschnittliche Zahl der Seminaristen ist in den ersten 25 Jahren jährlich ungefähr 32. 1579 stieg sie am höchsten mit der Zahl von 41. 1600 war sie am niedrigsten: nur 20. In den letzten zehn Jahren blieb sie regelmässig unter 30, denn wegen der fortwährenden Türkenkriege war das Leben so teuer geworden, dass man vom Jahresbetrag des Papstes nicht mehr Alumnus ernähren und kleiden konnte. In den 25 Jahren sind 241 fertig ausgebildete Alumnus ins Leben hinausgegangen, also jährlich durchschnittlich 10.

DOKUMENTE

1. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSSKRETÄR

Wien, 27. August 1573.

Con infinita mia consolatione ho inteso per le lettere di V. S. Ill.ma et R.ma degl'VIII del presente, ricevute hoggi, la paterna cura che S. S.tà tiene di questa provintia, per la riduzione della quale non credo che si possi tenere migliore nè più sicura strada di questa dell'educatione di figliuoli, et provvedere di ministri idonei et sufficienti al governo di questo grege, di che n'ho molte volte havuto ragionamento col Padre Maggio¹ et pregatolo che ne dovessi tenere proposito con S. S.tà, come credo che habbi fatto; havendomi riserbato poi al mio ritorno di dare conto più particolare a S. B.ne di quello ch'io giudicarò espediente in questa materia. Ma poichè la cosa è ridotta a così buoni termini et che N. S.re si trova tanto animato et così ben disposto a voler aiutare questi poveri paesi, non voglio restare di dirle con quella riverenza che si deve, ancorchè la resolutione presa da S. S. sia degna della molta prudenza et pietà sua verso la religione catholica, nondimeno per la moltitudine dei ministri chi bisognarebbono in queste parti, forse che molto maggior utile si sarebbe cavato di questo accrescimento che N. S.re vuole fare al Collegio Germanico facendolo qui in Germania che in Roma; perciocchè con la spesa che andará in Roma per mantenere 75 scolari, qui se ne tratteneriano forse 150, non si pagando in queste parti più di 40 taleri per le spese di bocca, et in molti altri luoghi assai [251v] meno, et altri 30 ne potrebbero andare in vestimenti, libri et altre cose necessarie. Tanto che, mantenendo tuttavia il collegio di Roma, con applicare in queste parti 6 o 7 mila scudi l'anno, se ne interterebbe un buonissimo numero, i quali si potrebbero dividere per tutti i collegi di Germania di questi Padri Gesuiti, mettendone maggior numero in un luogo che nell'altro come fusse giudicato più commodo; et massime qui in Vienna, per esservi la corte non se ne dovrebbe tenere manco di 20. Et questi, oltrechè imparerebbono la medesima dottrina che in Roma, s'indirizzarebbono anco secondo i costumi di questi paesi, i quali, quando non sono cattivi, è necessario ritenersi da chi vuole fare qualche frutto con queste genti. Et vedendo i popoli con i propri occhi tanta spesa che ogn'anno facesse S. S.tà per educare i loro figliuoli solamente per beneficio di questa natione, oltrechè ne caverebbono molta edificatione, alcuno prenderebbe essempto di fare il medesimo, come fa il S.or Preneistain², che nel collegio

¹ Lorenzo Maggio († 1605), Jesuit aus Brescia, wurde im Jahre 1563 in die österreichische Provinz geschickt, die er von 1566 bis 1578 leitete. Als Provinzial nahm er an der vierten Generalkongregation (12. 4 - 16. 6. 1573) teil.

² Wratislav von Pernstein, Oberstkantler, grosser Gönner der Jesuiten in Böhmen. Vgl. A. KROESS S. I., *Geschichte der böhmischen Provinz der Gesellschaft Jesu I* (Wien 1910) 379 f., 526 und passim.

d'Olmuz ne mantiene 12 a spese sue, et particolarmente a questo si potrebbe essortare et comandare ancora ai vescovi et altri prelati ricchi di Germania. Et massime non essendo da alcuno di loro stato fatto seminario, se non da quello d'Olmuz, i quali con l'esempio di S. S.tà, anco senza essere astretti per loro honore et debito, non potrebbero mancare [252r] di farlo; et da questi senza molta incomodità, volendo fare l'ufficio loro, se ne potrebbero mantenere più di 200 altri. Intendo anco che l'aere di Roma non conferisce ad ogn'uno di questa natione, et per esperienza s'è veduto che molti se ne sono tornati infermi. Et perchè io non vorrei già levare il Collegio Germanico, ma conservarlo nel termine che si trova, se fra questi che si mantenessero qui in Germania se ne trovasse alcuno al proposito quanto alla complessione et altre condizioni, il mandare a Roma nel collegio per qualch'anno mi piacerea molto; ma il principale fondamento, circa il numero, parebbe che si potesse tenere nella provintia. Et a questo modo si troverebbero anco persone meglio nate, et essendo dai suoi in molte cose aiutati, darebbono minor spesa et travaglio a S. S.tà.

Queste poche ragioni ho voluto brevemente dire a V. S. Ill.ma per descario della conscientia mia, tenendo per fermo che la sia per pigliare il tutto in buona parte, ancorchè se ne potrebbero addurre delle altre, et queste si potrebbero molto ampliare per mostrare et persuadere che maggior frutto et edificatione si caverebbe dallo spendere questi danari in Germania che in Roma. Ma poichè in ogni luogo è bene et che già S. S.tà ha stabilito quello che si ha da fare, son sicuro che sia stata molto ben discussa et ponderata la cosa innanzi che si sia venuto alla resolutione, mi affaticarò con ogni diligenza [252v] et studio acciochè vadi innanzi questa santa opera ad honor di Dio, consolatione di S. B.ne et di tutti i catholici et utilità di questa nobilissima natione, procurando di mandarle giovani di buona indole et ch'io trovarò al proposito...

Arch. Vat., Nunz. di Germ. 70, ff. 251r-252v. Original.

2. - KARDINAL MORONE ³ AN KARDINALSTAATSEKRETÄR

Rom, 19. September 1573.

Seben son certo che ogni cosa che occorre, sia tanto ben vista, considerata et deliberata da N. S.re et da VV. SS.rie R.me et Ill.me, che da me non si può aggiungere altro, anzi piuttosto io sia per mancare in molto, nondimeno per obedire secondo il solito alli comandamenti di S. S.tà dirò più brevemente che potrò il parer mio intorno al negozio germanico, rimettendomi riverentemente.

Le considerationi di Mons. Nuntio Dolfino certo mi paiono prudenti et buone, perchè oltre le ragioni da lui addutte del maggior numero

³ Giovanni Morone (1509-1580), seit 1542 Kardinal. Über seinen hervorragenden Anteil an der Gründung des Germanikums vgl. A. STEINHUBER, I², 5 ff. und passim.

di scolari che si potrebbe fare in Germania, della certa et occulata fede che quella provintia potrà havere, della honesta mente et charità di N. S.re, dell'esempio che si potrà dar a molti et massimamente alli vescovi et prelati ricchi di far il medesimo, del far maggior frutto per quei popoli mantenendo li lor costumi, di poter trovar persone meglio nate et aiutare da suoi per manco spesa et travaglio di N. S.re, di fuggir l'aria di Roma nemica a quelle complessioni, si può dir ancora in somma che pare si haverebbe maggior facilità nel principiar di esequire et condurre a perfettione questa impresa, tanto più non si disfacendo ⁴ il nostro Collegio qui Germanico et non perdendosi tanto tempo a cercare et far venire i scolari così da lontano, volendo comprendere tutte le parti di Germania, come si desidera etiam da quelle estreme et remote, ove [33v] più facilmente a questo modo si potria estendere la cura et uso di questo rimedio.

Nondimeno sono alcune ragioni diverse degne, al mio poco giuditio, di gran considerationi, per le quali mi par bene stare quasi in tutto nella prima deliberatione fatta da S. S.tà. Prima, perchè sarà più sicura et certa l'educatione che si farà qui di questi scolari in la dottrina sana, in la vita costumata et nelle cerimonie et culto divino. Perchè quanto a li lor costumi, che il predetto Nunzio considera che ritenendo faranno più frutto perchè potranno conversare con manco sospetto tra loro etc., io son d'opinione che nissuna cosa sia stata più nociva alla religione nostra in quella provintia che li loro mali costumi, principalmente di persone ecclesiastiche, perchè « *populus ille sedit manducare et bibere et surrexit ludere* » ⁵, et sarà difficil cosa che quelli di Germania nel paese proprio si possino avvezzare alla sobrietà, senza la quale non si può attendere alli pensieri et vita celeste.

Et quanto alla dottrina di scolari, qui haveranno maggior comodità di molti precettori buoni congiunti insieme, che in Germania divisi, come dice il Nunzio. Perchè in quelli collegii al principio non vi si potrà mettere più che uno o doi che insegnino, per la penuria che si ha, secondo si potrà intendere dalli Jesuiti istessi. Et venendo per morte a mancare li maestri principali, li collegii non haveriano progresso.

Appresso, questi scolari educati et instrutti qui piglieranno amore all'Italia et alla Sede Apostolica, et sempre cercaranno di manifestare [34r] per Germania la falsità delli calonniatori, vedendo che qui per Dio gratia et per la bona cura di S. S.tà si persevera in vivere religiosamente, et assai si divulgarà per la provintia questa opera santa che N. S. fa per beneficio loro. Anzi sarà maggior utile et con minor invidia et non eccitarà tanto li heretici et adversarii nostri a sforzarsi di far le contramine. Et se l'aria di Roma è nociva alla complessione loro, sarà utile a spogliar l'animi suoi di quella barbaria che credo possa venir in parte ancora dalla qualità di quell'aria, et diventeranno più miti, più trattabili et ragionevoli.

⁴ Verbessert aus: satisfacendo.

⁵ Exod. 32, 6; 1. Kor. 10, 7.

Oltre di ciò, V. S. Ill.ma sa che s'è dato ordine che tutti li vescovi faccino il suo seminario, et bisognerà far ogni istanza, acciòchè lo faccino con effetto. Il che supplirà in gran parte al desiderio et disegno del Nunzio. Et questo nostro seminario di Roma, come quasi fundamento di tutto l'edificio, potrà sustentare quelli di Germania con mandarvi spesso dell'huomini che più solidamente ammaestrati insegneranno agli altri. Nè vi è pericolo che la lor vita troppo costumata porti offesa o suspitione a quelli di Germania, perchè sapranno ben accomodarsi alli costumi della loro patria in quello che si potrà fare senza offesa di Dio, a chi piacesse che fossero tanto confirmati questi nostri, che potessero resistere alla gran tentatione di non ritornare alla natura sua.

Però il parer mio saria che S. S.tà eseguisse la santa deliberation sua di fondar bene questo collegio, dal quale quasi ex equo Troiano potranno riuscire molti valorosi huomini, atti con la divina gratia a convertire parte della Germania o almeno [34v] a conservare le reliquie che vi sono di cattolici.

Nè per questo si resterà oltre li seminarii nuovi delli vescovi che l'altri seminarii in Germania che si trovano di Jesuiti, non si possino mantenere et accrescere senza questo aiuto di S. S.tà come han fatto fin qui, et se pur co'l progresso del tempo si vedesse esser buono aiutarli, sempre N. S. lo potrà fare consumare alquanto la spesa di qui.

Credo bene si dovrebbe advertire, se si potessero havere persone ben nate, di mandarle in qua, perchè saria maggior guadagno per la religione, essendo che la nobiltà è molto stimata in Germania et hora è quella ch'è più sviata et ha più bisogno di medicina che li poveri bassi. Et mi piaceria ancora, oltre la bona indole, che fossero di bona complessione.

Quanto al viatico per venir a Roma, si potrebbe rimettere al Nunzio secondo la qualità delle persone ricche o povere, nobili o ignobili, et venendo esse voluntariamente, come si ha da procurare che venghino, facilmente potranno supplire alla spesa del venire, havendo poi a star qui a tutte spese di S. S.tà. Et questo s'intende tanto per la Bohemia et Moravia, l'Usatia * et Slesia, quanto per ogni altro luogo, come scrive il Nuntio. Ma a questo viatico non mi par che sia da guardar molto...

Bibl. Vat., Vat. lat. 12159, ff. 33r-34v. Konzept.

3. - NUNTIIUS AN KARDINALSTAATSSSEKRETÄR

Wien, 13. Oktober 1573.

... Gl'avvertimenti ch'io ho dati circa il sudetto seminario, la S. V. Ill.ma sia pur certa che non si possono così ben esprimere, et massime in scrittura, come sono conosciuti in queste parti da chi pratica et attende a giovare alla religione catholica, come io mi sforzo di fare per debito mio. Et però, oltre quello che s'è scritto, mi occorre

* Lusatia, Lausitz.

dirle che, quando pur S. S.tà determinasse di continuare nella presa resolutione, si potrebbe forse con qualche poca parte dell'entrate di quel collegio per alcun'anno provare di dove si cavasse maggior frutto, o di quelli che si tengono in Roma o di questi di Germania, et non riuscendo si potrebbe lasciare l'impresa di quà [299v] et continuare solamente quella di Roma.

Volendo N. S.re applicare a questo seminario 10 mila scudi d'entrata per mantenere 100 giovani, pare che si assegni mille scudi per ogni dieci, i quali danari quando si spendessero in Vienna, io son sicuro che se ne manterrebbero nel collegio di questi Padri Gesuiti almeno 25 et forse più di 30, et massime che se ne troverebbero di quelli che si contentariano solamente della spesa, vestendosi del loro, obligandosi tutti ad osservare le constitutioni nella medesima forma che in Roma. Et questi vorrei che fossero non solamente tedeschi et bohemii, ma ancora ungari. Et acciochè alcuno non dubitasse che, come havessero studiato per qualch'anno, dovessero abbandonare il collegio et andarsene a fare i fatti loro, si li potrebbe rimediare facilmente con farli obligare, come hora fanno tuttavia questi Padri Gesuiti con alcuni poveri che con elemosina di diversi sono mantenuti nel collegio, che, volendosi partire senza haver pigliati gl'ordini sacri et essere applicati alla cura di qualche parrocchiale o altra chiesa, siano tenuti di [300r] pagare tutta la spesa che haveranno fatta, et a questo modo si mantengono in ufficio. Et poi, quando anco alcuno andasse a male, bisogna haver'patienza, come occorre degl'arbori che si piantano in un giardino, che sempre alcuno ne muore, nè per questo bisogna restare di piantarne di nuovo. Et perchè ordinariamente la M.tà dell'Imperatore habita in questa città, dove concorrono tutti gl'altri principi et signori di Germania, questa attione facilmente sarebbe pubblicata per tutta questa provintia con grandissima edificatione d'ognuno et infinita lode di S. B.ne. Nè s'haverebbe difficoltà a farlo sapere a chi vien qui, essendo cosa ordinaria che ogni festa tutti quelli che stanno o che vanno ad udire le lettioni nel detto collegio, dopo il vespero cantando le litanie vadino in processione a torno la chiesa et nel claustro con molta frequenza di popolo. Et questi, oltre che sarebbero vestiti diversamente degl'altri almeno quanto al colore, potendosi vestire di pavonazzo, porterebbono anco le loro cotte, acciochè fussero conosciuti per chierici. Oltre questo buon essemplio, si cavarebbe anco un'altra utilità, che, essendo un poco [300v] provetti, s'essercitariano a predicare in queste chiese di Vienna et circonvicine con molto frutto loro et degl'ascoltanti. Vi s'aggiunge poi che, legendosi qui le materie controverse ordinariamente, sarebbero molto più pronti a defendere la religione catholica che non saranno quelli di Roma, non si potendo fare il medesimo costì che qui, uscendo fuori ogni giorno nuovi capricci et inventioni diaboliche. Qualch'altra commodità forse si potrebbe addurre, ma per non darle molestia per hora mi contenterò di queste, acciochè così parendole si possino mettere in consideratione con l'altre...

4. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSSSEKRETÄR

Wien, 27. November 1573.

... Per quelli che s'havessero ad instituire qui, non bisogna pensare di pigliare casa, perchè la spesa sarebbe troppo grande et s'haverebbe difficoltà a fargli governare come si conviene, ma bisognerebbe metterli nel collegio di Gesuiti, con i quali ho già parlato, et li accettariano volentieri per servitio della religione catholica, et stariano con altri assai che hora vi sono. Et benchè stessero sotto la cura di quello che governa tutti gl'altri, nondimeno per essi s'eleggeria uno degl'altri Padri che ne havesse cura particolare. Per le spese di bocca pagheriano 40 taleri all'anno per uno, come fanno gl'altri, et in vestimenti et libri, oltre quello che potessero havere dai suoi, si potrebbero spendere altri venti taleri, che in tutto fanno poco più di 40 scudi per uno all'anno. Et, come le scrissi, se ne troverebbero alcuni che si vestirebbono del loro, o al più se le darebbe solamente una veste lunga pavonazza, nel quale habito dovrebbero andare tutti, et una cotta che duraria poi più anni. Et di questi avanzi si potria tenerne un paro di più. Tanto che con [346r] mille scudi d'oro se ne manterrebbero commodamente due docine et qualch'uno d'avantaggio. Et quando si vestessero in tutto del loro, si potrebbe arrivare almeno al numero di 30.

Si farebbe poi fare loro obligatione d'osservare le constitutioni del collegio, et di non partire se non provisti di parochie o altri benefici, come parerà a S. S.tà. La cura principale di questi giovani doverà havere il Nuntio, et in sua assentia il provintiale dei medesimi Gesuiti. Vi è poi il rettore del collegio, che sempre è dei principali Padri, sichè non mancherebbe chi havesse cura di loro.

A me pare di vedere tanto frutto et edificatione che si caverebbe da quest'opera, che mi pare un giorno mille anni di vederla principiata. Et, come si scrisse, si potrebbe cominciare hora con applicare 500 scudi d'oro, con i quali se ne mancherebbono almeno 12, et riuscendo accrescere poi il numero o levarli senza molto danno...

Ibid., ff. 344v-346r. Original.

5. - KARDINALSTAATSSSEKRETÄR AN NUNTIUS

Rom, 5. December 1573.

... A quello che V. S. soggiunge alle cose già scritte circa l'eriger un collegio [240v] in Vienna, ho da dirle che S. B.ne è risoluta di farlo, et non le basta di spendervi solamente cinquecento scudi l'anno, ma vuole che siano mille, con li quali si doveranno mantenere da 25 in 30 figliuoli, come V. S. già scrisse. Et perciò alla ricevuta della presente V. S. comincerà a dar ordine et proveder di tutto quel che bisogna per l'erettione et essecutione dell'opera, volendo S. Beat.ne che lei sia quella che habbi la total cura di essa, et che sborsi li denari della spesa, della

quale per rata dei mille scudi si farà pagar la portione qui ogni mese insieme con la provisione ordinaria di V. S., la quale sopra tutto avvertirà di metterci più numero de' nobili che sarà possibile [241r] poichè, come V. S. scrive, più facilmente si haverà per instituir costì che per mandarli in questo proposito [?] a Roma. Essendo V. S. stata principalmente autore di persuader a N.ro Sig.re il far costì questo collegio, son certo che lei userà anco tal diligenza nell'indirizzarlo et condurlo a buon fine, che S. B.ne haverà causa di restar soddisfatta et del consiglio et dell'opera sua insieme...

[244r] P. S. Mi resta di far sapere a V. S. che N. S., non volendo lasciar cosa alcuna adietro che possa far a beneficio della Germania, ha risoluto di far un altro collegio in qualche altro luogo di essa verso Augusta o Constanza, dove meglio sarà giudicato, con animo di mantenervi buon numero di figliuoli⁷. Di che V. S. potrà dar notitia con proposito alla M.tà Sua et a chi altro le parerà bene, perchè conoscano a pieno la paterna volontà di S. B.ne verso quella natione.

Ibid., Nunz. di Germ. 6, ff. 240r-241r et 244. Konzept.

6. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSEKRETÄR

Wien, 26. December 1573.

... La resolutione presa da S. S.tà di mantenere in questa città venticinque o trenta figliuoli con i mille scudi che s'è scritto, m'è stata tanto più cara quanto ch'io vedo la grande utilità che è per partorire alla religione in queste parti, et la somma laude a N. S.re per la pietà et zelo verso questa povera provintia. Hora s'attenderà a mettere gl'ordini convenienti per dare essecutione al negotio con quella diligenza maggiore che si potrà, et s'userà ogn'opera et studio per havere nobili o almeno dei meglio nati che si possino trovare.

Del dare conto a S. M.tà di questo negotio, io ne ho pensato innanti che hora in caso che N. S.re abbracciasse questo partito, come ha fatto; ma del modo di dirlo ne son stato et sto tuttavia irresoluto, non perchè io vogli [382v] credere che le debba dispiacere, ma non vorrei che questi heretici del paese, che sono sospettosissimi, alli quali senza dubio darà noia grandissima questa santa opera, la persuadessero ad impedirli come cosa nuova. Et però io credo che mi risolverò a dirle semplicemente che N. S.re per il bisogno di queste provintie et per l'affettione che le porta etc. ha risoluto oltre il Collegio Germanico, del quale già ne parlai et da S. M.tà fu approvato et commendato molto, di tenere in questa città qualche giovane del paese a spese sue, che attendino alle

⁷ Dies wurde erst mehr als zehn Jahre später erfüllt, als Gregor XIII. am Vorabend seines Todes (9. 4. 1585) die Gründungsbulle des päpstlichen Seminars von Dillingen « propria, sed tremula iam, ac semimortua manu » unterzeichnete. Vgl. « Brevis relatio de ortu, progressu ac statu moderno convictorum S. Hieronymi Dilingani », Arch. Rom. S. I., Fondo Gesuit. 509, f. 261.

lettere appresso questi Padri Giesuiti, et che forse ne terrà qualch'altra parte, in Constanza o Augusta o altro luoco che gli parera meglio, senza essagerare per hora la cosa più che tanto, tenendola con gl'altri occulta finchè sia posta in opera, perchè allora haveranno poi molto maggiore difficoltà gl'avversari nostri a farla disfare, se pur si mettessero a questa impresa; et quando sarà stabilita, si potrà poi sicuramente lasciarsi intendere. Nè V. S. Ill.ma s'ha da maravigliare che in questa cosa, che è così buona et santa nè dovrebbe avere alcuna difficoltà, io cerchi d'andare così riservato, perchè tanto è il rispetto che S. M.tà tiene alli principi di Germania [383r], del mezzo et favore dei quali si servono questi heretici del paese quando non basta la loro autorità, che non è poca, che in ogni attione bisogna procedere con molto riguardo et dubitare d'ogni cosa, ancorchè io tenga per certo che il tutto debba passare bene et con satisfattione di S. M.tà medesima...

Ibid., Nunz. di Germ. 70, ff. 382r-383r. Original.

7. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 30. December 1573.

...Entrato poi con S. M.tà in proposito della buona intentione et zelo che N. S.re tiene verso la religione, le proposi, in quella forma che per l'altra mia le scrissi ch'io pen[388v]savo di fare, che oltre il Collegio Germanico eretto in Roma, nel quale si spendono 10 mila scudi all'anno, S. Stà, per il paterno amore che porta a questa provintia, haveva deliberato ancora di mantenere appresso questi Padri Giesuiti qualche numero di figliuoli di questi paesi, et il medesimo pensava di fare in Constanza o Augusta o dove le parerà più espediente, dal che S. M.tà poteva comprendere et toccare con mano quanto le sia a cuore il beneficio di questa nobilissima nazione, poichè S. B.ne non spargna a spesa o diligenza alcuna per redurla alla pristina dignità et antica religione etc. Alle quali cose S. M.tà mostrando, mentre io parlavo, con cenni che le piacessero, rispose che N. S.re faceva benissimo ad haver più cura di questa provintia che dell'altre, perchè ne tiene maggiore bisogno, et ch'era opera degna della pietà sua et del grado che teneva.

Della quale risposta benchè io ne restassi satisfattissimo, con tutto ciò io voglio vedere più che mai di dare principio a questa impresa avanti che venga in luce dei nostri avversarii, [389r] alla quale già vi s'attende con ogni diligenza. Ma perchè vorrei, se fusse possibile, che questi primi fussero dei meglio nati che si potessero avere, per dare animo anco agl'altri d'entrare, non voglio correre ad accettare ogn'uno. Tra tanto si preparano i letti, le cotte et l'altre cose necessarie, nelle quali in questo principio bisognerà fare un poco di spesa, ma poi dureranno per molti anni...

Ibid., ff. 388r-389r. Original.

8. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSSSEKRETÄR

Wien, 8. Jänner 1574.

...S'attende tuttavia a mettere all'ordine questi giovani per farli entrare nel collegio de' Gesuiti, ma queste feste hanno dato qualche impedimento, oltre che, non havendo detti padri havuta certezza di quest'animo di N. S. [16v] havevano il collegio tanto pieno, et massime hora che è il principio dello studio, che non v'era modo d'accommodare più che dui o tre senza cacciare quelli che vi sono, il che non sarebbe stato conveniente. Ma essendone partiti alcuni, come occorre che sempre ne vanno et ne vengono, credo che haveremo luoco per otto, et di tanti quasi fin hora m'è stato parlato, et questa settimana, se sarà possibile, vederemo che entrino. S'è scritto in Bohemia et, tra tanto che verrà la risposta et che se ne trovino degl'altri, vacherà qualch'altro luoco tanto che s'accommoderanno tutti, perciocchè non lasciarò pigliare altri, finchè tutti questi di S. B.ne non siano proviste.

Ma tornando ciò in assai pregiudicio del paese et della religione catholica, perchè molti padri heretici mettono i loro figliuoli in questo collegio, et per mezzo loro spesso diventano catholici, io ho voluto vedere molto diligentemente se vi fusse modo a poter fare che, come hora ne possono tenere 90, si passasse i cento. Et ho trovato che, rappezzata una parte vecchia del collegio, se ne terrebbono forse 150; et, considerata la spesa, havend'io [17r] medesimo voluto parlare con gl'architetti, dicono che v'andarebbono circa mille fiorini, dei quali il collegio non ne ha pur uno; dall'Imperatore non si può sperare aiuto; l'Imperatrice è povera; S. S.tà ha tanti carichi che non è ragionevole a volerla astringere anco a questo. Con tutto ciò, essendo l'opera tanto buona da sè, et parendo che per causa di questi giovani che S. B.ne vuole mantenere, si levi il luoco a questi del paese, forse che non sarebbe fuori della pietà sua che, appresso tant'altre elemosine, anco in questa S. S.tà ne dovesse avere la parte sua, la quale quando fusse di 200 o 300 scudi, i quali non si sborsarebbono se non si facesse con effetto la fabrica, crederei che il restante ancora si troverebbe parte dalla Ser.ma Imperatrice, et parte da noi altri, che tutti per la nostra possibilità aiutaressimo questo tanto buono et utile edificio a conservatione dei buoni costumi et della dottrina di questi paesi. Pur quando anco a S. S.tà paresse di non voler entrare in questa spesa, non si resterà perciò, come è detto di sopra, d'accommodare [17v] questi nostri et gl'altri faranno come potranno. Et perchè la può essere certa che in me non è altro interesse in questo negotio che l'honor di Dio et di S. B.ne, voglio pregarla anco a credere, il che è verissimo, che manco sia venuto dai sudetti padri, ma ch'io habbi proposto loro questo edificio o augmento, senza ch'essi v'havessero alcun pensiero. E' ben vero che, hora che veggono il frutto che ne seguirebbe alla religione catholica, essi ancora lo desiderano quanto è possibile, et faranno ogni cosa per metterlo in essecutione...

Ibid., Nunz. di Germ. 71, ff. 16r-17v. Original.

9. - KARDINALSTAATSSEKRETÄR AN NUNTIUS

Rom, 30. Jänner 1574.

...Havendo N. S.re inteso quanto V. S. ha essequito circa l'institutione de' scholari costì et insieme quel che bisognerebbe per la fabrica, volendo far capace il luogo del numero che si ricerca, a fine di non impedir punto de l'opera che si faceva prima, S. S.tà si contenta di contribuir quella rata parte che V. S. scrive per la detta fabrica. Onde V. S. potrà a piacer suo valersi di quella somma che qui si sborseranno ad ogni sua volontà, et nel resto attenderà a dar buon ordine per la presta essecutione de l'edificio, procurando di [267r] accrescere il numero de' figliuoli alunni secondo l'ordine havuto, et di haverne de li nobili, come già si è scritto.

Ma non occorrerà già che V. S. ne manderà più quà alcuni, sì perchè a quelli che verranno da lei potrà dargli ricapito in cotesto luogo, et sì ancora perchè questo collegio di Roma sarà presto pieno di soverchio, arrivando tutti quelli a' quali si è già data parola in diverse parti di Germania...

Ibid., Nunz. di Germ. 6, ff. 266v-267r. Konzept.

10. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 5. Februar 1574.

...Se bene non ho scritto a V. S. Ill.ma per l'ordinario passato cosa alcuna circa il collegio o seminario, non si resta però d'andare inanti, et già haverei il numero prefisso s'io non attendessi ad haverne dei meglio nati ch'io posso; chè di nobili in questo paese è molto difficile il poterne ritrovare. Già ne ho accettati dieci: un bohemo, un moravo, dui di Vienna, un di Lusatia, un di Carniola, dui di Svevia, et dui di Baviera, il più giovane di 17 anni, et il più vecchio di 23; tutti di buona indole et almeno della classe dell'humanità, dei quali quattro soli si sono vestiti fin hora, non essendo ancora finite le vesti degl'altri, che si fanno tutta via. Ne aspetto alcuni d'Ungaria et altri di Bohemia, et ancorchè ogni giorno sia molestato da molti che vorrebbero entrarvi, nondimeno io procuro d'haverne quanti più posso dei sudditi di S. M.tà et del Ser.mo Arciduca Carlo⁵, dovendosene poi negl'altri collegii mettere di quei dell'altre provintie. Et perchè la cosa è già quasi pubblicata, intendo che gl'heretici la vorrebbero impedire ad ogni modo; ma spero che non verrà lor fatto. La [51r] sia pur sicura che quest'opera è veduta con tanta consolatione di catholici et laude di N. S.re, che forse non si poteva fare cosa di maggiore giovamento...

Ibid., Nunz. di Germ. 71, ff. 50v-51r. Original.

⁵ Erzherzog Karl von Steiermark († 1590).

11. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSEKRETÄR

Wien, 7. Mai 1574.

...La fabrica del collegio causa che non ho ancora il numero prefisso de gl'alunni, se bene me ne restano pochi d'accettare; et come vaca qualche luoco di quelli che prima vi stavano, subito si ricevono i nostri. Spero bene che fra dui mesi alla più lunga sarà finita, et a quel tempo, se non prima, il tutto sarà in ordine. Hora ne habbiamo 16, quattro che sono nella classe d'humanità, cinque di rettorica, sei di filosofia et uno di theologia. La maggiore parte ben nati et tutti di buonissimo ingegno, non ne pigliando io alcuno per favore o raccomandatione, ma facendoli esaminare da tre Padri Giesuiti da me deputati a questo carico, et posto sopra la coscienza loro che non ammettino chi non merita. Et però fin qui io ne resto molto soddisfatto, con speranza che al suo tempo debbano esser di molto servitio alla religione catholica.

Et perchè non basta havere fundato il collegio, ma bisogna anco cavarne quel [137r] frutto che si deve, crederei che fusse bene a pensare di provederli dei benefici che vacano in questi paesi, dei quali la collatione aspetta a S. B.ne, et massimamente di qualche canonicato, perchè si potrebbe conferire loro, et insieme continovarebbono lo studio; et in luogo di quello a cui si desse detto canonicato o altro beneficio, se ne potrebbe pigliare un altro, potendosi esso mantenere col beneficio ricevuto. Quest'anco darebbe animo ad altri nobili d'entrare, et a quelli che vi sono di perseverare allegramente. Si deve anco avvertire che, se bene fra questi ve n'è alcuno che tiene il modo, essendo la maggior parte poveri, queste collationi bisogna che siano gratis, et massime essendo essi figliuoli et creature di N. S.re. Et però senza mandare a Roma la potria mettere in consideratione si fusse a proposito che il Nuntio havesse facoltà di conferire tali benefici a questi soli del collegio; et, acciochè non vi potesse essere fraude, che non si possano dare ad alcuno che non sia stato almeno sei mesi in detto collegio, nel quale già molti giorni è entrato quel Melchior Cleselio * che la mi scrive, [137v] et spero che farà buonissima riuscita.

Et perchè in breve saranno spesi quei 400 scudi che ha fatti pagare per i sudetti alunni, havendomi per altre sue scritto che si pagarebbono questi danari insieme con le mie provisioni, quando così paresse a V. S. Ill.ma si potrebbe dare ordine che si paghino, et per fare cosa tonda, non dispiacendo a N. S.re, operare che fussero fin 100 scudi al mese, et si terrebbono cinque o sei alunni di più. Rimettendomi però al prudentissimo giuditio suo...

Ibid., ff. 136v-137v. Original.

* Melchior Klesl (1552-1630), Bischof von Wien, Reichskanzler, seit 1616 Kardinal. Im *Catalogus Alumnorum Pontificiorum Collegii Viennensis Austriae S. I.* ab initio Alumnatus, hoc est ab anno 1574 usque ad annum 1602 heisst es von ihm:

12. - KARDINALSTAATSSEKRETÄR AN NUNTIIUS

Rom, 29. Mai 1574.

...N.ro S.re si è contentato che la spesa di cotesti alunni del collegio s'accresca sin'a 100 scudi il mese, come V. S. desidera. Onde ella potrà accrescere il numero a proportion de la provisione. Ma perchè lei avisa la fabrica esser stata causa che non sia compito ancora il numero ordinato, et che subito che esce uno di quelli de li Padri Giesuiti entra in suo luogo uno de li nostri, avvertirà che l'intentione di S. S.tà è che a li Padri Giesuiti non si levino li luoghi per quelli che erano ivi [?] di tenere, ma che più presto essi accrescano che diminuiscano il solito loro numero; altrimenti l'opera che fa S. B.ne non servirebbe d'altro che di subentrar ne la spesa di quelli, et scoprir uno altare per coprir l'altro. Bisogna adunque [315v] che essi faccino quel che sono soliti et più se possono, et V. S. faccia poi mettere questo numero di più ad istanza di N. S.re, secondo assegnamento delli denari che si pagano.

E' piaciuto ancora a S. S.tà il ricordo di V. S. di proveder a questi alumni de li benefici che vacheranno, et però lei potrà star avvertita, come si farà qui ancora quando venga l'occasione, dandone aviso insieme col nome di quelli quali giudicherà atti, perchè S. B.ne vuole che in ogni modo la provisione si facci qui, acciò li provisti habbino maggior causa di riconoscere la gratia da questa Santa Sede et mostrarseli più devoti et obligati; et la speditione però si farà gratis senza niuna spesa, et si manderà in mano di V. S....

Ibid., Nunz. di Germ., 6, ff. 315rv. Konzept.

13. - NUNTIIUS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 17. Juli 1574.

...Spesse volte per opera dei Padri Giesuiti ritornano alla Chiesa molti heretici, i quali per la facoltà che tengono essi Padri abiurano in mano loro privatamente l'heresia. Hora che ancor io tengo la medesima facoltà, una gran parte d'essi vogliono fare quest'atto in mano mia in presenza di molti, con mio infinito contento, vedendone molti dotti et altri nobili, tra i quali già forse quindici giorni abiurò uno di Seredi, nobilissimo Ungaro, che era calvinista, et ultimamente un giovane di circa 18 anni di molto buon ingegno et lettere, che è nipote di questo predicatore heretico che predica in casa del marescialle del Lantaus; per il che essendo perseguitato hora da lui et da tutti i suoi, parendomi a proposito per il nostro seminario, lo feci richiedere se vo-

« Anno 1579... Melchior Kleselius Viennensis Austriacus. Annorum 20. Venit 31. Martii anni 1574. Rhetor. Primum anno 1579 factus Praepositus Viennae, item cancellarius Universitatis. Deinde officialis Passaviensis. Nunc electus Episcopus Viennensis... » Curia Rom. S. I., Fondo Gesuit. 1651, fasc. 7, doc. 35.

leva entrarvi, il quale rispose che l'haverebbe fatto molto volentieri [216r] ma che essendo di questo paese et havendo tutti i suoi heretici, et particolarmente questo predicante, non saperia come potere resistere alle molestie che da loro continuamente riceverebbe; et però mi pregava ch'io volessi operare che fusse accettato in quello di Roma, come gl'ho promesso di scrivere, se bene ho inteso che tiene forse tutto il suo numero. Et perchè non può havere alcun'aiuto dai suoi nè è atto a venire a piedi, quando S. S.tà gli volesse fare questa gratia, sarebbe necessario di provederlo di cavallo et delle spese del viaggio, che in tutto ascenderebbono circa a 35 scudi. E' ben vero che, giunto a Roma, si venderebbe il cavallo...

Ibid., Nunz. di Germ. 71, ff. 215v-216r. Original.

14. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 31. Juli 1574.

...Ho ricevuto due giorni sono un'altra sua di VII maggio da Vito Strobello¹⁰, scolare del Collegio Germanico, al quale si darà luoco in questo, come la commanda.

Quel Melchior Kleselio, del quale in detta lettera mi dimanda informatione, è buonissimo giovane et hora è nella rettorica; et se bene ha havuta tentatione di venire a Roma, forse per lettere ricevute di là, pur s'è risoluto hora di non volere partire di qua, il che certo sarebbe stato con molto pregiudicio di questo nostro collegio, et massime in questi principii, perciochè, oltre che alcuni che sono entrati seco vorrebbono fare il medesimo a gl'altri ancora essendo tutti i giovani curiosi et desiderosi di vedere et massime Roma, potrebbe venire questa voglia et mettere il tutto in disordine.

Come sia passato qualch'anno, se ne potranno poi mandare alcuni che saranno giudicati di migliori ingegno, se così parerà a S. B.ne, per potere finire [237r] i loro studii et pigliare anco la pratica d'Italia. Spero ancora che il nipote di questo predicante heretico, che abiurò alli dì passati in mano mia, quale si scrisse che desiderava venire a Roma, si risolverà di fermarsi qui in questo nostro collegio. Il che mi sarebbe sommamente grato...

Ibid., ff. 236v-237r. Original.

15. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 10. September 1574.

.. Non havendo potuto mettere fra i nostri alunni il giovane che si scrisse, nipote di quel predicante, già più d'un mese, acciochè non sia

¹⁰ Im « Cat. Alum.... »: « 1574 ...Vitus Strobilius. Roma venit 27. Octobris anni 1574. Mansit usque ad 11. Novembris anni eiusdem.... » Ebd.

sviato, lo tengo in casa mia; il che inteso dal zio et dal padre, sono venuti qui et hanno fatto ogn'opera prima con buone parole et persuasione, poi con violenza, per levarlo di casa, havendolo voluto far prendere per forza dai loro servitori, come era riuscito una volta, se non fusse stato liberato da alcuni Italiani. Et però, vedendo che questo non giovava, sono andati a dolersi con S. M.tà et col S.or Traussen¹¹ moto gravemente, gettando tutta la colpa sopra i Padri Gesuiti, che turbassero la quiete pubblica, sviando i figliuoli dai padri, et che tenivano in casa mia questo giovane contra la volontà sua, per mandarlo poi a Roma. Per le quali et simili altre falsità S. M.tà era alquanto alterata. Ma poichè ha inteso da me come è passato il fatto, et che il giovane medesimo ha parlato col S.or Traussen con molta sua soddisfazione, credo che le cose s'accomoderanno, et quanto prima saranno all'ordine le stanze fatte di nuovo, si metterà nel collegio, et spero che farà buonissima riuscita...

Ibid., ff. 280v-281r. Original.

16. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSEKRETÄR

Wien, 1. Oktober 1574.

...A quello Christoforo Franco¹² alunno qui di N. S.re, io diedi alli [305v] di passati la prima tonsura, il che scrivo a V. S. Ill.ma per ciòchè, havendo passati i 27 anni et essendo molto sufficiente et dabene et atto a governare altri, se non vi sarà commodità d'havere alcuno di questi benefici del vescovado di Wratislavia, la procuri che S. S.tà, così parendole, ordini a Mons. Datario che, venendo qualche vacanza di Germania, ne provenga questo giovane, la quale havrei caro che fusse buona, prima perchè la merita, poi per essere il primo, che essendo ben provisto, si darebbe grande animo agl'altri. Io anco di qua ho scritto ad alcuni vescovi, acciochè sappino che qui habbiamo dei suggeriti buoni a servire alla religione et a loro, se sarà data loro commodità di farlo.

Non voglio anco tacerle che da certi che sono nel Collegio Germanico in Roma, vien scritto qui ad alcuni dei nostri alunni essortandoli ad andare a Roma; et perchè hora ciò sarebbe di molto danno, sarà bene avvertirli in generale che non debbano più farlo; et se non ubediranno, le nominarò poi la persona, acciochè sia punita ad esempio degl'altri...

Ibid., ff. 305rv. Original.

¹¹ Sixtus Paulus Trautson, geh. Rat.

¹² Im « Cat. Alumn.... » : « 1575.... Christophorus Franck, Bohemus. Annorum 30. Ad Collegium venit 1. Januarii anni 1574. Sacerdos factus missus ad St. Stephanum Viennae ut octonarium ageret anno 1575. Deinde factus Parochus in Loibu Styriae... » Ebd.

17. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 7. Jänner 1575.

Io pensavo che già fussero esborsati i danari spesi per gl'alunni et posto tale ordine per l'avvenire, che s'havessero di mese in mese per poter in questa nostra partita di Vienna lasciar commessione qui che siano pagati alli Padri Gesuiti, come è conveniente. Ma non havendo inteso che sia stato essequito, io son astretto supplicarla a commetterlo quanto prima; altrimenti io non saprei che mi fare perchè questa santissima et utilissima opera andasse innanzi. Come la sa, è già passato l'anno che si cominciò questo collegio, nè ho ricevuto altro che 400 scudi. Et se bene al principio non si è avuto il numero intiero di tutti gl'alunni, come hora sono circa 30, quello che s'è avanzato nella spesa di bocca è stato necessario spenderlo in letti, lenzuoli et simili cose; tanto che per tutto dicembre oltre i sudetti 400 ho esborsato 800 scudi d'oro, 200 poi ne ho dati all'Edero et cento darò un di questi giorni a quel predicante convertito. Et tutti questi denari io devo a mercanti, i quali ho intertenuti fin'hora, et se non saranno pagati, non ne trovarò poi quando mi bisogneranno...

Ibid., Nunz. di Germ. 72, f. 15v. Original.

18. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 14. April 1576.

...Sono più di due anni che questo seminario di S. S.tà in Vienna è in piedi, et per la Iddio gratia con molto frutto et edificatione; laonde habbiamo già delle persone che sarebbono atte a servire nella vigna del S.re, [151v] ma perchè non è loro data commodità, se ne stanno otiosi et malcontenti, vedendo che fin'hora non è stato proveduto ad alcuno d'essi come più volte n'ho fatto istanza a V. S. Ill.ma; et se bene la causa procede forse dal non esser occorse vacanze, non resta per questo ch'essi non siano male satisfatti. Qui vengono dell'occasioni di provedere ad alcuno, ma essendo i beneficii in questi paesi di tale natura che non si possono dare a chi non è prima sacerdote, non si può ottenerli; nè basta dire che potrebbono fare la collatione et poi se li darebbono gl'ordini come si costuma, perciocchè, appartenendo molte volte agl'heretici queste collationi, hanno caro di non trovare sacerdoti. Onde, quando N. S.re si contentasse dispensare che questi alunni, cioè quelli che dal Nuntio et da questi Padri Gesuiti saranno giudicati idonei, fussero ordinati al sacerdotio senza beneficii, credono i sodetti Padri et io che non solo si farebbe servitio agl'alunni, ma ancora al paese, levando i beneficii di mano degl'heretici o di persone che volentieri si servono di questa occasione di ritenere l'entrate ecclesiastiche sotto coperta di difetto di sacerdoti; nè si correrebbe pericolo che fatti preti andassero mendicando, perciocchè senza dubbio subito ordinati

trovariano partito, et mentre lo trovassero, potrebbero continovare i loro studii nell'istesso collegio. Di questo pensiero ne ho più volte parlato con i suddetti Padri, i quali non solamente lo reputano utile, ma ancora necessario; altrimenti la spesa et il [152r] travaglio che si piglia N. S.re in questa santa opera, facilmente riuscirà con poco frutto. V. S. Ill.ma potrà mettere tutto questo in consideratione a S. B.ne et avvisarmi della sua volontà, assicurandola che, quando concederà questa gratia, non si correrà subito ad ordinare ogn'uno, ma con matura consideratione si daranno gl'ordini a quelli solamente che saranno giudicati idonei, et tutto col consiglio dei sodetti Padri; et l'istesso sia detto degl'alunni di Praga, i quali, come intendo, si portano molto bene, essendo già alcuni mesi il numero di loro perfetto...

Ibid., Nunz. di Germ. 73, ff. 151r-152r. Original.

19. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSSSEKRETÄR

Prag, 24. März 1577.

...Di gran contento m'è stata la prudentissima deliberatione di N. S.re circa il retenere in Roma cinquanta alunni nobili, et gl'altri distribuire in tre o quattro studi in Germania appresso i Padri Gesuiti per le ragioni altre volte scritte. Nè mancarò, come la mi commanda, se mi capiterà qualche nobile che senza difficoltà sia capace dei canonici nelle cathedrali, di darne avviso a V. S. Ill.ma, ancorchè in queste parti mi dubiti che n'havremo carestia; ma bene in Svevia et verso il Rheno si trovaria più facilmente, al che forse potrà supplire Mons. di Portia ¹³, che si trova in quelle parti. Io credo che V. S. Ill.ma si deve ricordare della richiesta che fece il S.re Duca di Baviera ¹⁴ acciochè in Ingolstadio si mandasse qualche numero di alunni, che ora si potrebbe mettere in essecutione [70v]. Mi pare anco d'avvertirla humilmente che rimandando in Germania quelli che sono nel collegio in Roma, la non voglia mandarne a Vienna nè a Praga, perciò che quelli che vengono di costà, spargono sempre zizania et non si possono accomodare a li costumi di qua. Onde non si è potuto mai ritenere alcuno di quelli che per il passato ci sono stati rimandati a Vienna, dove gl'altri che v'habbiamo, che sono 30; nè mancariano soggetti nè luogo per altri tanti.

Fanno frutto tale, che con difficoltà in altra parte credo ne faranno maggiore; il che sin qui non posso dire di questi di Praga, non per colpa dei Padri, che in tutti i luochi fanno egualmente il debito loro, ma per la qualità di questa natione bohema, che è assai leggere et mutabile. Subito che parse a la liberalità di N. S.re d'erigere questo seminario, dalli SS.ri di Rosemberg ¹⁵ et Prenestano furono posti in

¹³ Graf Bartholomäus von Portia (1525-1612), Nuntius in Bayern von 1573 bis 1576. Seine Briefe wurden von K. Schellhass herausgegeben. S. o. Anm. 13.

¹⁴ Herzog Albrecht V. (1550-1579).

¹⁵ Wilhelm von Rosenberg († 1592), Oberstburggraf.

esso dodici giovani nobili, dei quali dopo due o tre mesi ne fugarono due, che dal S.re di Rosenberg, che li haveva nominati, furono posti in prigione, il che spaventò gl'altri. Ma perchè alcuni non volevano fare bene, bisognò licentiarli acciòchè non infettassero gl'altri, et così restassimo in sei; et vedendo la difficoltà che si tiene in havere nobili che siano idonei, si resolvessimo a pigliarne anco dei cittadini ben nati, che in Italia sariano reputati nobili, et massime che in questo regno si tiene maggiore bisogno di sacerdoti per la cura [71r] delle anime, che di prelati. Non ho voluto lasciar pigliar plebei, ancorchè alcuni di buona speranza habbiano richiesto luogo, parendomi, poichè questo seminario era istituito per nobili, che non si dovea pigliare ogni sorte di persone. Ma quando N. S.re se contentasse, di che la restarà servita d'avvisarmi, io tengo che non saria se non bene, et forse necessario, per la sodetta ragione. Hora non habbiamo più che dieci alunni che si portano assai bene, di quali sei sono nobili, et tre o quattro altri dimandano luogo, che se li giudicaremo a proposito, si piglieranno, et speriamo con i cinquanta scudi al mese che ha assignati S. B.ne di tenerne 18 o forse 20; nè per hora mi pare che si debba accrescere il numero, et massime che non teniamo ancora habitatione a bastanza.

Altre volte ho scritto a V. S. Ill.ma che per provvedere agl'alunni di S. B.ne di Vienna et Praga, saria stato bene che il Nuntio havesse facoltà di conferire loro canonicati et altri benefici; et mi fu risposto che, dando io l'avviso a Roma, non mancherebbe di darli loro; il che non si potendo facilmente mettere in essecutione, perciòchè avanti che si scriva a Roma gl'ordinarii et altri che pretendono giuspadronati li danno a chi lor piace, et così vedendosi gl'alunni derelitti, io dubito che si perderanno d'animo o almeno pochi altri si cureranno d'impiegarsi a questo servitio, se non vederanno essere promossi quelli che v'habbiamo, poichè sono meritevoli. Et però non posso [71v] mancare per debito di coscienza, con quella riverenza che si conviene, di replicarle che questa facoltà è più che necessaria, perchè altrimenti tanta spesa di S. B.ne et fatica di noi altri riuscirà con molto minore frutto di quello che si converria. Ho voluto discaricarmi, rimettendo poi il tutto a la molta prudenza di N. S.re et di V. S. Ill.ma...

Ibid., Nuntz. di Germ. 74, ff. 70r-71v. Original.

20. - NUNTIUS AN KARDINALSTAATSEKRETÄR

Wien, 27. Juli 1577.

...Mi è stata molto grata la risolutione presa da S. B.ne di spendere 50 scudi il mese nelli alunni di Gratz ¹⁶, et so certo che darà gran satisfattione al Ser.mo Arciduca Carlo, il quale dicono che habbi da venir

¹⁶ Delfino spielte auch bei der Gründung des Grazer päpstlichen Seminars eine wichtige Rolle, wie dies aus seinem Briefe vom 25. 5. 1577 hervorgeht: « Per lettere di 13. del passato io proposi da me a V. S. Ill.ma il collegio di Gratz per qualche

qui fra pochi giorni. Et perchè nella lettera V. S. Ill.ma non scrive se io over altri hanno da fare la provisione del denaro et dar ordine che la cosa si metta in pratica, aspetterò sua nuova commissione.

A quel giovane del Arcivescovo di Salsburg si darà il primo luogo che vacarà, come la commanda; ma la ha da sapere che fra questi nostri alunni di Vienna et di Praga non ne pigliamo mai alcuno, ancora che ne fusse raccomandato dall'Imperatore, se non tiene le debite conditioni; et però ho deputato tre Padri Gesuiti in Praga et tre qui in Vienna che insieme meco, quando io sono presente, li esaminiamo diligentemente, et se pareno a proposito si pigliano, et se non, si rifiutano; et sopra il tutto si cerca che siano di tale età, che in breve se ne possa cavar frutto, talchè in questo poco tempo ne habbiamo qui in Vienna 7 che studiano theologia, 14 filosofia, che l'anno futuro entreranno alla theologia, quattro retorica et gli altri, fin'al numero di 32, humanità. Hora la serà contenta di avvisarmi se la vuole, come vaccherà qualche luogo, che si pigli il sudetto giovane dell'arcivescovo assolutamente, overo nella forma che usiamo con gli altri.

Ho molto caro che l'Ill.mo Card.le Madruzzo¹⁷ sia stato gratificato del canonicato di Olmuz, meritando quel Sig.re ogni gratia da S. B.ne. Non posso però restare di replicarle con ogni riverenza che, se non prevederanno a questi alunni, io dubito grandemente che tanta spesa di N. S.re et fatica dei suoi ministri riuscirà con poco frutto; et se il Nuntio, come altre volte ho scritto, non haverà maggior facoltà di quella che io tengo, di conferir loro beneficii, non so come seranno provisti, non potendo S. S.tà mancare di gratificare hoggi un card.le et dimani un principe; et così i nostri restano in dietro. Nè io mi curerei che'l Nuntio havesse facoltà di poter conferire beneficii ad altri che ad essi alunni per liberarsi a fatto dalle richieste di molti, pur havendo altre volte più allungo scritto di questo alla Sig.ria V. Ill.ma; et havutone anco risposta che la mia opinione [160v] non sia trovata buona, crederò io ancora che sia cattiva, et però non anderò più avanti, aggiungendole solo che, se bene il sudetto giovane, al quale è stato dato il canonicato, conosciuto già molti anni da me, io non reputi cattivo, ancorchè non sia di molta dottrina, pur essendo polacco la haverà veduto per altre mie quanto doverà essere poco grato al vescovo et a quel capitolo, il che potrà servire nelle occasioni da venire...

Ibid., ff. 159v-160v. Original.

numero d' alunni. Hora io sono astretto di fare il medesimo officio ad istanza del Ser.mo Arciduca Carlo, da cui avanti hieri hebbi l'alligata a N. S.re et una per me, della quale mando la copia, acciochè la vegga quanto preme a detto Principe questo negozio... » Nunz. di Germ. 74, ff. 118v.-119r. Gleich kam von Rom die günstige Antwort: « ...Sua Beat.ne si contenta di aiutar il seminario del Serenissimo Arciduca Carlo et l'aiuto sarà di 50 scudi il mese... » Aus dem Briefe des Kardinals vom 29. 6. 1577, Nunz. di Germ. 7, f. 278r.

¹⁷ Lodovico Madruzzo (1530-1600), Bischof von Trient, seit 1561 Kardinal.

21. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 23. August 1577.

«...Di Carintia ne sono stati dimandati alcuni di quelli giovani che habbiamo qui tra gli alunni di S. S.tà per conferire loro certe parochie che vacano, et però ho comintato dare gli ordini ad uno, che fra dieci giorni, come sia sacerdote, se ne anderà a servire in vinea Domini. Ne habbiamo ancora degli altri che sono di età et sufficienza a bastanza, ma non ho fin'hora potuto havere le loro dimissorie, non volendo alcuni vescovi darle se prima non esaminano i giovani; i quali essendo hora qui, non possono andare cinquecento o mille miglia a farsi esaminare; et ancora che io scriva, le lettere si smariscono, overo la risposta, et così le cose vanno alla lunga. Et però quando a S. B.ne paresse, poichè i sudetti giovani sono immediate soggetti alla Sede Apostolica, alla quale hanno giurata la obediencia, et poichè mi ha concesso facoltà di dar loro gli ordini sacri senza beneficii, di levare anco questa difficoltà, con concedere che possano senza altre dimissorie essere ordinati, purchè siano idonei, ne liberarebbe da grandissimo travaglio...

Ibid., f. 174r. Original.

22. - NUNTIVS AN KARDINALSTAATSSEKRETÄR

Wien, 19. Oktober 1577.

...Le dimissorie per gl'alunni, la sia pur certa che, quando non vi fusse gran necessità, non si dimanderiano con tanta istanza; nè la dubiti [231v] che questi vescovi si tenghino aggravati, poichè non ne haverebbono cagione, essendo fatti questi creature di S. B.ne; et per il più sono ordinati da me, nè si dimandano per quelli che sono di questi paesi vicini, potendole noi havere facilmente dai loro ordinarii; ma, come altre volte ho avisato, ve ne sono alcuni di paesi lontanissimi, dove non possono andare a farsi esaminare, et senza esame alcuni vescovi o piuttosto vicarii non vogliono concedere tale facoltà. Vi si aggiunge che pochi di questi alunni hanno da tornare a le loro diocesi, parlo di quelli che sono luntani, essendo venuti per fermarsi in queste parti. Et come l'havrà veduto per altre mie, n'habbiamo già provisti alcuni, et però a me pare che questa facoltà sia più che necessaria, et l'istesso giudicano questi Padri Gesuiti, con i quali ho comunicato il tutto. Qui habbiamo tanta difficoltà et intoppi in fare qualche poco di bene, che non bisogna accrescerli con restringere le cose, ma piuttosto, dove si può con buona coscienza, allargar la mano, avvertendo solo che il ministro sia di buona intentione et senza interesse, altrimenti si caverà poco frutto. Pure io mi rimetto a la prudenza di N. S. et di V. S. Ill.ma...

Ibid., f. 231rv. Original.

CORDESES, MERCURIANO, COLEGIO ROMANO Y LECTURAS ESPIRITUALES DE LOS JESUITAS EN EL SIGLO XVI

PEDRO DE LETURIA S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Adhibitis novis fontibus historicis, completur et in quibusdam corrigitur nuper edita lucubratio auctoris de libris spiritualibus saeculo XVI in Societate Iesu perlectis. Primum datur accuratior editio critica ordinationis Mercuriani hac super re. Deinde exponuntur relationes inter *Viam spiritus* fratris Barnabae de Palma o. f. m. et *Itinerarium* Patris Cordeses. Tertio enucleatur processus librorum quos ipse Cordeses vel commendabat vel prohibebat, praesertim propriis subditis toletanis. Porro deteguntur opera a Cordeses in suo *Directorio* in Exercitia conscribendo adhibita. Tandem afferuntur novae notitiae de libris qui ad mensam in collegio romano inter annos 1568 et 1585 legebantur.

Al publicar hace algunos meses un estudio sobre esas lecturas espirituales¹, preveíamos que, entre la multitud de libros y autores que en él recurren, aparecerían ciertas lagunas y también algunos deslices de pormenor: por eso dimos de antemano gracias a los eruditos que quisieran ayudarnos a colmar aquéllas y a rectificar éstos².

La súplica no cayó en el vacío, como lo prueban las varias comunicaciones que nos han ido llegando. Otros datos han aparecido en libros publicados estos últimos meses, en especial la obra póstuma del P. de Guibert sobre la espiritualidad de la Compañía³, y el primer tomo de los escritos inéditos del P. Cordeses, debido a la diligencia del P. Aurelio Yanguas⁴.

De ambos géneros de información han resultado bastantes noticias nuevas que, aunque no cambien la orientación general y los resultados de más valor de aquel estudio, creemos pueden contribuir a iluminar algunos aspectos críticos e históricos de la vida

¹ P. DE LETURIA S. I., *Lecturas ascéticas y lecturas místicas entre los jesuitas del siglo XVI*, en *Archivio italiano per la storia della pietà*, 2 (Roma 1953) 1-50 (= *Lecturas*). Cf. DEBONGNIE, *Rev. d'hist. eccl.*, 48 (1953) 1078-9.

² *Ibid.*, 41.

³ J. DE GUIBERT S. I., *La spiritualité de la Compagnie de Jésus. Esquisse historique*, en *Bibliotheca Instituti historici S. I.* (Roma 1953). (= DE GUIBERT).

⁴ A. CORDESES S. I., *Obras espirituales. Guía teórico-práctica de la perfección cristiana*. Parte primera: *Tratados de las « Tres vidas... »; de la « Oración mental » y de la « Vida purgativa... »*, preparados, anotados y editados por el P. A. Yanguas (Madrid 1953). (= YANGUAS).

ascética y mística de la orden en el siglo XVI. Por eso las recogemos en estas líneas.

Nos sentimos especialmente obligados a los profesores D. Pedro Sainz Rodríguez y D. Eugenio Asensio (ambos actualmente en Lisboa), y a los jesuitas Ignacio Iparraguirre (Roma-Oña), François de Dainville (París) y Ricardo García Villoslada (Roma).

1. - ALREDEDOR DE LA « ORDENACIÓN » DEL P. EVERARDO

En *Lecturas* interesó especialmente la célebre y discutida ordenación, en la que el cuarto General P. Everardo Mercuriano restringió a los jesuitas la lectura de algunos libros espirituales, particularmente místicos.

Hasta nuestro estudio no se había dado su fecha completa. Reusch halló en el texto del *Staatsarchiv* de Munich el día y el mes: 12 de marzo, y sugirió, sin decir por qué, el año 1578, aunque con signo de interrogación *. El P. Meschler siguió esa conjetura, que tenía la ventaja de hacer coincidir la ordenación con la controversia sobre la oración de quietud del P. Baltasar Álvarez *. Pero en 1922 fijó el P. Braunsberger, con una copia del colegio de Dilinga y otra del Archivo romano de la Compañía (*Hist. Soc.* 42), que la ordenación se expidió en 1575, es decir dos años antes del conflicto con el P. Álvarez y un poco después del tenido con el P. Cordeses †.

Las *Lecturas* aducen por primera vez el *registro oficial de las ordenaciones de los Padres Generales*, el cual confirma el año 1575, pero sin precisar el mes y el día: sacando éstos de la copia de Munich, aceptamos en ellas como fecha probable el 12 de marzo 1575 (p. 25). Sino que *La Spiritualité* del P. de Guibert ‡ nos ha señalado luego otra copia del mismo Archivo de la Compañía (*Instit.* 117 I, fol. 2r), que, bien examinada, nos parece la más correcta y completa de todas. En ella hallamos la fecha íntegra: 21 de marzo 1575, a la que habremos de atenernos para completar el *registro* oficial.

Por lo que hace al texto de ese *registro* publicado en *Lecturas*, el

* H. REUSCH, *Archivalische Beiträge zur Geschichte des Jesuitenorden*, en *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 15 (1894-95) 98-107 (vid. p. 99).

‡ JESUITENASCENSE und deutsche Mystik, en *Stimmen aus Maria-Laach*, 82 (1912) 56-63 (vid. p. 61).

† O. BRAUNSBERGER, *Beati Petri Canisii S. I. epistulae et acta*, VII (Friburgi in Br. 1922) 779-780.

* DE GUIBERT, 207 n. 87. Por lo demás, no puede decirse, como se hace en esta nota, que el texto de Reusch sea correcto; cf. *infra*, ap. 1.

P. de Dainville tuvo la amabilidad de enviarnos previamente un estudio suyo que acaba de publicarse estos días⁹, en el que da a conocer otro texto, que cree ser la minuta de la ordenación original. Se halla en el *Fondo Gesuitico* 688, n. 9, y por presentar algunas variantes mejores que la publicada en *Lecturas*, da de ella una edición crítica.

Después de examinar el manuscrito no hallamos dificultad en que ese texto pueda ser la minuta original o un « limpio » de ella, dado que carece de toda indicación cronológica y presenta algunas correcciones y añadiduras sobre línea, más propias de un texto no del todo fijado¹⁰. Puede, por tanto, entenderse en este sentido de minuta la nota archivística puesta en su reverso posteriormente: « Haec scripta sunt in libro ordinationum ». El P. de Dainville tiene, además, razón en preferir la lectura *Ausonii Galli* de su manuscrito a la de *Antonii Galli* del registro, y aun en conjeturar que entre los dos nombres debía de ir una coma: existían en efecto dos poetas lúbricos latinos, el famoso Decimus Magnus *Ausonius* y el menos conocido *Gallus*¹¹, y aunque al primero podría llamársele también *Gallus* por ser « ex Burdigalia », era esto menos frecuente. La copia tan exacta del *Inst.* 177, hace poco citada, tiene de hecho la coma, como puede verse en el aparato crítico de nuestro apéndice 1.

No creemos, sin embargo, que haya de preferirse esa probable minuta, que carece de fecha y de ciertos retoques que luego se introdujeron en el texto, a la copia oficial del *registro*, tanto más que algunas variantes señaladas por el P. de Dainville en nuestra edición son más bien deslices de dactilógrafo o de imprenta. Lo que sí se deduce de su examen es la conveniencia de hacer una nueva reproducción crítica del *registro*, en el que se tengan presentes las variantes de esa copia, y no menos las de la otra (recomendada por el P. de Guibert) de *Inst.* 117. Lo hacemos con tanto mayor resolución en el apéndice 1, cuanto que la edición del *Archivio italiano per la storia della pietà* es, por la monumentalidad misma de esta colección de mons. Giuseppe De Luca, menos accesible, especialmente fuera de Italia.

2. - EL TEXTO SOBRE EL P. CORDESES Y LA « VIA SPIRITUS »

Algunos nuevos textos de *Lecturas* relativos al P. Antonio Cordeses han despertado en varios lectores el deseo de verlos precisa-

⁹ *Pour l'histoire de l'Index: l'Ordonnance du P. Mercurian S. I. sur l'usage des livres prohibés (1575) et son interprétation lyonnaise en 1575*, en *Recherches de science religieuse*, 42 (1954) 86-98 (vid. p. 87-88).

¹⁰ Véase el aparato crítico infra, ap. 1. Aunque no falta en ese texto, como supone el P. Dainville, art. cit., p. 87, letra a del aparato, el *eo tempore* de la frase: « licet fortasse eo tempore prohibita essent ».

¹¹ Véase, sobre este último, PAULY-WISSOVA, *Realencyclopädie der Altertumswissenschaft*, VII/1, 682, 1.

dos y concretados, principalmente el relativo a la asidua lectura, en el primer cenáculo de Gandía, del libro llamado *Via spiritus* (p. 13 nota 6). No ha de extrañar este interés, porque la *Via spiritus*, olvidada casi hasta nuestros días no obstante haberla recogido en sus listas Wadding y Sbaralea¹², es hoy objeto de estudio apasionado por parte de Sainz Rodríguez, que trabaja por hacerla editar en la colección por él planeada *Biblioteca española de espiritualidad*; por parte del capuchino P. Fidel de Ros, quien en sus estudios sobre Osuna¹³ y Laredo¹⁴, y aun en el *Dictionnaire de spiritualité*¹⁵, ha dado varias noticias sobre ella y su autor; y por obra también de Eugenio Asensio, que ha sido, a cuanto sepamos, el primero en tentar el análisis y calificación del libro¹⁶.

La portada del mismo da por autor a « un frayle *simple* de la orden del séráfico padre sant Francisco », sin añadir ni nombres ni alusiones a su patria y condición. Era, según A. de Guadalupe, un hermanito lego llamado fray Bernabé de Palma, nacido y formado en Palma de Andalucía, aunque de familia oriunda de Sicilia, y que vivió de 1469 a 1532¹⁷. Fray Bernabé carecía de letras, pero sabía embelesar a la gente espiritual con sus comentarios de la Sagrada Escritura y con sus descripciones de la vida interior, incluso mística. Le caracterizaron bastante bien Gonzaga y luego Wadding en estas líneas que, por la admiración, resultan un tanto barrocas: « Licet idiota esset nec grammaticam vel a limine salutasset, sacrae tamen Scripturae loca luculenter explanavit, scripsitque *latine* artificiosissimum libellum, devotissimum vereque mellifluum *Via Spiritus* »¹⁸.

La obra no tiene en realidad de latina más que el título, y cuanto a sus méritos propiamente literarios, no deben de ser tan grandes cuando Asensio los califica de nulos¹⁹. Su grande impor-

¹² Cf. J. SBARALEA, *Supplementum et castigatio ad Scriptores trium ordinum S. Francisci a Waddingo aliisque descriptos*, I (Romae 1908) p. 114, n.º 293.

¹³ F. DE ROS O. F. M. Cap., *Un mattre de sainte Thérèse. Le Père François d'Osuna* (Paris 1936) 147 n. 2, 656.

¹⁴ Id., *Le Frère Bernardin de Laredo* (Paris 1948) 153.

¹⁵ *Dictionnaire de spiritualité*, I, 1247.

¹⁶ E. ASENSIO, *El erasmismo y las corrientes espirituales afines*, en *Revista de filología española*, 36 (1952) 31-99 (vid. 81-84). (= ASENSIO). - Es, por lo mismo, extraño que la *Via spiritus* no figure en ninguno de los tres tomos de *Místicos franciscanos de la Biblioteca de autores cristianos*.

¹⁷ Cf. FR. A. DE GUADALUPE, *Historia de la santa provincia de los Angeles* (Madrid 1662) 22-25, 313-322.

¹⁸ WADDING-SBARALEA, loc. cit. supra, n. 12.

¹⁹ ASENSIO, 81.

tancia (añade) está en ser un producto típico del iluminismo castellano, con aquel « su menosprecio de la vida activa y de la oración vocal » y con aquella su « incitación constante a la quietud quietísima, al sosiego, a dejar obrar a Dios en el alma ». La cual obra divina en el alma se verifica en tres etapas progresivas: la primera es la « annihilación », la segunda entender a Dios « por agujero », la tercera « cuadrar el entendimiento en la entrañable contemplación de la inmensidad divina ». No sin motivo comenta el crítico: « Sería conveniente que un buen conocedor del misticismo franciscano lo analizase. Converge con Osuna y con Laredo, a quienes sin duda no leyó, aunque quizá le leyeron » ²⁰.

Mientras el P. Fidel de Ros no nos dé ese estudio, que según hemos oído está preparando, contamos con el juicio del grande maestro Juan de Ávila, publicado recentísimamente por el Dr. Sala Balust en la edición de las obras del maestro de Andalucía. El juicio adquiere máximo interés por estar pronunciado en una plática a una comunidad de jesuitas, probablemente del colegio de Montilla ²¹. Aunque el editor no lo diga, creemos es anterior a 1559, pues después del *catálogo* inquisitorial de Valdés de ese año, no creemos pudiera hablar así el beato. He aquí sus palabras:

« *Libros de oración.* —Así como la vida cristiana ha de ser regida por Espíritu, que es el maestro supremo de ella, y no los hombres; así la oración, donde hay mucha bachillería, nunca sale bien. Y así los libros suele[n] impedir, porque unos proceden por vía de entendimiento, sacando todas las cosas a Dios *per remotionem*, y así procede *Via spiritus*; otros, *magis per viam voluntatis*, arrojándose luego la voluntad a amar a Dios Nuestro Señor: [de éstos es] la *Tercera parte del Abecedario* [de Osuna] que persuade más a proceder *per viam voluntatis*, con poco pensar; y así no se ha de tomar sino el camino por donde el Señor quiere llevar al hombre. Y así los libros sirven para ayudar a andar por la puerta que Dios le abre; unos *per viam negationis et remotionis et* [otros *per viam*] *silentii in occulto loquentis*, ut dicit Dionysius; y de ésta decía San Antonio: *Monachi intelligentes quae orant, etc.* Y al que Dios lleva por aquí, sin pensamientos o con poquitos, es gran merced de nuestro Señor »... ²².

²⁰ Ibid., 82-83. Como el *Tercer abecedario* de Osuna se publicó ya en Toledo en 1527 y fray Bernabé murió en 1532, es claro que éste pudo conocer dicho libro. Según el P. Fidel de Ros, *Osuna*, 159-163, sólo el *Quinto* y *Sexto* abecedarios son posteriores a 1532.

²¹ Cf. L. SALA BALUST, *Obras completas del B. Mtro. Juan de Ávila*, II (Madrid, B. A. C., 1953) 1282.

²² Ibid., 1316. Este interesante pasaje puede servir para ver el progreso de las propias lecturas del beato Ávila, pues en su carta a fray Luis de Granada, probablemente de 1544, no cita aún la *Via spiritus* y pone más reparos a Osuna que

Puede llamar la atención que en un párrafo sintético sobre libros espirituales, dirigido a jesuitas, tome Ávila una dirección de tan pocas «bachillerías», y que dentro de ella ponga todavía una ruta per *viam voluntatis et silentii*, con el Areopagita y Osuna, y otra relativamente *más intelectual*, representada precisamente por sola la *Via spiritus*, con su método de negación y remoción para llegar a *encuadrar* el entendimiento en la inmensidad divina. Este juicio de tan gran maestro es la mejor prueba del auge que la obra adquirió en pocos decenios entre las personas espirituales de España.

No parece que el leguito de Palma, muerto en 1532, llegara a imprimirla²³. Circuló por varios años en solas copias manuscritas hasta que el hermano de S. Pedro de Alcántara, Pedro Barrientos Maldonado, compañero de 1532 a 1533 del duque de Béjar en la cruzada de Hungría²⁴ y en sus correrías de Flandes, logró que éste pagase su impresión en los Países Bajos 1533-1534. Siguieron luego en 1541 la edición principal de Salamanca, en la que un benévolo admirador del autor atenuó algunas de sus inexactitudes teológicas²⁵, y en 1551 y 1553 las otras dos compendiadas de Toledo. Entre los años que van de 1541 al *fatídico* de 1559 hay que situar la mayor popularidad del libro y su recomendación por parte de Ávila.

Fatídico, porque es sabido que en 1559, después del descubrimiento de los focos de infección luterana en Sevilla y Valladolid, salió el famoso *Catalogus* del inquisidor Fernando de Valdés, que hería por igual la primera edición del *Audi filia* del maestro

no en esta plática. He aquí el pasaje: «Libros que son más acomodados para esto: *Passio duorum* [Medina del Campo 1543], *Contemptus mundi*, *Los Abecedarios espirituales*, la segunda parte y la quinta, que es de la oración. La tercera parte no la dejen leer comúnmente, que les hará mal, que va por vía de quitar todo pensamiento, y esto no conviene a todos. *Los Cartujanos* son muy buenos. *Opera Bernardi*, *Confesiones* de San Agustín». *Obras completas*, ed. cit., I (Madrid 1952) 265.

²³ ASENSIO, 81, se pregunta si no será una edición anterior a las conocidas la obra que se imprimió en 1532 en Sevilla con el título *Camino de la perfección espiritual del alma*, muy semejante al subtítulo de *Via spiritus*. Cf. infra, n. 25.

²⁴ Se nos ha ocurrido más de una vez si no sería ésta la expedición a Hungría en la que participó y murió gloriosamente un hermano de san Ignacio. Cf. nuestro *El gentil hombre Iñigo López de Loyola*³ (Barcelona 1949) 64. Sobre la expedición misma cf. F. DE ROS, *Osuna*, 653-654.

²⁵ El título completo es: *Libro llamado Via spiritus: o de la perfección espiritual del alma... compuesta por un frayle simple de la orden del seráfico padre sant Francisco, de la provincia de los Angeles. Examinado y aprobado. MDXLI*. Y el colofón: *Fue impresso por Juan de Junta impressor y mercader de libros. Acabóse a XXVII días del mes de agosto. Año de MDXLI años*.

Ávila, el *Tratado de la oración y meditación* del devoto dominico fray Luis de Granada, y la *Via spiritus* del leguito de Palma ²⁶. Pero los efectos fueron diversísimos en las tres obras. Granada escribió en seguida al inquisidor prestándose a hacer las debidas correcciones, y su nuevo *Tratado*, libre ya de toda censura de la Inquisición española ²⁷, alcanzó en la península y fuera de ella las incontables ediciones (más de cuatro mil) en veinte lenguas, recogidas por el P. Llana ²⁸. También el beato Ávila reconoció la justicia de aquella censura, pero protestando (como era verdad) que el manuscrito del *Audi filia* se había impreso en 1556 sin su noticia y correcciones, y afanándose por la impresión de su nuevo texto, terminado en 1565, pero sólo estampado con todas las aprobaciones en 1574-1575, es decir muerto ya en 1569 su autor ²⁹; es natural que de 1559 a 1574 no se lo pudiese ya recomendar en España. La peor suerte fue la de *Via spiritus*: no viviendo ya su autor ni tomándose nadie el trabajo de retocarla, permaneció en el Índice español indefinidamente ³⁰, y perdió así toda vivencia e influjo.

Veamos ahora en qué fecha y en qué ocasión el P. Cordeses se refirió al malogrado librito. Fue en Coimbra el año 1566. Lo sabemos por la carta del famoso filósofo portugués Pedro da Fonseca S. I. a la que aludimos en *Lecturas*, y que reproducimos íntegra en el *apéndice 2*, por la importancia que tiene en nuestro tema.

La estancia de Cordeses en Coimbra de 1566 a 1568 constituye, en el orden exterior, su único gran fracaso como hombre de gobierno, y al mismo tiempo el único oasis que en su vida se le presentó para dedicarse a la composición de sus tratados espirituales. Las circunstancias del fracaso las ha iluminado suficientemente el P. Francisco Rodrigues ³¹. Procuramos hacer otro tanto con el oasis para escribir sus tratados, valiéndonos de los datos inéditos del Archivo romano de la Compañía.

²⁶ Véase el catálogo en H. REUSCH, *Die Indices librorum prohibitorum des sechzehnten Jahrhunderts* (Tübingen 1886) p. 232, 234, 240.

²⁷ Como se ve en el Índice de Quiroga de 1583, *ibid.*, p. 435, F.

²⁸ Cf. sobre esos hechos A. HUERGA O. P., *Fray Luis de Granada en Escalaceli*, en *Hispania*, 9 (1949) 434-479; 10 (Madrid 1950) 297-335 (vid. t. 10, p. 299 n. 3, p. 326).

²⁹ Información depuradísima en L. SALA BALUST, *Vicisitudes del « Audi filia » del maestro Ávila y diferencias doctrinales de sus dos ediciones, 1556-1574* (Salamanca 1950) 18-24. En el Índice de Quiroga sólo aparece la edición anterior a 1574; cf. REUSCH, *Die Indices*, p. 423, A.

³⁰ Sigue en el Índice de Quiroga, *ibid.*, p. 440.

³¹ RODRIGUES, II, I, 274-278.

El P. Cordeses había ocupado desde 1553, en su provincia de Aragón, los cargos más honoríficos de gobierno, hasta dirigirla como provincial de 1560 a 1565. Su conducta satisfizo tanto al General P. Laínez, que pensó encomendarle el otro, más difícil, de la provincia de Portugal. Y los jesuitas portugueses, con mostrar, como era natural, pocas simpatías por un superior de otra nación, prefirieron su nombre al de otros candidatos. Sino que muerto en 1564 el P. Laínez, el nuevo General, san Francisco de Borja, no creyó prudente enviarle de provincial a tierras tan delicadas hasta que hubiese tomado mayor noticia de ellas y de la provincia. Nombró, consiguientemente, provincial al portugués León Henriques, y destinó a Cordeses al gran colegio de Coimbra con el cargo de *superintendente*: el tiempo mostraría si un trienio más tarde convendría promoverle al provincialato²².

La tragedia de Cordeses empezó por el cargo mismo de *superintendente*. Este oficio que, según las reglas hechas para él por san Ignacio²³, consistía en vigilar junto al rector, y en parte sobre él, la marcha toda del colegio, era de difícil ejecución, y trajo en efecto, casi desde el principio, rozaduras y quejas, que son fáciles de recoger en los documentos de entonces²⁴. Así se explica que la Congregación general de 1565, segunda de la serie, suprimiera el cargo y el nombre de *superintendente*, fuera de los sitios donde el Preósito general los creyera aún necesarios²⁵. Y hasta 1568 Borja los creyó en efecto necesarios, como se ve por la nómina, en 1566, de *superintendentes* para los colegios Romano, Germánico, Granadino y Conimbricense, y también por la refundición de las reglas dadas para ellos por san Ignacio, con retoques de mayor precisión y adaptación²⁶. A Cordeses, como acabamos de recordar, le tocó hacer la última prueba en Coimbra.

Los resultados en este colegio los describe gráficamente el mismo Cordeses en una carta confidencial a Borja del 9 de julio 1568. Aun-

²² Ibid., 275. Y cf. infra, n. 70.

²³ En las *Constituciones* sólo se habla de *superintendente* en las cosas de espíritu; cf. p. 3, c. 1, n.º 12 K, y p. 4, c. 10, n. 7 G. Donde san Ignacio precisó el oficio de *superintendente* general fue en un apéndice de hacia 1554 a las reglas del Colegio Romano. Cf. MHSI, *Regulae*, 510-511. Sobre la diferencia de ese oficio con el de *colateral*, descrito por las *Constituciones* en p. 4, c. 1, n. 3; c. 17, n. 3 B; c. 17, n. 7 K, cf. A. COEMANS, *Collatéral et surintendant*, en AHSI, 5 (1936) 293-295. La cosa merece mayor estudio, pero no es de este lugar.

²⁴ Recogió algunos AICARDO, VI, 998-1000.

²⁵ «Non videtur officium superintendentis vel nomen usurpandum in Societate nisi ubi pro arbitrio R. P. Generalis necessitas vel magnitudo collegii utrumque postulaverit: neque enim nomen tantum retinendum est». Congr. gen. II, decr. 86; en *Institutum S. I.*, II, 215.

²⁶ Lo primero lo recuerda Polanco en sus *Commentarioli*; cf. MHSI, *Pol. Compl.*, II, 646 n. 21. Lo segundo se ve comparando las reglas ya citadas de S. Ignacio sobre el oficio de *superintendente* (cf. supra, n. 33), con las editadas en 1567 por S. Francisco de Borja, y reproducidas por Coemans, art. cit., p. 295. Según SACCHINI, III, lib. IV, n. 157, el cargo de *superintendente* fue definitivamente suprimido por Borja en 1568. Creemos influyó mucho en ello el caso Cordeses.

que es verdad que el rector no puede gobernar cumplidamente una casa donde hay 204 Hermanos estudiantes de la Compañía y 34 mozos de servicio, no creen ni el Rector actual ni el Provincial que al *superintendente* le toque ayudar en el gobierno; se le mira como simple *admonitor* del superior, de guisa que, faltando éste, es el ministro quien lo gobierna: « y assí quasi estoy aquí como Pedro por demás, que dicen...; desaliniado en mi cargo »... Sino que de esa ociosidad de gobierno le ha nacido la posibilidad de ayudar en la oración y virtud a los Padres y Hermanos, y no sin notable fruto. « Si otro me tomara la mano en este negocio, *libenter tacuisssem, sed non erat qui panem frangeret parvulis petentibus et non me penitet facti* »³⁷.

El Visitador de Portugal, P. Miguel de Torres, nos da el rasgo que faltaba al relato: que el replegamiento a esta vida de oración dio a Cordeses la coyuntura de escribir sus tratados espirituales. « Él es muy amigo — dice — de vida solitaria, y de *hazer tratados de oración*, y de la comunicar con los Padres y Hermanos »...³⁸. Uno de estos tratados es sin duda su famoso *Itinerario*, que lleva en sí la huella de su composición en Portugal. Porque en el texto italiano (único editado hasta el presente) leemos: « Il camino della perfettione è come quello di *Portugallo* a Roma, che vi sono da cinquecento leghe »³⁹.

Que la concentración y comunicación espirituales del *superintendente* de Coimbra trajeron desazón y controversias en la comunidad, lo deja entender, no sin dolor, esa misma carta de Cordeses:

« No me an faltado en ello contradictiones y molestias — escribe —, *sed Dominus adiuvit me*. Yo prometo a V. P. que en el enseñar de la oración (dándome Dios gracia para ello) no saldré de los ejercicios y modo nuestro explicado en reglas y constituciones, y que no sacaré a nadi del modo de proceder de la Compañía, y hasta aquí no me parece se á visto que nadi de los que yo he instruydo aya mostrada aversión a las obras con los próximos, ni a tratar con ellos con suavidad; ni nadi á mostrada estrañeza o singularidad en su bivar, ni incuria en la virtud. *Christo sit gloria a quo omne bonum, mihi autem confusio* »⁴⁰.

³⁷ ARSI, *Lus.* 62, 243rv.

³⁸ Carta del 26 de febrero de 1568, *ibid.*, 195v. El subrayado es nuestro.

³⁹ Como al escribir estas líneas no ha salido aún la edición del texto castellano, usamos de la italiana de 1627, en el ejemplar, rarísimo por cierto, de la biblioteca del Seminario de Frascati, depositada actualmente en la Vaticana; vid. p. 4. El título completo es: *Itinerario della perfettione christiana, diviso in sette giornate. Per la cui introductione si tratta diffusamente dell' oratione mentale. Composto dal molto Rev. Padre Antonio Cordeses Catalano dalla Compagnia di Gesù, e nuovamente tradotto in spagnuola [sic] dal molto Illust. e Reverendiss. Sig. Commend. Hierosolimitano Fra Giulio Zanchini da Castiglione Spedalín o di Sta Maria Nuova di Firenze. In Messina... per Gio. Bianco 1627.*

⁴⁰ ARSI, *Lus.* 62, 243v.

El antiguo Provincial, bien experto de cómo se hacían las informaciones, se defendía de las inculpaciones que intuía habían ido ya a la curia generalicia. Habían ido en efecto, y no sólo de varios Padres portugueses, sino del español P. Torres; y así por conceptuar el retiro y la oración del *superintendente* poco conformes a los ejercicios y la devoción apostólica de la Compañía, como también por creer (punto delicadísimo) que desde el principio había hecho él poco aprecio de la vida espiritual de sus hermanos de Portugal, y aun aumentado la odiosidad de ese juicio con la comparación de los de España. Las amargas quejas a que esto dio lugar pueden verse extractadas en parte en el P. Rodrigues⁴¹, pero brotan con especial crudeza en la carta del P. Pedro da Fonseca del 10 de junio 1566, donde se halla la alusión a al *Via spiritus*:

El primer cargo que ella hace a Cordeses es el de llevar el desprecio de lo de Coimbra a tal extremo, que se le ha oído decir ser como « claustrales » en comparación de los de allá, y no merecer el nombre de religiosos sino de « legos ». De donde le nace el reprobar el buen tratamiento dado a los mal dispuestos de salud, el motejar a los de casa de falta de humildad, el haber criticado que el P. don Ignacio [de Azevedo] solo un día pidiera limosna antes de su profesión, sosegándose sólo cuando le dijeron que lo había permitido el antiguo provincial P. Mirón⁴²; igualmente el imponer en el dormitorio un silencio máximo que no está en la regla.

La segunda acusación se refiere a la forma de retiro contemplativo que recomienda, deprimiendo en plática de comunidad la oración vocal, queriendo meter a todos, sin diferencia de condiciones, en la mental, dando puntos de meditación fuera de los *Ejercicios* de S. Ignacio, loando mucho las abstinencias y contemplación antigua de Gandía, donde dice que se daban mucho al libro llamado *Via spiritus*, y otras cosas que, según creía el informante, van fuera del espíritu de la Compañía.

Lo tercero es que él mismo sigue este camino, porque no sale de su cuarto en todo el día si no es para comer, decir misa y alguna cosa necesaria, haciendo perder con esto ante los Hermanos el mérito del laudable recogimiento⁴³.

⁴¹ RODRIGUES, II, I, 276-280.

⁴² Las palabras de admiración de Mirón, puestas aquí por Fonseca (cf. infra, ap. 2) se explican en parte por tratarse de un español y valenciano, pero también porque Cordeses fue por algún tiempo socio de Mirón durante el provincialato de éste en Portugal, 1551 ss. Cf. MHSI, *Pol. Compl.*, II, 373 ss.

⁴³ Véase el texto completo infra, ap. 2.

El pasaje, por tanto, sobre Gandía y la *Via spiritus*, no se debe a la pluma del mismo Cordeses, sino a la del P. da Fonseca, que cierto no se muestra extremadamente benévolo para con el *super-intendente*: el mordaz epíteto de *claustrales* lo refiere a base del dicho de un solo hermano (« hum irmão contou), y el encierro en la cámara sabemos ya que era de estudio y composición de tratados espirituales, y no de mera quietud contemplativa.

No creemos, sin embargo, que pueda fundadamente dudarse de la exactitud de la referencia sobre Gandía y la *Via spiritus*. Del contexto ha de deducirse más bien que Fonseca la oyó directamente de boca del P. Cordeses, por lo cual le fue posible poner con toda exactitud el título de la obra: *libro llamado Via spiritus*⁴⁴. Además, el autor no aprovecha contra Cordeses la circunstancia de estar entonces el libro condenado en España, y retoca cuidadosamente la propia expresión, como puede verse en el ap. 2 n. 4. Finalmente, cuanto hoy sabemos de la orientación y doctrina del libro encaja perfectamente en el excesivo retraimiento, la penitencia y el rumbo contemplativo que Oviedo, Borja y el mismo Cordeses practicaron en los orígenes del colegio de Gandía. Hasta se da la circunstancia de que fray Juan de Texeda, el conocido animador de aquel cenáculo de oración tan poco ignaciana, fuera un leguito franciscano como fray Bernabé de Palma. Hubo en aquel cenáculo otros libros predilectos, por ejemplo el *Directorium aureum contemplativorum* de Enrique Herp, puesto igualmente en el catálogo de Valdés de 1559⁴⁵; pero entre ellos ha de colocarse también el de la *Via spiritus*.

¿Dejó éste huella en el *Itinerario* que, según hemos ya visto, escribió Cordeses en esta su segunda Gandía de Coimbra? No podía ser, desde luego, en citas explícitas, toda vez que la *Via*, lo mismo que el *Directorium* de Herp y el *Audi filia* de Ávila, seguían prohibidos por la Inquisición española. Cita repetidas veces el *Tratado* de fray Luis de Granada⁴⁶, salido ya de aquellas listas y en pleno auge de difusión, mas ni una sola esos otros tres libros.

Tampoco ha de esperarse un influjo tácito preponderante de la *Via spiritus*. Cordeses, aunque poco amigo de la especulación filosófica⁴⁷, había estudiando bien su teología y se inspira notable-

⁴⁴ Véase supra, n. 25, el título completo.

⁴⁵ Cf. *Lecturas*, 13-14; REUSCH, *Die Indices*, 230, T: « *Theologia mystica Henrici Herpiti* ».

⁴⁶ *Itinerario*, ed. cit., 83, 130 etc. Sobre su difusión, procurada por los jesuitas, empezando por san Ignacio, cf. *Lecturas*, 8-9.

⁴⁷ En su carta a Borja desde Coimbra del 4 de julio 1566, se queja Cordeses de

mente en su *Itinerario*, como ya lo notó con acierto el P. José A. de Aldama, en el *De quatuor gradibus violentae caritatis* de Ricardo de S. Víctor para la oración afectiva, y en *De gratia contemplationis* del mismo autor para la diferencia de cogitación, meditación y contemplación, de la oración intelectual o conceptual⁴⁸.

La lectura del *Itinerario* ha dejado en nosotros la impresión, más que de un calco de la *Via spiritus*, de un desarrollo — desarrollo muy personal pero al fin desarrollo — del esquema esbozado por el beato Juan de Ávila en su exhortación a los jesuitas de Montilla: a unos lleva el Señor a la contemplación por vía intelectual, como lo expuso la *Via spiritus*; a otros por la vía afectiva y casi sin conceptos, como después del Areopagita la exponen los *Abecedarios* de Osuna. Nuestro *Itinerario* abraza las dos vías, y según ellas hace en el capítulo quinto de la primera parte la división de sus páginas: primero la *intelectiva* de la oración mental, con sus siete jornadas que van desde la penitencia hasta la unión perfecta con Dios; luego la *afectiva*, que arranca igualmente de la penitencia para rematarse en el amor que « desmaya ».

Los ecos de esta segunda parte no son, naturalmente, los de la *Via spiritus*: reproducen más bien, y con citas explícitas, al Areopagita, a Ricardo de S. Víctor, a san Buenaventura y a Osuna⁴⁹. En la primera parte, en cambio, junto al mismo Ricardo y a fray Luis de Granada, nos suenan a fray Bernabé de Palma algunos esquemas, por ejemplo el de la ascensión tripartita de la sexta jornada, capítulos 5, 6 y 7 (p. 241-261), para descubrir la presencia divina; la contemplación *per negationem* de cuanto vemos en las creaturas y aun de cuanto podemos imaginar; la contemplación por rayos reflejos, que se filtran a través de la Escritura Sagrada y de las criaturas; la contemplación más directa de las criaturas singulares, que abre el camino a la séptima jornada del más alto conocimiento de Dios mismo. Por negación, por agujero, por encuadre del entendimiento... ¿no eran estos tres los grados de ascensión intelectual de la *Via spiritus*? Pero no hacemos sino apunarlo, reservando la solución definitiva al P. Yanguas, que prepara la edición del texto castellano del *Itinerario*.

que por la miseria humana, « las letras humanas y philosophía distraygan el espíritu », especialmente cuando se las busca para *valer*; los que en ellos se metían, a la larga corrían riesgo de *estragarse* en el espíritu y de salir muy inmortificados. ARSI, *Lus.* 62, 59v 60r. - Su modo de hablar es parecido al de fray Luis de Granada en Escalaceli. Cf. HUERGA, art. cit., 306-307.

⁴⁸ Cf. J. A. DE ALDAMA S. I., *Antonio Cordeses S. I. Los dones del Espíritu Santo*, en *Archivo teológico granadino*, 4 (1941) 119-135 (vid. p. 125-126).

⁴⁹ Vid. *infra*, n. 54-68.

3. - PROCESO DE CORDESES EN SUS RECOMENDACIONES DE LECTURAS

Un tercer punto digno de considerarse en nuestras *Lecturas* es la rigidez, mayor aún que la del P. Everardo, con la que Cordeses aplicó en 1575 a sus súbditos de la provincia de Toledo las normas restrictivas de aquél sobre lecturas espirituales. ¿Cómo entender esto en un hombre de quien nueve años antes escribía el Visitador de Portugal Miguel de Torres: « su modo de proceder parece más heremítico o fradesco que no de la Compañía, porque su negocio todo es recogimiento dentro de la cámara y silencio »?⁸⁰. Y, sin embargo, el proceso estaba ya para entonces incoado, como lo muestra el cotejo de los diversos tratados que compuso Cordeses durante su estancia en Coimbra y poco después.

Gracias a los estudios del P. Yanguas sabemos que los principales son cuatro: el *Itinerario*, que hemos considerado hasta aquí y cuya fecha de composición no sabemos que haya fijado hasta hoy este crítico; el *Tratado de las tres vidas*, anterior ciertamente al de la oración, y por tanto a 1573 y aun probablemente a 1568; el *Tratado de oración*, que a más tardar parece se escribió durante el trienio de Coimbra; finalmente el *Tratado de la vida purgativa*, posterior a ambos, pero no a 1574, pues ya ese año dejó el P. Cordeses de propagar la oración afectiva y de escribir sobre ella⁸¹.

A nosotros nos parece evidente que el más antiguo de los cuatro es el *Itinerario*, del que ya sabemos se escribió en Coimbra. Nos mueve a afirmarlo un pormenor interesante de crítica interna. El P. Yanguas ha observado rectamente que en los libritos de las *Tres vidas*, de la *Oración* y de la *Vida purgativa* apenas se citan libros recientes, y que el afán del autor tiende a fundar su doctrina en los grandes doctores de la Iglesia, en especial en santo Tomás:

« La principal fuente — añade — es la *Suma teológica* del doctor Angélico. De ella tomó el autor muchas razones teológicas por él expuestas, así como también muchos argumentos de las Sagradas Escrituras y de los Santos Padres. El cotejo de los testimonios alegados por Cordeses en las materias por él tratadas con los traídos por Sto. Tomás en las respectivas cuestiones de la *Suma* comprueba esta afirmación, especialmente si se tiene en cuenta que aquél transcribe a veces algunas pequeñas inexactitudes que se hallan en las citas del Angélico »⁸².

⁸⁰ Carta a Borja de 23 julio 1566, en ARSI, *Lus.* 62, 73r.

⁸¹ YAGUAS, I, p. XVIII-XX.

⁸² *Ibid.*, p. XXI.

Sino que esta observación justísima vale exclusivamente para los tres citados opúsculos, de ninguna manera para el *Itinerario*. Se hallarán fácilmente en éste partes inspiradas en la *Suma*, por ejemplo la jornada quinta sobre los dones del Espíritu Santo, publicada en su texto original por el P. José A. de Aldama⁵²; pero no hemos encontrado en toda la obra la alegación expresa de santo Tomás sino *una sola vez*, y ésa para decirnos que Dios en todo tiempo concede el don de profecía a su Iglesia⁵³. Ni esta ausencia puede atribuirse a una omisión táctica de citas en el libro, pues alega por su nombre a san Agustín cinco veces⁵⁴, dos a san Juan Crisóstomo⁵⁵, dos a san Gregorio⁵⁶, tres a Dionisio Areopagita⁵⁷, y una a san Antonio Abad⁵⁸, a san Buenaventura y a Gerson⁵⁹, a Ricardo de S. Víctor⁶⁰, a san Bernardo⁶¹ y a Dionisio Cartujano⁶².

Es, por tanto, evidente que el *Itinerario* no revela aquel afán de los otros tres opúsculos por mostrar su entronque doctrinal con el Angélico, y eso ni siquiera en los pasos inspirados por él. Circunstancia tanto más llamativa cuanto que coincide con otro contraste parecido en las citas de autores modernos.

El P. Yanguas ha probado que el autor más reciente aducido por su nombre en las *Tres vidas*, en la *Oración* y en la *Vida purgativa* es Juan Gerson⁶³; a los otros los envuelve en la frase genérica de *varones píos y doctos*, como puede verse en este pasaje cumbre: « Esta manera de oración [afectiva] está puesta en práctica en los *Cantares* y en los *Salmos*, y es la que enseñó Dyonisio Areopagita en su *Mixtica Theologia*, y S. Buenaventura y Juan Gersón en sus

⁵² Art. cit., 126. Cordeses se basa en 1, 2, q. 68, art. 8.

⁵³ *Itinerario*, 280.

⁵⁴ Ibid., 23 (que no se conoce con perfección lo que con perfección no se ama), 281 (sobre la profecía), 296 (acerca de la oración de los monjes), 309 (oraciones jaculatorias), 313 (*De oratione Dei*). No cita con precisión ni tratados ni capítulos.

⁵⁵ Ibid., 10 (que ha de templarse el alma para la oración como el instrumento de música para tocar), 23 (sobre la excelencia de la oración).

⁵⁶ Ibid., 90 (hay más peligro en lo pequeño que en lo grande), 108 (el cazador indaga de qué pastos gusta el animal que quiere cazar).

⁵⁷ Ibid., 229 (*De divinis nominibus*, cap. 4, § 1), 284 (*Mystica theologia*, cap. 1), 286 (id., cap. 7). Otra vez, en la p. 291, lo recomienda en general para la oración afectiva.

⁵⁸ Ibid., 98.

⁵⁹ Ibid., 291.

⁶⁰ Ibid., 315.

⁶¹ Ibid., 330-331.

⁶² Ibid., 331, al *De divinis nominibus* del Cartujano. De modo general habla en la p. 12 de un doctor; p. 39, de los filósofos; p. 164, 231 y 291, dicen los doctores.

⁶³ Yanguas, I, 140.

Mixticae Theologiae. De la mesma han escripto *varones píos y doc-tos* grandes cosas »⁶⁵. En el *Itinerario*, en cambio, sólo guarda este silencio con los autores puestos en el *Indice* de S. Pío V o en el *Catálogo* de Valdés (Herp, *Via Spiritus*, Juan de Ávila); de los otros, hasta sus mismos días, no tiene reparo en recomendar dos veces a fray Luis de Granada⁶⁶, y también el *Arte de servir a Dios* [de fray Alonso de Madrid]⁶⁷ y las partes del *Abecedario* [de fray Francisco de Osuna] que tratan del amor⁶⁸.

Una sola explicación aclara este doble contraste en las citas del Angélico y de los autores modernos: el *Itinerario* se escribió antes de que las críticas de los profesores de Coimbra contra la doctrina espiritual de Cordeses, cual si fuera impropia de la Compañía, hicieran necesaria grande cautela en aducir nombres extraños y sumo cuidado en fundarlo todo en santo Tomás. Este doble empeño, que brilla por su ausencia en el *Itinerario*, está patente en los tres trataditos que se escribieron y retocaron entre 1567 y 1574. Fue una anticipación de la táctica impuesta cuatro años más tarde por el Visitador Diego de Avellaneda al P. Baltasar Álvarez: « Si quería enseñar la contemplación, la enseñase como la han enseñado los santos Doctores, en especial S. Agustín, S. Gregorio y Sto. Tomás »⁶⁹.

Y el P. Cordeses tuvo tiempo para hacer esa corrección paulatina y aun para pasar a una intransigencia en esta materia, superior a la de las normas del P. Mercuriano.

Ya en 1568 se convenció san Francisco de Borja que su plan primero de confiarle con el tiempo el gobierno de la provincia lusitana no era realizable. Más que oposición de varios padres portugueses, debieron de moverle los informes del Visitador P. Miguel de Torres, que era español. Los dos principales son francamente contrarios, por no decir excesivamente duros.

« Fue providencia del cielo — le escribía el 23 de julio 1566 — la que puso a V. P. en ordenar que [el P. Cordeses] primero tuviese superintendencia del collegio de Coimbra, que no dársele otro cargo maior. Porque, si lo uviera tenido, con el poder y libertad y condición que él ha mostrado hasta ora [en Coimbra], bastara a poner encuentros [en]

⁶⁵ De la oración, n° 58: *ibid.*, 85.

⁶⁶ En *primera jornada*, cap. 12 (p. 8); en *segunda*, cap. 14 (p. 130).

⁶⁷ En *segunda jornada*, cap. 14 (p. 130).

⁶⁸ En *cuarta jornada*, cap. 14 (p. 190).

⁶⁹ En *ASTRAIN*, III, 193.

esta provincia otra vez, como fue *in illo tempore* »⁷⁰, es decir en tiempo del P. Simón.

Dos años más tarde, el 26 de febrero 1568, continuaba el mismo P. Torres: « El P. Antonio Cordeses, las buenas partes que él tiene para este ministerio [de Provincial] V. P. lo sabrá mucho mejor que yo, por el tiempo que lo exercitó en la provincia de Aragón, que entendí fue acertado. *Sed* lo que por acá á mostrado (conforme a la ynformación que de él y de los otros superiores desta provincia lleva el mesmo Padre Fr. Enríquez) es que, después que en ella entró hasta los días presentes en que se hizo la Congregación provincial, á mostrado espíritu de contradición a las cosas y modo de proceder della... Paréçeme que no entiende él bien el ynstituto de la Compañía, por las muestras que da; o, sy lo entiende..., que no se aplica tanto al espíritu della como a otro peregrino... Y a my pobre juicio paréçeme que la oración que trata de unir la alma con Dios, que aunque es muy buena, apazible y gustosa a los que se saben dar a ella, pero si no se estiende muy particularmente a los exercicios de la vida activa, no es propósito de la Compañía, cuyo fin es éste; ny aun para alcançar la puridad y perfección de la obediencia, que ella tiene por tan sustancial columna; y pensar uno que con sola esta oración alcançará la mortificación de las propias pasiones, si no la aplica muy de propósito a la acción de los ministerios de las virtudes de la vida activa, tengo para my que es ocasión de muchas yllusiones y engaños, en pensar que uno está mortificado, estando muy lexos dello y de otras cosas »⁷¹.

El santo General juzgó con más dulce comprensión al superintendente de Coimbra: la diversidad entre Cordeses y el Provincial era, según él pensaba, de pareceres más que de voluntades, y el buen P. Antonio seguía siendo amado tanto en Roma como en Portugal⁷². Pero estaba claro que su puesto no era ya Lisboa. Borja aceptó este hecho llamándole a Aragón; mas para mostrarle que seguía confiando en su virtud y en su fidelidad a la Compañía, le hizo nuevamente provincial de esta provincia (fines de 1568)⁷³. Ya para entonces Cordeses había asegurado a Borja que no se apartaría un ápice del espíritu de los *Ejercicios* del P. Ignacio, como lo vimos en su carta desde Coimbra del 9 de julio 1568. Creemos que fue precisamente en estos meses cuando compuso el tratadito (inédito hasta 1953), en el que, siguiendo al Angélico, da la preferencia a la vida contemplativa sobre la meramente ac-

⁷⁰ ARSI, *Lus.* 62, 73rv.

⁷¹ *Ibid.*, 195rv.

⁷² Cartas a Torres y a Cordeses del 5 diciembre 1566 en ARSI, *Hisp.* 67, 273rv.

⁷³ Cf. MHSI, *Borgia*, IV, 685-689; *Pol. Compl.*, II, 698 n° 4.

tiva, pero poniendo sobre ambas la mixta, que es la del contemplativo-activo ⁷⁴.

No sabemos que el nuevo provincial de Aragón tratara de imprimir su *Itinerario*, ni solo ni acompañado de las *Tres vidas*. Lo que sí nos consta es que se multiplicaron sus copias, como se ve por la que usó el P. Álvarez de Paz, discípulo suyo en el espíritu más tarde en Sevilla ⁷⁵, y las que existen hoy día en la Biblioteca municipal de Oporto, en el *Archivo* de la provincia jesuítica de Toledo, en El Escorial, en la Academia de la historia de Madrid y en el colegio siciliano de Palermo. Fue ésta la más afortunada de todas, porque de ella salió la única impresión italiana que llevaba el nombre de Cordeses, entre las cuatro, al menos, publicadas hasta 1627 en esa lengua ⁷⁶.

Cordeses continuó además durante este su segundo provincialato de Aragón su propaganda de la oración afectiva, creyendo no apartarse en ella, como lo había prometido a Borja en Coimbra, del método de los *Ejercicios*, y usando pasajes de los mismos para insinuar el propio. Además de la contemplación amorosa de los misterios de la vida de Cristo y aquella aplicación de sentidos que, según el librito ignaciano, había de hacer gustar *la infinita suavidad y dulzura de la divinidad, del ánima y de sus virtudes* (n. 124) ⁷⁷, aludía a algunas de sus adiciones, como la 4.^a de la primera semana: « en el punto en el cual hallare lo que quiero, ahí me reposaré, sin tener ansia de pasar adelante hasta que me satisfaga » (n. 76) ⁷⁸. Sabemos también que compuso un tratadito sobre los exámenes ignacianos de conciencia general y particular, publicado luego en la edición italiana del *Itinerario* de 1627 ⁷⁹.

Aunque las reacciones que esta propaganda produjo en Aragón no llegaron tal vez a la crudeza de las que hemos visto en Coimbra y que hallaremos pronto en Toledo, fueron suficientes para que

⁷⁴ Véase el texto en YAGUAS, I, 3-43.

⁷⁵ Cf. A. YAGUAS, *Álvarez de Paz et l'oraison affective*, en *Revue d'ascétique et de mystique*, 19 (1938) 376-393 (vid. p. 378 ss).

⁷⁶ Pormenores en YAGUAS, *Obras...*, I, p. XIII-XIV. Sobre esa edición de Mesina cf. supra, n. 39.

⁷⁷ Como se verá más adelante, n. 110, Cordeses dio en su *Directorio* esa explicación espiritual a lo san Buenaventura, a la aplicación de sentidos de san Ignacio.

⁷⁸ El P. Ramiro escribió a Mercuriano el 2 de abril 1574: « Respondió [el P. Cordeses] que él no añadía nada a lo de nuestro Padre Ignacio, porque lo de ponderar estaba en los Ejercicios muchas veces, y lo del reposarse en Dios era lo que decía una addición, que, hallando en un punto lo que deseávamos, que no passásemos adelante; y lo de las oraciones jaculatorias estava en una instrucción del maestro de novicios ». ARSI, *Hisp.* 120, 312r.

⁷⁹ Ed. cit., 349 hasta el fin.

varios padres se alarmasen, principalmente porque atribuyeron a los métodos del Provincial el que se hubiera « pegado el espíritu de *Cartuxa* y aborrecimiento de ministerios en aquella provincia ».

Al menos así lo afirmó el P. Antonio Ramiro, en un pasaje de su carta al P. Mercuriano del 2 de abril 1574, que por su riqueza de pormenores reproducimos en el apéndice. Añade este Padre que él mismo se lo recordó poco después al P. Cordeses, precisando que aquel disgusto fué causa de que Borja hiciese dos pláticas contra la oración afectiva del Provincial, una en Barcelona y otra en Valencia. Se refiere — naturalmente — al viaje que el General hubo de hacer en 1571 a España acompañando al cardenal Alejandrino, legado de Pío V.

Según el relato del P. Ramiro, Cordeses concedió el hecho, pero recalcando que después de la primera plática explicó él a Borja « su modo » y que le dijo « que lo tenía por bueno »; y que la plática de Valencia la tuvo, no por propia iniciativa, sino porque los PP. Polanco y Mirón, sus compañeros, « se lo persuadieron », y que tampoco fue tan contraria a este modo la dicha exhortación; y que además cuando él marchó en 1573 a Roma a la Congregación general, halló que « muchos » Padres aprobaban su método « y uno dellos era el P. Polanco, aunque al principio era de contraria opinión. »; « y que él sabía que el P. General pasado [Borja] andaba en él, y el P. Nadal, y también creo que me dixo el P. Plaza »⁸⁰.

Aunque no creemos pueda probarse que Borja, Nadal, Plaza y Polanco practicasen y defendieran la contemplación con los rasgos específicos del P. Cordeses, hoy sabemos que la contemplación infusa y la vía unitiva la presupusieron y estimaron efectivamente, sin que hallaran para ello óbice alguno en los *Ejercicios*, como no lo halló su autor, místico él mismo de los más señalados⁸¹. En lo que no convenían era en ciertas modalidades de expresión, provenientes en Cordeses de sus pasadas lecturas de Ricardo de S. Víctor, de los *Abecedarios* y de la *Via spiritus*, y además y sobre todo, en que ellos imitaron mejor que el P. Antonio el recato ignaciano en

⁸⁰ Aunque este testimonio sobre Borja, Nadal y Plaza no puede extenderse con razón a todos los *pormenores específicos* de la oración afectiva de Cordeses, es exacto en cuanto al aprecio que los tres hicieron de la contemplación infusa dentro del marco de los *Ejercicios*. Lo redordó el P. Aquaviva expresamente de Nadal y lo han confirmado los recientes estudios del P. Nicolau (cf. *Lecturas*, 23, 30). Con relación a Borja, lo ha mostrado también suficientemente el P. Máximo Ezpeleta en una tesis doctoral de la Universidad Gregoriana no publicada aún. Cuanto al dicho de Borja que Cordeses cuenta como oído a otros en favor propio (cf. apéndice 3), será verdad en su substancia, pero no lo creemos en la forma asaz pueril de la expresión. Con relación a Polanco vid. infra, notas 109-113; y sobre el P. Plaza ap. 3 n. 11.

⁸¹ Cf. DE GUIBERT, 42-54, 168-169, 558-559.

no hacer propaganda clamorosa de los grados supremos de oración y de unión divina. El P. Ramiro nos dice que, aunque Cordeses no se atrevía a enseñar su método en públicas instrucciones, lo hacía en particular con cada Padre y aun con cada estudiante y hermano coadjutor, pasando con cada uno hora y media y aun dos horas, y eso con tan eficaces efectos, que el P. Esquivel « llevaba como *una perla* consigo » los apuntes tomados en aquel coloquio⁸². Ni puede dudarse de la buena fe con que el provincial se creía respaldado por los *Ejercicios* y la primera tradición de la Compañía.

Dio nueva prueba de ello al presentar con « toda llaneza y simplicidad » en Roma al nuevo general Mercuriano su tratadito de la *Oración*, bien documentado en el Angélico, como ya vimos, pero tampoco exento de una excesiva requisitoria contra los que exigían la extensión a todos de la oración mental⁸³.

¿Cuál fue el juicio del P. Mercuriano? Contra el parecer del P. Ramiro, que lo definió contrario, Cordeses precisó que « al principio estuvo recatado nuestro Padre, porque le habían mal informado, pero que después le dixo dos veces que, si no era más que aquello, que era bueno, y que en Roma había muchos Padres a los cuales les parecía bien »⁸⁴. Y como el P. Everardo le concedió su confianza encargándole el gobierno de la provincia de Toledo, que por estar junto al rey y la corte era la más delicada de España, se confirmó plenamente en tener bien aseguradas las espaldas, y poder continuar su siembra de la oración afectiva infusa entre sus nuevos súbditos.

Vino así el conflicto definitivo de 1574. No hay para qué repetir en estas líneas lo que los PP. Astrain y Dudon relataron cuidadosamente hace ya varios años⁸⁵. La oposición resuelta del P. Antonio Ramiro y de otros Padres graves de la provincia, y del P. Mirón en Roma, indujo las dos intervenciones drásticas del P. General del 1º de mayo y de 25 de noviembre 1574 contra la doctrina y el libro de Cordeses. No rechazaba Mercuriano la contemplación elevada en sí misma, pero sí creía que el P. Cordeses la generalizaba y vulgarizaba demasiado, desnaturalizando la doctri-

⁸² ARSI, *Hisp.* 120, 312r.

⁸³ Es también el juicio del P. YAGUAS, I, 83 n. 2: « Cordeses, atento a encarecer la excelencia y utilidad de la oración afectiva, exagera, al parecer, *algún tanto* la dificultad de la meditación, extendiéndola más de lo debido ». Suponemos que el tratadito presentado entonces al P. General fue el que ya conocemos de la *Oración*. Pero pudo bien ser un resumen o arreglo del mismo, bien que hasta hoy —que sepamos— no ha aparecido su texto.

⁸⁴ Véase todo el pasaje en el apéndice 3.

⁸⁵ ASTRAIN, III, 182-196; P. DUDON S. I., *Les leçons d'oraison du P. Balthazar Alvarez (1573-1578)*, en *Revue d'ascétique et de mystique*, 2 (1941) 36-57; *id.*, *Les idées du P. Antonio Cordeses sur l'oraison*, *ibid.*, 12 (1931) 97-115; 13 (1932) 17-33.

na de los Ejercicios, y eso en fórmulas más propias de órdenes contemplativas que apostólicas, cual era la Compañía ⁸⁶.

Conocido es igualmente que Cordeses se doblegó esta vez de modo absoluto. Abandonando sus queridos manuscritos de tantos años, no volvió a exhortar, ni siquiera en privado, a la oración afectiva, y recalcó en sus pláticas de Provincial la eficacia de la oración de los Ejercicios y de sólo ella. « Todo es mucho consuelo para los que le oyeron », escribía a Roma su predecesor en el provincialato P. Manuel López ⁸⁷. « Pésame haber dado aflicción a un santo », añadió el P. Antonio Ramiro ⁸⁸.

En esta disposición se hallaba Cordeses cuando al año siguiente (1575) hubo de promulgar, adaptándola a las circunstancias de la provincia, la ordenación restrictiva del P. Mercuriano sobre la lectura de libros contemplativos, que tan evidentemente se enlazaba con su propia crisis. Lo hizo en una circular a la que aludimos por primera vez en *Lecturas*, pero que por crearla sumamente característica, reproducimos ahora íntegra en el apéndice 4.

Se recordará que la instrucción de Mercuriano se refería taxativamente al *Índice romano*, distinguiendo en él los libros prohibidos por razón de herejía de los que lo fueron por otros motivos. Sus normas tratan de aplicar a estos segundos el privilegio concedido por san Pío V y por Gregorio XIII a la Compañía, de poder leerlos con determinadas cautelas ⁸⁹. Cuanto a los primeros se limita a decir: « de primis... in quibus haereses sunt, nihil hic agitur ».

⁸⁶ Ambos textos en ASTRAIN, III, 185-189. Nótese, sobre todo, esta frase: « Basta en esto el modo que nos enseñó el P. Ignacio en el dicho libro [de los *Ejercicios*], el cual es harto llano, sin de una o dos palabras que se hallaren en los *Ejercicios* tomar ocasión para insinuar otra manera de oración, la cual no sea conforme a nuestro Instituto » (p. 191). Es éste uno de los pasajes más típicos de la miopía espiritual con que interpretaba Mirón los *Ejercicios*, arrastrando a ella al P. Everardo. Por esto se impuso la intervención posterior de Aquaviva (cf. infra, n. 122).

⁸⁷ ASTRAIN, III, 189.

⁸⁸ YANGUAS, I, p. XII n. 48.

⁸⁹ El ms. 140 de la Universidad Gregoriana de Roma, de que hablamos más adelante, nos da la siguiente versión del *vivas vocis oraculum* de Pío V: « A dì 6 de decembre 1568. Il P. Polanco parlò a S. S.^a sopra la licenza di purgare i libri prohibiti, et hebbe la risposta del tenore infrascripto, cioè: che li nostri deputati per il Soperiore della Compagnia possano purgare i libri prohibiti di quelli che vengano alle nostre scuole overo frequentano la Compagnia nostra, hor siano li authori heretici, quando li loro libri non trattano delli dogmi della fede; hor siano authori buoni, ma che hanno scholii o annotationi di heretici; hor siano libri d'ethnici con simili scholii etc. Et vuole S. S.^a che si cancellino li errori che vi saranno, et li nomi de' authori heretici » (f. 1r). Parece, por tanto, que ha de corregirse la fecha de mayo 1569, puesta en *Lecturas*, p. 23, donde, por lo demás, se recuerdan las letras apostólicas del 8 de enero 1575, en las que fijó Gregorio XIII el privilegio de la Compañía.

Las ordenaciones de Cordeses empiezan por poner un artículo introductorio del todo nuevo sobre el *Catálogo* o Índice de la *Inquisición española*. Sin hacer distinción alguna entre libros vedados por razón de herejías o por otros motivos, establece que ha de guardarse siempre: « ni la licencia del papa se estienda a los tales ». Para explicar esta limitación categórica del favor pontificio ante la Inquisición española, no hace falta recurrir a la teoría iniciada en aquellos decenios por el auditor español de la Rota Romana Dr. Peña, y sostenida en el siglo XVII por el teólogo jesuita Juan de Pineda, a saber, que en materia de Inquisición los decretos y privilegios de la Romana sólo valían ante la de España, fundada también por los papas, cuando el Romano Pontífice lo declarara explícitamente en cada caso. El Provincial se guía más bien por un sabio dictamen de prudencia, que aconsejaba no indisponerse con la *Inquisición española* aquellos decenios de su máxima autoridad, respaldada por el rey y por la nación toda; y ya tenemos registrado que Cordeses mismo omitió desde 1559 en sus tratados toda alusión a Herp, *Via spiritus* y *Audi filia* de Ávila.

Por lo que hace al *Índice romano*, Cordeses se muestra también más riguroso que Mercuriano. Donde éste dice que sus ordenaciones no tratan de los libros condenados por razón de herejía, precisa aquél que la bula pontificia del privilegio no se extiende a ellos, ni han de conservarse de manera alguna en casa. En cuanto a los otros, la prescripción del P. Everardo de no tenerlos en casa « nisi ex Praepositi Provincialis sententia, cuius erit discernere quinam et in quibus locis servandi sint », la precisa Cordeses: « Pónganse aparte en cada collegio y casa, y estén devaxo de llave muy guardados ». Más aún, tratándose de libros espirituales, que son los que nos interesan⁹¹, determina que los de la primera categoría por él mencionada « no se tengan en casa o collegio alguno, por no quadrar con nuestro Instituto. Podránlos vender, hallando quien los compre ». Los de la segunda podrán tenerse bajo llave en los colegios de Toledo, Alcalá, Murcia y Plasencia.

⁹⁰ Cf. A. SIERRA CORELLA, *La censura de libros y papeles en España y los Índices y Catálogos españoles de los prohibidos y expurgados* (Madrid 1947); y nuestro estudio Antonio Lelio de Fermo y la condenación del « *De Indiarum iure* » de Solórzano Pereira, en *Hispania sacra*, 2 (1949) 47-87 (sobre todo p. 58-60).

⁹¹ Para los autores clásicos usados en las clases, véanse el art. del P. de Dainville citando supra, p. 78, y además, del mismo autor, *Librairies d'écoliers tousains à la fin du XVI^e siècle*, en *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 9 (Paris 1947) 129-140. Sobre Vives, al que se emparejaba en estas líneas con Erasmo, si bien el pensador valenciano se distanció los últimos años tan profundamente del holandés, cf. R. GARCÍA VILLOSLADA, *Luis Vives y Erasmo. Cotejo de dos almas*, en *Miscelánea Comillas*, 5 (1953) 159-200. Pero claro que estas listas se referían a escritos de Vives, y más bien de la época en que era amigo Erasmo de.

Esta división de los piadosos en dos grupos, y la ampliación y modificación de sus listas más allá de los límites de Mercuriano, son las notas más típicas de Cordeses. En ninguna de las dos categorías pone óbice a los libros en sí mismos: se trata de mayor o menor lejanía del espíritu de la Compañía, como se ve en los dos últimos párrafos del texto.

En la primera categoría (« que se quiten del todo ») hallamos todos los autores puestos por Mercuriano menos tres: Herp, quien por estar en el *Catálogo* de Valdés no había de mencionarse, y Enrique Suso y el *Rosetum* [de Mombaert], que pasan a la segunda categoría, menos rígida, de libros tolerados bajo llave en los colegios. Pero en esta primera de absoluta exclusión Cordeses junta al grupo de místicas carismáticas del P. Everardo (santa Gertrudis y santa Matilde), otras dos nuevas: el grande nombre de la beata Ángela de Foligno y el misterioso « libro de Melquíades », que en nuestras *Lecturas*²² nos desorientó no poco.

Gracias a una amable insinuación de Sainz Rodríguez, podemos descifrar la junta de estos dos nombres. El cardenal Jiménez de Cisneros, en orden a promover en España la difusión de la piedad y la contemplación, hizo estampar a sus expensas al impresor P. Hagembach de Toledo el *Liber qui dicitur Ange|la da Fulgino: in quo ostenditur no|bis vera via qua possumus sequi ve|stigia nostri Redemptoris*, Toledo 1505, día 18 de abril²³. La erudición y la crítica de Mons. M. Faloci Pulignani ha fijado que esta edición, escapada a los Bolandos, es la primera conocida del texto latino de la autobiografía de la beata Ángela según la redacción de su confesor fray Arnaldo de Foligno²⁴. Sino que no se ha advertido generalmente la segunda parte del libro, que dice así: *Prologus libri de revelationibus beatae Melchyadis*. Y como colofón de ella: *Explicit liber spiritualis gratiae, Editus a devotissima|sancta Melchiade: in quo quidem recunduntur innumere consolatio|nes melifue pro animabus fidelium ut per ipsum opus le|gentibus clare patebit. Impressus in regali ur|be Toletana... Anno millesimo d. V. die vero ultima Madij*²⁵.

Tenemos así resuelto el pequeño misterio. El impresor Hagembach hizo seguir a la primera edición latina de la beata Ángela, otra muy

²² *Lecturas*, 26 y 45.

²³ C. PÉREZ PASTOR, *La imprenta en Toledo* (Madrid 1887) p. 26, n° 33.

²⁴ En su obra *L'autobiografia e gli scritti della B. Angela da Foligno* (Città di Castello 1932) p. xvii. Del confesor fray Arnaldo O. F. M. habla en p. x-xiii, sin confirmar en modo alguno la insinuación de Sbaralea, *Supplementum* (Romae 1908) p. 103, n° 254, que fuera francés de nación y que en 1317 fuera acusado de herejía mientras defendía la rigidez de la regla minorítica.

²⁵ PÉREZ PASTOR, p. 27.

temprana — si no igualmente primera — del célebre *Liber spiritualis gratiae* de la beata o santa Mechtilde de Hackeborn ⁹⁸, que Lanspergio imprimió unos decenios más tarde junto con las obras de Sta. Gertrudis ⁹⁷, y cuyo nombre de autora convirtió el impresor de Toledo, por un trastrueque de letras en la lectura de su manuscrito o por una jugareta de sus tipógrafos, de Mechtyldis en Melchyadis. ¡Y el P. Cordeses cayó en la trampa poniendo también Melquíades, y repitiendo bajo ese disfraz a Matilde. Aunque existiendo de hecho otra Matilde de Magdeburg con su tratado *Das flissende Licht der Gottheit*, traducido al latín desde fines del siglo XIII ⁹⁹, bien pudo ser que la primera Matilde del P. Mercuriano fuera ésta, y la Melquíades del P. Cordeses aquélla.

Pero dejando a un lado estos juegos eruditos, lo que el Provincial de Toledo quiso señalar en su censura fue el carácter visionario de la obra *toledana* Angela-Melquíades, y en general la producción primera de las prensas de Toledo, tan usada por los alumbrados de Castilla, y tal vez leída más de una vez, junto con la *Via spiritus*, en el primitivo cenáculo de Gandía. Solo así nos explicamos que en la segunda categoría de las censuras aparezca san Juan Clímaco, recomendado poco después a toda la Compañía por el P. Aquaviva ¹⁰⁰, pero estampado en 1504 por Hagembach en Toledo con introducción del camaldulense fray Ambrosio y con otras obras que no eran ya la célebre *Escalera espiritual*, por ejemplo la vida del mismo san Juan Clímaco escrita por « un santo monje que avía nombre Daniel » ¹⁰¹.

En la segunda categoría de los libros que pueden estar sólo en los cuatro principales colegios de la provincia y bajo llave, sitúa Cordeses con relativa benevolencia a Suso y al *Rosetum*, pero emparejándolos con Savonarola, con los *Abecearios* de Osuna, con el Concilio Coloniense ¹⁰¹ y con san Juan Clímaco. Todos estos nombres, omitidos por el P. Mercuriano, debieron de parecer importantes para España al celante provincial. Y de Osuna y Savonarola

⁹⁸ Cf. *Revelationes Gertrudianae et Mechtildianae*, ed. des Bénédictins de Solesmes, II (Paris 1877) 1-421.

⁹⁷ De la ed. de Lanspergio sacó su traducción italiana A. Ballardini, *Libro della spiritual gratia delle rivelationi e visioni della beata Metilde vergine diviso in cinque libri* (Venezia, appresso i Giolitti, MDLXXXIX), que se difundió mucho en Italia.

⁹⁹ Se halla igualmente en la ed. cit. de Solesmes.

¹⁰⁰ Cf. *Lecturas*, 49.

¹⁰¹ Descrito en PÉREZ PASTOR, p. 25-26, n° 31.

¹⁰¹ *Canones concilii provincialis coloniensis*, de 1536, publ. en 1538 por Juan Gropper, con su *Institutio*, que defiende la doble justificación.

hemos visto ya que efectivamente lo eran: el primero influyó fuertemente en el beato Ávila y en el *Itinerario* del mismo Cordeses, por no hablar de santa Teresa; del segundo basta decir que es uno de los autores que más eficazmente decidieron el nuevo rumbo espiritual del joven fray Luis de Granada en su retiro de *Escalaceli*¹⁰⁹.

No será fácil hallar en la historia de la espiritualidad muchos ejemplos de una renuncia tan radical como ésta del P. Cordeses de todas sus lecturas y preferencias del pasado.

4. - ÚLTIMAS LECTURAS DEL P. CORDESES

Pero esa renuncia no lo era a la contemplación dentro de los *Ejercicios*. Nuestra impresión es que las lecturas afectivas y místicas pudieron introducir al P. Cordeses en la nomenclatura y en las ansias de la oración infusa, pero que la profundidad y constancia con que habló y escribió siempre de ella provino de su propia experiencia, y de una experiencia que sentía (y no sin motivo) caer y desarrollarse perfectamente dentro de los *Ejercicios* ignacianos. Cortó, pues, toda propaganda de su tesoro, pero continuó disfrutándolo en su vida íntima. Entre los testimonios recogidos por el P. Yanguas para probar los dones infusos de Cordeses, descuella el del P. Francisco Suárez que le trató personalmente: « Yo creo para mí dice que el santo viejo andaba en perpetuo incendio de amor divino con júbilos celestiales de extraordinario consuelo. Dixome pocos días ha [antes de la muerte, 16 de mayo 1601] estas formales palabras: *In rei veritate* que ha más de quince años que yo vivo como en gloria, porque mi cuerpo, cierto, que está bueno y fresco y ligero, y mi alma, cierto, que la consuela Dios muchísimo »...¹⁰⁹.

Con esos quince años llegamos a los de 1585-1586 que son precisamente los que, aun en el orden externo de la obediencia, trajeron un cambio inesperado en la actividad ascético-mística del P. Cordeses.

Gracias a los trabajos preparatorios de Borja y Mercuriano, el nuevo general Aquaviva tenía en 1585 reunidos más de seis *Directorios* de los *Ejercicios*, entre los que sobresalían los de Polanco y Mirón: no sólo eran los más extensos, sino que representaban

¹⁰⁹ Cf. HURGA, art. cit., 312-314, y de modo más general M. BATAILLON, *Sur la diffusion des œuvres de Savonarole en Espagne*, en *Mélanges offerts à Joseph Vianey* (Paris 1934) 101-102, y *De Savonarole à Louis de Grenade*, en *Revue de littérature comparée* (1936) 23-39.

¹⁰⁹ YAGUAS, I, p. x-xi. Este P. Francisco Suárez, habitante en Sevilla en 1601, no era el Doctor Eximio.

dos interpretaciones bastante diversas del texto ignaciano: la de Mirón, más mecánica y rígida; la de Polanco, más abierta a la flexible y profunda amplitud de espíritu que él había conocido tan de cerca en san Ignacio. Sabíamos ya que el General envió en 1585 copia de aquellos *Directorios* al nuevo Provincial de la Bética Gil González Dávila, con orden de hacer sus observaciones sobre ellos y escribir, si lo creía conveniente, uno propio¹⁰⁴. Lo que hasta tiempos recientes no sabíamos es que envió igualmente las copias y el encargo al P. Jerónimo Doménech, residente el año 1585 en Valencia, y que este gran conocedor de san Ignacio sugirió a Aquaviva no dejara de enviar los *Directorios* y la petición de parecer al P. Cordeses, Prepósito entonces de la casa profesa de Sevilla. Que el P. General aceptara gustoso la propuesta el 28 de enero 1585, prueba el buen concepto en que tenía a su elector de 1583¹⁰⁵.

Se debe a los PP. Yanguas e Iparraguirre la prueba convincente de que Cordeses recibió efectivamente los *Directorios* de Roma, y que escribió el suyo: precisamente el publicado como anónimo por el P. Codina con el título de *Granatense*¹⁰⁶. A las convincentes pruebas paleográficas e históricas por ellos aducidas, podemos añadir dos notas típicas, que hallamos igualmente en el *Directorio* y en el *Itinerario*: el tomar a santa María egipciaca, a san Jerónimo y a san Hilarión como modelos de otras tantas clases de penitencia¹⁰⁷, y el caracterizar, con Ricardo de S. Víctor, de *violenta* a la caridad perfecta¹⁰⁸.

La composición de su *Directorio* colocó a Cordeses ante un nuevo proceso de lecturas espirituales. El resultado está patente en el *Directorio* mismo. Destaca, desde luego, un hecho subrayado con fuerza por el P. Iparraguirre: se desentiende del *Directorio* escrito por Mirón y se apega con afecto al de Polanco, especialmente en los pasos que

¹⁰⁴ MHSI, *Ex. et Dir.*, 763-765.

¹⁰⁵ Aquaviva a Doménech, 28 enero 1585: « Paréceme bien que se comuniquen también los *Directorios* al Padre Cordeses. Darse ha orden cómo los aya y los vea. V. R., después que los aya acabado de ver, nos embié su parecer y los de los demás que los han visto, alegando los números de los *Directorios*, y estos pareceres, podrán venir luego con el correo, y los *Directorios* se podrán embiar con alguno de los nuestros o otra ocasión que ocurra ». ARSI, *Arag. 4*, 28v (antes 27v). - El P. Aquaviva conocía a Cordeses por haber éste tomado parte en la Congregación general de 1581 que le eligió. ASTRAIN, III, 208.

¹⁰⁶ Texto en MHSI, *Ex. et Dir.*, 947-971. Pruebas en A. YAGUAS e I. IPARRAGUIRRE, Antonio Cordeses, autor del *Directorio Granatense*, en *Manresa*, 22 (1950) 351-367.

¹⁰⁷ *Ex. et Dir.*, 959; *Itinerario*, ed. it., 83.

¹⁰⁸ *Ex. et Dir.*, 971; *Itinerarium*, en art. cit. supra, n. 48; cf. p. 125-126.

ilustran la acción de Dios en el alma, como son el no usar libros en la primera semana para que el ejercitante « se applique todo en limpiar su conscientia »¹⁰⁹; el dar a la aplicación de sentidos un valor no sólo « imaginario » y corriente, sino espiritual y altamente contemplativo, conforme a la doctrina de san Buenaventura¹¹⁰; el preferir el segundo tiempo de elecciones (por la experiencia de las divinas mociones) al tercero (por motivos racionales), pues en aquel « va endereçado por mejor luz que la de la razón humana »¹¹¹; finalmente el inculcar la inmensa fecundidad de la contemplación del amor y la conveniencia de detenerse en ella por varias horas, si bien Polanco se abstiene de darle explícitamente el sentido epitalámico de *desponsabo te mihi* en el que Cordeses se regala¹¹².

Esta preferencia de Polanco sobre Mirón en el autor del *Itinerario* se explica ya perfectamente por la naturaleza de los dos *Directorios*, y porque Cordeses halló en 1573 en el primero una comprensión para sus propias doctrinas de la oración afectiva, que no existía en el segundo¹¹³; pero se aclarará mucho más cuando el P. Iparraguirre publique el tomo segundo de la *Historia de los Ejercicios*: en él se verá que fué Mirón el principal responsable de las normas restrictivas de Mercuriano en 1575, cosa que Cordeses no podía ignorar¹¹⁴. Y aun podemos añadir por nuestra cuenta, que aquel influjo preponderante de Mirón en cosas de espíritu junto al cuarto General de la Compañía, desagradó al entonces asistente de España P. Gil González Dávila. Véase el juicio desfavorable que dió del *Directorio* de Mirón en comparación con el de Polanco: « *Directorium* A, a P. Polanco compositum, reliquis praeponerem... Manca caetera sunt et mutila, si cum hoc uno conferantur... *Directorium* C, a P. Mirone ante nonnullos annos editum est, de quo ego *semper* iudicaui, quod non contineret plenam institutionem, quae *Directorio* satis futura sit in usum nostrorum, quamquam a multis receptum, et usu pene quotidiano nostrorum probatum sit »¹¹⁵.

Otra cosa nos prueba el *Directorio* de Cordeses: para escribirlo, además del de Polanco, echó mano de sus viejos manuscritos, aquellos

¹⁰⁹ *Ex. et Dir.*, 952, 5º, y 810, 57º.

¹¹⁰ *Ibid.*, 961; 812-813, 65º-66º.

¹¹¹ *Ibid.*, 967; 820, 85º.

¹¹² *Ibid.*, 970-971; 825, 102º.

¹¹³ Cf. texto *infra*, apéndice 3.

¹¹⁴ Véase entretanto *Manresa*, 22 (1950) 355 n. 15.

¹¹⁵ *Ex. et Dir.*, 899-900. El P. Codina muestra bien que ese *editum* ha de entenderse de su divulgación en copias manuscritas (*ib.* 758).

de su vía crucis de Coimbra. Porque en él reaparecen algunos de los autores usados en el *Itinerario* y en los *Tratados*, como san Jerónimo, san Buenaventura y Aristóteles¹¹⁶, pero principalmente y con potente relieve sus más caras concepciones personales: la doctrina de las tres vías, inculcando que la tercera, unitiva, aunque no se nombre en los *Ejercicios*, resplandece en su contemplación para alcanzar amor¹¹⁷; la doble forma de contemplación intelectual y afectiva, con sus sendos grados de asequible e infusa¹¹⁸; las propiedades del amor divino transformador y violento¹¹⁹.

Tan de relieve pone el autor sus antiguas concepciones, que no osaríamos afirmar que el Provincial de la Bética, Gil González Dávila, enviase a Roma este *Directorio*. Hasta ahora, al menos, no se ha hallado en los archivos y bibliotecas romanas rastro de él, y sólo en el Archivo de la provincia jesuítica de Toledo existe un manuscrito, al parecer hológrafo, que perteneció al colegio de Málaga¹²⁰. Pero aun en esta hipótesis, nos queda el hecho de que bastantes de las ideas características del *Directorio* de Cordeses brillan también en el de su Provincial Gil González Dávila, especialmente que la *vía unitiva* esté plenamente dentro de los *Ejercicios* y debe declararse así en el *Directorio* oficial¹²¹, como efectivamente lo fue por el P. Aquaviva¹²².

El verlo promulgado por el P. General debió de ser uno de los grandes gozos del anciano retirado en Sevilla. Y le había precedido otro todavía mayor: la lectura de la carta sobre la oración, del 8 de mayo 1590, que el mismo P. Aquaviva había dirigido a toda la Compañía y que en parte confirmaba y en parte rectificaba las ordenaciones del P. Mercuriano sobre las doctrinas de Cordeses y de Baltasar Álvarez. El P. Antonio debió ver corregidos en aquellas líneas ciertos defectos iniciales de su propio

¹¹⁶ Cf. *ibid.*, p. 957, 959, 961, y compárese con lo dicho del *Itinerario* supra, notas 106, 60 y 63. Aunque los textos de estos autores, aducidos en el *Directorio*, son diversos.

¹¹⁷ *Ibid.*, 970, cap. 10.

¹¹⁸ *Ibid.*, 958-960, cap. 4; 962-963, cap. 6; 964-965, cap. 7.

¹¹⁹ *Ibid.*, 971, cap. 10.

¹²⁰ Cf. *Manresa*, 22 (1950) 351-352.

¹²¹ *Ex. et Dir.*, 902, 381^o, 386^o; 933 en 4^a semana, aunque ésta es ya vía unitiva para Gil González, e iluminativa para Cordeses (*ib.*, 970).

¹²² *Ibid.*, 1075, en el *Dir.* de 1591; 1175, al final, para el de 1599. De aquí se siguió que el P. Juan B. Ceccotti, el célebre padre espiritual del Colegio Romano de 1595 a 1639, expusiera abiertamente la *vía unitiva* en sus pláticas y puntos de meditación. Cf. I. IPARRAGUIRRE S. I., *Para la historia de la oración en el Colegio Romano durante la segunda mitad del siglo XVI*, en *AHSI*, 15 (1926) 77-126 (vid. p. 113-115).

modo; pero la perla que él más estimaba, el encuadre de la contemplación infusa y transformativa en la espiritualidad activa y apostólica de los *Ejercicios* y de la Compañía, ésa quedaba definitivamente reafirmada. Era el pensamiento genuino de san Ignacio.

5. - TRATADOS LEÍDOS EN EL REFECTORIO DEL COLEGIO ROMANO

Sobre los libros piadosos que se leían en el Colegio Romano en tiempo de san Luis Gonzaga adjunimos en *Lecturas* dos textos característicos del P. Cepari¹²³. El P. García Villoslada ha tenido la atención de señalarnos luego el manuscrito 140 del Archivo de la Universidad Gregoriana, en el que se hallan otros datos interesantes sobre la misma materia.

Lleva el título *Consuetudinum Liber 1.*, y recoge apuntes de diario y prescripciones de estudios y de disciplina colegial desde 1568 a 1584. La primera fecha está dada en su folio 1^r: « A dì 6 de decembre 1568. Il P. Polanco » etc.; la segunda, en la siguiente nota, añadida de mano posterior en la misma página: « N. P. Generale Claudio Aquaviva nell'anno 1584 ha ordinato che questo libro non si cassi, ma si conservi come sta »¹²⁴.

Acerca de las lecturas privadas de cosas espirituales no hallamos en el manuscrito noticias nuevas, pero sí algunas sobre las del refectorio, tanto en el colegio durante el año como en la casa de campo durante las vacaciones. Tiene interés el cuidado de mirar por los hermanos coadjutores mediante lectura en lengua vulgar, rasgo que no hallamos en los documentos anteriormente publicados.

Del refectorio del colegio dice en el fol. 26r:

« Per ordinario nella lettione alla tavola si legge prima un capo della Scrittura¹²⁵, dipoi un pezzo di alcun libro vulgare per i coadiutori, come alcune opere del Granata o il Gersone¹²⁶, et di poi il libro ordinario latino sino al fine.

Quando ci sonno annali [litterae annuae] si legono solo quelle, et non altra cosa, o latine o italiane che siano; ma la sera si agglionge il martyrologio ».

¹²³ *Lecturas*, 29.

¹²⁴ Este código fue ya usado por el P. Pachtlér en sus estudios sobre la *Ratio studiorum*, pero principalmente lo utilizan el P. García Villoslada en su *Storia del Collegio Romano* (Roma 1954) y el P. Iparraguirre en el t. II de su *Práctica de los Ejercicios de san Ignacio*, de próxima aparición.

¹²⁵ Unas líneas antes se dice: « lasciando alcuni libri, come il Levitico, Deuteronomio, Salmi, 2º et 3º di Esdra, et alcuni capi di genealogie ».

¹²⁶ Ambos usados de antiguo en Roma. Cf. *Lecturas*, 9-10, 49.

Cuáles fueran los libros « ordinarios » latinos que se leían, no nos lo dice el manuscrito, pero sí los que se usaban en días especiales, « come l'advento, quadragesima etc., et nelle solennità principali si legono alcuni sermoni et homilie appropriate » (ibidem). Al fin del código se encuentra el catálogo de estas lecturas apropiadas.

Como podrá apreciar el lector en su reproducción del apéndice 5, se confirma con ella la importancia que en las lecturas se daba entonces en toda la Compañía a san Bernardo, y en las vidas de santos a la edición reciente de Lippomano¹²⁷. Falta, en cambio, san Buenaventura, tan leído en los primeros decenios. Padres y doctores aquí mencionados, que no recordamos haber transcrito en las listas de nuestras *Lecturas*, son san Paulino de Nola, san Cipriano, san Fulgencio, san Beda, san Pedro Damiano, cuyo nombre aparece media docena de veces, y san Lorenzo Giustiniani. No faltan, naturalmente, san Agustín, san León Magno y san Juan Crisóstomo, pero su presencia no es tan frecuente como en otros géneros de listas.

Como la lectura de estos autores ocupaba toda la comida y cena durante tantos días del año, es evidente que se convertía en un complemento precioso de la formación espiritual y patristica de los filósofos y teólogos del Colegio Romano.

Terminamos con un curioso detalle relativo a las vacaciones en la casa de campo de Santa Balbina: « Nella vigna si suol *cantare* alle prime tavole, ma alle seconde si legge alcun libro spirituale, ma piacevole, come è il *Desideroso*¹²⁸ o altro simile. Alcune volte non si è letto niente, servando però silenzio in tavola »¹²⁹.

¹²⁷ Ibid., 39-40.

¹²⁸ De él tratamos ibid., 18 n. 3, pero ignorábamos entonces que estuviese traducido al italiano, como lo prueba este texto.

¹²⁹ Fol. 22v.

APÉNDICES

1.

LA ORDENACIÓN DE MERCURIANO. 1575 MARZO 21.

R = Registro oficial de la Curia generalicia. ARSI, *Instit.* 41, 26rv (olim 59rv)¹.

FG = Fondo Gesuitico 688, 9 (en la misma Curia), tal vez la minuta, o mejor un « limpio » de la minuta.

G = Texto proveniente de la provincia de Germania², existente en ARSI, *Instit.* 117, I, 1v-2r.

Quae visa sunt observanda circa usum librorum prohibitorum et aliorum quorundam. 1575^a, 21^b martii^c.

Cum^d qui libri prohibentur a Sancta Romana Ecclesia, aut haereses contineant, aut, ab authoribus haereticis conscripti, tamen ex professio de religione non tractent, aut ii sint in quibus obscoena leguntur, aut alia de causa Nostris minime conveniant; de primis quidem in quibus haereses sunt, nihil hic agitur, de ceteris vero^e quae sequuntur iudicavimus ad maiorem Dei gloriam expedire ut, iuxta facultatem nobis a Sancta Sede Apostolica concessam, observarentur^f.

Provinciales habebunt facultatem concedendi usum omnium horum librorum^g iis qui de Societate sunt, quibus iudicabunt, adhibitis suis consultoribus, convenire.

Poterunt iidem Praepositi Provinciales committere hanc faculta-

^a Falta en *FG*; *G* Anº 1575 || ^b Falta en *R* y *FG* || ^c *idem* || ^d *G* va dividido en 10 parrafitos num.; prescindimos || ^e *FG* pone vero sobre la línea, tachando aut; *G* om. vero para encabezar el pdr. sig. con 2 || ^f *G* observentur || ^g *G* horum usum l.

¹ Como esta ordenación se envió a las provincias, es fácil encontrar muchas copias de ella en diversos archivos y aun en varias secciones del ARSI. Conocemos, p. e., las dos usadas en BRAUNSBERGER, *B. P. Canisii Epp.*, VII, 779-780, provenientes del colegio de Dilinga, y del ARSI, *Instit.* 42; y otra existente en *Congr.* 41, 198v-199r, pero tan imperfecta, que no merece ser considerada en el aparato crítico. Aquellas dos primeras son buenas, pero coinciden con *G*, procedente también de Germania. En el texto seguimos el ms. *R*, mientras no se advierta lo contrario. Prescindimos de las variantes puramente ortográficas de *FG* y *G*, y de todas las de la ed. de Reusch, en el art. cit. de *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 15 (1894) 99-100, que se basa en una copia del Staatsarchiv de Munich. No sabemos si por defecto del mismo texto monacense, o de la transcripción, o de la impresión, los errores (prescindiendo de las simples variantes) son tantos y tales, que no nos permiten admitir el juicio de DE GUIBERT, 207 n. 87, sobre esa edición, ni hay para qué tenerla en cuenta en nuestro aparato crítico; p. e.: *quidam libri* por *qui l.*; *continent* por *contineant*; *dum* por *tamen*; *tractant* por *tractent*; *conveniunt* por *convenient*; *ago* por *agitur*; *et...* *observanda* por *ut...* *observarentur*, etc., etc.

² Está incluida en un cuadernillo que lleva este título en el f. 1r: *IHS. Ordinationes perpetuae Rev. PP. Generalium quae, iuxta regulam 14 Provincialis, 16 Rectoris et 24 formae scribendi, in librum referendae sunt visae, una cum visitationibus cuiusque collegii approbatis*. Y al terminar, f. 8v: *Ordinationes trium Generalium Borgiae, Everardi, Claudii*; sigue, tachado: *Provinciae Germaniae*.

tem concedendi usum dictorum librorum^h iis Rectoribus quibus in Domino magis necessarium existimaverintⁱ pro ratione locorum aut^j aliarum circumstantiarum.

Cum autem constet quo loco habita sint a Patre nostro Ignatio, sanctae memoriae, scripta Erasmi et Ludovici Vivis (licet fortasse nondum eo tempore prohibita essent), propterea nec nobis videntur alio loco in Societate nostra^k habenda, quamvis alioquin^l iis^m uti liceret. Atque ita ab iis Nostri abstinebunt, nisi si quibus interdum eorum usus ad maiorem gloriam Dei videretur esse necessarius, idque Praepositorum Provincialium iudicio atque permissu, quem in finem illa separatim aliquo in loco servari poterunt.

Obscenorum librorum, quales sunt Catulli, Tibulli, Propertii, plerique ab Ovidio conscripti, Plauti, Terentii, Horatii, Martialis, Ausoniiⁿ, Galli, usus non permittatur nisi maturis, quique eis sine periculo ad studia litterarum humaniorum promovenda uti poterunt. Nulla autem ratione scholasticis nostris quocumque praetextu permittantur, ac ne aliis quidem etiam magistris, quorum puritati aliquid labis^o aspergi posse dubitaretur, exceptis tamen eiusmodi^p libris qui vel iam expurgati essent aut in posterum expurgarentur. Virgilii vero Priapeia et alia eiusmodi epigrammata aboleantur prorsus.

Reliqui omnes libri, quocumque idiomate conscripti, sive carmine sive soluta oratione, qui^q amatoria et impura continent, nemini prorsus concedantur.

Ac cum etiam inter scriptores librorum spiritualium, licet pii^r, inveniuntur qui tamen Instituti nostri rationi minus videntur congruere, propterea non permittentur passim et sine delectu, sed ea tantum qua superius dictum est ratione: quales sunt Taulerius^s, Rusbrochius^t, Rosetum^u, Henricus Herp^v, Ars serviendi Deo, Raimundus Lullus^x, Henricus Suso^y, Gertrudis^z et Mectildis^{a'} opera et alia huiusmodi.

Nihil vero horum librorum uspiam servetur in nostris collegiis, nisi ex Praepositi Provincialis^{b'} sententia, cuius erit decernere quinam et in quibus locis servandi sint, quosve ex his libris Rectores suis subditis legendos permittere debeant. Neque tamen permittent usum horum librorum nisi pro eo tempore quo necessarium iudicabunt.

Qui autem libri aliquibus e Nostris permittentur, non habeantur in bibliothecis, ac ne iis quidem sive publicis locis sive cubiculis^{c'}, ubi ab aliis legi possint.

Denique Provinciales suo tempore Praeposito Generali significabunt quinam libri prohibiti in quocumque loco servantur, quamve facultatem Rectoribus concesserint^{d'}.

^h G l. d. || ⁱ FG -verint corr. sobre -bunt tachado; G existimabunt || ^j G et || ^k FG y G añaden esse || ^l G alioqui || ^m FG illis || ⁿ R Antonii; la coma que sigue, sólo en G || ^o FG aliqui labi || ^p R huiusmodi || ^q FG quae; G que || ^r R y FG (licet p. i.) || ^s G Taulerus || ^t R Rushochius || ^u G Rosetus || ^v FG Erpius || ^x R y FG Lulus || ^y G H. S. antes de Rosetus || ^z FG Geltrudis || ^{a'} G G. opera et Mectildis || ^{b'} FG tachado gen entre Praepositi y Provincialis; G nisi P. [sic] Provincialis || ^{c'} G om. sive cubiculis || ^{d'} G concesserit.

2.

CARTA DEL P. PEDRO DA FONSECA AL P. LEÓN HENRIQUES¹, PROVINCIAL DE PORTUGAL, SOBRE EL P. CORDESES²

Hológrafo inédito³, con correcciones autógrafas; en ARSI, *Lus.* 62, 39rv, 40v.

Coimbra, 40 junio 1566

Muy Rdo. en Christo Padre, Pax Christi.

Nesta serei breve por causa da disposição corporal, porque oje faz 17 dias que me derão humas terças tam fortes que cheguavão hos frios a seis e sete horas; quis Nosso Senhor que ja me tem faltado tres vezes com duas sangreas e huma purga, posto que não estou ainda seguro de todo.

Quanto ao modo de proceder deste collegio se me offrece escrever a V. R. como se poem grande observantia na guarda do silencio, e se dão grandes poenitencias por se não guardar com perfeição e exacção. Hos irmãos não tomão bem tanto aperto e parece-lhes nova cousa levar-se este estilo e falão niso, e na verdade parece este modo de silencio e este nome de silencio tam repetido e entoado^a fora do costume da Companhia.

Também se me offrece fazer muito mal a esta casa ho pouco credito que o P.^o Antonio Cordeses mostra ter de todo ho de qua, ho que creio que todos sentem nelle porque quasi em cada pratica assi publica como familiar fala alguma cousa a este proposito. Donde nace dizer algumas proposições que escandalizão, como foy huma que hum irmão contou, scilicet que hos da Companhia de qua são como craustais em comparação dos de laa; e outras muitas que lhe eu ouvi a este tom, como forão que não parecião religiosos hos desta casa, e que parecião leigos, e falar muitas vezes em si, e em seu recolhimento, e fazer mao rosto a qualquer bom tratamento dalguns mal despostos et similia. E ho que é mais, dizer logo ao principio de suas praticas, que começou fazer aas sextas feiras, que se tratava pouco das virtudes, e avia alguns que tinhão pouco desejo delas; e que não deçia ao particular da soberba, dando a entender, que por não chegar ao vivo e tocar no que se poderia claramente entender. Ho que não exasperara tanto se se não dissera a tempo que não avia ainda rezão pera elle ter conhecida ha casa, e não fora bem sabido quanta virtude aa nella^b. Também hum dia, ouvindo que hum professo^c ante de fazer profissão não

^a enjado *ms.* || ^b nella *sobre la línea*; *tachado* nesta casa || ^c *mrg* estera el P. Don Ignacio [Azevedo], el qual algunos meses immediatos a la profesión andava predicando y biviendo de lymosna

¹ Sobre Fonseca y Henriques cf. RODRIGUES, I, I, 457, 443-449.

² Para las circunstancias en que se escribió la carta y la crítica que merece cf. *supra*, p. 82-85.

³ Aunque el documento, que sepamos, sea inédito, usó algunos párrafos de él el P. RODRIGUES, II, I, 276.

pedira mais que hum dia esmola por vir de fora quasi aa bescpora de quando avia de fazer profissão, disse perante muitos: Assi se dipensa qua com has constituições. Mas quietou-se com lhe diserem que ho P^o. Mirão fora ho que dispensara neste caso, dizendo assi: Ho P^o. Mirão, bem estaa.

Também se me offrece avisar como hum dia em hum a pratica ^d deprimio tanto a oração vocal que muitos ficarão confusos. E todo seu negocio é sem differença de condições nem partes naturaes meter a todos em oração mental, e dar-lhe pontos de meditações fora dos exercicios, do que ho P^o. Gonsalo Alvarez poderá mais miudamente dar relação. Louva muito as abstinencias e oração antiga de Gandia e ^e diz que hos daquele tempo se davão muito ao livro chamado via spiritus ⁴ e cousas que vão segundo creio fora do spirito da Companhia.

E com exemplo mostra tudo isto, porque nunca sae do cubiculo em todo dia, senão a comer, dizer missa e alguma outra cousa necessaria. Com ho qual recolhimento me parece que se defrauda muito ho recolhimento dos particulares, hos quais então se recolhem mais quando podem mais frequentemente ser vistos do superior fora dos cubiculos.

Algumas outras cousas avia que escrever acerca disto, mas eu não estou pera mais. Estas escrevo a V. R. pera que veja ho que se lhe pode avisar acerca de tudo, porque hos remedios que são façeis aos principios, se fazem cada vez mais difficultosos. Huma cousa todavia não deixarei de dizer por me lembrar agora e parecer muito fora do modo da Companhia, e hé que me dezia elle hos dias passados (creyo que presente ho P^o. Pedro Gomez ⁵ e não sei se ho P^o. Molina ⁶) que no dormitorio não se avia de falar muito nem pouco ainda em cousas necessarias, senão que quando hum quisesse alguma cousa doutro ho avia de chamar fora do dormitorio e ahi lhe dizer brevemente ho que quisesse. E instando-lhe eu que isso nunca se fezera na Companhia, me disse elle que assi se avia de entender a regra do silencio, e que não se punha no dormitorio ho titulo « Silentium » como no refeitório, por ser cousa per se nota como consta de todas as outras religiões. Por onde me pareceo que falasse elle nisso a V. R., como me disse que avia de fazer; não sey se lho disse, mas sospeito que não, porque creyo

^d *sigue* disse tachado || ^e diz - ao *añadido sobre* e ho tachado.

⁴ Como se ve en el aparato, Fonseca escribió al principio: *Louva muito as abstinencias e oração antigua de Gandia e ho livro chamado via spiritus*. Pero luego, mediante la añadidura de unas palabras, retracta que alabara en la actualidad el libro, y afirma solamente que se leía en Gandia en aquel tiempo, cuyas abstinencias alababa.

⁵ Parece referirse al P. Pedro Gomes, cuya biografía da RODRIGUES, II, I, 58 n. 1.

⁶ Se refiere al famoso Luis de Molina, profesor, a la sazón, de filosofía en Coimbra. Ibid. I, I, 458.

que ho^f vi depois como conuenço em ha regra^g não se aver assi de entender, por não falar depois mais nisso.

Nosso Senhor de a V. R. muito de seu divino amor, em cujos sanctos sacrificios e orações muito me encomendo pedindo sua benção. Oje 10 de junho de 1566.

Filius indignus, P^o da Fonseca.

Ao muito Rdo. em Christo P^o. ho P^o. Leão Anrriquez, praeposito provincial da Companhia de Jesu em Portugal^h.

3.

CARTA INÉDITA ¹ DEL P. ANT. RAMIRO ² AL P. EV. MERCURIANO SOBRE LA ORACIÓN DEL P. ANT. CORDESES. FRAGMENTO

Autógrafo en ARSI, *Hisp.* 120, 311v-313r

Toledo 2 abril 1574

33. Quanto a la práctica, le representé que mirasse que este modo havia hecho mucho daño en la provincia de Aragón³, causando alguna división de espíritu y de modo de proceder; y que los que seguan este modo se llamaban los spirituales y a los otros no, y que de aquí se havia pegado el espíritu de cartuxa y aborrescimiento de ministerios en aquella provincia; y que esto no me lo havia dicho el que le contradixo en Barcelona, sino uno que era muy hijo suyo en aquella provincia y muy spiritual⁴; y que el P. Francisco, quando passó por Barcelona, hizo una plática públicamente contra este modo que él enseña, y que así lo entendieron todos; y que advertiesse que, si con este modo entrava en esta provincia [de Toledo] el espíritu de cartuxa, que por

^f ms. ho ho, el primero tachado || g ha regra añadido; tachado isto || ^h nota de archivero coetáneo Coimbra 1566. Do P^o Po do [sic] seca de x de junho. R[esposta] a 16 de julho 66.

¹ La carta ha sido ya utilizada por el P. I. Iparraguirre, art. cit., *Manresa*, 22 (1950) 353, y antes por ASTRAIN, III, 184-185, que incluso transcribe algunas líneas de ella; pero no sabemos que hasta ahora se haya publicado el trozo íntegro.

² El P. Antonio Ramiro fue elector en la tercera Congregación general, tenía entrada con Felipe II y se mostró fiel al P. Aquaviva en los intentos de separar de él a las provincias de España. Cf. ASTRAIN, III, 5, 372, 422.

³ Recuérdese que Cordeses fue por segunda vez su provincial de 1568 a 1573.

⁴ El mismo Ramiro dice un poco más adelante, en el n^o 36, fol. 312v: «El compañero de que antes dixé era el P. García». Parece tratarse del P. Angel García de Alarcón, al que Cordeses mismo llamó «su compañero». Cf. YAGUAS, I, p. XII.

causa de haver algunos desgustos etc., que no bastaría él a remediarlo, ni diez personas de las más principales que embiasse nuestro Padre General de toda la Compañía; y que en esta misma provincia, en el collegio particularmente de Plasencia trató^a el P. Baptista de un modo como éste de oración, y se veía que hacía los hombres intractables y que se inclinaban poco a los ministerios, y haziéndolos con poco amor habían poco fruto, y que por esta causa le llevaron a Roma^a; y que en la provincia de Castilla comenzó muchos años ha este modo, y yo agora diez y seyes o diez y siete años oý hazer pláticas públicamente contra él al Padre Doctor Araoz^a.

34. Y más, que esto era contra la voluntad... expressa de nuestro Padre, porque yo sabía de un Padre de mucho crédito que se lo había consultado en Roma^a, y que dixo que no le contentava...

41. Al fin, quedándose él en su opinión, me tornó a llamar, habrá siete o ocho días, y me quiso otra vez persuadir, y me dixo que, aunque a él le habían dado gran batería de la provincia de Aragón sobre este modo, que al fin nuestro Señor había respondido por él; y que, aunque el P. General pasado hizo una exhortación en Barcelona^a contra él, pero después, comunicando con él su modo, le dixo el mismo Padre que lo tenía por bueno; y que, aunque es verdad que después de esto hizo otra exhortación contra él en Valencia, mas que esto fue

^a en el - trató *añadido sobre la línea* ||

^a Se refiere al caso singular del P. Juan Bautista Sánchez, eficazísimo predicador un tiempo al estilo de Savonarola, y que, como éste, defendía sus excandescencias en el púlpito afirmando que «no había estado en su mano dejar de decir aquello». ASTRAIN, II, 495-496, 509-510. Era muy dado a la contemplación y apreciador de los cartujos sobre los jesuitas, y decía que su espíritu había sido aprobado por el B. Juan de Avila, «que valía por cuatrocientos». Borja le llamó a Roma para enderezarle, y lo lograron efectivamente las exhortaciones del P. Juan Fernández. Murió en la ciudad eterna el 26 de noviembre 1572. Ibid., 493, 496. - Que en el colegio de Plasencia quedaran ciertos vestigios de eremitismo, no es extraño; el mismo Borja había pretendido edificarse allí en 1554 una ermita; en ese colegio fue rector de 1555 a 1562 el P. Martín Gutiérrez, y allí predicó el P. Bautista. Ibid., 446, 470, 495.

^b Por tanto entre 1557-58, cuando Borja escribía para la 1ª Congregación general su postulado de más penitencias y oración por regla, y cuando exageraban esa tendencia algunos de sus discípulos, como el P. Bustamante. Ibid. 446-449.

^c Probablemente el P. Angel García de Alarcón, como dijimos en nota 4.

^d La comitiva del cardenal Bonelli, legado de Pío V a Felipe II, en la cual iba (como es sabido) Borja, pasó el verano de 1571 por Barcelona y Valencia. Cf. L. von PASTOR, *Geschichte der Päpste*, VIII (Freiburg im Br. 1920) 581-582.

porque el P. Polanco y el P. Mirón se lo persuadieron, y que no fue tampoco tan contraria a este modo la dicha exhortación; y que el modo del P. Baptista era muy distinto, pero que no era tan malo como algunos piensan ^a, y que él sabía que el P. General pasado [Borja] andava en él, y el P. Nadal ¹⁰, y también creo que me dixo el P. Plaça ¹¹; y que el P. General pasado había dicho a uno que yva por este modo: — Mirad, meditat como una Avemaría al principio de la oración para poder dezir con verdad que havéys meditado, para que satisfagáys a los de la Compañía, y lo demás del tiempo estaos en este modo. Mas yo no lo creo ¹².

42. También me dixo que él había conferido con Vuestra Paternidad este modo que él enseña, con toda llaneza y simplicidad ^b; y que, aunque al principio estuvo recatado nuestro Padre, porque le habían mal informado, pero después le dixo dos veces que, si no era más que aquello, que era bueno, y que en Roma había muchos Padres a los quales les parecía bien, y uno dellos era el P. Polanco ¹³, aunque al principio era de contraria opinión. Yo le repliqué que quizá no había informado ^c muy a la larga a Vuestra Paternidad, o que lo aprobaría quanto tocava a él, mas no para que lo enseñase a otros ^d. Es verdad que yo, lo que yo creo es que, como él está apasionado con este su modo, que todo le parece que es en su favor, al modo que le parece que él no añade nada sobre el modo de nuestro P. Ignatio.

b con - simplicidad *id.* || c dos palabras tachadas || d o que - a otros añadido

^a Lo dice del método de oración, no de las extravagancias de este Padre en sus sermones ni de su profetismo visionario. Por lo demás, no sabemos con precisión en qué consistía aquel método.

¹⁰ Que el P. Nadal combinó en su espiritualidad los *Ejercicios* de S. Ignacio con muchos rasgos del Areopagita, del B. Ramón Lull y sobre todo de la escuela franciscana, lo ha expuesto eruditamente el P. M. Nicolau S. I., *Jerónimo Nadal. Obras y doctrinas espirituales* (Madrid 1949) 413-431.

¹¹ Alusión al P. Dr. Juan de la Plaza, rector de Granada y provincial luego de Andalucía y del Perú. En el Colegio Máximo de Oña, ms. 36.780, se conservan unas *pláticas* suyas sobre la oración, en las que expone las tres vidas en forma bastante semejante a la de Cordeses. Compárense C. M. ABAD S. I., *Pláticas del P. Juan de la Plaza*, en *Manresa*, 16 (1944) 40-57, y M. NICOLAU, *obr. cit.*, 336 n. 24, con el *Tratado de las tres vidas*, cap. III y IV, en *Yanguas*, I, 6-14.

¹² Creemos que tenía razón Ramiro en no admitir la *forma de expresión* puesta aquí en boca del santo; cuanto al grande aprecio que Borja, como S. Ignacio, hacía de la contemplación infusa dentro de la Compañía y de los *Ejercicios*, la cuestión es muy diversa, y en ella daríamos razón a Cordeses.

¹³ Sobre la antítesis de Polanco con Mirón, y el afecto de Cordeses por el primero, cf. lo dicho antes, p. 99 102.

4.

ADAPTACIÓN DEL P. CORDESES PARA LA PROVINCIA DE TOLEDO
DE LAS NORMAS DEL P. MERCURIANO. 1575¹Copia oficial inédita² enviada a Roma, en ARSI, *Congr. 41*, 200rv.*Sobre la prohibición de los libros ordenó el Provincial³ lo que se sigue*

El cathálogo de los libros prohibidos en España⁴ se observe, y no se demande licencia ninguna para usar de los tales libros, ni la licencia del papa se estienda a los tales.

De los libros que están prohibidos por el cathálogo romano⁵, aquellos que contienen heregías no se tengan en manera alguna, ni se demande licencia, ni la bulla del papa se estienda a los tales libros.

De los libros qu' están prohibidos por el cathálogo romano, aquellos que no traten de religión, aunque sean de autores herejes, su pueden retener, por la facultad de la bulla del papa Gregorio XIII. Pero pónganse aparte en cada collegio y casa, y estén devaxo de llave muy guardados. Los Rectores podrán conceder el uso destes libros, pero no lo concedan sino por necesidad, y a personas de mucha confianza.

Las obras de Erasmo que no están prohibidas, y las de Luys Vives, se tengan de la misma manera aparte y devaxo de llave. Los Rectores podrán conceder el uso dellos por necesidad, y a personas de mucha confianza.

Los libros que contienen cosas obscenas, quales son Catullo, Tibullo, Propertio, Plauto, Terentio, Horacio, Marcial, Antonio Gallo⁶, y las obras de Obidio, excepto de rictibus⁷, de Ponto y Metamor-

* sic por tristibus ||

¹ El documento no lleva fecha, pero va incluido entre otros que se refieren a los años 1574-1575 y a la provincia de Toledo. Empieza en fol. 193r con el título: *Los mandatos o ordenaciones de Nuestro Padre General Everardo Mercuriano que vinieron desde el principio del año 1574.*

² Inédita como pieza completa. La parte relativa a las lecturas espirituales la reproducimos por primera vez en *Lecturas*, 45-46.

³ Cf. nota 1.

⁴ Se refiere al *Catálogo* de la Inquisición española de 1559, como está explicado supra, p. 95-96.

⁵ Entiéndase de S. Pío V. Supra, ibid.

⁶ Es extraño que Cordeses reproduzca, como el registro de la curia general, la lectura errónea *Antonio* en vez de *Ausonio*, pues la copia de la Ordenación del P. Everardo que se halla en este mismo cuadernillo, aunque imperfecta en otras cosas, lee bien « Ausonii Galli », fol. 198v.

phoseos, y otros semejantes, ahora sean en latín ahora sean en romance, se tengan de la misma manera aparte. Si algunos destos estubiesen purgados, se podrán tener en público. El uso destos libros en ninguna manera se permita a nuestros escolares, ni aquellos de quien se tema que podrán recibir daño dellos. A los de mucha confianza podrán conceder los Rectores el tal uso para aprovecharse en el estudio de la humanidad.

La Priapeya de Virgilio y otras epigramas semejantes del todo se quiten y no se tengan.

Las obras de Rusbrachio, Ramón^b Lull de amico et amato y otras del mismo que tratan cosas espirituales⁷, santa. Ángela de Fulgino⁸, Gertrudis, Metildis, las revelaciones de sancta Brígida y el libro de Melquíades⁹, Arte de servir a Dios y Thaulero¹⁰ se quiten del todo, y no se tengan en casa o colegio alguno, por no quadrar con nuestro Instituto. Podránlos vender, hallando quien los compre.

Las obras de Enríco Suso y las de Savanarola¹¹, los Abecedarios de Ossuna, el concilio coloniense¹², S. Juan Climaco y Roseto, se guarden aparte cerrados con llave, en Toledo, Alcalá, Murcia y Plascencia. Los otros colegios y casas que los tubieren, los embíen a una destas quatro casas. No se recogen porque se juzgen [sic] por malas, sino por no quadrar con nuestro Instituto.

^b sigue tachado Tullio || e la coma incierta en el ms., pero necesaria

⁷ Mercuriano había puesto a R. Lull, pero sin especificar obra alguna. Del libro *De amico et amato* existía una edición latina de A. G. Brocar, en Alcalá 1517. Probablemente Cordeses se refiere a ella. Cf. *Lecturas*, 45 n. 5.

⁸ Advertimos ya supra, p. 97, que ésta es añadidura de Cordeses a los nombres de Mercuriano.

⁹ Como dijimos arriba, p. 97-98, Cordeses cita bien la edición de Toledo 1505, que decía *Melchyadis*, pero ésta había equivocado ese nombre por el de Mechtlydis. Se trata del *Liber spiritualis gratiae* de esta santa.

¹⁰ El poner aquí a Taulero puede parecer contra nuestra afirmación de que Cordeses no nombra a los autores prohibidos por la Inquisición española, como Herp y *Via spiritus* etc. (supra, p. 95-96). Pero no lo es, toda vez que el catálogo de Valdés sólo pone las *Institutiones* de Taulero, no las cartas, sermones y otros escritos, y aun las *Institutiones* las pone « en romance ». Cf. Reusch, *Die Indices*, 236. Cordeses parece censurar todas las obras.

¹¹ Savonarola no figura en Mercuriano. En el Catálogo de Valdés están algunas de sus obras, como la explicación del Padrenuestro. Cordeses mira, por lo visto, a todas.

¹² Edición de Gropper, 1538; cf. supra, n. 102.

5.

LECTURAS DEL REFECTORIO EN EL COLEGIO ROMANO
LOS DÍAS DE SOLEMNIDAD. HACIA 1580¹

Copia oficial en el libro *Consuetudinum lib. I*. Archivo de la Univ. Gregoriana
ms. 140, 82rv

Trattati che si leggono in refettorio in diversi solennità del anno^a.

Mense ianuarii.

1. In Circumcisione, mane: sermo sancti Bernardi de festo; vesperi: eiusdem *Super cantica*, « oleum effusum ».

2^b. In renovatione votorum²: sancti Bernardi *De vitio ingratitudinis*; 2º eiusdem *Super ecce nos reliquimus*.

[3]. In Epiphania: sancti Bernardi primus, secundus, tertius.

[4]. In festo sanctae Agnetis [die 21]: sermo sancti Ambrosii.

[5]. In festo sancti Vincentii [die 22]: [eius vita] per Metaphrasten³.

[6]. In conversione sancti Pauli [die 25]: sermo sancti Bernardi.

Mense februarii.

[7]. Sancti Ignatii [antioch., die 1]: [eius vita] per Metaphrasten, tom. 2 Lippomani, f. 1⁴.

[8]. In Purificatione B. Virginis: sermo sancti Bernardi.

^a De otra mano || ^b en adelante cesa la numeración.

¹ Como dijimos en el artículo, p. 103, el código se empezó en 1568 y fue aprobado en 1584 por el P. Aquaviva. Omitimos la identificación de los sermones en *Migne* por ser, en general, conocidos, y porque muchos se toman a través de las grandes obras de Lippomano y Surio, como aparecerá en seguida. Esto vale en especial para S. Pedro Damiano, no para S. Bernardo.

² Los jesuitas que no han hecho aún los últimos votos renuevan los hechos después del noviciado dos veces al año. En el Colegio Romano del siglo XVI los días ordinariamente elegidos eran el 1º de enero (la Circuncisión) y la Magdalena (22 de julio). Cf. MHSI, *Pol. Compl.*, II, 123, 188. Pero como a veces se elegían otros días, por ejemplo el 4 de enero o el día de la Epifanía (ibid., 684, 593), por eso este catálogo no determina el día del mes.

³ Como se ve más adelante, nota 4, la lista se refiere a las *Vidas* de los santos de la copiosa colección de L. LIPPOMANO, *De vitis sanctorum* (Venetiis 1551-1560, 2ª ed. 1574). Algunas veces, como ésta de S. Vicente, en vez de citar a Lippomano, cita al autor que éste reproduce. Así aquí, pues Lippomano en ed. de 1574, I, 159v, pone expresamente: *authore Simeone Metaphraste*.

⁴ Así en ed. de 1551. En la de 1574, I, 239v, indicando es la de Metafraste.

Mense martii.

[9]. In festo sancti Thomae de Aquino [die 7]: eius vita per Laurentium Surium ^a.

[10]. In festo Annuntiationis: sermo sancti Bernardi *ut inhabitet*, praetermissis nonnullis in principio; deinde Petri Damiani de Annuntiatione, 8 tom. Lippomani ^a.

Mense maii.

[11]. In inventione sanctae Crucis [die 3]: historia per divum Paulinum Nolanum, apud Lippomanum ⁷.

Mense iunii.

[12]. Nativitas sancti Ioannis Baptistae [die 24]: apud Lippomanum, 378 ^a.

[13]. In vigilia apostolorum [Petri et Pauli]: sermo sancti Leonis.

[14]. In festo apostolorum: eorum vita per Egesippum ^a; 2º sermo sancti Chrysostomi; 3º sermo sancti Bernardi, mane et vesperi.

[15]. Commemoratio sancti Pauli [die 30] ^c.

Mense iulii.

[16]. Visitatio [die 2] ^d.

[17]. Sanctae Mariae Magdalenae [die 22]: sancti Bernardi. [cf. supra 2 ianuarii].

Mense augusti.

[18]. Vincula sancti Petri [die 1]: sanctus Ioanes Chrysostomus, *De catenis*.

[19]. Beatae Virginis ad Nives [die 5] ^e.

^c *falla la lectura* || ^d *id.* || ^e *id.*

^a Surio tiene esta vida en su monumental *De probatis sanctorum historiis*, II (Coloniae 1576) 110-120. Está también en la 2ª ed. de Lippomano, II, 21r-24v.

^b Lippomano puso para el 25 de marzo dos homilias de la Anunciación, una de S. Andrés Cretense y otra de S. Juan Crisóstomo. Cf. II, 112v-116v. Pero en el tomo VIII de suplementos añadió ésta de S. Pedro Damiano, pasada a Surio, VII, 207-210.

⁷ También esta relación de S. Paulino la añadió Lippomano en el tomo de suplementos, pues en la fiesta del 3 de mayo pone las de S. Ambrosio, Sozomeno, S. Efrén, S. Juan Damasceno y S. Pedro Damiano (III, 17v-20r).

^a En la 2ª ed., III, 250v-253v, con el relato de Metafraste y dos homilias de S. Juan Crisóstomo.

^e Es la que está en Lippomano, III, 271rv, y a ella sigue el panegírico del Crisóstomo que se pone en 2º lugar, ibid. 274v-275r.

[20]. In Trasfiguratione Domini [die 6]: sermo sancti Leonis, fol. 89¹⁰.

[21]. In die sancti Laurentii [die 10]: sancti Leonis, sancti Augustini.

[22]. In Assumptione: sancti Bernardi; sancti Ioannis Damasceni, vesperi, Lippomanus, 272¹¹.

[23]. In decollatione [Sancti Ioannis Baptistae, die 29]: apud Lippomanum, 122¹².

Mense septembris

[24]. In Nativitate [B. Mariae]: Petrus Damianus¹³, sanctus Bernardus.

[25]. In festo Exaltationis [sanctae Crucis, die 14]: Petrus Damianus, Lippomanus, 8 tom., 346¹⁴.

[26]. In festo sancti Michaelis: Petrus Damianus.

Mense octobris.

[27]. In renovatione studiorum [die 1]: sanctus Bernardus *Super Cantica*, serm. 35 et 36: « si ignoras te, oh pulcherrima ». Deinde legatur vita R. Patris Ignatii¹⁵.

Mense novembris.

[28]. In festo omnium Sanctorum: sancti Augustini, sancti Leonis.

[29]. In die sancti Martini [die 11]: sanctus Bernardus.

[30]. Sanctae Catharinae [die 25]: [eius vita] per Metaphrasten, apud Lippomanum¹⁶.

[31]. Sancti Andreae [die 30]: eius vita per presbíteros, apud Lippomanum¹⁷; sermo sancti Bernardi *De festo divi Andreae*.

¹⁰ Este fol. 89 no es ni de Lippomano ni de Surio, sino del volumen de obras de san León.

¹¹ La relación del Damasceno, tomada de Metafraste, está en esa página de la 1ª ed. de Lippomano. En la 2ª, en fol. 211r-213r.

¹² El comentario es también aquí de Metafraste, al que siguen, como en éste, una homilía del Crisóstomo y otra de S. Andrés Cretense (III, 298r-305v).

¹³ Ibid., IV, 39r-42v, hay tres sermones de S. Pedro Damiano sobre la Natividad.

¹⁴ Así en 1ª ed.; en la 2ª, IV, 73v-74v. Empieza « De virga lesse », y termina con el himno del mismo S. Pedro Damiano *Unica spes hominum*.

¹⁵ Sin duda la primera ed. latina de Ribadeneira, pues la de Maffei no se imprimió hasta 1585.

¹⁶ En LIPPOMANO, 2ª ed., VI, 185r-187v, tomada de Metafraste.

¹⁷ *Passio S. Andreae Apostoli per presbyteros et diaconos ecclesiarum Acaiae*, ibid., 197r-198v. Pero las homilías no son de S. Bernardo, sino del Crisóstomo y de S. Pedro Damiano.

Mense decembris.

- [32]. In Conceptione B. Virginis: Petrus Damianus.
 [33]. In adventu: sermones sancti Bernardi de adventu; 2º sancti Bernardi *Super Cantica*: « incipit ardorem »; 3º Super « missus est ».
 [34]. In festo Sancti Thomae apostoli [die 21]: Vita et miracula apud Petrum Damianum.
 [35]. † Per tres dies ante Nativitatem: sermo sancti Bernardi *De vigilia Nativitatis*.
 [36]. In Nativitate Domini: sancti Leonis, mane; vesperi, sancti Bernardi primus, 2º, 3º et 4º per totam octavam.
 [37]. In festo sancti Stephani [die 26]: sermo Sancti Fulgentii.
 [38]. In festo sancti Ioannis [Evangelistae, die 27]: Petrus Damianus, 8 tom. Lippomani¹⁸.
 [39]. Sanctorum Innocentium [die 28]: sancti Chrysostomi, sancti Bernardi, sancti Augustini.

In festis mobilibus.

- [40]. In dominica Septuagesimae: sermo sancti Bernardi de tempore.
 [41]. Feria quarta Cinerum: sermo 1º, 2º sancti Bernardi.
 [42]. Dominica prima Quadragesimae: homilia sancti Gregorii in homiliario.
 [43]. Dominica 2ª: sermo sancti Leonis.
 [44]. Dominica 3ª: homilia Bedae in homiliario.
 [45]. Dominica 4ª: sermo sancti Bernardi *De septem panibus*, inter varios.
 [46]. Dominica de Passione: *Meditationes* Granatae lingua vulgari¹⁹ quotidie, et sermones sancti Leonis de Passione quotidie.
 [47]. Dominica Palmarum: sancti Bernardi.
 [48]. Feria 2ª: sancti Leonis.
 [49]. Feria 3ª: sancti Bernardi, incipit « Iesum Nazarenum ».
 [50]. Feria 4ª.
 [51]. Feria 5ª in coena Domini: sancti Cypriani, incipit « Suscitati Lazari ».
 [52]. Feria 6ª: sancti Chrysostomi *De cruce et latrone*, tom. 3.
 [53]. Sabbato: sermo 2º sancti Augustini *De Paschate*.
 [54]. Dominica sancta Resurrectionis: mane, sancti Leonis; vesperi, sancti Bernardi.

† tachado y raspado in festis mobilibus || g una señal hacia la lectura del día ant.

¹⁸ El sermón *Hodie dilectissimi* de S. Pedro Damiano sobre S. Juan Evangelista, añadido al tomo VIII de suplementos de Lippomano, pasó a Surro, VII, 1025-1030.

¹⁹ Ya notamos en *Lecturas*, p. 9 n. 3, que S. Ignacio mismo promovió la lectura en Italia de las obras de fray Luis de Granada.

[55]. Sermones sancti Leonis in sequentibus.

[56]. Feria 5^a, in albis^h: homilia Origenis *De Magdalena*.

[57]. In die Ascensionis: sancti Leonis, sancti Augustini, sancti Bernardi.

[58]. In die litaniarum: sancti Bernardi.

[59]. In festo Pentecostes: sermo sancti Leonis.

[60]. Feria 5^a de Sanctissimo Sacramento [Corpus Domini]: beati Laurentii Iustiniani per octavam²⁰.

^h ms. in altis.

²⁰ Se trata del *De Christi corpore sermo devotissimus*, que más bien que un sermón es un verdadero tratado. Cf. Divi LAURENTII IUSTINIANI *Opera omnia* (Venediis 1606) 304r-311v.

II. - TEXTUS INEDITI

NEKROLOGE SCHWEDISCHER JESUITEN

JOSEF TESCHITEL S. I. - Rom.

SUMMARIUM. - Prima vice in lucem eduntur necrologia septem Patrum et unius Fratris laici S. I. e regno Sueciae provenientium. Qui textus, ad istorum ieiuna curricula vitae anno elapso a nobis edita, addunt quae de ingenio moribusque eorum memoriae tradita sunt.

Im Artikel *Schweden in der Gesellschaft Jesu*¹ wurde anhand der Kataloge der Lebenslauf von 21² Jesuiten schwedischer Abstammung dargestellt. Von einem Laienbruder, Andreas Jonas, wurde auch der Nekrolog im Wortlaut veröffentlicht³.

Ausserdem sind aber noch acht, meist kürzere, Nekrologe im Römischen Archiv der Gesellschaft Jesu vorhanden, die ein lebendigeres und anziehenderes Bild darbieten als die naturgemäss nüchternen und trockenen Lebensläufe. Nur einer dieser Nekrologe ist einem Laienbruder gewidmet und zwar Ulrich, dem jüngeren Bruder des Andreas Jonas; die anderen sieben handeln von Priestern, deren Leben und Wirken ja mehr die Aufmerksamkeit auf sich zieht und mehr Gelegenheit bietet zu erwähnenswerten Taten.

Überdies sind ausführlichere Nekrologe in der Gesellschaft Jesu nicht vorgeschrieben, wohl aber ist der Tod jeden Mitgliedes, auch der Novizen, nach Rom zu melden und in der betreffenden Ordensprovinz in allen Häusern zu verkünden, damit auch die Suffragien für die Seelenruhe des Verstorbenen verrichtet werden. In die Jahresbriefe ist ein Summarium vitae aller Verstorbenen aufzunehmen, das wenigstens Name und Vorname eines jeden enthalten soll, ferner Vaterland, Daten der Geburt und des Eintrittes, Grad und die hauptsächlichlichen Aemter in der Gesellschaft. Ausser diesem braucht nichts hinzugefügt werden, wenn nicht von ausserordentlichen Tugenden zu berichten ist. Überdies wird betont, dass übertriebene Lobsprüche durchaus zu meiden sind⁴.

¹ AHSI 21 (1952) 329-343.

² Ein weiterer hat in diesen Quellen keine Spuren hinterlassen: « Augustinus Selbeck. Factus Religiosus Soc. Jesus 19 Octobr. 1581. Inde bis egressus est. » So im: *Catalogus Alumnorum Pontif. Bransbergensis... Seminarii*, S. 8 (*Fondo già al Gesù*, 1379, fasc. 3, n. 12).

³ S. 341-342.

⁴ Instruktion des P. Generals Mutius Vitelleschi: De modo scribendi vom 19. August 1623. (ARSI, *Instit.* 117, ff. 249-261). Caput XI. De summariis defunctorum. (ff. 260v - 261). - Ausführlicher berichtet über Nekrologien: P. Alfred Poncelet S. I. in seinem Buche: *Nécrologe des Jésuites de la province Flandro-Belge* (Wetteren, Jules De Meester et Fils, 1931). Chapitre cinquième, p. CXLVIII-CLXIV.

TEXT

1. P. ANDREAS GERSIUS

*Rom. 129 II, f. 371.*Lettere annali del Coll.^o di Firenze del 1607 et 1608.

E' morto 'n questo anno del 1608 ⁵ il Padre Andrea Gersio, professore di quattro voti; l'età, anni 50; nella Compagnia, anni 20; Sueco di nazione et alunno già del Collegio Germanico in Roma. Si crede ch'ei prendesse 'l male per le fatiche prese in una missione ne' luoghi del vescovato di Volterra, ov'egli, con grande utilità di que' populi e soddisfazione del prelado che l'havea chiamato, dimorò con un'altro Padre, et andò, come speriamo, a ricevere di Dio 'l premio di queste et dell'altre fatiche ch'egli in ascoltando massime con grande assiduità e carità le confessioni specialmente di poveri uomini avea sofferte. Tirava a Dio gli animi con una religiosa gravità e mansuetudine, et in Vinezia, ove stette molti anni, et in Firenze, ove due, diede sempre grand'edificazione dentro e fuora. In sua vece sono venuti due nella Compagnia da questo Collegio ⁶.

2. P. IOANNES FLORENTIUS

Litth. 61, pag. 104.

Summariolum defunctorum Domus Professae Vilmensis, 1642.

P. Ioannes Florentius hoc anno ad meliorem vitam transiit, coadiutoris spiritualis officio functus. E Suecia traxit originem et valetudinem adeo solidam, ut inter continuos labores, quos ei temporalium rerum curae afferebant, 72. attigerit annum, in Societate 55. In villis pagisque procurandis minorem, maximam vero aetatem posuit in domestici ministerii administratione. Cibi somnique parcissimus, officii sui curator acerrimus; minimi etiam nutus Superiorum ac imperii executor studiosissimus fuit: adeoque multorum prudentum iudicio dignissimus censebatur, quem iuniores omnes, quos natura ad id muneris idoneos esse voluit, tamquam speculum suarum actionum intuerentur. Crebris ad Deum suspiriis vocem animumque tollebat, quae ab intima hominis sanctitate soli Deo nota proficisci credebantur.

⁵ Die genaueren Dates sind im Artikel *Schweden in der Gesellschaft Jesu* bereits angeführt; wo auch für die folgenden Nekrologien die gewünschten Ergänzungen zu finden sind.

⁶ Weder aus dem Eintrittsregister der Novizen noch aus den Katalogen der römischen Provinz noch aus dem Zöglingsverzeichnis des Germanicum lässt sich feststellen, wer die zwei waren.

3. P. MARCUS LUDOVICUS GRABENIUS

Lith. 61, pag. 685-688.

Compendium vitae Patris Marci Grabenii Societatis Iesu Vilnae
5^{ta} Septembris anno 1680 in Domo Professa defuncti

Pater Marcus Grabenius patre Sueco matre germana e metropoli Sueciae Augustae Vindelicorum patritia familia oriundus Regiomonti in Prussia natalem habuit diem: ubi sub id temporis parens eius a Serenissimo Sigismundo Rege III Poloniarum (cui inter paucos percarus erat) commissarium egit in negotiis Electoris Marchionis Brandenburgici. Ibi quoque iuxta ritum Romanae Ecclesiae dum sacro fonte tingeretur, lustricum illius diem praecipui quique ex aula electorali patrini cohonestarunt. Primam aetatem egit sub pia matris institutione. Exigentibus deinceps ipsis annis literas, earum prima rudimenta in Collegii Pultoviensis gymnasio posuit, parente suo interea vita pie functo. Tandem novis gratiis Serenissimi Principis Ioannis Casimiri (qui deinde post Vladislaum IV ad clavum Regni Poloniarum sedit) in locum demortui patris enascentibus Romam regio commeatu una cum fratre suo Alberto, adhuc sub signis Societatis sancte etiam nunc superstitute, ad ulteriora promovenda studia expeditus est.

Inter hanc sui eruditionem ineundae Societatis Iesu desiderio crebrius stimulatus avidissime illam expetiit atque voti sui compos factus Romae anno salutis 1640 11 Kalendas Augusti religioni nomen dedit, nactus pro tunc ad aedes Divi Andreae in monte Quirinali strenuissimum religiosae vitae instituto [686] rem Reverendum Patrem Ioan-nem Paulum Oliva, nunc feliciter universae Societatis regimen tenentem. Sub quo solida disciplinae religiosae fundamenta iecit. Societati quam intulit mentis vitaeque integritatem nullo impuritatis laesam confinio, quamvis variis probatam occasionibus, eandem ope divina suffragante illibitatum testimonio sui confessarii in tumultu reposuit. Tyrocinio Religionis per biennium ducto religiosisque votis pro more nuncupatis, in Provinciam Lituaniae regredi iussus, in Vilnensi Academia severiora initiavit studia, quae non sine solida eruditione et li- quido ingenii sui documento felicissime ubi decurrit, sacerdotio ibidem est initiatus.

Dum adhuc Aristoteli studeret, accidit ut gravissima febris afflictus omnique vitae ulterioris spe intra semetipsum posita ad mortem rite religioseque obeundam animum verteret. Interea Pater Nicolaus Lancicius⁷, vir notae in Provincia virtutis, adit eum inter praefatas fluctuantem cogitationes summoque aestuantem ardore. Res miral Propheticum spiritu pandit mentem eius Pater Nicolaus iubetque poneret otius sollicitas cogitationes de morte, quam sacerdos in provecta aetate obiturus esset. Eventus praedictioni respondit post annos senos de tri-

⁷ Näheres über ihn siehe: Ignatius IPARRAGUIRRE, S. I., *De P. Lancicii vita spiritali novis illustrata documentis*, AHSI 21 (1952) 60-83 (S. 60, Anmerk. 1).

ginta. Primo sacerdotii anno ad erudiendos adolescentes Caunam missus reperit praedictum Patrem Lancium aliquot ante menses, viva post se opinione in populo insignis sanctimoniae relictā, functum vita⁹. Erga quem peculiari studio et sanctitatis eius privata veneratione proventus, sagaci contentione egit, ut vel exigua reliquiarum de corpore eius potiri posset portione, obtinuitque articulum pollicis necdum satis carne ac pelle sua exutum. Huius deinde digiti attactu in Belgio, Polonia, Lituania, Russia, Prussia, in levandis doloribus variarum aegritudinum thaumaturga divina bonitas patrasse mira visa est.

Detonante tempestate belli Moscho[687]vitici et Suetici in Regno Poloniae et Magno Ducatu Lituaniae, dum socii disponente Superiorum voluntate diversas migrarent in provincias, ne incineratis ab hoste urbibus et aedibus ipsi quoque bustuariis insepelirentur cineribus, Pater Marcus quoque cum altero coaetaneo sibi,⁹ altero grandaevio provectoque meritis et annis Patre Benedicto So¹⁰ neque iam propriis valente viribus, mutato ob liberum passum per oras haeresi infectas habitu, Gedani Hollandicae navi suam committit salutem. In hac navigatione tanta caritatis indicia illi Patri defesso aetatis laboribus prodidit, ut instar unius mancipii ad vilissima quaeque eius officia (qualia circa aegrum sunt complurima) demitteret. Per maritimas civitates eundem seniculum vehiculo manuali deportabat cum socio suo, quam officiositatem mirantibus vehementer haereticis, optimum seniculum parentem suum eousque nuncupabat, donec feliciter Antverpiam, Flandrobelgii caput, attingit.

Illic egregiam indolem praeseferre notatus ad agendum cum proximis, fructuose in arduis quoque rebus, bello in Belgio Hispanos inter ac Gallos ex oriente missioni castrensi addictus est: quam spartam dum strenue una cum aliis Patribus sustinet, accidit ut, dum pro more saucio cuidam e castris Hispanicis, gregario militi lethaliterque icto, in fossa quapiam aurem secreto sacrae exomologesis daret, ab hostili parte plumbea glande e maioris tormenti machina exonerata haud leviter perstrictus appeteretur. Non tamen hic se oculus ex arena tam nobilis palestra expedit. Presso enim interea dolore coeptam paenitentis exomologesim perfecit, ne quidem impatientiae alicuius dato signo. Expedito post hac per sacramentalem veniam moribundo, se totum doloribus immersum animadvertit atque aegre inde subductus longam moram medicinis impedit, donec obducta cicatrice iterato se pristinae restitui[638]eret arenae. Post restitutam sanitatem non prius

⁹ Am 30. März 1653. Beide Nekrologe (*Pol.* 68, S. 295 und S. 302) geben zwar als Sterbejahr 1652 an, fügen aber bei, es sei der Passionssonntag gewesen; dieser aber fiel 1653 auf den 30. März, 1652 jedoch auf den 4. April.

⁹ Sein Name lässt sich nicht feststellen; nach dem Katalog von 1655 waren mehrere Patres in Vilna, die mit P. Markus ungefähr gleichaltig waren.

¹⁰ Sein voller Name ist: Benedictus de Soxo oder Sojo. Seinen Lebenslauf siehe im Artikel: Friedrich STROMMÖLLER, *Jesuitentheologie in schwedischen Bibliotheken*, *AHSI* 18 (1949) 169-194 (S. 181).

de sua statione movit, quam coalita inter Hispanos et Gallos pax Martem ex acie dimisit¹¹.

Polonia interea utcumque a suis malis respirante e Belgio in provinciam redux Germanico idiomate aliquot annos pro concione dixit. Tandem a colonello peditatus Germanici rogatus ad castra, dum strenue suas ibi obit partes, Illustrissimi quoque Michaelis Pac supremi ducis copiarum Magni Ducatus Lituaniae animum erga se rapit. Cuius spiritualibus addictus obsequiis et potissimum per universum exercitum animarum salutem operans, profusam tanti herois experiebatur benevolentiam, ad ultimum obitus sui diem complures in exercitu Illustrissimi sui e variarum haeresum errorumque sectis patrocinio Numinis opitulante eripuit Romanaeque addixit religioni. Sua quoque opera non paucos beata vita fruentes ipse nunc (ut pie creditur) contemplatur, quos vel cruenta Martis alea lethiferis plagis saucios ad medelam animae ei obtulit aut militaris iustitiae rigor ad pro merita scelerum supplicia damnandos expiare iussit.

Erga pias manes peculiaribus flammis addictos peculiari ferebatur commiseratione, quibus non solum plurium precum adminiculo succurrebat verum etiam, ut alios sui moris sequaces relinqueret, opusculum hispanice loquens Latino donavit idiomate, in quo media iuvandarum animarum suggerit¹². Interim valetudine magnis laboribus attrita saepius morbis coepit tentari, et cum extremum sibi diem imminere praesensisset, Vilnam regressus est a latere Illustrissimi, ubi nihil proficientibus medicinarumque suffragiis, ultimis sacramentis rite instructus, cum commendatio animae pro more ageretur, ipsemet pro se solitas respondendi reponebat formulas. Atque pie in Domino Vilnae in Domo Professa 5 Septembris 1680 professus 4 vota obiit. Cui bis parentatum est: semel nostris magno numero suorum ceterorumque religiosorum iusta persolventibus; deinde Illustrissimo Duce frequentibus sacrificiis in sua praesentia suffragante.

4. P. JOHANN FERDINAND KOERNING

Boh. 405, pag. 57.

Annuae literae Collegii Egrensis anno 1687.

Alter a nobis violentia mortis avulsus fuit P. Joannes Körning, miro ac raro divinae providentiae consilio e longinquis Livoniae ac Sueciae terris ad nos perductus. Vir spiritu apostolico plenus, ad lucra animarum sagax, orationis plurimum nec minus afflictionis suimet studio deditus. Solus cum esset, id quod curiosiores observarunt arbitri, in

¹¹ 1659, pyrenäischer Friede.

¹² « Edidit in lucem Praeparationem ad mortem ex Gallico a se versam » (SOMMERVOGEL, III, col. 1645, N. 2.) Dort wird diese Übersetzung zwar dem P. Adalbert zugeschrieben, aber nach dem Nekrolog hat P. de Backer (I, 2220) sie richtig dem P. Markus zugewiesen.

piis ad Deum suspiriis fere totus erat, multum etiam noctis dare solitus orationi. Quam mire et dire corpus suum cruciaret, ipse sui immemor prodidit, quamquam verbis tantum usus late patentibus ad particularia noluerit descendere.

5. ULRICH JONAS

Austr. 150, f. 89v.

Elogia defunctorum.

Secutus est Udalricus Jonas Stokolmii Sueciae oriundus, aetatis suae 52, ex quibus vicennium Deo in Societate consecravit; in qua ante annos octo in temporalem coadiutorem formatus fuit 2. Februarii. Erat vir in SS. Eucharistiam et Caelites pie fervens, laborum patiens, Superiores reverens iisdemque fidelis, osor commoditatum, charitatis eximius vel a natura custos, subridendo eludere solitus, quae aliis stomachum movere solent. Probatus in Marthae obsequiis, viri religiosi etiam apud saeculares nomen explevit. Sic enim de illo dictum est a quodam fide digno: numquam potui oculis usurpare virum hunc sine speciali magnae in religiosa vita perfectionis aestimatione. Uti vixit, ita et pie obiit 7 Decembris¹³.

6. P. ADALBERT GRABENIUS

Lith. 62, pag. 123-128.

Defuncti in Collegio Brunsbergensi anno 1693.

P. Adalbertus Grabenius obiit 18. Iulii, quatuor votorum professus, natus Varsaviae anno 1623 die 23 Aprilis e parentibus nobilitate et christiana pietate claris, binos inter fratres natu maximus. Petrus Grabenius pater illius fuit, natione Suecus, S. R. Maiestatis secretarius ac utriusque iuris doctor, vir exempli recti habitus in aula regia et vel Sigismundo et Vladislao, Poloniae et Sueciae regibus, percharus; e vivis sublatus dum P. Adalbertus vix triennium attigisset. Quem proinde mater superstes, natione Germana, cum aliis fratribus secum e Polonia Augustam Vindelicorum eduxit, unde dein Monachium destinatus prima latinitatis pietatisque posuit accepitque fundamenta. Revocatus postea in Poloniam in Pultoviensi Seminario convictor humaniores literas inchoavit, ad quas continuandas regis impendiis Romam destinatus ubique iam tum in puerili et tenera aetate maturae virtutis reliquis exempla ubique suam secum circumferens innocentiam. Romae degenti et de vitae statu perplexo, cum initio in Capucinorum ordinem pro-

¹³ Er starb am 2. Dezember 1691, nicht am 7., wie der Nekrolog berichtet. Im Jahreskatalog *Austr. 126, f. 457* ist 7 in 2 verbessert und auch der römische Totenkatalog gibt den 2. Dezember an.

penderet, a quodam e Patribus Capucinis Societas ostenditur eamque velut unam indoli suae natam ingredi iubetur.

Admissus ergo anno 1639, 20 Decembris, ab Adm. R. P. Mutio Vitellescho, tyrocinium religiosae vitae ad Sancti Andreae in Quirinali posuit, agente eo tempore Novitiorum Magistro P. Ioanne Oliva, qui postea universam Societatem Praepositus Generalis felicissime gubernavit. Sub hoc solidae virtutis magistro lactis spiritus fundamentis solidissimam deinde religiosae perfectionis molem eduxit. Primum locum in eo habuit pietas, quae quam operosa in illo fuerit, testatur imprimis precationum liber ab eo manu propria conscriptus et constanti devotione usque ad extremum vitae tritus et attritus. Ubi videre licet suos meditationibus, suos missae sacrificio ceterisque pietatis exercitiis praemissos subnexosque bene longos plenosque succo devotionis affectus. Ibi distribuit in quemlibet hebdomadae [124] diem Christi Domini sacratissimis vulneribus ad D. Bernardo exemplum persoluta cordis compatiens teneriora suspiria. Ibi numerosae Divorum Patronorum, quos menses distribuerant, litaniae. Ibi statuta quaedam et placita religiosa in exercitiis annuis et quotidianis meditationibus decreta. Ibi denique principalium quorundam patronorum, quibus singulari titulo se devinctum sentiebat, veneratio, in asceticam methodum his verbis ad eo digesta:

Ex omni numero Sanctorum eos praecipue coles, quibus plus debes, eiusmodi sunt: 1^{mus} D. Stanislaus Kostka, in cuius festo die primum desiderium concepisti ingrediendi Societatem; illius honori consecrabis diem Dominicum pro exercitiis Christianorum contra Turcas. 2^{us} Angelus custos, qui tui curam mox a nativitate suscepit; eius cultui dicabis diem Lunae pro animabus purgatorii. 3^{us} est Sanctus Adalbertus Episcopus et Martyr, in cuius festo die natus et sub eius tutela per baptismum regeneratus es; illius honori consecrabis diem Martis, pro teipso. 4^{us} S. Thomas Apostolus, in cuius pervigilio Societatem ingressus es; illum honorabis die Mercurii pro Sancta Romana Ecclesia. 5^{us} Sanctus Ignatius, Societatis Iesu Fundator, sub cuius vexillo et instituto militas, cui colendo assignabis diem Iovis, pro Societate. 6^{us} Sanctus Franciscus Borgias S. I., in cuius natali die primam Deo hostiam factus sacerdos obtulisti, illi honorando impendes diem Veneris, pro peccatoribus. 7^{mus} sabbatho honorabis S. Casimirum, protectorem Regni et Provinciae, in qua ut membrum eius degis, pro Rege et Regno Poloniae. etc.

Subnectit deinde profundissimo spiritu conceptus, protestationes et intentiones ad Sanctos, quos specialiter colendos assumpsit. Quae omnia quidem apud complures post mortem reperiri non nescio, rarus tamen tam constanti animo obfirmataque devotione in iis observandis reperitur ac erat P. Adalbertus, cui non difficile erat religiosa sua statuta indefesse servare, quod non tempori se suaeque permitteret, sed tempus sibi servire faceret; non casu sua ageret, sed ordinato quodam recte agendi habitu ferretur. Quamquam plus mentali tribuebat devotioni quam vocali, solitus secundam addere horam meditationis ante vesperrum nec nisi de genibus etiam in extrema senectute. Unde illi et aliis

in spiritu dirigendis per privata colloquia et exhilarandis in recreationibus domesticis circumstantibus copiosa fluxit materia. Mens ut plurimum illi erat Deo coniuncta et sciebat sacram solitudinem animae conservare continuus cubiculi incola, ubi non otiosas aeternitati trans mittebat horas, sed admiranda prope sedulitate vacuis [125] ab oratione et scholasticis temporibus complures libros manu propria exarando, alios ex Gallico vel Italico vel Graeco in Latinum idioma transtulit, alios satis amplos spiritualibus doctrinis et asceticis collectaneis implevit, ut post mortem 15 huiusmodi opera satis iusta reperta fuerint, quae manu propria conscripserat¹⁴ eaque sedulitate in tantum oculorum aciem hebetaverat, ut extremis vitae annis nihil omnino ad ignem legere posset. Adeo septem diversorum idiomatum notitiam, quam magno labore comperaverat, maiore expendit.

Paupertas ac temperantia hoc in eo singulare habuit, quod nihil singulare umquam aut petierit in cibis aut admiserit libenter. Extra domum, dum infirmos inviseret, numquam ullis precibus induci se passus, ut hospitalem haustum admitteret, nec ad ullum prandium extra domum accedere volebat sive a nostris ad Pontificium vel Dioecesanum Seminarium invitaretur sive ab externis.

Castitatis solidae illud est argumentum, quod dum in quodam itinere Romano (ter enim e Polonia ad Urbem movit) in diversio ad decumbentem in lecto per quendam nobilem quaedam impudica mulier inducta fuisset, ille de strato exiliens, cum verbis non proficeret, explicata manu impudico ductori alapam impexit et prostibulum abegit.

Exacte obedientiae exactissimum in illo videre erat exemplum, punctualis ad signum promptitudo; quod dum alii in eo aliquando laudarent, ille seriam virtutem ioco palliare volens: hoc mihi (inquit) elegii loco post mortem scribite, quod primus fuerim in lecto, primus in refectorio, primus in recreatione. Sed nec illud minus perfectae obedientiae argumentum, quod numquam se a dispositione Superiorum vel quaerelis vel excusationibus alienum ostenderit. Unde ad ea munia obeunda, quae alii communiter aversantur, P. Adalberto satis erat Superiorum nutus. Graecam et Hebraeam lectionem constantissime ultra 20 annos in Collegio hoc professus est, quae occupatio eo plerumque molestior aliis esse solet, quo minus vel splendoris habet vel fructus. Sed illum ab arrepto semel obedientiae tramite nihil aut detertere aut dimovere potuit. Quin non his solis contentus lectionibus moralem insuper theologiam annis non paucis constanter tradidit, cum domi insuper domesticorum spiritui praeesset et frequentioribus exhortationibus colloquisque nostros alloqueretur. In quibus 4 officiis desudantem etiam mors et ultima vitae linea invenit. Obedientia denique et Superiorum voluntas illum per diversa et molestissima itinera per longinquas regiones et dissitas circumegit provincias. Postquam enim finito [126] Vilnae theologiae 4^{to} anno per biennium ecclesiasten egisset Brunser-

¹⁴ Vielfach hatten die Schriftsteller Laienbrüder als Schreiber, denen sie ihre Werke diktieren.

gae, ingruente belli Suetici procella in provinciam Romanam missus est, e qua vix finito Florentiis tertiae probationis anno rursum in Poloniam redux annuente Adm. R. Patre Nostro Gosvino Nickel matrem Varsaviae degentem e belli incendio extraxit atque in peregrino habitu latens per multas belli et pestis vicissitudines feliciter in Italiam perduxit. Ibi in officio ministri Maceratae constitutus post emissam 8 10bris quatuor votorum professionem, post traditas itidem tum Asculi tum Ragusae humaniores literas per aliquot annos, in Provinciam nostram iussu Superiorum redux aliquantisper tum Brunsbergae tum Resselli tum Vilnae in Novitiatu moratus, aulae Regiae Serenissimi Ioannis Casimiri regno se abdicantis anno 1669 adscitus est; cui e Polonia in Gallias migranti assiduus itineris comes adhaeserat missusque ab eodem Romam tertio ad tractanda quaedam negotia, eidem postea redux Niverni animam agenti fidelis ad mortem adstitit amicus. Post fata Regis in Provinciam redux religiosae vitae cursum iis, quas hic annotavimus, virtutibus exornavit. Hae fere sunt expeditiones, quas obedientiae nomine suscepit P. Adalbertus; nullum tamen peregrinum spiritum ex tot adduxit peregrinationibus, sed communi vivendi ferebatur methodo, dicere solitus: malle se annos aliquot de valetudine perdere, quam de communi vita, ubi legibus conformis est, ad unguem recedere.

Sed nec humilitatis mortificationisque in illo desideravimus specimina: binas quotidie corporis sui adhibebat disciplinas, mane antequam vestes assumeret, de se poenas flagello sumebat, quas vespere iterabat. Quin aliquoties eo humilitatis mortificationisque descendit homo grandaevus, ut ab infirmis nostris sordes efferret, lectos sterneret et alia infirmarii munia suppleret.

Super omnia mira in viro elucebat magnitudo animi, quam sive cum nobilitate hausta a maioribus in illum transfuderat natura sive (quod verius est) inter adversa plurima infractam fecerat gratia. Quidquid molestum vel contrarium obveniret, idem semper erat in vultu, idem in animo. Hinc alios, quibus in spiritu praeerat annis pluribus, quoties ad illum queruli super sua adversa accedebant, numquam a se nisi pacatos tranquillosque dimisit. Uni nescio quid triste praesagebat per dies plures cor moerore pressum, quam primum coram Patre tristitiam suam ream fecit, audiit ab illo salubre remedium, quo iuebatur recta ad templum pergere et coram Deo liberali animo sese offerre ad aequo animo tolerandum, quidquid impendentis mali illud esset, quod mens praesaga in tantum horreret.

Nec difficile erat homini, ceteroqui candidissimo, [127] in aliorum corda et affectus illabi; innatus enim quidam pectori candor non minus in moribus quam verbis illius sese prodebat et mirum quantum amabilem omnibus reddebat. Hunc candorem animi amabat in illo tenerrime Rex Casimirus et aula illius tota, haec viri affabilitas neminem e nostris non in sui rapuit amorem, quicumque illi convivere aliquando, modo memoriam illius cum benedictione faciunt. Neminem ille laesit umquam, nemini molestus vel verbis vel moribus fuit, nisi veritatis discipli-

naeque causa, seposita tantisper suavitate, severiorem vultum assumeret.

Una tamen inter omnia viri decora palmam obtinuit charitas et animarum zelus, qui illum in sacro confessionali affixerat, ut inde nullis posset retardari difficultatibus. Communis erat omnium studiosorum Brunsbergensium Pater et animarum director, ex quibus ad Societatem 117 direxit, tam felici proventu, ut hactenus praeter unum neminem Societas ad saeculum remiserit ex iis, quos e saeculo ad eam misit P. Adalbertus. Quin dum quidam propter frequentiores morbos, quos in Novitiatu patiebatur, in periculo esset amittendae vocationis, ille ubi Vilnam venit pro Congregatione, reliquias S. P. Nostri Ignatii applicuit obtinuitque, ut sequenti die corpore solutus dimissionis periculum evaderet. Quod futurum effecturumque se intercessione S. Patris Nostri Ignatii adhuc Brunsbergae existens P. Adalbertus praedixit. Nec aliis defuit Ordinibus, eius enim manuductione accepit Ordo Cisterciensium 53, S. Francisci 36, S. Dominici 12, S. Basilii 3, Carmelitae reformati 28, Brigittani 12, Carthusiani et Augustiniani aliquot. Eos vero, qui ecclesiasticum statum vel alium saecularem amplexi sunt illius directione, ad calculum revocare difficillimum foret, cum plurimi sint. Hinc iam vulgo dicebatur animarum piscator. Et merito, felicem enim nactus piscaturam plurimas Deo animas lucratus est. Multi profecto hodieum vitae tranquillae felicitatem illi post Deum referunt in acceptis grata animi testificatione recolentes, quam sollicite olim P. Adalbertus in gravi salutis negotio iisdem providerit. Testantur etiamnum id literae multorum Superiorum e variis coenobiis datae, in quibus gratiae liberales illi habentur pro idoneis religioni suae submissis personis, quas certe gratias non meruisset, nisi singulari prudentia et Numinis auxilio dirigente in suis manuducendis usus fulset poenitentibus. Et dedisset plura operosa huius charitatis specimina, nisi Deo placuisset labores illius abrumpere et ad praemium evocare emeritum operarium.

Ecce enim dum ex congregatione provinciae Vilna cum aliis revertitur, vix notatus adversa uti valetudine, nisi quod vertiginem capitis [128] pateretur, in viatorio hospitio animam emisit ad terminum viae et vitae nostrae, ad quem non abreptus est imparatus sed iverat non interrupto passu et diuturna praeparatione ultimam horam praemeditando, mortem sanctam, quam typis vulgaverat¹⁵ 20 prope annis continuo trivit ad mortis momentum. Vitam alias duxerat a gravioribus morbis immunem et senectam honestissimam morumque candore amabilissimam. Dentium dolorem, quem in iuventute frequentius patiebatur, mirabili modo curaverat in illo sanctae memoriae P. Lancicij, dum enim Vilnae philosophiam audiret P. Adalbertus et tumorem genae a dolore causatum strophio tegeret, obvius illi aliquando P. Lancicij quaerit, quid tegeret, dum ille id quod erat edisserat, exporrecta

¹⁵ « Il traduisit en latin de l'espagnol un livre sur les âmes du purgatoire » (SOMMERVOGEL, wie oben Anm. 12, N. 1).

P. Lancicius manu non leviter illum in genam percussit inquiens: Va-de, posthac dolorem non senties. Nec sensit, dum vixit.

Vixit autem annis 71, in religione 54, post factam professionem 36. Mortuus in limitibus Prussiae Ducalis pago dicto Eisendorf et primus in aede B. Virginis Lindensis novo extracta e nostris sepultus 23. Iulii.

7. P. ELIAS ENVALDUS

Pol. 69, pag. 157.

Catalogus defunctorum Soc. Iesu in Collegio Gedanensi
ab anno 1706 usque ad annum 1711: Anno 1706.

In Festo Nominis Iesu triumphanti Societati nomen dedit P. Elias Envaldus, nobili parentum sanguine in Svecia procreatus. Vir erat facillimis naturae moribus, et quod difficile est, facile omnibus charus. Ore semper iucundus et hilaris, nisi quod in se suamque vitam per continuas corporis afflictationes asper. Religiosae simplicitatis norma, altissimae orationis et coniuncti cum Deo animi idaea, verborum par-cus, cibi parciore, sed liberaliter prodigus in obsequia charitatis. In excipiendis confessionibus infractae patientiae, in missionibus, ad quas adhibebatur frequentius, plane apostolicae virtutis. Ubi vero nuntium mortis accepit, id multo expetiit voto, ut sibi dum moritur ex obediencia liceret mori. Quod ubi evicit, praemissa votorum instauratione una-cum spiritu temporalem vitam in immortalem innovavit. Coadiutor spi-ritualis erat, totus in spiritu solidis virtutibus augmentando. Vixit annis 70, religionis 46. Die 14 Ianuarii.

8. P. JOHANN GALDENBLAD

Austr. 193, ff. 114v-115.

Litterae annuae Provinciae Austriae 1736, § ultimus¹⁶: Necrologium.

Lincenses socii duobus numerum minuere. Prior erat P. Ioannes Gal-denblat, natione Suecus, anno 1666 lucem vidit, meliorem Romae anno octogesimo sexto, ubi abiurata haeresi Lutherana orthodoxae Ecclesiae et nonagesimo quarto Societati nostrae aggregatus est. Subinde Aristotelis placida excepit Ingolstadii, anno uno doctionis grammatices Ra-tisbonae interposito remissus Ingolstadtum theologia arcana scrutatus est anno uno, reliquos tres Romae absolvit, sacerdotio ibidem initiatus.

In Austriacam postmodum translatus Provinciam, tertiae probatio-nis anno persoluto, Goritiae humaniora docendo annum unum dedit. Inde Viennam accitus Ministri vices gesserat, ubi 2. Februarii anno 1710 solemnia quatuor vota est professus. Verum ut, quod semper habuit in votis, exequeretur, Superiorum permissu arduas et periculo plenas in Septentrionem missiones non modo suscepit, sed et ea vitae morum-que integritate obivit, ut nec sagax acatholicorum odium, quod in illo reprehenderet, inveniret umquam.

¹⁶ Sic!

Fiducia plenus in Deum cum quatuor nostri quoque ordinis socios in Regno Sueciae feliciter appulsus, Regis¹⁷ alloquium intrepide petit et obtinet. Eas in oras se advenisse dicebat, ut Monarcham illum, quem orbis admiratur, coram spectaret oculis. A Rege comiter subridente illud responsi tulit: spectaret igitur libere, quem tam pertinaci itinere terra marique quaesivisset. At percontanti ultra, quod sibi genus, quae patria, quae vitae ratio esset, reposuit modeste Pater, nobili se genere ortum, peregrinis e terris advenisse quidem, attamen hoc in Regno natum, potentissimi Suecorum Regis subditum se posse gloriari. Regi nondum quiescenti cum de vitae professione urgeret acrius, tandem P. Ioannes sincere aperit se sub veste [115] saeculari sacerdotem catholicum et quidem Jesuitam tegere, socios quos adduxerat, eiusdem esse instituti, nihil se aliud a Rege petere, nisi ut liceret tantisper in patria consistere, ut quosdam concives suos adhuc Romanis sacris addictos solatio spiritus recrearent, nequaquam se limitem a Rege praescriptum transgressuros. Placuit Regi candida hominis cordati oratio et tametsi initio se mirari diceret, quod inermes in tanta pericula irent, huius tamen consilii se patronum fore promisit; inviserent suos libere, etiam si quos possent, ad fidem Romanam adducerent, veste sui ordinis palam uterentur, sibi curae futurum, ut incommodi nequidquam paterentur. Id tamen velle se diserte edixit, personae suae in negotio fidei molesti ne essent; fore aliunde, quae fieri oportet. Subinde mandata addidit aulae ministris, quibus Patrum incolumitati consuleret. Pluribus igitur annis missionarius ibidem morabatur, tum ut nutantes firmaret, errantes reduceret, tum ut spei melioris adolescentem haeresi subduceret, futuros aliquando septentrionalis Ecclesiae apostolos; quod et incredibili cum solatio ac bono catholicorum praestitit.

Redux ex patria in Seminario Nordico ministrum egerat, donec ob singularem prudentiam ac dexteritatem eidem cum Regentis potestate praeficeretur. Quod munus in decimum quartum ultimumque vitae suae annum cum magno domus incremento gessit. Curarum illi prima, ut iuventutem sibi creditam optimis monitis et institutionibus imbueret formaretque, ad quod haud parum valebat singularis viri comitas, facilitas et magnifica etiam liberalitas, qua nullos ad nobilem educationem sumptus fugeret. Pauperum adeo amans, ut non solum nullum a se, qui stipem petiit, vacuum dimiserit, verum etiam famulos domus graviter reprehendere est notatus, si quem ipsius accessu prohibuissent. Ob insignes animi dotes summis Principibus ecclesiasticis aequae ac saecularibus apprime gratosus, in consiliis capiendis perspicax, fortis in exequendo, in rebus adversis tolerandis supra quam dici potest magnanimus, zelo divinae gloriae plenus, verbo vir apostolicus ad Instituti nostri formam formatus. Ipsius Ianuarii Calendis felicem, ut sperare licet, vivere coepit aeternitatem.

¹⁷ Karl XII., der letzte schwedische König aus dem Hause Pfalz-Zweibrücken; geboren 1682, regierte 1697-1718.

LA FONDATION ET LES PREMIERS RÉDACTEURS

DES MÉMOIRES DE TRÉVOUX (1701-1739)

D'APRÈS QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS

JEAN M. FAUX S. I. - Eegenhoven-Louvain.

SUMMARIUM. - Fundatio periodici *Mémoires de Trévoux* duobus monumentis illustratur, quorum primum, a Curia S. I. Romana anno 1701 emanatum, propositionem continet, variis missam provinciis, de collaboratione ab omnibus huic rei praestanda; secundo vero censor vel censores quidam, fortasse ex Germania, rationes pro fundando vel minus periodico proponunt et in iudicium revocant. Tandem litterae quaedam Patris Francisci Oudin eduntur, ex quibus non pauca de primis illius periodici redactoribus eruuntur.

C'est au début de 1701 que commencèrent à paraître les *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts*, qui, pendant plus de 60 ans, allaient rendre tant de services à la cause des lettres et à celle de la religion. L'initiative en revient à quelques jésuites du collège de Paris. Émus par l'influence croissante des journaux littéraires que des huguenots émigrés publiaient en Hollande, ils résolurent de combattre l'adversaire sur son terrain et, selon leurs propres termes, de « fonder un journal où l'on eût principalement en vûe la défense de la Religion » (M. T. février 1712, p. 222-223). Mais dans le domaine des journaux littéraires, le *Journal des sçavans* jouissait en France d'un privilège exclusif. Pour le tourner, les PP. J. Ph. Lallemand et M. le Tellier imaginèrent de s'adresser au duc du Maine, fils naturel de Louis XIV, que son père avait fait seigneur de la principauté de Dombes et qui possédait à Trévoux, capitale de son état miniature, une importante imprimerie. Le prince, intelligent et pieux, comprit l'intérêt de l'entreprise, accorda sa protection et donna ainsi à la publication des jésuites le nom sous lequel elle devait devenir célèbre, celui de *Mémoires de Trévoux*.

Cependant les rédacteurs ne quittèrent jamais Louis-le-Grand. Une petite poignée de « scriptores » assurèrent, année après année, à travers bien des vicissitudes, la direction et la composition de ces *Mémoires*. Collaboration obscure, le plus souvent, car les extraits ou comptes rendus de livres qui constituent, on le sait, la part prépondérante des « journaux » de ce temps, ne sont jamais signés. L'histoire littéraire a conservé les noms des PP. Tourne mine, Catrou, Buffier, du Cerceau, Brumoy, Bougeant et bien d'autres, mais il est difficile de déterminer quelle part exacte a pris chacun de ces écrivains à la rédaction des *Mémoires*.

Qu'il s'agisse donc de la fondation des *Mémoires* ou de la succession des rédacteurs, bien des points d'histoire restent obscurs et le resteront sans doute, faute de documentation suffisante. La correspondance des provinces de France avec les PP. Généraux est perdue pour le XVIII^e siècle; les correspondances privées ne contiennent aucune indication utile; nous en sommes réduits aux renseignements épars dans les articles mêmes du journal et aux notices des polygraphes contemporains.

C'est dire l'intérêt des quelques documents qu'il nous est permis de publier ici. Nous ne pouvons reconstituer sans doute les multiples négociations qui durent entourer la naissance d'une œuvre aussi nouvelle. Mais le dossier que nous publions en premier lieu donnera une idée des difficultés qu'elle rencontra et de l'audace qu'elle exigea de ses initiateurs dans le climat de l'époque. D'autre part, à défaut d'une identification exacte de tous les auteurs d'extraits, la lettre que nous publions ensuite établira, croyons-nous, avec certitude, la liste des premiers collaborateurs.

I. CIRCONSTANCES DE LA FONDATION.

L'entreprise s'engageait sous d'heureux auspices. Il semblait que les jésuites avaient tout pour réussir: des hommes érudits dans tous les domaines des sciences sacrées et profanes, un crédit jamais encore atteint, la très riche bibliothèque du collège Louis-le-Grand, l'expérience du *Journal des sçavans* et des journaux de Hollande qui avaient ouvert la voie et pourtant l'intérêt encore éveillé du public qui n'était pas encore submergé, comme il le sera plus tard, par la surabondance des publications. La confiance éclate dans la préface du 1^{er} numéro. Et parmi les éléments qui la fondent, un des plus importants semble être la conscience d'être épaulés par les forces de la Compagnie universelle. « Ceux que le Prince a chargés de ce travail — déclarent-ils — sont en état d'avoir des correspondances dans tous les lieux où il s'imprime des livres »; et encore: « comme ceux qui doivent composer les nouveaux *Mémoires* ont des habitudes avec un grand nombre de personnes habiles en toute sorte de Sciences, et qu'ils auront en peu de tems des correspondances établies dans toutes les parties du monde, où l'on cultive les Lettres, ils espèrent par ce moyen donner souvent au Public des pièces manuscrites de Critique, etc. ». Il ne paraît pas douteux que les rédacteurs songent ici à leurs confrères de tous les pays. C'est ainsi que l'ont compris Grosier (*Mémoires d'une société célèbre*) et plusieurs historiens qui développent avec lyrisme les avantages que présente pour les auteurs de pareille entreprise l'appartenance à un corps international.

Cependant, en 1720, désireux de rappeler leurs buts et leurs principes, les Journalistes reproduisent la préface de 1701 « avec quelques changemens que le tems a apportez ». Or, ces changements consistent surtout dans l'omission des deux phrases citées plus haut. Que s'est-il donc passé? Les espoirs de naguère ont-ils été déçus? Le petit dossier que nous publions ci-après fournira une réponse à cette question.

Il se compose de deux textes relatifs à la fondation des *Mémoires*: le premier recommande l'initiative des jésuites français à toutes les provinces de l'ordre et fait appel à la collaboration générale. Le second est une fin de non recevoir, dûment motivée, opposée à cet appel par une province allemande ou polonaise.

L'appel à la collaboration est une lettre adressée aux Provinciaux le 26 mars 1701, probablement par le T. R. P. Général ou par un Assistant (mais nous sommes réduits à conjecturer l'auteur d'après le contenu de la lettre, la copie qui nous l'a conservée ne comportant aucune indication à ce sujet). La recommandation est ferme et précise, et pour orienter le zèle de chacun, on joint à la lettre une circulaire composée par les Journalistes où sont détaillés les aspects de la collaboration désirée. Cette circulaire en 25 points reproduit, à quelques variantes près, une « petite instruction » envoyée à la même époque aux savants de divers pays, et que les *Mémoires* publieront, en février 1703, puis de nouveau en janvier 1720. Le texte imprimé a seulement en propre une brève introduction, qui fait pendant à la lettre de Rome.

Nous publions la lettre et la circulaire d'après une copie du XIX^e siècle conservée à Rome, aux Archives de la Compagnie (*Epp. NN. 114*, p. 229-231). Nous y joignons en note l'introduction des *Mémoires* de février 1703, et les variantes au texte même de la circulaire, également d'après les *Mémoires* de février 1703. La comparaison est intéressante; des différences minimes suffisent à déplacer l'accent, mis dans l'adresse aux jésuites sur la portée religieuse de l'œuvre et dans l'instruction aux gens de lettres sur sa portée littéraire.

Le second texte est daté de 1701, sans autre précision. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'une véritable réponse à la lettre dont nous venons de parler. Celle-ci ne demande pas l'avis des provinciaux sur l'opportunité du journal (à vrai dire, il est trop tard, puisque depuis le début de l'année les *Mémoires* ont commencé de paraître) ni même sur l'opportunité de la collaboration. Il demande, il enjoint presque, de collaborer. Or le document dont nous parlons s'intitule: *Quaestio an expediat ut PP. Parisienses Diarii erudito-*

rum, quae ab haereticis vulgantur, diaria opponant; le projet de journal y est passé au crible d'une critique sévère qui conclut par une ferme négative. Devons-nous croire qu'en certaines Assistances au moins avant la lettre du 26 mars, une consultation avait été demandée aux supérieurs, consultation à laquelle ce factum répondrait? Nous sommes plutôt porté à dire que le Provincial ou les consultants qui l'ont composé ou fait composer, ont pris l'initiative de donner un avis qu'on ne leur demandait pas.

En toute hypothèse, que le document soit ou non une réponse au précédent, il était de nature à enlever aux Journalistes les illusions qu'ils avaient pu nourrir sur l'aide à attendre de leurs confrères. On sera étonné par cette énumération d'arguments (pour 5 raisons favorables, 19 raisons contraires et pour finir une réfutation en règle des raisons favorables elles-mêmes). Certaines craintes sont fondées sans doute: il est vrai que les auteurs du temps étaient susceptibles, que la Compagnie risquait de s'attirer par cette œuvre critique des animosités dont elle n'avait pas besoin: elle s'en attirait en effet et les longues années des *Mémoires* ne furent certes pas exemptes d'orages. Mais cette longue vie même donne tort aux prophètes de malheur; personne ne niera, pensons-nous, que l'œuvre du *Journal de Trévoux* ne se solde par un large crédit, ne serait-ce que parce qu'elle permit à la Compagnie et à la pensée catholique d'être présentes dans ce phénomène nouveau du développement de la presse périodique, phénomène dont à vrai dire la portée échappait complètement aux censeurs.

Ce document est conservé au *Fondo Gesuitico già al Gesù*, 673 (Censurae librorum 14), fol. 62-68v., 190/130 mm.). Il porte le titre que nous avons indiqué plus haut. Le folio 69 est blanc; f° 69 v., le titre est répété dans l'angle supérieur de droite. Au dessus du titre, le mot *Poloniae* (biffé) et celui de *Germaniae* non biffé. C'est peut-être une indication de provenance. Enfin la date 1701, d'une autre main.

Ce document ainsi que le précédent a été découvert et transcrit par le P. Edmond Lamalle, qui a bien voulu nous en confier la publication.

Il ne suffit pas à dirimer la question de savoir si les Journalistes de Trévoux reçurent ou non la collaboration de leurs confrères d'autres pays. Pourtant, joint aux modifications que nous avons signalées dans les avertissements de 1720, il incline à penser qu'ils furent déçus dans leur attente. Un examen sommaire de l'origine des Nouvelles Littéraires publiées par les *Mémoires* confirme plutôt cette vue. Nombre de ces nouvelles proviennent d'Angleterre d'où les jésuites sont proscrits, de Hollande où leur

condition reste précaire, de villes protestantes d'Allemagne, où ils n'ont jamais eu que des missions. Il y a par contre fort peu de nouvelles d'Espagne, et de Vienne presque rien. Quant aux nouvelles d'Italie, certaines ont pour messagers des jésuites, mais la correspondance du P. Brumoy avec M. de Caumont¹ montre par exemple que, vers 1735, cet homme de lettres en fournissait assidûment. Il dut avoir des émules. Au total, si les *Mémoires* ont pu pendant 62 ans fournir à leurs lecteurs un lot de nouvelles littéraires, qui les distinguait entre les journaux du temps, ils le doivent aux relations des Journalistes avec des savants de toutes sortes, à un dépouillement patient des journaux étrangers² ou des catalogues de libraires, et à la collaboration de leurs confrères pour une part seulement qu'il est malaisé d'établir avec exactitude, mais qui ne dut pas être prépondérante.

1. - *Ad conferendam operam pro Diario Eruditorum.*

26 martii 1701

Susceptum est a Patribus nostris parisiensibus consilium tam Societati nostrae honorificum, quam rei catholicae salutare, cuius typum charta, huic meae epistolae adiuncta, exhibebit. Rogatus sum meum studium meamque operam in id ut conferre ne gravarer, quod libenti ac prolixo animo facio, datis hodie ad omnes Provinciales ea de re litteris. Peto itaque maiorem in modum a R^a. V^a., uti ab aliis provinciarum Praesidibus, ut in sua provincia idoneos homines conquirit diligenter, ac loca designet ubi commodius ille exequantur sedulo quae circa Diarium Eruditorum per Nostros parisienses eo modo, quo proponitur, conficiendum requiruntur. Nihil religioni utilius, nihil bono Societatis nomini opportunius, nihil mihi gratius facere poterit R^a. V^a., cuius SS. Sacrificiis me impense commendo. Romae...³.

¹ Publiée par le P. PRAT dans *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, II (1857) 411-486.

² Ils recevaient tous les périodiques du temps, comme en fait foi le catalogue de la bibliothèque du collège, dressé en 1764 en vue de la vente aux enchères, après la suppression de la Compagnie. Voir *Catalogue des livres de la Bibliothèque des ci-devant jésuites du collège de Clermont, dont la vente commencera le lundi 19 mars 1764* (Paris, Sangrain-Leclerc, 1764).

³ In plurimis Europae regionibus usus iam invaluit ut sub *Diarii Eruditorum* titulo vel alio simili scribantur opuscula in quibus singulis hebdomadibus vel mensibus historia librorum textitur, qui de novo in lucem prodeunt, horum ratio et argumentum explicantur, de iis indicium fertur etc. - Id oneris, invitante serenissimo Dombardum principe, duce Coenomanum, susceperunt parisienses e Societate Iesu non pauci, rati alios eruditos viros, qui in variis Europae academiis degunt tam multi, in laboris partem sponte venturos. Spem illam inicit tum rei litterariae tum etiam privatorum, qui oneris partem non recusabunt, manifestissimum commodum. Sic enim illi quaecumque ad rem litterariam pertinent, facili negotio co-

Quaenam mittenda sint ad auctores Diarii ⁴.

1°. Provinciales singuli in suis provinciis statim post acceptas hasce litteras eligant unum vel plures eruditos viros, qui praecipuis in urbibus vel academiis degant, ipsisque onus imponant scribendi ad Diarii auctores ⁵.

2°. Ii quibus scribendi onus fuerit impositum ⁶, mittant singulis mensibus catalogum librorum ad quasvis disciplinas pertinentium qui in lucem prodibunt; primo quidem mense eorum qui fuerint editi in sua provincia ab initio huius anni 1701 ⁷ aut paulo ante, modo illi sint alicuius momenti; sequentibus vero mensibus, eorum qui deinceps edentur.

3°. Singulorum librorum titulus scribatur ea lingua qua liber fuit editus; addatur nomen bibliopolae et urbis ubi editio facta est, quo anno scriptus liber, quo volumine, in folio, in 4°, etiam ⁸ qui paginarum numerus, an plures tomi etc.

4°. Adiungatur, quoad fieri poterit, cuiusque libri argumentum et brevis analysis, imo et iudicium de eo ferendum; nec omittatur auctoris nomen, patria, vitae conditio etc. ⁹; si liber fuerit haereticus, diligenter ea indicentur quae in eo sunt maxime reprehendenda.

5°. Si quae de novo exorientur inter doctos viros concertationes quae sint alicuius momenti, earum causa, occasio, opinionumque varietas strictim notentur ¹⁰.

6°. Si quid reperiatur novi, in astronomia praesertim et aliis mathematicae partibus, in physica, medicina aut chirurgia, si quid ad explanationem Sacrarum Literarum aut Patrum aut etiam veterum scriptorum profanorum pertinens de novo proferatur, si quae adinventae fuerint nova machina, si observatum fuerit novum aliquod naturae phaenomenon aut experimentum, si quid singulare ex aliis orbis partibus allatum fuerit, haec breviter scribantur.

7°. Poterit etiam quisque proponere solvendas ab eruditis viris difficiles in quocumque doctrinae genere quaestiones; poterunt item auctores qui alicui operi incumbunt, in quo perficiendo sperant se ab eruditis viris iuvare posse, operis rationem ac consilium proponere.

8°. Mittantur nomina auctorum alicuius nominis in quolibet genere doctrinae qui e vivis abibunt; an quis senex, an iunior, an nobilis; item si quem magistratum gesserit vel fuerit in aliqua dignitate constitutus;

gnoscent singulis mensibus; tum vero sua suorumque opera, quae apud externos ne nomine quidem saepe nota sunt, in omnium cognitionem adducent.

⁴ Haec sunt autem in quibus huius novi Diarii auctores adjuvari se postulant.

⁵ 1. Expediret eligi, ex iis qui praecipuis in urbibus vel academiis degunt, unum aut alterum eruditum virum qui ultro susciperet opus scribendi ad Diarii auctores,

⁶ Il qui scribendi onus suscipient,...

⁷ huius anni 1703.

⁸ in folio, in 4°, etc. qui paginarum...

⁹ vitae condicio, patria, cuius sectae auctor etc.

¹⁰ 5° om.

an saecularis, an regularis, quos libros scripserit, eorumque catalogus adiungatur; uno verbo scribatur quidquid in eo fuerit commendatione dignum.

9^o Brevitas in scribendo, quantum sine dispendio rerum ipsarum fieri poterit, servetur.

10^o. Si auctoritate publica fuerint alicubi libri prohibiti, vel proscriptae propositiones, non omittantur.

11^o. Si ex locis ubi haec scribentur non soleant mitti cursores ordinarii, qui Parisios litteras deferant, poterunt haec mitti in urbem primariam, v. g. Viennam, Matritum, Romam etc., unde Parisios deferantur.

12^o. Qui scribent, suum et urbis ¹¹ nomen subscribant, ut possint per litteras interrogari, cum res explicationem postulaverit.

13^o. Poterunt ii qui scribent, vel latina vel patria lingua scribere, prout magis ipsis commodum fuerit.

14^o. Curabitur ut illis qui in istis operam suam impedit, mittantur Parisiis grati animi ergo Diaria, vel singula singulis mensibus, vel plura simul, prout ipsis videbitur.

15^o Rogantur ii qui has litteras accepturi sunt, cum bibliopolis academiarum in quibus degunt atque etiam cum generalibus provinciarum Societatis procuratoribus agere, ut hi et illi singulis mensibus petant aliquot exemplaria huius Diarii opportune ipsis a bibliopola infrascripto mittenda; ad quod si fuerint inducti sive bibliopolae sive generales provinciarum procuratores, notetur numerus exemplarium quae ad se mitti voluerint ¹².

Archivum Romomanum S. I., *Epp.* NN. 114, p. 229-231.

2. - *Quaestio an expediat ut PP. parisienses Diariis Eruditorum, quae ab haereticis vulgantur, Diaria opponant* ¹³.

Quod expediat, his praecipue rationibus probari potest.

1^o Quia id religioni catholicae perquam utile futurum sit, quippe cum ita suavi planoque modo toto orbi litterato haereticorum fraudes possint detegi, refutari errores et frangi insolentiae.

2^{do}. Est id etiam Societati futurum perhonorificum, utpote quam maxime aptum ad ostendendum eius pro Dei gloria et Ecclesiae bono

¹¹ Urbis suae.

¹² 15^o om.

¹³ Le titre de cette *Quaestio* précise avec toute l'exactitude souhaitable le but que se proposent les auteurs des *Mémoires* : opposer aux journaux érudits des hérétiques (*Nouvelles de la république des lettres, Histoire des ouvrages des sçavans, Bibliothèque universelle et historique* et peut-être *Acta eruditorum*), d'autres journaux qui adoptent la même formule et exploitent le même champ littéraire mais soient inspirés par les principes du catholicisme. Il n'est pas possible de douter que telles aient été en effet les intentions des PP. Lallemand et

zelum, et ad demonstrandam doctorum ex illa virorum singularem in omni genere scientiarum eruditionem.

3^{to}. Imo fere necessarium id est ad vendicandos catholicos authores a calumniis haereticorum, qui ceteroquin impune non sine magno catholicae rei detrimento doctores catholicos carpent, sugillabunt, traducent, ipsique veluti omnium eruditorum censores et iudices triumphabunt.

4^{to}. Necessarium etiam hoc est ad reprimendam haereticorum temerariam audaciam, quae maiora semper audebit, si non sint qui aggerem opponant, illorumque arrogantiam retundant. Neque enim certe catholicorum doctorum silentium ipsorum modestiae, aut de bona causa fiducia, sed suae potius adscribunt victoriae.

5^{to}. Plurimum denique hoc opere promovebitur bonum et commodum rei litterariae, dum et viri eruditi claritate nominis, quae illis toto orbe per haec diaria conciliabitur, excitabuntur ad exercendas ingenii et eruditionis suae vires. Simul etiam magnus illis eruditorum operum supeditabitur apparatus, ex quo eruditionem suam magnis possint augere incrementis.

Rationes e contra quae suadeant non expedire, sunt istae:

1^o Patres parisienses munus sibi assumunt, non ipsis tantum, sed toti Societati futurum periculosum, dum sese eruditorum omnium censores constituunt; maiorem certo sibi ac Societati invidiam consciscunt et odium, unum alicuius auctoris perstringendo vitium, quam conci-

Le Tellier et de leurs compagnons, — à condition toutefois de compter parmi ces hérésies qu'on se propose de combattre, l'hérésie « de l'intérieur », le jansénisme. Sans doute on peut relever une divergence sur ce point entre les deux documents ici publiés, qui sont à l'usage de la Compagnie, et les avertissements publics, tels que la préface de janvier 1701. Les Journalistes dans cette préface ne manifestent d'autre ambition que littéraire et seule une remarque en passant sur « la Religion, les bonnes moeurs ou l'Etat, en quoi il n'est jamais permis d'être neutre » rappellent que l'ouvrage est d'inspiration catholique. Mais eux-mêmes ont exprimé ailleurs dans les *Mémoires* leur volonté de faire œuvre apostolique et religieuse. « Le grand cours de ces journaux hérétiques — disent-ils notamment dans un article de 1712 (février, p. 222, Histoire des Journaux, d'après Struvius) — fit naître à Monseigneur le duc du Maine l'idée d'un journal où l'on eût principalement en vue la défense de la religion ». Sans devoir pour autant parler de but secret, on comprend bien que, dans la préface, les Journalistes aient insisté davantage sur l'aspect objectif de leur œuvre que sur son inspiration. Ils se proposaient de rendre compte de tout ce qui paraissait en Europe dans tous les genres de science et, par ce moyen, ils espéraient élever une barrière contre l'envahissement des idées protestantes ou rationalistes. C'est un apostolat indirect mais un apostolat. Au surplus, même vis à vis de leurs confrères, les Journalistes ne tâchent pas de dissimuler l'aspect littéraire de leur œuvre, leur désir de favoriser les lettres et les sciences. L'atteste assez le 5^e du présent factum. Ce désir, au reste, s'insère dans la grande tradition humaniste de la Compagnie.

liaturi sunt favorem et gratiam, complures illius virtutes commendando ¹⁴.

2^{do}. Episcopi non raro (praecipue in Galliis) libros in lucem publicam emittunt. An illos in suis diariis dissimulabunt Patres? cum quanta id offensa? An suam de illis censuram ferent? quam id decebit? Dein, an laudabunt in illis omnia? qua sinceritate? num adulatorum audient? An vituperabunt, et carpent aliqua? Non vero ita figent unguem in ulcere, atque sibi et Societati iam antea infensos magis exacerbabunt ¹⁵?

¹⁴ Les censeurs se rendent un compte exact de la susceptibilité des auteurs de ce temps, susceptibilité dont nous n'avons plus la moindre idée. Les Journalistes ont rencontré de ce côté bien des déboires. Sans entrer dans une abondance de détails, esquissons une petite histoire de leur attitude vis à vis des auteurs. Au début ils se piquent d'une totale neutralité (excepté en ce qui concerne la Religion, les bonnes mœurs et l'État): « un écrivain qui fait des Mémoires est proprement un historien...; on évitera également ce qui pourroit offenser et les louanges affectées des Ouvrages et des Ecrivains ». Malheureusement il y a des écarts et dès le début, des controverses éclatent, p. ex. entre J. Le Clerc et le P. Despineul (mais ici, on peut dire que la foi est en jeu) ou, beaucoup plus pénible, entre Boileau et les Journalistes, le P. Buffier en tête, semble-t-il. En outre, ils se rendent vite compte qu'ils ne peuvent se contenter de résumer les livres; pour être utiles au public, ils en doivent donner une appréciation. En 1712, dans un avertissement réaliste, ils prennent le parti de « laisser crier les Auteurs mécontents », car, constatent-ils, « malgré tous nos ménagemens, la délicatesse des Auteurs l'emporte sur nôtre modération, ceux qu'on ne loue pas sans mesure, se plaignent, s'irritent, quelques-uns éclatent » (1712, janvier, 3). Jusqu'aux environs de 1720, les *Mémoires* gardent une modération de bon aloi et une réelle objectivité. Il n'en est plus ainsi, semble-t-il, dans les années qui suivent; toute le monde accuse les rédacteurs de partialité; des esprits ardents comme le P. du Cerceau engagent des polémiques aussi passionnées que vaines. En 1734, quand il prend la direction du journal, le P. Rouillé a des expressions significatives sur « l'esprit de partialité, ... écueil dangereux où bien des journalistes ont échoué ». « On nous saura gré, déclara-t-il, des précautions que nous sommes résolus de prendre pour ménager la délicatesse des auteurs » (1734, janvier). Mais ces précautions ne suffisent pas à éviter tout froissement. C'est ainsi que le P. Brumoy, dans une lettre à M. de Caumont, décrit agréablement l'extrême susceptibilité du savant Réaumur et les incidents qu'elle provoque (*Lettres dans Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, 1857, p. 70). En 1746, le P. Berthier, à son tour, fait une sobre mise au point: « Nos Mémoires — dit-il — reconnoissent toujours plus volontiers les perfections d'un Livre que ses défauts. Cela ne doit pas exclure une critique saine, modérée, honnête et instructive ». On peut dire qu'il respecta jusqu'au bout ce programme, ce qui ne l'empêcha d'être en butte aux attaques incessantes et haineuses de Voltaire et des Encyclopédistes. C'est qu'était engagée cette fois, dans un combat sans précédent, la religion, « en quoi il n'est jamais permis d'être neutre ».

¹⁵ On peut rappeler ici le faux-pas qui mit les Journalistes dans une situation embarrassante à propos d'une œuvre posthume de Bossuet, les *Élévations sur les Mystères*, éditées par les soins de son neveu, l'évêque de Troyes. Ils publièrent dans leurs *Mémoires* de juin 1731 (p. 962 ss.) une lettre réelle ou supposée d'un obscur Michel Fichant, prêtre du diocèse de Quimper, qui mettait en doute l'authenticité de cet ouvrage comme contredisant « les sçavans écrits que cet illustre prélat a lui-même publiés contre les Calvinistes et lui attribuant des erreurs qu'il

3^{to}. Plurimi libri variarum religionum ac ordinum auctores habent, dominicanos, benedictinos, augustinianos, carmelitas, etc. Quonam illi animo et quam pacato ferent Patrum Parisiensium censuras? Si omis-
sisse aliqua carmelitarum in gratiis tantas adversus Pappebrochium et Societatem turbas concitavit, quid timendum erit, si quaedam pro merito in illis castigabuntur?

4^{to}. Quam difficile praeterea est, ut in opere ex tanta rerum varietate contexto et tam multorum ac diversorum scriptorum opera collecto, scribatur nihil quod sinistrae interpretationi subiaccere possit. Quam ergo facile invenient aemuli ac inimici Societatis quod censurent, quod forte ad altiora etiam tribunalia deferant et accusent; a quibus si (quod non adeo insuetum est) ferretur sententia prohibitionis, si prosecutio operis inhiberetur, quam id probrosum foret Societati.

5^{to}. Deinde, si ss. canones religiosi medicinae ac iurisprudentiae civilis studio, aut certe professione, interdicerent, an decebit ut Societatis Patres, in censendis istarum facultatum libris, partes suas interponant, suumque de illis iudicium mundo litterato interponant? An non forte erunt qui id temerarium existiment?

6^{to}. Et vero, reipsa, cum inter eruditos etiam Societatis viros sint perquam pauci, si tamen aliqui, qui in facultate civilis iurisprudentiae aut medicinae altius progressi sint, qua ratione accuratum et solidum de illis scientiis ferent iudicium? Superficialiter autem authores et doctores illarum facultatum perstringi et carpi ab illis qui non admodum periti, nota certe et censura dignum esse multis videbitur.

7^{mo}. Opus quoque hoc semel coeptum a Patribus Societatis cum eiusdem voluntate et consensu, continuandum deinceps semper esset, ne nobis occinatur: coepit aedificare etc. Huius autem operis perpetua continuatio tam est difficilis, ut videatur sperari vix posse, tum ob aemulorum nobis adversantium futuras oppositiones, tum ob intrinsicum nostrum, modo personarum, modo sumptuum, modo aliorum necessariorum defectum.

8^{vo}. Provinciis profecto, quarum subsidiariam operam expetunt Patres parisienses, difficile poterit accidere quod in singulos annos magnos sumptus facere debeant pro coemendis libris haereticis, iuridicis, medicis, qui ipsis deinceps usui futuri non sint, neque ante fuerint nisi ad excerpta quaedam ex illis pro Diario, quod privatum

a combattuës ». Si les jésuites n'étaient pas les vrais auteurs de l'article — on les en accusa mais ils s'en défendirent —, ils en avaient au moins appuyé les positions. M. de Troyes n'eut pas de peine à convaincre les critiques de diffamation. Il gagna sa cause au Parlement et le P. Provincial, le supérieur de la maison professe et les recteurs de Louis-le-Grand et du noviciat durent désavouer les articles incriminés et promettre de veiller de plus près sur le travail des Journalistes. En outre, comme ce neveu du grand Bossuet était violemment hostile aux Jésuites, il fulmina contre eux une *Instruction pastorale au sujet des calomnies avancées dans le Journal de Trévoux de Juin 1731*.

quidem illis nullum, in publicum autem dubium forte fructum pro-mittat ¹⁶.

9^{mo}. Illud quoque difficile videri poterit provinciis (illis maxime, cuiusmodi in Germania omnes sunt, quae omnes suos, qui quidem per vires etiamnum laboribus sufficiunt, satis occupant muniis Societatis magis propriis) quod alere pro hoc tantum fere negotio litterario et ad subsidiariam quamdam Diarii operam personas complures debeant, aliis officiis pro publico suoque bono occupandas utilius.

10^{mo}. Neque illud caret difficultate, quod ad hanc subsidiariam Patribus parisiensibus praestandam operam in conficiendo Diario adhi-beri debeant viri non mediocriter eruditi, qui proinde ipsimet pro Dei gloria, pro bono publico, pro Societatis suarumque provinciarum honore scribere utiliora possunt.

11^{mo}. Unde illis quoque qui ad hanc operam conficiendam forte destinabuntur, difficile accidet, quod magnum multumque laborem im-pendere debeant in evolvendis, contrahendis, censurandis libris, maxi-mam tamen partem frustraneam (sic); profecto enim ex plurimis quae ex tot provinciis referentur ad Diarii scriptores, reponi in Diario non poterunt nisi paucissima, unde necesse plane erit magnos multorum labores esse frustraneos.

12^{mo}. Hinc etiam pronum est accidere ut forte non pauci, qui nolint multa scribere alieno iudicio rescindenda, librorum tantum superficiem attingant, atque extremis labris degustent multa, cuiusmodi tamen ex pluribus si constaret Diarium, nescio an doctorum hominum plausum ferret.

13^{to}. Habebunt in hoc quoque difficultatem, qui operam suam nava-bunt Diario, ut crises et iudicia sua alienis historicis committant; cum enim illa nisi in compendium contracta variisque coloribus inducta proferri ab historicis non queant, facile vultum quemdam induent, quem illorum auctores non velint.

14^{to}. Id etiam non leve inconveniens videri possit, quod Patres pari-sienses magnam Diarii sui partem, siquidem videri velint historicis sinceri, impendere debeant laudibus et encomiis haereticorum, qui sane in iuridicis, medicis, mathematicis, physicis et philologicis, et numero et saepe praestantia librorum catholicos superant, ut decem facile in his facultatibus auctores haeterodoxos invenias, dum reperias unum catholicum ¹⁷.

¹⁶ Cette objection est assez révélatrice de la situation intellectuelle dans la pro-vince dont le document provient. Il est probable qu'à Paris par exemple, dès avant la fondation des *Mémoires* la bibliothèque acquérait des ouvrages « hérétiques, ju-ridiques ou médicaux », ou qu'au moins des Pères se tenaient au courant de ce qui paraissait. Mais dans d'autres provinces les Pères, occupés au travail aposto-lique le plus immédiat, n'ont pas le temps de s'intéresser à la vie littéraire. Leur demander de collaborer aux *Mémoires* est leur imposer une charge absolument nouvelle et qui leur paraît, à tort ou à raison, tout à fait superflue (voir 9^e et 10^e).

¹⁷ Cette remarque encore semble refléter la situation particulière de l'Allemagne,

15^{to}. Unde necesse etiam erit ex his diariis et nostrorum et coeterorum catholicorum scriptorum in vario eruditionis genere paucitatem et penuriam elucere, maxime si comparetur cum aliorum scriptorum multitudine; id sane quod in commendationem nostram non cedit.

16^{to}. Possent Patres parisienses, si etiam vellent perseverare in incepto, plerosque praestantiores totius Europae libros, aut certe librorum et authorum catalogos, a suis bibliopolis obtinere, ex quibus securius sua confecturi essent diaria suoque arbitrato, sine aliarum provinciarum magnis sumptibus, sine magnis aliorum eruditorum molestisque laboribus, potiore partem futuris inutilibus.

17^{mo}. Quin forte non ex vano timeri potest, ne diaria eiusmodi et authoribus et bibliopolis multis officiant: illis quidem, eorum aestimationem liberiore crisi imminuendo; istis vero, per eandem efficiendo ut eiusmodi libri pauciores inveniant emptores. Id quod certe iniuria sua fieri authores conquerentur et bibliopolae.

18^{vo}. Et quando ipsimet haereticos censores et diariorum scriptores reprehendimus tamquam praesidentes, qui sese iudices coeterorum eruditorum constituant, an speramus id in nobis laudandum quod vituperamus in aliis?

19^{no}. Denique illa quae a Patribus parisiensibus conficienda suscipiuntur diaria, vel compendio perstringent omnia, vel deducunt potiora paulo uberius. Si primum, exiguum forte ferent laudem et fructum non adeo magnum, dignaque vix videbuntur tot impensis multarum provinciarum, tam magnis tot eruditorum virorum laboribus. Si secundum, tanta rerum et scriptorum erit moles, ut confici atque edi in menses singulos diaria non possint; tantopere etiam excrescet pretium, ut pauci futuri sint emptores qui in menses singulos coëmere velint diaria, ut propterea damnum non leve bibliopolis timendum videatur, quod diutius perferre nec volent nec potuerunt.

Ad rationes initio allatas R[espondetur].

Ad 1^{am}. Dubium videtur plusne commodi an incommodi allatura sit religioni eiusmodi diariorum conscriptio. Nam cum ob rerum multitudinem et varietatem non nisi obiter attingi possint singula, haereticorum quoque errores obiter quidem perstringi, non autem poterunt solide refutari, id quod magis illorum irritabit insolentiam quam franget con-

où la communauté catholique représentait peu de chose dans la vie des sciences et des lettres en face de la communauté protestante. Vu de Paris, le tableau n'est pas aussi noir et les *Mémoires de Trévoux* sont loin de présenter « 10 auteurs hétérodoxes pour un catholique ». Ils parlent pourtant de nombre d'entre eux, avec une impartialité qui les honore. « Nous avons marqué plus d'une fois — notent-ils en 1720 — que la diversité de Religion ne nous empêchera pas de rendre justice à l'esprit, à l'érudition et aux travaux des sçavans de qui nous aimons les personnes, en même temps que nous déplorons leur séparation d'avec l'Eglise Catholique » (1720, janvier, avertissement).

fidenciam; videturque praestare haereticos non invadere quam invasos non debellare: triumphis enim suis annumerant quod lacessiti sint et non devicti. Accedit quod Diarii scriptores, siquidem bonos et sinceros historicos velint agere, inviti saepenumero adigendi sint ad laudandam haereticorum eruditionem et commendandam iurisprudentiae civilis et medicinae potissimum peritiam, qua ipsi adversariorum suorum laude magnifice sane gloriabuntur.

Ad 2^{am}. Quam honorificum Societati futurum sit hoc opus, conici potest ex rationibus paulo ante allatis pro adversa parte. Certe obliuiscuntur communiter Societati ab eius aemulis arrogantia, nimia suarum rerum aestimatio et iactantia, alienarum vero contemptus ac depressio magnaue censurandi alios licentia. Forte ab his diariis confirmari atque augeri poterit haec apud multos persuasio. Aliqui temeritatis arguent Diarii auctores, quod iuridica etiam et medica, quae alterius omnino professionis sunt, censurare praesumant. Alii rationem non assequuntur ob quam multorum praecipuae dignitatis atque auctoritatis virorum in sese per suas censuras invidiam concitent atque odium. Quod si accederet eiusmodi diariorum impetrata forte a nostris aemulis condemnatio ac praescriptio, perexiguus certe inde in Societatem honor refundaturus esset.

Ad 3^{am}. Si compendiosa, si succincta futura sint diaria, non admodum solide et efficaciter per illa vendicari poterunt doctores catholici ab haereticorum censuris atque calumniis; si autem ampla, a fine suo aberrabunt, nec porro diaria erunt, sed congeries quaedam disparatarum tractatum. Magis fortasse obtinerent Patres parisienses hunc finem si laborem sibi hunc sumerent ut extra diaria peculiaribus vindictis catholicorum auctorum honorem vendicarent. Quando enim id ex operis instituto susciperetur, fieri sane posset, uti rerum dignitas exigit, fusiis et efficacius; quamvis pene infiniti futuri simus, si quasvis haereticorum calumnias in catholicos refutare velimus. Multa contemptu facilius dissolvuntur apud doctos et probos, quam responso.

Ad 4^{am}. Compendiosa diaria non videntur fore admodum idonea ad reprimendam fortiter haereticorum licentiam et audaciam. Poni enim in istis, nisi micantes crises et quaedam acute dicta, vix poterunt. Haec vero, utut aliquantum pungant, non tamen profunde sauciant, sed ad maiorem concitant ferociam. Philologicae vero observationes aut annotationes non satis firmum haereticis aggerem opponunt. Requirentur ad hunc finem paulo ubiores solidaeque disputationes, quas extra diaria felicius forte edent, si volent, Patres parisienses.

Ad 5^{am}. Fructus iste multis fortasse videbitur ambiguus. Dubium enim esse potest, an viros eruditos ad scribendos libros magis incitent quaedam in eiusmodi diariis obiter sparsa encomia, an vero magis illos absterreant acres in illis forte vibrandae crises et severa iudicia, nisi forte, quod pronum est cogitare, futuri sint plures qui et laudes et crises auctorum Diarii perinde habituri sint, a neutris admodum permovendi. Ad alterum, qui praetenditur, obtinendum fructum, sufficerent plane se-

mestres bibliopolorum catalogi, ex quibus plurium librorum et authorum comparari poterit notitia, quam ex istiusmodi diariis.

Haec ad rationes pro parte affirmante.

Rome, *Fondo Gesuitico già al Gesù 673* (Censurae librorum 14), f. 62-68v.

2. PERSONNALITÉ DES FONDATEURS ET DES PREMIERS RÉDACTEURS.

La lettre qui suit n'a pas l'intérêt humain des documents précédents. C'est une simple nomenclature des principaux collaborateurs des *Mémoires*. Mais provenant de l'un d'entre eux, elle est extrêmement précieuse pour l'histoire littéraire. Elle est adressée, le 30 décembre 1739, par le P. de Blainville au P. Oudin. C'est le P. E. M. Rivière, qui en signale l'existence dans ses *Corrections et additions à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Supplément au de Backer-Sommervogel* (Toulouse 1911, col. 120, n. 345). Elle fait partie des notes que le P. Oudin, chargé de continuer la *Bibliotheca scriptorum S. I.* de Southwell, avait patiemment rassemblées à partir de 1731. Voici en quels termes le P. Rivière fait l'histoire et la description de ces notes :

« Les nombreuses notes qu'il recueillit passèrent successivement aux mains des PP. Jean Courtois et Zaccaria; à la mort de ce dernier, elles furent achetées à ses héritiers par le P. Faustino Arévalo qui les transporta à Loyola, et elles s'y trouvent encore quoiqu'on en ait dit. Le P. Aug. de Backer par une inconcevable malchance n'a pas su les reconnaître et le P. Sommervogel n'en a même pas soupçonné l'existence [ou plus exactement il les croyait perdues; voir Sommervogel, t. VI, col. 17 à 30, surtout nn. 46, 53 et R]. Elles forment aujourd'hui neuf grosses liasses, sans compter les fiches des tables de matières, ni les documents venus des diverses provinces de la Compagnie, ni une partie, tout au moins, des lettres adressées à Oudin »¹⁸.

Tout cet ensemble, avec les archives de Loyola, est actuellement conservé à Oña. Nous devons à l'obligeance du P. C. García Galdaraz la photocopie de la lettre que nous publions ci-après.

Le P. de Blainville a été rédacteur des *Mémoires* pendant sept ans. Il est donc mieux placé que personne pour en énumérer les collaborateurs.

Au reste, les renseignements qu'il y fournit n'avaient pas été perdus. L'essentiel en fut livré au public par le truchement de

¹⁸ Sur le fonds Zaccaria des archives de Loyola-Oña voir E. Rosa, *Gli scritti e il carteggio del P. F. A. Zaccaria in un archivio della Guipuzcoa*, dans *La civiltà cattolica*, a. 80 (1929, IV) 118-130.

l'article *Trévoux*, du *Supplément au Dictionnaire de Moreri*, publié en 1749 par l'abbé Goujet. La ressemblance de cet article avec la lettre du P. de Blainville fait soupçonner une dépendance, qui ne paraît guère douteuse lorsqu'on sait — ce sont les *Mémoires de Trévoux* qui nous le disent (M. T., 1750 janvier, 146) — que l'auteur avait utilisé pour son ouvrage des notes communiquées par le P. Oudin.

Dès avant la découverte de la source, l'article de l'abbé Goujet nous avait paru digne de foi, pour la raison suivante: le *Supplément au Dictionnaire de Moreri* est longuement recensé dans les *Mémoires de Trévoux* au moment de sa parution (1750, janvier, p. 142-168; février p. 227-245; mars, p. 691-712); tout en louant Goujet, les Journalistes ne se font pas faute de rectifier nombre d'erreurs, mais ils ne soufflent mot de l'article *Trévoux*. S'il s'y était glissé quelqu'inexactitude, ne l'auraient-ils pas signalée?

Pourtant les historiens modernes des *Mémoires de Trévoux* n'ont pas fait de ces renseignements l'usage qu'ils méritaient. Le P. Sommervogel (*Table méthodique des M. T.*, t. 1) ne cite jamais Moreri et préfère utiliser, avec les *Éloges historiques* publiés par les *Mémoires* eux-mêmes, la *Notice sur les journaux formés à l'imitation du Journal des sçavans* que L. Dupuy a publiée, en 1764 dans le dernier volume de Claustre, *Table générale des matières contenues dans le Journal des sçavans*. (Paris, Briasson, 1753-1764). Le P. Dumas (*Histoire du Journal de Trévoux*, Paris, Boivin, 1936) ne paraît pas avoir suffisamment critiqué ses sources; il met exactement sur le même pied l'article de Moreri et la notice fournie par Hatin (*Bibliographie historique et critique de la presse française*, P., Didot, 1866), alors que celle-ci reproduit manifestement celui-là.

C'est pourquoi il ne paraît pas inutile de publier un document, qui assurera la valeur de l'article de Moreri et fixera définitivement quelques points de l'histoire des *Mémoires de Trévoux*.

Nous devons bien avouer pourtant que cette lettre du P. de Blainville ne lève pas toutes les difficultés: elle est en contradiction sur quelques points, ou du moins se concilie malaisément avec des indications apportées par divers *Éloges historiques*, publiés dans les *Mémoires*. Nous tâcherons, dans les notes, de résoudre ces petits problèmes. Nous y consignerons en outre de très brèves indications biographiques, qui permettent de situer les différents collaborateurs du journal.

Un élément de vérification très précieux dans ces recherches nous a été apporté par les Catalogues de la province de France, dont les photocopies nous ont été aimablement communiquées par le P. Pierre Delattre (Enghien). Ce qui, dans ces catalogues, concerne le collège Louis-le-Grand a été publié en partie dans

G. Dupont-Ferrier, *Du Collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*, tome III, *Notes et documents*. Chaque fois que ce sera possible, nous donnerons la référence à cet ouvrage (= D.-F., suivi de deux chiffres: celui de la page et le numéro d'ordre que porte dans la liste le Père dont il est question). Mais nous ne pouvons nous en contenter toujours, parce qu'il comporte des lacunes et même des inexactitudes¹⁹.

Lettre du P. Joseph de Blainville au P. François Oudin.

Mon Révérend Père,

Ne me faites point les justes reproches que je me suis faits plusieurs fois à moi-même sur le délai de ma réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le renouvellement de l'année, que je vous souhaite très heureuse, est un temps où le pardon des fautes passées s'accorde aisément; mais il faut les réparer, et c'est ce que je vais faire.

Le P. Lallemant conçu au commencement du siècle le projet du journal et fut bien secondé du P. Le Tellier. Tous deux allèrent demander l'agrément à Mr. le duc du Mayne, qui donna depuis sa protection à l'ouvrage dont le Père Lallemant fut presque chargé seul la première année²⁰.

¹⁹ Sur plusieurs des Pères cités ci-dessous on trouvera des curieuses références dans le catalogue de l'exposition commémorative du deuxième centenaire de l'Encyclopédie, *Diderot et l'Encyclopédie* (Paris, Bibliothèque Nationale, 1951); voir le compte rendu du P. H. Bernard-Maitre dans *AHSI* 21 (1952) 176-180.

²⁰ Cette version de la fondation des *Mémoires* n'est donnée que par le *Dictionnaire de Moreri*, où, comme nous l'avons dit, elle provient de cette lettre. Les Journalistes, dans leur préface au premier numéro des *Mémoires*, et l'imprimeur Estienne Ganeau, dans sa lettre dédicatoire, attribuent l'initiative du journal au duc du Maine en personne; mais il ne faut point, nous semble-t-il, prendre à la lettre ces assertions flatteuses de gens qui étaient ses obligés. Que l'initiative soit venue des jésuites nous paraît hautement vraisemblable: ils devaient tôt ou tard se rendre compte de l'intérêt de ce genre d'apostolat et, d'autre part, publier à Trévoux était, nous l'avons vu, le moyen idéal de « tourner » le privilège dont jouissait le *Journal des sçavans*. Quant à l'identité des fondateurs, bien qu'aucun autre indice ne confirme en ce point notre document, nous n'avons aucune raison de la mettre en doute. Ce que nous savons par ailleurs de la personnalité et de l'influence des PP. J.-Ph. Lallemant et Michel Le Tellier s'accorde bien avec le rôle qu'on leur attribue ici. - Jacques-Philippe LALLEMANT (né en 1660, entré dans la Compagnie en 1677, mort en 1748) était, à l'époque de la fondation des *Mémoires*, ministre du pensionnat de Paris et le resta jusqu'en 1707; après cela il est « scriptor », au collège (D.-F. 35, 228), puis, à partir de 1719 et jusqu'à sa mort, à la maison professe de Paris. Auteur de nombreux ouvrages de théologie et de piété (voir SOMMERVOGEL, IV, 1387-1400, et *Dictionnaire de théologie catholique* [= DTC], VIII, 2456-2459), il fut surtout l'un des meneurs de la controverse anti-janséniste. Les *Mémoires de Trévoux* devaient probablement constituer une pièce de la machine de guerre que ce lutteur infatigable montait contre le parti (voir notamment,

Le P. François Souciet, mort à la Flèche, y a travaillé, et ce me semble encor le P. Germont et le P. Buffier²¹. Après vint le P.ournemine²², qui pendant environ vint ans commença vers l'an 1704 à en faire sa principale occupation.

avec précautions, car il s'agit d'un pamphlet: ABBÉ DE MARGON, *Lettres sur le Confessorat du P. Le Tellier*, publiées par I. de Recalde, Paris, Librairie Moderne, 1928, p. 250). Il semble que sa collaboration active ne dura guère. Son nom n'est pas resté lié aux *Mémoires de Trévoux*. Moreri lui attribue la direction des *Mémoires* jusqu'en 1704, mais nous verrons plus loin que c'est une interprétation abusive de la présente lettre. — Michel LE TELLIER (1643-1661-1719) a fait l'objet de trop d'écrits en sens divers pour avoir besoin de présentation (voir DTC, IX, 456-458, une bibliographie très ample). Il est difficile de juger équitablement le dernier confesseur de Louis XIV. En ce qui nous concerne, son activité de polémiste et d'humaniste à la fin du XVII^e siècle et l'autorité dont ce théologien semble jouir dans la Compagnie, rendent plausible son intervention aux côtés de Lallemand, dans la fondation des *Mémoires*. Il y collabora même encore après sa nomination comme recteur de Louis-le-Grand en 1705. On a de lui certainement les traductions de plusieurs homélies latines du pape Clément XI (de 1701 à 1708). Cf. SOMMERVOGEL, VII, 1911-1919.

²¹ François SOUCIET (1672-1691-1739) fournit aux *Mémoires* une collaboration assez effacée (des extraits uniquement); aucun autre document n'en a gardé trace (cf. SOMMERVOGEL, VII, 1403-1404). Au reste, il n'arrive à Paris qu'en 1707, pour remplacer le P. Lallemand comme ministre du pensionnat; de 1711-12 à 1717-18, il est « scriptor » (D.-F. 35, 221, donne d'autres dates), puis il remplit les charges de professeur de morale et de théologie positive à Quimper, à Paris et à la Flèche où il meurt le 13 septembre 1739. Peut-être Blainville a-t-il cru que le P. F. Souciet avait collaboré plus tôt aux *Mémoires*, parce qu'il le confondait dans ses souvenirs avec le P. Étienne SOUCIET, son frère (1671-1690-1744), « scriptor » à Paris dès 1703 et qui jusqu'à sa mort ne quitta pas Louis-le-Grand où il fut encore professeur de théologie positive et, de 1725 à 1740, bibliothécaire (D.-F. 31, 171; 35, 220; 39, 277). Étienne SOUCIET est l'auteur de plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires de Trévoux* (cf. SOMMERVOGEL, VII, 1396-1403), mais rien ne nous autorise à croire qu'il ait compté parmi les rédacteurs en titre du journal. Les Souciet étaient six frères qui furent tous jésuites; nous retrouverons plus loin l'un d'entre eux, le P. Jean Souciet (n. 28). — Barthélemy GERMON (1663-1679-1718) historien, célèbre par sa controverse avec Mabillon, était fort lié avec le P. Lallemand qui dut l'entraîner avec lui dans cette entreprise journalistique. S'il faut en croire CLAUSTRE, *Table du Journal des sçavans* [(et la considération de la liste de ses ouvrages dans SOMMERVOGEL, III, 1351-1357, confirme cette vue), il était plus à l'aise en latin qu'en français et sa collaboration ne dura guère (D.-F. 34, 215). Voir DTC, VI, 1311-1312. — Claude BUFFIER (1661-1679-1737) « scriptor » à Paris de 1699 à sa mort, fut d'après l'*Éloge historique* que les *Mémoires* lui consacrent, attaché à la rédaction « presque dès l'origine » (M. T., 1737, août, 1500-1510). Peut-être fut-il appelé à la rescousse à la fin de 1701, en même temps que le P.ournemine par les fondateurs incapables de faire face aux lourdes exigences de leur œuvre, sur le plan littéraire. Le P. Buffier (SOMMERVOGEL, II, 340-352; DTC, II, 1167-1173), esprit original et bon philosophe a fait l'objet d'une thèse assez récente: F. K. MONTGOMERY, *La vie et l'œuvre du P. Buffier*, P. Association du Doctorat, 1930; voir aussi M. MOLLAT, *Collège de Bourbon et Lycée Corneille* (Rouen 1942).

²² René Joseph de TOURNEMINE (1661-1680-1739) est le plus connu parmi les collaborateurs du journal. Encore professeur de théologie à Rouen au début de l'an-

Le P. de Blainville de Vallogne en Normandie, étant préfet des classes, en fut nommé agent en 1712, et pendant sept ans²² il a fait divers extraits. On a de lui une bibliothèque choisie pour un homme du monde qui veut se faire un cabinet des bons livres, avec le caractère des auteurs, imprimée dans les journaux de 1717 et les suivants. Il a donné quelques pièces de vers françois: telles sont une première au nom des pensionnaires du Collège de Louis-le-Grand qui félicitent le Roi sur la naissance du premier duc de Bretagne; une seconde adressée aux prélats assembles à Paris pour la (sic) congratuler sur leur zèle contre les hérétiques et les ennemis de la France; une troisième sur la convalescence du roi Louis XV: c'est la Religion qui parle en cette pièce et se promet un glorieux triomphe avec la guérison du Roi sur les ennemis de l'Eglise et de l'État.

née scolaire 1701-1702, il est appelé, fin 1701, à Paris, pour y travailler aux *Mémoires de Trévoux* (D.-F. 35, 219). En prit-il immédiatement la direction? Son *Éloge historique* (M. T., 1739, septembre, 1964-1974) ne se prononce pas. (On y trouve l'étrange phrase suivante: ses supérieurs « le chargèrent de travailler aux Journaux de Trévoux, il le fit pendant 19 ans depuis jusques en (sic) avec le succès auquel le Public a justement applaudi »). L'article qui lui est consacré dans le *Dictionnaire de Moreri*, article composé par l'abbé Goujet sur des notes du P. Oudin, et vanté par un compte rendu des *Mémoires* (M. T., 1750, mars, 709) affirme que « sur la fin de 1701, il fut placé dans le collège de Paris pour être à la tête de ceux à qui l'on avait confié la composition de ce fameux journal... ». Par contre, l'article Trévoux du même *Dictionnaire*, qui se fonde, on le sait, sur la lettre que nous publions, fait commencer la direction du P. Tournemine en 1704. Mais en cela, l'abbé Goujet — ou le P. Oudin — abuse de son document: faire des *Mémoires* sa principale occupation et y jouer le rôle principal ne sont pas une seule et même chose. La lettre du P. de Blainville ne permet pas de reculer jusqu'en 1704 le rôle de directeur du P. Tournemine, même si l'on admet que le P. Lallemand a, pendant quelque temps encore, inspiré et conseillé le petit groupe des rédacteurs. On ne voit pas très bien pourtant quelles pouvaient être, pendant les premières années, les autres occupations du P. Tournemine. Les catalogues le disent seulement « scriptor » (voir SOMMERVOGEL, VIII, 179-194; DTC, XV, 1244-1248), et c'est précisément en 1703-1704 qu'à cette indication vient s'ajouter celle de « confessorius in templo », puis de préfet de la congrégation des pensionnaires. Le P. Tournemine dirigea le journal jusqu'en 1719, date à laquelle il devint bibliothécaire de la maison professe (M.-T., 1719, janvier, 196). Il continua jusqu'à sa mort à fournir de nombreuses et remarquables dissertations. Sa personnalité a marqué les *Mémoires*; c'était un homme intelligent et bon, ouvert à tous les mouvements d'idées, mêlé à bien des débats.

²² Joseph DE BLAINVILLE (1675-1692-1752) n'a pas eu les honneurs d'un éloge historique et n'est pas mentionné par la *Table du Journal des sçavans*, de sorte que nous le connaissons surtout par ce qu'il nous dit ici de lui-même (voir SOMMERVOGEL, I, 1531). Mais sa *Bibliothèque choisie*, parue en 5 fois dans les *Mémoires* de 1717 et de 1720, est signée, d'abord de ses initiales, ensuite de son nom en toutes lettres. Venu de Bourges à Louis-le-Grand en 1712, il y est préfet des classes jusqu'en 1724 (D.-F., 17, 71 bis, donne d'autres dates); en 1718-19 on lit également à côté de son nom, l'indication de « scriptor » (D.-F., 36, 231). Passé comme « scriptor » à la maison professe en 1723, il y reste jusqu'à sa mort. Son rôle fut effacé.

Le P. Marquer ²⁴, breton, après avoir régenté à Paris, travailla vers l'an 1714 au journal. On a de lui pendant plusieurs années un nombre infini d'extraits. C'étoit un ouvrier laborieux et qui avoit de l'esprit, de la capacité et beaucoup de vertu.

Le P. du Cerceau ²⁵ et le P. Catrou ²⁶ ont ensuite pris la plume, vers l'an 1719, et après eux le P. Hongnant ²⁷ vers l'an 1724. Depuis, les

²⁴ Louis MARQUER (1653-1670-1725). Son nom dans le manuscrit est presque entièrement recouvert par une tache, mais nous pouvons suppléer, connaissant cet « ouvrier laborieux » par une brève mention des *Mémoires* de juin 1726 (p. 1144). SOMMERVOGEL, V, 597.

²⁵ Jean-Antoine DU CERCEAU (1670-1688-1730), bel esprit, poète et polémiste (SOMMERVOGEL, II, 967-982), après avoir été écrivain à la maison professe de Paris et au collège, et préfet des classes inférieures à Bourges, paraît à Louis-le-Grand en 1714 comme préfet cubiculaire au pensionnat, c'est-à-dire probablement précepteur de quelqu'élève illustre (D.-F., 21, 217). De 1720 à 1729, il est « scriptor » (D.-F., 35, 227); en 1730, il retourne au pensionnat; c'est que sa réputation lui a valu d'être appelé à surveiller les études de Louis-François de Bourbon, prince de Conti. Il trouva la mort dans cette charge, tué par la maladresse de son pupille qui étreignait son premier fusil. Sa collaboration, qui fut marquée par quelques vives controverses, dut s'étendre de 1719 à sa mort, mais dès 1707, les Journalistes avaient publié de lui un portrait du roi de Suède en vers (1707, août, 1466-1472).

²⁶ François CATROU (1658-1678-1737). La mémoire du P. de Blainville a dû ici se trouver en défaut; l'indication qu'il donne se trouve en contradiction à la fois avec l'*Éloge historique du P. Catrou*, (M. T., 1738, avril, 651-664), avec la *Table du Journal des sçavans*, qui peut-être reproduit seulement cet éloge, et avec les indications du catalogue. D'après l'*Éloge*, « il fut retenu à Paris pour commencer de concert avec trois autres jésuites, les *Mémoires de Trévoux*... » Selon la *Table*, il s'occupa constamment du journal pendant les 12 premières années, puis resta 3 ans sans y prendre part (voir aussi M. T., 1712, février, 222-223; article sur l'histoire des journaux, par Struvius), enfin y collabora de nouveau jusqu'à sa mort. Les catalogues enfin révèlent que ce Père, qui semble avoir été souvent en dispute avec ses supérieurs, réside hors de Paris, en 1701 (Pontoise), de 1713 à 1715 (Moulins, Orléans), de 1718 à 1722 (la Flèche, puis Lyon) et en outre passe les années 1722 à 1724 au noviciat de Paris. L'indication du P. de Blainville ne s'accorde vraiment pas avec cet ensemble de données. Peut-être, venu lui-même aux *Mémoires* en 1712, quand le P. Catrou n'y travaillait pas, a-t-il ignoré ou perdu de vue sa première collaboration, et se trompe-t-il au surplus en retardant le commencement de la seconde, parce qu'il le rapproche du P. du Cerceau. Il semble hors de doute en tout cas qu'il faille ici faire confiance aux autres indications (en ajoutant toutefois — contre la *Table du J. des sçavans* — que la contribution du P. Catrou aux *Mémoires* n'a pu être aussi suivie après 1715 qu'avant 1712: son voyage — ou son « exil » — à Lyon notamment a dû l'interrompre). Le P. Catrou, esprit amène, avait eu du succès comme prédicateur; mais il abandonna cette carrière parce qu'il ne pouvait astreindre une mémoire rebelle à apprendre les sermons par cœur. Il a publié plusieurs ouvrages historiques, des éditions d'auteurs latins, etc. (cf. SOMMERVOGEL, II, 882-889; DTC, 2012-2013).

²⁷ Le P. de Blainville ne dit mot du P. Claude-Joachim Thoubeau (1653-1668-1728), qui assumait, après le P. Tournemine, la direction ou, au moins, une sorte de secrétariat des *Mémoires* (voir M. T., 1720, janvier, avertissement, et dans L. BERTRAND, *L'abbé Laurent-Josse le Clerc*, Paris 1877, p. 58, une lettre du 17 mai 1720, signalée par SOMMERVOGEL, VIII, 5-6). — Claude-René HONGNANT (1671-

auteurs ont été le P. Bougeant, le P. Brumoi, le P. Rouillé, le P. Jean Souciet et le P. Charlevoix ²⁴.

Voilà, mon Révérend Père, tout ce que je puis vous dire sur cet article; je conserve pour vous toute l'estime et tout le respect que je dois avoir pour un excellent jésuite; ne me refusez pas de votre côté

1687-1745) est « scriptor » à Paris de 1721-1722 à 1728-9 (D.-F., 36, 234), puis il y exerce presque jusqu'à sa mort la charge de préfet général des études. Les notices contemporaines (MORERI, CLAUSTRE) nous vantent son érudition et sa doctrine (cf. SOMMERVOGEL, IV, 453-455; DTC, VII, 40-41), mais ajoutent qu'« il s'était formé un style singulier, qui manque absolument du simple et du naturel ». A-t-il dirigé les *Mémoires*? Le *Dictionnaire* de Moreri l'affirme à l'article *Trévoux*, vraisemblablement sur la foi de notre lettre où pourtant cela n'est point écrit. Mais l'article *Hongnant* du même ouvrage se contente de dire qu'on l'associa à la composition du journal. A vrai dire, pour cette période qui va de 1720 à 1734, nous sommes très mal renseignés. On nous cite plusieurs rédacteurs, aucun directeur. Peut-être était-ce la situation réelle, les *Mémoires* livrés à l'anarchie? L'accent avec lequel plusieurs documents saluent la réorganisation de 1734 (voir note suivante) et la tenue même du journal confirmeraient cette hypothèse.

²⁴ Le P. de Blainville cite pêle-mêle cinq Pères, dont la part de collaboration nous est bien connue par ailleurs. Le P. Guillaume Hyacinthe BOUGEANT (1690-1706-1743) fut « scriptor » à Louis-le-Grand, depuis 1721 jusqu'à sa mort, presque sans interruption (D.-F., 36, 235). Bon historien et critique spirituel (cf. SOMMERVOGEL, I, 1873-1886; DTC, II, 1090-1091), il a, dit son éloge, « enrichi les *Mémoires* d'une bonne partie de ce qu'ils ont eu de plus précieux de son temps » (1744, juin, 973-979). Déjà occupé à leur rédaction avant 1734, il fait encore partie de la nouvelle équipe qui est chargée de les remettre sur pied. - Le P. Pierre BRUMOI (1688-1704-1742) nous est bien connu par sa correspondance avec M. de Caumont, publiée jadis par le P. Prat (*Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire*, II, 1857, 411-486) et par ses lettres à J.-B. Rousseau, éditées par P. Bonnefon (*Revue d'histoire littéraire de la France*, XIII, 1906, 123-158). Ces correspondances révèlent un lettré délicat, un homme aimable, soucieux de mesure, de bon goût et de politesse. Appelé à Paris en 1722 pour s'occuper de l'éducation du prince de Talmon (il est « praefectus cubicularius » au pensionnat), il commença dès lors à collaborer aux *Mémoires*. Il ne cessa pas cette collaboration bien qu'il assumât à partir de 1725 le cours de Mathématiques (D.-F., 45, 332); de 1734 à 1739 enfin aux côtés du P. Rouillé, il put se consacrer exclusivement au journal (D.-F., 37, 246). Voir SOMMERVOGEL, II, 243-252, et DTC, II, 1147. - Le P. Pierre-Julien ROUILLÉ (1682-1699-1740) fut, dit son éloge historique, « chargé de l'agence du Journal de Trévoux, depuis le mois de décembre 1733 jusques à celui de février 1737 ». La date initiale est confirmée par l'avertissement de janvier 1734 et par de nombreux documents d'époque (lettre de Brumoi à Caumont, 24 avril 1734, dans PRAT, o. c., p. 451; lettre de Dugas à St. Fonds, 24 janvier 1734, dans *Correspondance entre M. de Saint-Fonds et le président Dugas*, publiée et annotée par W. Poidebard, II, Lyon, Paquet, 1900, p. 167; abbé DESFONTAINES, *Observations sur les écrits modernes*, I, 140); tous présentent cette mesure comme une réforme heureuse et nécessaire; les *Mémoires* périlisaient quelque peu, tant à cause de l'incurie de leur imprimeur qu'en raison de la partialité et de la fantaisie de certains collaborateurs dont aucune direction ferme ne contenait les saillies. - Le P. Jean SOUCIET (1681-1699-1762), frère de François et d'Étienne (voir plus haut n. 21) se trouve à Louis-le-Grand, dès 1720 comme préfet de chambre ou répétiteur, à partir de 1730, il est « scriptor » (D.-F., 36, 244), puis devient en 1741 bibliothécaire en second et enfin

quelque par (sic) dans votre bienveillance, et croyez que je suis, comme en effet je suis, très sincèrement et très respectueusement, de Votre Révérence le très humble et très obéissant serviteur, *J. de Blainville S. J.*

Le 30^e décembre 1739.

Mon Révérend Père, le Révérend Père Oudin, de la Compagnie de Jésus, à Dijon.

Archives de Loyola-Oña, *Fonds Zaccaria*.

bibliothécaire de 1745 à sa mort (D.-F., 31, 172). Ni le P. Brumoy, qui est pourtant bien placé pour le savoir, ni Dugas ne le comptent parmi les rédacteurs de 1734. Fut-il agent du journal avant cette date, ou après (mais avant 1739) nous ne pouvons le déterminer avec certitude. Voir SOMMERVOGEL, VII, 1404. - Le P. Pierre-François-Xavier DE CHARLEVOIX (1682-1698-1761), fait partie, lui, du groupe de 1734. Il résidait à Louis-le-Grand, comme du reste il le fit presque sa vie durant, dans les charges les plus diverses. Il est surtout connu par ses ouvrages sur les missions d'Amérique : voir SOMMERVOGEL, II, 1075-1080 ; A. VIATTE, *La littérature française d'Amérique au XVII^e et au XVIII^e siècle*, dans *Revue de littérature comparée*, 25, (1951) 5-11 ; S. ZAVALA, *América en el espíritu francés del siglo XVIII* (Mexique 1949). Sa collaboration aux *Mémoires* dûnt s'étendre sur de longues années (D.-F. 36, 242). - Qui assura la direction des *Mémoires* après le P. Rouillé ? Le P. Berthier semble bien n'avoir assumé la charge qu'en 1745 ; à cette date en effet apparaît à côté de son nom dans les catalogues la mention « praefectus diarii » dont il est le premier, et dont il sera le seul à être honoré. Il a pu travailler au journal dès 1742 (il est « scriptor »). Mais il est improbable qu'il en ait eu la responsabilité. En tout cas, fin 1739, quand Blainville écrit sa lettre, il n'est point encore question de lui. Il nous semble qu'il faut choisir entre les PP. Jean Souciet et Charlevoix ; peut-être même se succédèrent-ils dans la charge. Nous n'en pouvons dire davantage.

III. - OPERUM IUDICIA

IESUS JUAMBELZ S. I. *Index Bibliographicus Societatis Iesu*. 3 (1939), 4 (1940-1950). — Romae 1941-1953, 8°, S. 197 und xv-802.

Diese für die Ordensgeschichte überaus wichtige Veröffentlichung des P. Juambelz, die er 1937 begonnen hat, wurde infolge des zweiten Weltkrieges für einige Zeit unterbrochen. In den letzten Jahren aber bemühte er sich, die Lücke auszufüllen. Die Frucht seiner unermüdlichen und opferwilligen Arbeit ist der 1953 erschienene Band des *Index Bibliographicus*.

Es ist nicht notwendig, weder die Tragweite des *Ind. Bibl.* für die wissenschaftlichen Forschungen, noch die sachverständige Bearbeitung durch den Verfasser hier aufs neue zu besprechen. Es möge genügen, auf eine frühere Rezension unserer Zeitschrift hinzuweisen — *AHSI* 9 (1940) S. 153-154 —, wo beides ausführlicher hervorgehoben wurde.

Hier wollen wir zunächst das dritte, noch vor dem Kriege erschienene Heft des *Ind. Bibl.* kurz erwähnen. Darin bietet uns der Verfasser das schriftstellerische Schaffen der Gesellschaft Jesu vom Jahre 1939, in 2369 Nummern zusammengefasst. Die Methode dieses Heftes stimmt in allem mit jener der zwei früheren Hefte überein. Es ist nämlich nach dem Inhalt der Publikationen in verschiedene Sachgebiete eingeteilt. Über die Arbeiten der einzelnen Schriftsteller gibt uns ein Autorenkatalog, am Ende des Heftes hinzugefügt, einen Überblick.

Das erste, was uns im vierten Band auffällt, ist die veränderte Arbeitsweise des Herausgebers. Die Publikationen sind nicht nach ihrem Inhalt, sondern nach ihren Verfassern geordnet. Der Zweck des *Ind. Bibl.* ist, wie bekannt, die Fortsetzung des grossen bibliographischen Werkes von Sommervogel vorzubereiten. Dieses Hauptziel vor Augen haltend hat P. Juambelz, wie wir glauben, mit Recht seine Methode geändert, und sie dem Vorgehen Sommervogels, soweit möglich, angepasst.

Da es aber ein weiterer Zweck dieser Veröffentlichung ist, den Forschern über ihre Sachgebiete Auskunft zu geben, wurde die frühere Anordnung des Materials nach dem Inhalt durch einen *Index rerum* ersetzt, in dem J. die frühere Einteilung und Verzweigung vollständig beibehalten hat. Bei jeder Abteilung gibt er die Autoren mit den laufenden Nummern ihres Schrifttums an.

Was die neue Arbeitsmethode dieses Bandes betrifft, deuten wir nur kurz auf folgendes hin: Dem Namen der Verfasser ist das Geburtsjahr und, wenn sie schon gestorben sind, auch das Todesjahr hinzugefügt. Die Werke sind nach der chronologischen Reihenfolge geordnet. Zuerst steht das Originalwerk, dann seine verschiedenen Auflagen. Die Übersetzungen folgen unmittelbar nach dem Original. Die Artikel und Abhandlungen, die in Zeitschriften oder Sammelbänden erschienen, sind durch kleineren Schriftsatz von den selbständigen Werken unterschieden und hinter diesen chronologisch, oder manchmal nach den Zeitschriften geordnet. (Näheres darüber siehe in der *Introductio*, S. v-vi).

Durch diese neue Ordnung und klare Unterscheidung des Materials ergibt sich wirklich das, was der Verfasser angestrebt hat und was auch, wie erwähnt, der Hauptzweck des *Ind. Bibl.* ist, nämlich, *ut sine labore activitas uniuscuiusque scriptoris uno quasi intuitu conspiciatur* (S. v).

In diesem letzten Band stellte der Verfasser die schriftstellerische Tätigkeit der Gesellschaft in einer Zeit zusammen, die vorwiegend Kriego- oder Nachkriegsjahre waren, also in einer Zeit, wo viele Verbindungen unterbrochen waren, oder eingesandte Werke verlohrengehen konnten. Trotz dieser Schwierigkeiten bemühte er sich, auch über Schriften, die er persönlich nicht erreichen konnte, uns zu berichten. Seine unermüdliche Arbeit und nicht erlahmenden Spürsinn zeigen die zahlreichen Sterne, womit er diese Angaben gekennzeichnet hat. Dass trotz aller Mühe manche Werke und besonders in verschiedenen Zeitschriften (z. B. in literarischen und naturwissenschaftlichen) zerstreute Artikel (die alle zu erfassen die Kräfte eines Mannes übersteigt) in der Sammlung fehlen, ist deswegen gar nicht zu verwundern. Im Gegenteil, wir müssen ehrlich anerkennen, dass er unter diesen Umständen doch so viel zusammenbringen konnte (21705 Nummern). Und dafür sind wir ihm aufrichtige Anerkennung und herzlichen Dank schuldig.

Rom.

L. POLGÁR S. I.

Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique. Doctrine et histoire.

Fondé par M. VILLER, F. CAVALLERA, J. DE GUIBERT, S. J., continué... sous la direction de Charles BAUMGARTEN, S. J., assisté de M. OLPHE-GAILLARD, S. J. Tome II, fasc. XIII-XVI. — Paris (Beauchesne) 1950-1953, col. 1521-2708.

La recension se limite à ce qui concerne directement l'histoire des Jésuites dans la dernière partie du tome II de ce *Dictionnaire*. Relevons d'abord que l'attribution du vocable *Considération* à l'examen de prévoyance recommandé aux Supérieurs de la Compagnie de Jésus témoigne probablement de l'influence du *De consideratione* de saint Bernard (M. Viller, col. 1609), et que la forme moderne de *Consécration* spirituelle a pris corps dans les Congrégations de la Sainte-Vierge (J. de Finance, col. 1580-1583).

Dans la première partie de l'article *Contemplation* (enquête historique, col. 1043-2057) le Père Olphe-Gaillard passe en revue les conclusions majeures des travaux récents sur la contemplation ignatienne, « mystique du service de Dieu », dont les perspectives donnent « leur valeur plénière » aux formules des *Exercices spirituels*. De cette contemplation dans l'action, Nadal est le théologien, Favre l'incarnation, Borgia le converti. Sont ensuite brièvement signalés le procès de l'oraison de recueillement sous le généralat de Mercurian et les points saillants de la doctrine de Gagliardi, de celle de Suárez et de la lettre

officielle du général Aquaviva sur l'oraison (col. 2023-9). Trois colonnes sont données à l'école ignatienne à partir du XVIII^e siècle (J. J. Laumonnier, col. 2052-4).

Particulièrement remarquables sont les pages de l'enquête doctrinale (col. 2058-2193) consacrées à « la contemplation dans l'école ignatienne ».

Le Père Olphe-Gaillard y rend compte, avec une netteté parfaite, de la doctrine contemplative élaborée en ordre principal par les Jésuites français Poulain, de Maumigny, Bainvel, de la Taille, de Guibert, qui « se sont efforcés de concilier les exigences scientifiques de la théologie avec les requêtes d'une prudente direction pratique ». Ils regardent la contemplation infuse comme « une oraison distincte des autres *spécifiquement*, et non pas seulement par son degré d'intensité ». La spécification relève du caractère expérimental de cette oraison, où la foi atteint « dans le milieu de sa propre lumière l'Auteur et l'Objet de cette illumination » ; la charité n'est plus ici « seulement infuse », mais « consciemment infuse » ; les dons du Saint-Esprit interviennent dans l'expérience mystique, mais ils n'en constituent pas l'élément différentiel : celui-ci est une grâce spéciale, une inspiration « doublement » gratuite, un « miracle psychologique ». Là où la gratuité n'est plus de la sorte « absolue », mais « conditionnée », place est faite pour une « contemplation acquise », - l'acception du terme contemplation redevenant ici générique. La « voie contemplative », sans être aucunement anormale ni assimilable aux grâces *gratis datae*, répond à une vocation particulière ; elle n'est pas nécessaire pour atteindre la « perfection » commune, « mystique au sens large » (col. 2102-19).

Du Père Olphe-Gaillard signalons encore des précisions sur les contacts spirituels du prince de Conti avec les Jésuites d'Aquitaine (col. 2203s.), et une notice copieuse et vivante sur la Père Jean Crasset (col. 2511-20).

Avec l'étude dédiée au Père Antoine Cordeses, Jésuite espagnol (1518-1601), par le Père A. Yanguas, c'est à peine si nous sortons de l'article « contemplation ». L'éditeur des œuvres de Cordeses (actuellement en cours de publication) est à même d'ajouter ici à ses travaux antérieurs une contribution substantielle, originale et importante. Le point capital est l'analyse de trois petits traités spirituels inédits, écrits « au moins quinze ans avant que parussent le *Château intérieur* et les *Demeures* » ; il en ressort qu'on peut trouver, chez cet éminent contemplatif, qui témoigna d'une insigne soumission lorsqu'il fut mis au silence par le général Mercurian, toutes les oraisons mystiques décrites par sainte Thérèse, « depuis la quiétude jusqu'à l'union transformante, sauf le terme *mariage spirituel* ». Le vocabulaire de Cordeses et celui de sainte Thérèse sont parfois « si proches l'un de l'autre que les deux auteurs semblent avoir bu à la même source ».

De la plume érudite du regretté Père Alexandre De Bil, nous tenons des recherches fouillées sur les Jésuites Jacques Coret, « à ranger parmi les grands vulgarisateurs de la piété populaire » (col. 2326s.), Martin Couvreur, l'ami intime de Lessius (2461s.), Jean Crombecius, plus averti que le carme Jérôme Gracian dans la critique du « perfectisme » quiétiste (col. 2623-5), et surtout François Costerus, « le grand promo-

teur des Congrégations mariales », homme de gouvernement « d'une activité littéraire prodigieuse », qui malgré l'abondance et l'intérêt de la documentation n'a pas encore de biographie définitive (cols. 2416-9).

Dans la galerie des auteurs spirituels figurent aussi les Pères Jean Cordier, dont l'œuvre est riche d'aperçus spirituels sur la sanctification dans le laïc (col. 2324s.), Jean Croiset, dont le traité sur la dévotion au Sacré-Cœur, malgré la mise à l'index (1704-1887), a joué un rôle prépondérant dans le développement de la dévotion (col. 2557-60), François-Georges Cormaux, qui s'inscrivit des tout premiers dans la Société du Cœur de Jésus, fondée par le P. de Clorivière (2327-9), et le plus célèbre de tous, Pierre Coton, dont la spiritualité est ici amplement exposée dans une étude analytique et comparative. Il paraît aussi que « Coton controversiste mériterait d'être étudié » (2422-32). Cette dernière notice est rédigée en collaboration par Aloys Pottier et Michel-Jean Picard, qui a fourni de nombreuses contributions au volume recensé.

Rome.

M. LEDRUS S. I.

Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles. Tome I, fasc. 4-5 (Bordeaux-Cassel); t. II, fasc. 6-9 (Dammartin-Lyon); t. III, fasc. 10 (Macheville-Molsheim). — Enghien (Institut Supérieur de Philosophie), Wetteren (Imprimerie De Meester), 1948-1953, gr. 4°; t. I, col. 737-1566; t. II, 1608 col.; t. III, col. 1-400.

Commencé en 1939, pour commémorer le quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie de Jésus, ralenti par la guerre, le répertoire dirigé par la P. Pierre Delattre poursuit maintenant sa publication à un rythme régulier, qui laisse prévoir un achèvement prochain. Le fascicule 10 (Macheville-Molsheim), qui commence le t. 3, a paru en 1953. Le P. Edmond Lamalle a présenté ici même (t. 15, 1946, p. 174-176) les trois premiers fascicules, et indiqué les caractéristiques de l'ouvrage. Les fascicules 4-10 remplissent fidèlement le même programme.

Ni la diversité des auteurs et des styles, ni la variété des œuvres spirituelles auxquelles se consacrèrent les Pères de chaque maison, n'ont pu empêcher une certaine uniformité dans les notices, inhérente au genre même de ces monographies. Les documents d'archives conservent surtout la mémoire des difficultés d'administration: fondation, développement, rivalités, dissolution... On regrettera parfois que l'analyse des modalités de l'activité apostolique ne soit pas plus poussée dans ses caractéristiques locales, et dans le cadre de l'histoire religieuse de la ville ou de la région. De même, en ce qui concerne les courants de pensée, la diffusion des doctrines spirituelles et des dévotions, bref la vie intérieure de chaque maison. Du moins, nombre de petits faits signalés laissent entrevoir, au delà des vicissitudes temporelles, la manière dont chaque maison s'efforçait de servir Dieu.

En sus des notices consacrées à chaque établissement, quelques études concernent des ensembles plus vastes. L'une, très développée (I, 1394-1503), est consacrée par le P. Paul Bailly aux *Collèges*. Les

généralités, valables pour tous les établissements de ce genre : rapports avec les pouvoirs publics, matières et méthodes d'enseignement... s'y trouvent rassemblées, et dispensent de répétitions dans les notices particulières. D'autres, dues au P. Pierre Delattre, embrassent toute l'assistance de France (II, 525-590) et les provinces de *Champagne* (I, 1273-1284), de France (II, 590-609) et de *Lyon* (II, 1489-1502). Dans l'article *Guyenne* (II, 736-758), le même auteur complète son étude précédente sur la province d'*Aquitaine* (I, 293-296). Il a traité aussi des provinces *Flandro-Belge* (II, 457-460) et *Gallo-Belge* (II, 635-649), quelques-uns de leurs collèges étant passés au royaume de France au cours du *xvii^e* siècle, bien qu'ils soient restés sous la juridiction des Provinciaux de Belgique.

Pour cette raison, un grand nombre d'articles de ce Dictionnaire intéressent aussi l'histoire de la Compagnie dans les anciens Pays-Bas catholiques. Dans les fascicules que nous présentons, on trouve les établissements suivants fondés jadis par la province Gallo-Belge : *Cambrai* (I, 1031-1055 ; voir aussi *Escaudewres*, II, 402, et *Marcoing*, III, 39), *Douai* (avec son collège d'Anchin, le séminaire ecossais et le collège des Grands Anglais, II, 173-278), *Hesdin* (II, 810-825), *Le Cateau* (II, 1056-1072), *Lille* (II, 1175-1363 ; et *Esquermes*, II, 453-408), *Maubeuge* (III, 121-142) ; voir aussi *Gravelines* (II, 657-663). Des quatre maisons flandro-belges passées au royaume de France en 1667, on étudie ici celles de *Cassel* (I, 1127-1158) et de *Dunkerque* (II, 287-326). Cf. *Calais* (I, 1030), *Comines* (I, 1509-1510), *Cuincy*, patrie des PP. Olivier et Jacques Manare (I, 1565-1566).

De même façon, les historiens de l'assistance et des provinces de Germanie devront consulter les nombreux articles consacrés aux établissements de l'Alsace et de la Lorraine française : *Bouquenon* ou *Bockenheim* (I, 840-853 ; voir aussi *Herbitzheim*, II, 808), *Colmar* (I, 1503-1509), *Ensisheim* (II, 370-385 ; cf. *Feldbach*, II, 447-449), *Froidefontaine* (II, 634-635), *Hagenau* (II, 761-791), *Issenheim* (II, 823-834), *Marienthal* (III, 49-61), *Metz* (III, 229-361), *Molsheim* (III, 1041 ss).

D'autres encore dépassent le cadre historique de la France pour des raisons semblables, tels que *Corse* (I, 1559-1561), *Corneilla-de-Conslet* (I, 1557-1558) et les collèges du duché de Savoie : *Chambéry* (I, 1228-1257), *La Roche-sur-Foron* (II, 989-991), *Mégève* (III, 197-200), *Mélan* (III, 201-211).

L'ouvrage se borne aux limites actuelles de la France. Il ne parle donc pas des maisons des Jésuites français dans les missions, ni dans les colonies françaises non plus. L'Algérie pourtant y est comprise : voir *Boufarik*, *Constantine*, *Kabylie*, *La Calle*, *Laghouat* ; ainsi que les maisons ouvertes par les Jésuites français à l'étranger pendant les persécutions subies au cours des *xix^e* et *xx^e* siècles : *Cantorbéry*, *Hadzor*, *Hastings*, *Higham*, *Jersey*, *Littlehampton*, *Mold*, en Angleterre ; *Brugellette*, *Chercq*, *Enghien*, *Florennes*, *Marneffe*, en Belgique ; *Brigue*, *Estavayer*, *Fribourg*, en Suisse ; *Chieri*, *Lanzo*, en Italie ; *Hernani*, *Le Passage* ou *Pasajes*, en Espagne ; *Luxembourg* ; *Gemert* en Hollande.

Il faut relever l'importance religieuse et politique de certains articles : la mission de *Fenestrelles* (II, 449-456), dans ces vallées du Piémont qui passèrent souvent, pendant les *xvi^e* et *xvii^e* siècles, de la domination du duc de Savoie à celle du roi de France ; les ministères exercés à *Londres* (II, 1433-1437) par les Jésuites confesseurs du duc et de la duchesse d'York sous le règne de Charles II ; la tâche des confesseurs de Philippe V à *Madrid* (III, 27-38) ; l'activité apostolique des Jésuites français à Lisbonne (II, 1421-1426) après la restauration de la Compagnie ; et la présence des PP. Prosper Bole et Eugène Marquigny à *Frohsdorf* (Autriche) auprès des comtes de Chambord en exil (II, 630-634).

Parmi les nombreuses monographies dignes d'être soulignées, quelques-unes le méritent très spécialement ou pour leur sujet ou par l'ampleur de l'exposé. Voir, par exemple, *Le-Château-Blanc* (I, 1324-1336), la fameuse maison de retraites érigée par le P. Henri Watrigant (art. du P. Pierre Delattre); les collèges de *Clermont-Ferrand* (I, 1371-1394, art. de M. Marc Dousse et du P. Bailly), de *La Flèche* (II, 904-919, art. du Prof. Paul Mazin) et ceux de *Douai* déjà cités (art. de M. Hugues Beylard et du P. Delattre), le collège anglais d'*Eu* (II, 1582-1592), précurseur de celui de Saint-Omer (art. du Prof. Frédéric Fabre), et la fondation de *La Louvesc* (II, 922-936) foyer du culte de S. François Régis (art. du Père Joseph Goudard). Il faut remarquer enfin les longues études consacrées aux collèges de *Dijon* (II, 33-127) par MM. Jacques Laurent et Henri Dutouquet et par le directeur du Dictionnaire; de *Grenoble* (II, 687-228), par les PP. Louis Rosette et Paul David; de *La Rochelle* (II, 991-1035), de *Limoges* (II, 1364-1421) et de *Mauriac* (III, 145-196), par le P. Pierre Delattre; de *Lille* (II, 1175-1363), par les PP. Pierre Delattre, Joseph Renard et J. Desmarquest; de *Marseille* (III, 65-120), par le P. Jean Bremond; et de *Lyon* (II, 1502-1606) dont le texte est du P. Auguste Demoment et la bibliographie du directeur de tout l'ouvrage.

Dans l'état actuel de l'historiographie de l'assistance de France, où la synthèse entreprise par le P. Fouqueray n'est pas actuellement poursuivie, il importait de rassembler des monographies précises. *Les Etablissements des Jésuites en France* fournissent les éléments sûrs qui permettront de constituer une vue d'ensemble du rôle joué par la Compagnie de Jésus en France au cours de ses quatre siècles d'existence.

Lyon.

P. MECH S. I.

GEORGES GUITTON S. I. *Les Jésuites à Lyon sous Louis XIV et Louis XV.*

Activités, Luites, Suppression. (1640-1768). — Lyon 1953, 4°, 303 p., avec plans et ill. (polycopié). — 1.000 fr.

La plume alerte de l'auteur nous donne ici le fruit de recherches minutieuses entreprises au cours de travaux antérieurs sur S. François Régis et le Bx Claude La Colombière, qu'il a méthodiquement élargies jusqu'à embrasser, sur une période de cent ving-huit ans, tout un ensemble de faits et de personnages ayant rapport aux trois établissements que les Jésuites dirigeaient alors à Lyon: le grand collège de la Trinité, le petit collège de Bonsecours et la Maison S. Joseph, qui fut d'abord noviciat, puis « troisième an » par intermittence, et maison de retraites.

Il faut remarquer qu'à Lyon, « deuxième ville du royaume », les Jésuites furent, depuis leur installation en 1567, jusqu'à leur suppression en France, en 1762, les seuls à distribuer l'enseignement classique et scientifique, philosophique et théologique. Malgré son importance, Lyon n'avait pas d'université; le « grand collège » « en faisait modestement fonction » (p. 41). Cette formule de « modestie » n'empêche pas que le collège, qui était un véritable « organisme de la cité » (ibid.), n'y jouât naturellement le rôle de centre intellectuel. Autour de lui, d'ailleurs, rayonnaient de nombreuses activités apostoliques, selon l'idéal des collèges de l'ancienne Compagnie. Le récit de ces acti-

vités scolaires et apostoliques nous introduit, d'une manière souvent pittoresque et savoureuse, dans l'existence des anciens Jésuites : us et coutumes, moyens d'existence, difficultés financières, controverses et tribulations. Il aborde aussi de plus grands sujets. L'histoire des Jésuites de France par le P. Henri Fouqueray s'arrêtant avec le règne de Louis XIII, l'auteur a dû souvent, pour être compris, traiter de questions générales concernant toute l'Assistance, parfois l'Eglise entière. Aussi des théologiens de tout pays trouveront-ils à glaner dans ces pages : les moralistes dans les chapitres consacrés à différentes controverses, notamment au probabilisme, les dogmatiques dans le récit des luttes qui s'élevèrent autour de la Bulle « Unigenitus » et de la dévotion au Sacré-Cœur.

L'intérêt particulier de cet ouvrage, c'est le parti que le P. Guitton a su tirer des Archives romaines de la Compagnie. Les Archives municipales de Lyon ont déjà été maintes fois exploitées par les historiens de la ville pour l'histoire des Jésuites à Lyon, mais personne n'avait encore utilisé aussi largement les Archives de Rome. Le charme de son récit vient en partie de là, car il cite fréquemment la correspondance des Généraux avec les Provinces, et parfois aussi de précieuses confidences de particuliers spécialement bien informés, comme les Pères Estrix, Gibert et Fontaine. Qu'on lise pour s'en rendre compte les excellents chapitres intitulés « Une colère de Louis XIV » et « Pour maintenir l'unité » (p. 88-108).

Narrateur vivant et plein de bonne humeur, familiarisé par une longue expérience avec les documents psychologiques, l'auteur aime à nous donner au moins l'esquisse d'un portrait chaque fois que l'occasion s'en présente, ce qui nous vaut la galerie des « Recteurs et Provinciaux de mérite » (p. 27-29) ou la silhouette de tel ou tel Général : Oliva, « ce père très tendre, mais très vigilant », l'hésitant González, que « la chance ne favorise pas » (p. 95, 107-108).

Bien que cette histoire des Jésuites à Lyon aborde tous les aspects importants de leur activité et prête à de suggestives réflexions, il était impossible à l'auteur d'accorder à toutes les questions le même développement. Si l'on compare les monographies consacrées par les PP. Pierre Delattre et Auguste Demoment aux trois mêmes maisons de Lyon pour l'époque correspondante, dans l'ouvrage collectif *Les Établissements des Jésuites en France* (tome II, col. 1502-1589), on verra par exemple que l'histoire de l'enseignement scientifique et de l'observatoire (col. 1548-1559) y utilise largement le très bon article du P. Pierre de Vréville, *L'observatoire du collège de la Trinité à Lyon (1565-1794)*, dans les *Relations d'Orient* (avril 1906, Bruxelles, Polleunis. Appendice, p. 51-71), tandis que le P. Guitton ne l'utilise guère, semble-t-il. Souvent il se contente de la bibliographie générale : par exemple de l'*Histoire littéraire de Lyon* du P. de Colonia. et du *Règlement pour Messieurs les pensionnaires du collège de Lyon* du P. Croiset.

Au total, si cet ouvrage n'est pas tout entier de la grande histoire, c'est du moins de l'histoire bien écrite et puisée aux sources, que personne ne lira sans goût ni sans profit.

Rome.

G. BOTTEREAU S. I.

JAHANNES H. RUPERT S. I. *De programmata Jacobi Lainii, secundi praepositi generalis Societatis Jesu, reformationem Papatui per Concilium generale imponere temptantis. Excerpta ex dissertatione ad lauream in Facultate historiae ecclesiasticae Pontificiae Universitatis Gregorianaee.* — Noviomagi 1953, 8°, 50 p.

Durante l'ultimo periodo del Concilio di Trento, il Lafnez sostenne apertamente la tesi che il Papa non può essere riformato dal Concilio ma deve riformare se stesso. Questo si sapeva già. Quello che invece non è stato mai detto — e i lavori dei biografi più recenti lo confermano — è che il Lafnez fosse arrivato a questa posizione per una specie di conversione *in extrimis*. Questa è la tesi del P. Rupert, il quale, richiamandosi ai colloqui di religione di un anno prima, svoltisi a Poissy e a Saint-Germain, mostra come il Preposito della Compagnia avesse patrocinato propositi e programmi divergenti da quelli per i quali con tanto impegno si sarebbe battuto meno di un anno dopo. Ci fu dunque un cambiamento nell'atteggiamento del Lafnez. Quali motivi ve lo spinsero?

La parte nuova del suo lavoro gravita, si può dire, su tre documenti, già conosciuti, e sui quali ha sorvolato l'ultimo biografo del Lafnez, il P. Cereceda — non senza incorrere nel biasimo di qualche critico che gli ha rimproverato di usare due pesi e due misure nel valutare Lafnez e Cano (v. Beltrán de Heredia O. P. in *Ciencia Tomista*, t. 76, 1949, p. 134-138) —. I testi in questione sono: 1° *Remedia instantium Ecclesiae malorum* (MHSI, *Lain.*, VIII, 785-788); 2° *Remedia Galliae malis adhibenda principi Condaeo a Lainio proposita* (ib., p. 788-790); 3° *De universae Ecclesiae reformatione* (ib., 800-805). Il 1° e il 3° sono rimasti allo stato di abbozzo; il 2°, redatto in forma definitiva, fu presentato al Principe di Condé. Qual'è la tesi propugnata in questi testi? Che le cause dello scisma religioso sono due: la scostumatezza del clero, a cominciare dai capi, e gli abusi nel culto.

Per rimediare alla disunione, bisogna togliere di mezzo le cause, e il mezzo più efficace è il Concilio. Due dunque i compiti del Concilio: 1° Comporre lo scisma, e perciò è necessario che anche i protestanti vi prendano parte. 2° La riforma della Chiesa in *capite et in membris*. Questo secondo impegno è possibile assolverlo, perchè il Papa lascerà fare al Concilio anche per quel che riguarda la Curia Romana.

Della riforma del capo si discorre con più ampi sviluppi nello abbozzo del terzo documento, ma con tono più aspro. Il cattivo esempio e l'abuso da parte dei papi della loro potestà è la principale causa dei disordini del corpo ecclesiastico (arricchimento dei propri parenti, promozione al cardinalato di soggetti indegni, mala collazione dei benefici che il Papa si riserva, per pagare con questi i servizi dei suoi devoti, abuso delle dispense, delle liti, della spedizione di bolle ecc.).

Tocca ai principi cattolici insistere presso il Pontefice, perchè lasci piena libertà al Concilio di trattare questa materia, offrendogli però garanzie per il rispetto dell'autorità della S. Sede. Il Papa accederà, nelle presenti circostanze, alla loro richiesta; ma se non volesse, siamo qui di fronte ad un caso contemplato dai dottori più ligi all'autorità papale: il Concilio di propria autorità può decidere senza di lui; anzi lo scandalo dato dal Papa, impedendo la riforma, potrebbe essere contemplato come segno di disvio dalla retta fede, e motivo per giudicarlo incapace di dirigere la Chiesa.

L'abbozzo, insomma, riecheggia certe tesi ammesse anche tra i curialisti, ma con qualche nota particolare. La sentenza, per es., che lo scandalo dato dal Papa potrebbe essere sussunto *sub specie haereseos*, non è sostenuta dai grandi canonisti, anzi viene comunemente rifiutata. Inoltre, pur tacendo del potere dei cardinali, attribuisce un compito non comune ai principi, cosa che i canonisti solo in rarissimi casi ammettevano. E dire che lo stesso Lainez nel suo voto del 1560 espressamente sostiene che l'indizione del Concilio e il modo è di stretta competenza del Pontefice.

In Francia nel 1561-62 sia cattolici che calvinisti aspettavano la salvezza dal Concilio; gli eventi congiuravano verso questa soluzione. Non altrimenti la pensava Lainez, il quale — e a Poissy ne diede l'esempio — si scagliò contro i concili nazionali, come germi di scisma e non di unione. Fermo restando sui principi essenziali, propugnò la massima arrendevolezza verso le richieste dei protestanti per indurli a recarsi a Trento. Ma questo progetto si dimostrò presto inattuabile, e fu destinato all'insuccesso.

Quanto all'altro punto sulla riforma del Papa mediante il Concilio, Lainez credette poter salvaguardare l'autorità del Pontefice (e quindi scartare la questione della superiorità del Concilio) proponendo un'intesa previa tra il Papa e i principi. Ma anche questa seconda parte era destinata ad un fallimento. Già prima di arrivare a Trento, Lainez si accorse che era necessario distruggere con le proprie mani, per così dire, quanto aveva costruito in Francia, perchè tra la postulata riforma del Papa nel Concilio e il conciliarismo c'era una intima connessione che metteva in pericolo i fondamenti stessi della costituzione ecclesiastica. La minaccia di uno scisma lo indusse a cambiare atteggiamento; donde la conclusione: piuttosto nessuna riforma del Capo a mezzo del Concilio, anzichè una pagata a quel prezzo. Non ci fu un mutamento di principi, dice il Rupert; questi rimasero indenni prima e dopo. In Francia credette salvare la supremazia del Papa, proponendo quel patto previo tra Principi e Pontefice. A Trento invece passò sotto silenzio l'argomento che il Papa possa essere sospetto di eresia per la negata riforma, negando il *suppositum*, sostenendo cioè che il Papa vi attendeva già con impegno.

Il quadro ricostruito dal P. Rupert è certamente assai abile, oltre che onesto. Egli ha cercato di spiegare l'atteggiamento del Lainez tenendo conto di situazioni particolari e in due momenti distinti che influirono sulla sua psicologia. In un primo, il suo desiderio di spingere i calvinisti a prendere parte alle assisi conciliari lo indusse al

massimo di concessioni compatibili con i punti fermi della dottrina cattolica. In un secondo, la visione più chiara dei pericoli che queste concessioni minacciavano di causare alla Chiesa lo rese più circospetto sino a sacrificare una parte delle sue più care idee personali.

Suffragherà la tesi del Rupert un consenso pieno?

Indubbio il fatto che Láinez avrebbe voluta risolta dal Concilio la riforma *in capite et in membris*, consenziente il Papa naturalmente. Sotto questo aspetto ci fu un mutamento nel suo atteggiamento; mutamento *in praxi*, non nei principi. Rimane però da sapere: sono di Láinez tutti i testi sopra allegati? Il secondo pare certo; ma il terzo, che si distacca dai due primi nella sostanza, oltre che nel tono, riflette veramente il suo pensiero?

L'A. cerca, prima di tutto, di mettere in chiaro una questione che per la sua tesi è importante: la data di composizione di tale documento, autografo di Polanco. Il P. Rupert lo fa risalire al periodo parigino (gennaio-marzo 1562); eccetto la postilla finale, aggiunta, pensa, quando Láinez si trovava a Trento. L'analisi calligrafica del testo non consente, secondo noi, una tale conclusione. Se la postilla fu scritta a Trento lo fu anche il resto del documento.

Il testo rappresenta uno stadio ulteriore di rielaborazione della Esortazione al Condé: se nonostante la soluzione proposta in quella, il Papa si dovesse opporre alla riforma, in che maniera lo si potrebbe indurre ad accettarla? Di qui l'origine di questo 3° doc. che « videtur Polancum scripsisse... vel sufferente [suggerente?] Lainio, vel saltem huius ideas, aliunde sibi bene tunc cognitias, certo ac tranquille referentem » (p. 16).

L'A. vede bene però la difficoltà offerta da un simile testo, rimasto allo stato informe e privo di dati ulteriori, per autorizzare una conclusione circa il conto fattone da Láinez. E veramente riesce arduo inquadrarlo nel pensiero del Preposito Generale, manifestato prima e durante il Concilio. A noi lascia l'impressione di un masso erratico. E per questo motivo, nello scritto in questione, non riusciamo a vedere altro che un riflesso del pensiero personale di Polanco, la cui azione a Saint-Germain durante il gennaio del 1562 fu più intensa di quella di Láinez, trattenuto a Parigi. Sacchini nel sottolinearla non s'ingannò, avendo avuto il diario di Polanco assai esplicito in proposito (*Lain.*, VIII, 768). Il Segretario della Compagnia interviene presso i protestanti, parla direttamente con Beza, col quale Láinez non si abboccò mai personalmente (v. *AHSI*, t. 20, 1951, p. 137). Per conseguenza la frase: « le Pape n'y [a Trento] feroit pas ce qu'il voudroit », dell'autore (che non è Beza, come il Rupert lascia intendere) della *Histoire ecclésiastique des églises réformées* (Toulouse 1882, I, p. 387) messa in bocca a Láinez, non può essere che di Polanco.

Le nostre piccole divergenze lasciano intatto il merito di questo lavoro coscienzioso e ben documentato, reso difficile dalla natura stessa dell'indagine. Il suo apporto, nell'insieme, è costruttivo, e dovranno tenerne conto gli studiosi di teologia tridentina.

Roma.

M. SCADUTO S. I.

HEINRICH ROMMEN. *La teoría del Estado y de la Comunidad internacional en Francisco Suárez*. Estudio preliminar por Enrique GÓMEZ ARBOLEYA. Traducción del alemán por Valentín GARCÍA YEBRA. — Buenos Aires (Facultad de Derecho y Ciencias sociales, Instituto de Derecho internacional) - Madrid (C. S. I. C., Instituto Francisco de Vitoria) 1951, 8º, LXIII-523 p. (= *Colección de obras maestras de derecho internacional*, 1).

La obra se publicó en Alemania el año 1927 (?) y su traducción en España en 1951. Primeramente, E. Gómez Arboleya, en una introducción enjundiosa (p. III-LXIII) encuadra estas páginas dentro del movimiento escolástico y suareziano del XIX y XX. Vive entre los pensantes un anhelo insatisfecho de volver a los clásicos juristas, angustiado como se halla el hombre moderno por la idea y la realidad del inorganismo político. Dentro de esta corriente es Suárez valor muy estudiado por los investigadores. Para entenderle adecuadamente, precisa remontarse a su concepción meta-política, pues desde la teología Suárez desciende al derecho, desde el Creador hasta al hombre, sujeto de comunidad con sus consecuencias jurídicas.

Con esta norma abre Rommen las presentes páginas. Finalidad: concretar el pensamiento suareziano dentro de su obra total. Método: perseguir a través de sus textos, integralmente tomados, su idea de filosofía política, y deducir su valor, o perenne o circunstancial. S. se halló colocado en una época crucial de la historia: Europa se iba desmembrando en un mosaico de naciones autóctonas. Robustecimiento de los reyes nacionales, minimización del poder papal, prevalencia de la Iglesia invisible y ajerárquica sobre la Iglesia social-romana-medieval. Tiene el Doctor eximio que puntualizar el derecho nuevo, que surge ante las nuevas exigencias históricas. Y se enfrenta con el problema Estado para pasar al problema Estado-Iglesia, y, por fin, al problema internacional de los diversos Estados entre sí. - Es el Estado para S. un ser orgánico, sujeto de un derecho que, en definitiva, es una participación del derecho humano natural; es persona colectiva supraindividual; producto, en su realización histórica, del libre pacto humano (p. 81-83; 165-200). Por razón de las circunstancias de la época, S. insiste en el origen y en el sujeto titular del poder estatal: soberano en su esfera, asume el Estado el poder legislativo, ejecutivo y jurisdiccional. Su existencia obedece a la misma naturaleza humana, esencialmente social, y su justificación hay que hallarla, además, en su misión, enderezada a buscar el bien común. Pretende realizar este su propósito por medio de la ley. De donde nace el orden jurídico específico de la *iustitia legalis*.

Su origen no es exclusivamente humano, pues el poder estatal es suprahumano, luego viene de Dios, en cuanto autor de la naturaleza, a la comunidad, la cual puede trasladarlo a un sujeto. Así, este titular posee su poder directamente de la comunidad e indirectamente de Dios. Una vez trasladado tal poder a un sujeto-jefe, la comunidad no puede revocárselo a sí misma, si no es en caso de tiranía (p. 225-334).

Paralela al Estado surge otra sociedad igualmente perfecta y soberana en su esfera: la Iglesia. S. salva la antinomia que puede producirse entre ambas sociedades, por medio de la *potestas indirecta in temporalibus* del Papa sobre el Estado, aun el religiosamente agnóstico (p. 387-446).

En lo internacional S., contra Ulpiano, distingue el *ius naturae* del *ius gentium*: aquél manda lo bueno o prohíbe lo malo consiguientemente al acto prohibitivo o permisivo del legislador; aquél es inmutable y universal en su obligatorie-

dad, mientras éste es mutable y particular, hablando en absoluto. Como en este capítulo, es S. original también en su idea de que la guerra no puede objetivamente ser justa para ambas partes contendientes, y cuando sobre aquella Europa atomizada lanza la idea de la necesidad de un arbitraje supra-estatal (p. 447-501).

Ya esta síntesis acusa la densidad de la obra que presentamos: en ella, para los lectores de nuestra revista histórica, subrayamos el mérito del autor al enmarcar las tesis suarezianas dentro de las tendencias e ideas que pululaban durante aquellos años. Así las teorías aparecen vivas en su medio ambiente, y por los hechos se explican las ideas.

Roma.

A. DE EGAÑA, S. I.

P. ANTÓNIO VIEIRA S. I. *Obras Escolhidas*. Prefácios e notas de António SÉRGIO e Hernâni CIDADE. Volumes VI-IX, *Obras Várias* (IV-V), *História do Futuro* (I-II). — Lisboa (Livraria Sá da Costa Editora) 1952-1953, 8º, LXVIII-257, XXIV-234, LII-270, IV-276.

Sobre os primeiros volumes (I-V) cf. AHSI, 21 (1951) 172-175. Estes quatro (VI-IX) são de Hernâni Cidade.

O vol. VI (IV de *Obras Várias*) subintitula-se *Vieira perante a Inquisição* e contém « Esperanças de Portugal Quinto Império do Mundo », « Petição ao Conselho Geral da Inquisição », « Defesa do livro intitulado *Quinto Império* que é a apologia da *Clavis Prophetarum* »; e, em Apêndice, « Sentença que no Tribunal do Santo Offício de Coimbra se leu ao Padre António Vieira », « Defeitos do juízo, processo e sentença... representados à Santidade de Clemente X e Padre Geral da Companhia de Jesus » (excerptos) e « Breve de isenção das Inquisições de Portugal e mais Reinos ».

No « Prefácio » estuda H. C. o conteúdo dos diversos papéis. No « Quinto Império », construiu Vieira uma « utopia » sobre a exegese dos profetas e intérpretes, unida sempre e ao serviço duma « visão realista » das coisas presentes: o que salvou o Padre Vieira de ser apenas um « visionário ». Tudo se dirigia « à conservação e perpetuidade e exaltação do Reino de Portugal », como responderá o próprio Vieira aos Inquisidores no « undécimo defeito » (p. 239). H. C. põe em relevo particular o duelo doutrinal travado no cárcere entre o Inquisidor, que preparava em sua casa os argumentos, e o Padre Vieira, que só dispunha dum livro, o breviário, e esgrimia com a sua inteligência, a sua memória, a sua cultura e a sua formidável dialéctica.

O vol. VII (V de *Obras Várias*) tem o subtítulo de *Vária* e inclui: « Voz de Deus ao Mundo, a Portugal e á Baía », « Voz apologetica — Via Sacra por outra via », « Parecer sobre a distinção que se deve admitir entre as Três Pessoas Divinas »; « Lágrimas de Heráclito », « Memorial para o Príncipe Regente Dom Pedro », « Memorial feito a Sua Alteza », « Memorial recomendando o P. Teve Barreto »,

« Aprovação e Censura da História de S. Domingos de Fr. Luís de Sousa », « Censura in opera P. Didaci Lopes S. I. nimirum: Harmonia Scripturae Divinae, regio iussu anno 1645 »; « Versos latinos », « Versos em português e castelhano », « Apêndice ».

O volume abrange, como se vê, obras menores, de temas variados; e H. C. no « Prefácio », consagra a cada qual breve referência. A inserção dos versos latinos acompanhados da respectiva tradução, justifica-a: « Do grau de perfeição técnica e linguística destas composições asseguram-nos latinistas de competência muito superior à nossa. E é suficiente para não hesitarmos em publicá-las, convictos de que, longe de marear a glória do escritor, têm antes o mérito de mais lhe matizar a policroma irradiação » (p. xxii).

Os volumes VIII-IX contêm a *História do Futuro* (I-II). O I é o « Prolegómeno », conforme as edições de 1718 e 1855; o II é a « História do Futuro », que se guarda no Arquivo Nacional da Torre do Tombo (publicada em 1918), e o « Plano da História do Futuro ». Num largo Apêndice, a « Clavis Prophetarum », isto é, o resumo latino de Casnedi e a sua tradução portuguesa.

A « História do Futuro » começou-a Vieira em 1649 antes de ir para as Missões do Norte do Brasil e retomou-a em 1664 depois de voltar. Foi nas profundezas da selva amazônica e nas margens do grande rio, que nasceu o mais audacioso escrito de Vieira, « Esperanças de Portugal Quinto Império do Mundo », « primeira fálha do cérebro que a utopia magnífica pusera em incandescência » (p. xi); e para cuja realização havia nada menos que ressuscitar um rei. A tendência para crer estes e outros prodígios não era privativa de Vieira, mas do tempo, incluindo a maioria dos seus homens cultos. H. C. aduz o caso narrado pelo Doutor Sanfins, médico de Vieira em Coimbra: « Em Guimarães vomitou um doente um dragão quase dois côvados [1 m., 30 cmts.] de comprido com duas asas... Disse-me Sanfins que o *vira pintado e com certidão de médico jurada ao pé* » (p. xx; cf. *Cartas de Vieira*, II, Coimbra 1926, 160). Segundo o « Plano » da obra, o « Quinto Império » era o de Cristo e o seu instrumento na terra, Portugal. A este escopo, Vieira acomodou os profetas e os intérpretes. Para a realidade concreta, estimulante poderoso era a restauração portuguesa; mas de Vieira se ter servido das Escrituras resultou que, embora se desvanecesse o império universal dum príncipe terreno, firmou-se de facto a restauração de Portugal e não se desvaneceu nem o trabalho literário nem a doutrina cristológica de Vieira, que se constituiu precursora da teologia moderna do Reino de Cristo, — que era a parte teórica do arrazoado.

A « História do Futuro » acha-se intimamente ligada à « Clavis Prophetarum », de que se desconhece o texto original; mas a sua conexão e evolução de ambas na mente de Vieira, cria vários problemas, quanto aos remanescentes duma e outra, que H. C. procura resolver dentro de recomendável critério.

Entre eles há um, o que Lúcio de Azevedo qualificara de «enigma bibliográfico» ou seja o do «Compêndio» da «Clavis», que serviu a Fr. Inácio de Santa Teresa para a sua «Crisis Paradoxa». Diz Frei Inácio que, de dois compêndios que conheceu, um era dos «herdeiros do médico judeu de nome Monforte, a quem Vieira o teria oferecido», e o outro já com o prefácio. Hernâni Cidade ainda chama «jesuíta anônimo» ao autor do «Compêndio», mas por indução conclui que o autor não deveria ter conhecido a «Clavis» (XLI-XLVI).

Aquele médico que talvez fosse não judeu confesso, mas simplesmente cristão-novo, era o Dr. Manuel Mendes Monforte, natural de Castelo Branco, e quando chegou à Baía já Vieira era falecido um ano antes. Chegou em Abril de 1698, foi chamado ao Colégio dos Jesuítas em Junho, ficou médico estipendiado, e ainda o era em 1712 (*Artes e Ofícios dos Jesuítas no Brasil*, Lisboa-Rio 1953, 84). No Colégio teve Monforte ocasião de tratar o verdadeiro autor do «Compêndio», P. João Mateus Falletto, que se recolheu ao Colégio, vindo doente da sua Aldeia, no sertão baiano, de Nossa Senhora do Socorro (Geru), a cujo nome alude o título e o prefácio do «Compêndio» (*Deiparae Auxiliatricis*), datado de 1700, e que publicámos, na íntegra (*O P. António Vieira e as Ciências Sacras no Brasil. — A famosa Clavis Prophetarum e seus satélites*, «Verbum» 1, Rio de Janeiro 1944, 263-264). Falletto daria então licença ao seu médico para copiar o «Compêndio», sem o prefácio, ou mesmo antes de o escrever. A nossa opinião é que Falletto não fez um «Compêndio» no sentido material do termo, tendo diante de si o original e resumindo-o, como bem diz H. C.; mas devia estar perfeitamente informado do conteúdo e da economia geral da «Clavis Prophetarum» pelo seu amigo e patrício António Maria Bonucci, incumbido pelo próprio Vieira de o ajudar na redacção final da «Clavis».

Estes quatro volumes seguem o método dos precedentes nas notas, e representam enorme esforço na conferência e rectificação de textos manuscritos para deslindar miudezas que andavam mal impressas. Diz H. C. que não se trata de «edição crítica», mas que fez toda a diligência para o melhor possível. Assim é. Todavia, enquanto não se realiza a edição crítica (será a vida de um homem, para quem estudar Vieira, em todas as suas actividades pessoais, nos seus variadíssimos escritos, e nas suas doutrinas de tão diverso matiz e amplitude), foi uma felicidade — para Vieira e para as letras — que o estudo do grande escritor, «nesta edição de Clássicos Sá da Costa, caísse nas mãos idóneas dum insigne mestre da história literária, como de facto é, Hernâni Cidade.

Roma.

S. LEITE S. I.

NICOLAI STENONIS *Epistolae et Epistolae ad eum datae*, quas cum prooemio ac notis germanice scriptis edidit Gustav SCHERZ adjuvante Joanne RAEDER. — 2 Bände, Hafniae (Nyt Nordisk Forlag, Arnold Busck), Friburgi Germaniae (Verlag Herder), 1952, 4º, xxxii-480, xii, 481-1027 S., illustr.

Die beiden Prachtbände, mustergültig in ihrer äusseren Ausstattung (Papier, Lettern, Druck) und überreich an erklärenden Anmerkungen, dem Ertrag rastlosen, bienenfleissigen Nachsuchens, wollen zusammen mit den schon früher erschienenen naturwissenschaftlichen (*Opera*

philosophica. Edited by Vilhelm Maar, Copenhagen 1910, 2 Bände) und theologischen Schriften (*Opera theologica*. Ediderunt Knud Larsen et Gustav Scherz, Hafniae 1941/47, 2 Bände) den Weg zu einer gründlicheren Stensenforschung bahnen, als bisher möglich war. (B. I, S. v.) Für alle sechs Bände bestritten den Kostenaufwand die wissenschaftlichen, dänischen Institutionen Carlsberg Fond und Rask Oersted Fond (« Sumptibus institutorum Carlsbergici et Rask-Oerstendiani », S. iv).

Beide Bände zielt je ein gutes Bild Stensens. Im I. Band folgt auf den Titel die kurze Introductio (v-viii); eine kurze Inhaltsübersicht (ix), der Index archivorum (xi-xii), dann der staunenswert lange Index librorum (xiii-xxxii), bei dem auffällt, dass für die MHSI, *Monumenta Xaveriana* zwar die Herausgeber der 2. Auflage genannt sind, aber das Erscheinungsjahr der 1. Auflage 1900, 1912 statt 1944 und 1945.

Der Textausgabe der Briefe voran geht ein « Prooemium de commercio Nicolai Stenonis epistolari », S. 1-132. In 19 Nummern will Scherz « dem Leser den Kreis der weniger bekannten Korrespondenten und den Zeithintergrund nahe bringen » (vi). Niel Stensens Briefwechsel wird nach Personen und Gesellschaftskreisen, teils nach deren nationaler Zugehörigkeit, dargestellt. In « 18. Stensen und die Jesuiten », S. 108-121, fällt bei der Darstellung des Hamburger Zwistes auf, dass die vom Herausgeber öfters zitierte und ihm daher bekannte Arbeit des P. Johannes Metzler S. I., (gestorben 1946), *Der apostolische Vikar Nikolaus Steno und die Jesuiten*, in unserer Zeitschrift 10 (1941) 93-152, 218-258, Scherz nicht zu einer sachlich richtigeren Beurteilung der beteiligten Personen verholfen hat.

Wenn Scherz S. 120 schreibt: « Es ist gänzlich unbewiesen, dass er [Stensen] sich in dieser Angelegenheit leichtgläubig von Ränkeschmieden und Jesuitenfeinden hinters Licht habe führen lassen und dies später selbst eingesehen und seine Ansicht über P. Isaak geändert hätte », so stimmt der als Beweis angeführte Brief Stensens nur für die letzte Behauptung. Gegen die erste aber sprechen die von Metzler veröffentlichten Briefe der Patres Isaak, Holtgreve, Coppers und Hülsmann an den Provinzial P. Lamberti und dessen Bericht an den P. General Thyrsus González doch eine zu deutliche Sprache. Besonders unbegreiflich jedoch ist die Anführung der « temperamentvollen Beschuldigungen seines [des Stensen] Kaplan, die Schmael am 22/10 1687 in einem von ihm verlangten kurzen Bericht an die Propagandakongregation über die nordische Mission ausspricht » (S. 120.), während die Widerlegung dieser Beschuldigungen durch die eben genannten Patres, besonders ausführlich durch P. Hülsmann, bei Metzler S. 190, N. 18, mit keinem Worte erwähnt wird. Der Promotor fidei dürfte alle diese Zeugnisse anders bewerten.

S. 133-480 folgen die « Epistolae 1661-1680 ». Hier, wie auch in der Fortsetzung im II. Bande, erfreut der grosse, klare Druck und die vielen erklärenden Anmerkungen, auch die kurze, deutsche Inhaltsangabe vor den Briefen.

Der. II. Band bringt, nebst einem Bilde Stensens, der kurzen Inhaltsangabe, dem Bild des bischöflichen Siegels, Schriftproben in Fac-

simile aus ausgewählten Briefen (IX-XII). S. 481-897 folgen die Briefe 1680 (m. Apr.) — 1686; hierauf 49 Additamenta, S. 898-997; 999-1027 beschliesst der Index hominum et locorum das Werk. In diesem Index sind, durch verschiedenen Druck genügend erkenntlich gemacht, vier verschiedene Indices verschmolzen; ein chronologischer Index der Briefe jedoch fehlt vollständig, sodass zeitlich bestimmte Briefe nur durch Herumblättern gefunden werden können.

Mit berechtigter Forscherfreude berichtet Scherz, er könne eine Reihe bisher unbekannter Briefe aus den Jahren 1665-75 vorlegen, die Hälfte der gebotenen Briefe sei gänzlich unbekannt und nur ein Achtel bisher gedruckt (I. Band. S. v). Mitglieder der Gesellschaft Jesu werden vielfach und oft in Stensens Briefen erwähnt, so die Heiligen: Ignatius von Loyola, Franz Xaver, Franz Borgia; die Seligen: Peter Faber und Claudius de la Colombière; der General Vinzenz Carafa. 5 Briefe Stensens sind an P. Athanasius Kircher gerichtet, ziemlich viele an den General P. Karl de Noyelle; Briefe von Jesuiten an Stensen sind seltener: einer von P. Kircher, zwei von P. Isaak, viele vom General P. de Noyelle.

Der kurze Brief Herzog Johann Friedrichs von Braunschweig-Lüneburg, Hannover, 26. März 1677, an den Jesuitengeneral Johannes Paul Oliva in Rom (ARSI, *Epp. Ext.* 36, f. 2, italice) ist in die Additamenta nicht aufgenommen worden, obwohl Metzler ihn in N. 1, S. 240 zitiert und S. 107 nur einen kurzen, deutschen Auszug gibt. Beim Antwortbrief Olivas an den Herzog, Addid. 18. S. 937, ist beim Zitieren die Nummer des Bandes *Epp. NN.* ausgeblieben, nämlich: 11.

Diese Ausstellungen an dem so schönen und fleissig gearbeiteten Werk, die um der vollen Wahrheit willen gemacht werden mussten, werden hoffentlich auch beitragen zu einer gründlicheren Stensensforschung.

Rom.

J. TESCHITEL S. I.

Bibliotheca Missionum, begonnen von P. Robert STREIT O. M. I., fortgeführt von P. Johannes DINDINGER O. M. I. Siebzehnter Band. Afrikanische Missionsliteratur 1700-1879, n. 5152-7723. — Freiburg (Verlag Herder) 1952, 8°, 23*-1026 S. (= *Veröffentlichungen des Instituts für Missionswissenschaftliche Forschung*).

Geradezu ein Mammutband ist der 17. in der Reihe der *Bibliotheca Missionum* (s. AHSI 22 [1953] 621-624) geworden, der die Jahre 1700 bis 1879, also fast zwei Jahrhunderte, umfasst, die allerdings einen recht ungleichen Raum einnehmen. Während dem 18. Jahrhundert nur 355 und dem 19. bis 1835 weniger als 50 Seiten zugeteilt werden konnten, füllen die Jahre 1836 bis 1879 beinahe 500 Seiten. Das ist kein Zufall. Die frühere Epoche des Regalismus (vgl. Nr. 6591) mit der wachsenden religiösen Toleranz bzw. Indifferenz, der Aufklärung, des Gallikanis-

mus (Nr. 6183) und der französischen Revolution (s. Nr. 6414 6493-94 6505 usw.) mit ihren verhängnisvollen Auswirkungen war für die Glaubensverbreitung äusserst nachteilig. Dazu kam, dass die ehemals führenden katholischen Länder Spanien und Portugal immer mehr an Bedeutung einbüssten und sogar zeitweise nichtkatholische Länder an Verfolgungswahn der Kirche noch übertrafen (Staatskirchentum, Pom-bals Religionspolitik, Säkularisation der Kirchengüter, radikale Auflösung der Orden usw.). So ist denn die Lage der afrikanischen Missionen trostlos (s. die Nr. 6241 6288 6325 6371 6389 6402 6407 u. a.). In der langen Zeit von 1700 bis 1830 ragt nirgends eine führende Persönlichkeit in die Höhe, die nachher so zahlreiche aus den verschiedenen Ländern und missionierenden Kreisen auftreten, wobei sich einige hauptsächlich oder gar ausschliesslich den Missionen des « dunklen Erdteils » widmen. Zu diesen ausserordentlichen Gestalten gehören z. B. Libermann, Gründer der Congregatio S. Spiritus (s. Nr. 6794-96 6828), D. Comboni (Nr. 7260 7274), Mazza (Nr. 7220), der Kapuzinerkardinal Mas-saja (Aethiopien), der Lazarist De Jacobis (Aeth.), der Jesuitengeneral Roothaan, der die alte Missionstradition seines Ordens wieder aufnahm, und der wohl alle überragende Kardinal Lavigerie (Nr. 7382), Gründer der Weissen Väter und der Weissen Schwestern. Während manche Orden und Kongregationen mit beachtenswertem Schwung und vertrauensvoller Sicherheit an ihre Aufgabe herantraten, litten andere, z. B. die Kamillianer, unter Unbeständigkeit und inneren Krisen.

Die Missionsliteratur für breitere Volkskreise, die in der Verfallsperiode bedeutend zurückgegangen war, nahm seit der Mitte des 19. Jahrhunderts einen nie gesehenen Aufschwung und vor allem die neueren Kongregationen zeigen einen rührigen Eifer für die Missionswerbung unter den breitesten Volksklassen, der an die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts erinnert. Zahlreich sind die « Lettres circulaires » der Lazaristen und weitausholend die Rubrik « Missionsbriefe aus Afrika » (s. etwa Nr. 7450). Diese Aufrufe der Missionare fanden gewaltiges Echo wie auch ihr erfolgreicher Kampf gegen die Sklaverei. Durch die Erschliessung Afrikas, besonders des Inneren (Zentralafrika, Aethiopien) wurden die Reisewege möglich und bequemer, ein Umstand, der den früheren Missionen fehlte und wesentlich zu ihrem Misserfolg beitrug. Durch Europas Expansionskraft war es auch notwendig geworden, Verträge mit den vielen einheimischen Fürsten abzuschliessen, die oft den Missionen zugute kamen (Nr. 6980 7302).

Als hauptsächlichste missionierende Nationen sind Italien und Frankreich zu nennen, während die deutschen und angelsächsischen Länder und noch mehr die slawischen weit zurückstehen. Doch steht englisch als wichtigste Sprache schon im Vordergrund. Wie in den früheren Bänden, so bemühte sich der Herausgeber auch in diesem um die sprachwissenschaftlichen (S. 1022-26) und ethnologischen Verdienste der Missionare.

Gelegentlich zerstreut finden sich Werturteile über Schriften und Personen, die vielen Benützern willkommene und wertvolle Winke bie-

ten. Sehr zahlreich sind kurze Angaben über den Lebenslauf der Missionare, worin D. offenbar von den in Frage kommenden Orden und Kongregationen weitgehend Auskünfte erhielt. Man wäre ihm gewiss auch zu Dank verpflichtet, wenn er in ähnlicher Weise die Lebensdaten des leitenden Missionspersonals der Propaganda (mit der Zeit der Amtsperiode) angäbe. Wer kirchenrechtliche Fragen (Taufpraxis usw.) studieren möchte, findet ein reiches Feld. S. Pietro in Montorio als Missionszentrum und S. Stefano de' Mori, beide in Rom (Nr. 6012 6651), sind ebenfalls sehr interessant. Dass man sich hier in der Geographie Afrikas nicht immer besonders gut auskannte, verrät ein Breve Gregors XVI. aus dem Jahr 1846, in dem noch von den fabelhaften « Mondbergen » die Rede ist. Es sei schliesslich noch erwähnt, dass der Herausgeber die Gelegenheit reichlich benutzte, um die früher erschienenen Bände über Amerika und Asien zu ergänzen.

Die Gesellschaft Jesu ist auch in diesem Band stark vertreten. Zwar scheidet sie seit der Vertreibung aus Portugal und Kolonien (1759) und der allgemeinen Aufhebung (1773) bis zur formellen Wiederaufnahme ihrer Missionstätigkeit durch Roothaan (1840) fast vollständig aus dem Missionsgebiet aus (S. x), in der übrigen Zeit hat sie jedoch Namhaftes geleistet.

Zunächst sind die Missionen in Aethiopien und Aegypten zu Beginn des 18. Jahrhunderts zu erwähnen, die z. T. die Aufhebung überdauerten (vgl. Nr. 6428). Hierher gehört ferner das Kolleg Louis le Grand in Paris, wo abessinische Knaben studierten (Nr. 5236-37). Die Kollegien in den portugiesischen Besitzungen (Westafrika und Moçambique) werden bis 1759 weitergeführt (siehe dazu F. Rodrigues, *História da C. de Jesus na Assistência de Portugal* IV/1, 221-251, mit Personenliste des Kollegs von Luanda aus den Jahren 1700 und 1754). Das Quellenmaterial ist freilich etwas spärlich für diese Zeit, wie Rodrigues gesteht: « A correspondência epistolar, que decorria abundante entre Angola, Lisboa e Roma, tornou-se muito diminuta e nalguns anos quase nula, particularmente no que tocava a Missões religiosas » (ebd., S. XI). Eine Anzahl Dokumente finden wir verzeichnet, die sich mit dem Eigentum des aufgelösten Ordens befassen (z. B. Nr. 6189 6234 6282).

Eine erfreulichere Seite bietet das Missionstheater an den europäischen Jesuitenkollegien, das gelegentlich Stoffe aus dem afrikanischen Gebiet entnahm (Prinz Balthasar de Loyola: Nr. 5822 6223); eine systematische Erfassung dieses Gebietes dürfte wohl noch andere Stücke ans Tageslicht bringen. Die frühere Tätigkeit der Patres als Naturforscher ging selbst in der Zeit des Niedergangs weiter (vgl. Nr. 5890 5920 5931). Bellarmin fand noch Ende des 18. Jahrhunderts Uebersetzer ins Aethiopische, Arabische und Malgassische (Nr. 6361 6434 6564 6570).

Nach dem jahrzehntelangen Niedergang setzte um 1830 ein fühlbares Wiedererwachen der Missionsbewegung für Afrika ein, an dem die Gesellschaft Jesu vor allem durch den realistisch denkenden Ordensgeneral Roothaan (seit 1829) hervorragend beteiligt war. Schon 1830 begannen Verhandlungen wegen der Inseln Bourbon und Madagascar (Nr. 6728); die Uebernahme eigentlicher Missionsgebiete erfolgte jedoch erst seit 1840 (s. S. X). Unbegreiflicherweise fehlen bei Roothaans Briefkorrespondenz sämtliche Missionen Afrikas (s. *Epistolae Ioannis Phil. Roothaan III* [Romae 1940]), obwohl sie von J. A. Otto in seinem Werk *Gründung der neuen Jesuitenmission durch General P. J. Ph. Roothaan* reichlich zitiert worden war.

Es wäre zu wünschen, dass das Fehlende in einem Ergänzungsband der *Epistolae* nachgetragen würde. Im übrigen finden wir die bekannten Afrikamissionare Ryho (Nr. 6962), Ailloud (Nr. 7155), A. Delbosc (Nr. 6994), E. Pedemonte (Nr. 6994,) Rahidy, der fast sicher der erste einheimische Priester Madagascars war (Nr. 7322 n. 6), Jouen (Nr. 6938), J.-B. Creuzat, Missionar der Kabylen und damit, vor Fould, der Berberstämme (Nr. 7234, 7), u. a.

Gelegentlich sind nun auch Manuskripte in die Reihe der Drucke aufgenommen worden (z. B. Nr. 5418 5441). Zuweilen werden Erklärungen wiederholt, wo Hinweise genügt hätten (s. etwa Nr. 6930/6962/6958). Bei Nr. 7382, S. 758 unten, sollte es wohl *nach* 1909 statt *noch* 1909 heissen. Das *Arch. Gen. S. J.* heisst offiziell *Archivum Romanum S. I.*, obwohl jene Bezeichnung treffender wäre. Die *Vita functi in S. I. 1814-1894* (s. Nr. 7399 n. 3 u. a.) stammt von Al. Vivier S. I. Eine Anzahl Dokumente der portugiesischen Missionen Westafrikas (18. Jahrh.) veröffentlichte F. RODRIGUES in der schon erwähnten *História* (IV/1, 468-69 472-78 510-25), die man hätte aufnehmen sollen. Da manche Nummern sich über mehrere Seiten hinziehen, wäre es vielleicht angebracht, die betr. Nummer in der Mitte oben über dem Strich zu wiederholen, um das Umschlagen zu vermeiden.

Es hätte sich wohl auch gelohnt, den Band nicht erst mit dem Jahr 1879 abzuschliessen, hingegen das Material allseitiger zu erfassen.

Abschliessend sei gesagt, dass dieser Band würdig seiner Vorgänger ist, eine prachtvolle Leistung der heutigen Missionswissenschaft, der dem bisher so dunklen Erdteil Afrika eine « lux in tenebris » geworden ist.

Rom.

J. WICKI S. I.

HENRI DE LUBAC [S. I.]. *La rencontre du Buddhisme e de l'Occident.* — Paris (Aubier) 1952, 8°, 287 p. (= *Théologie. Etudes publiées sous la direction de la Faculté de théologie S. J. de Lyon-Fourvière*, 24).

L'Oriente, specialmente il medio e l'estremo, nelle sue religioni e filosofie non è stato conosciuto dalla civiltà occidentale se non a tratti e fino a poco più di un secolo e mezzo addietro in una maniera imperfetta e superficiale. L'a. si propone di dare in breve sintesi la storia della scoperta del buddhismo da parte dell'Occidente. Egli intende con ciò non solo di dare un contributo alla storia della civilizzazione in generale e alla storia delle religioni in particolare, ma anche di fare opera utile per la storia delle missioni e per l'apologetica cristiana. Ciò che rende interessante questo suo lavoro non è solo la linea storica di questa scoperta, ma l'analisi delle reazioni che ad ogni singola sua fase suscitava questa scoperta. In breve sono queste le grandi linee della sua disamina:

L'antichità classica come quella cristiana non hanno lasciati documenti importanti sul buddhismo. Megasthenes non ne parla esplicitamente; ciò importa che cinquanta anni prima di Aòoka il buddhismo non era riconosciuto nella sua originalità. Tutte le notizie che l'antichità ci ha fornite sull'India riguardano l'induismo. Anche l'asserita influenza dell'India sullo gnosticismo e sul neoplatonismo

non riguarda un'influenza buddhistica. Questa bisogna ammetterla nel manicheismo, ma non concorre però a far meglio conoscere il buddhismo. La prima conoscenza diretta e circostanziata si ha a partire dal sec. XIII per opera di grandi missionari e ambasciatori, e specialmente per mezzo di Marco Polo. Tuttavia l'Occidente non ebbe se non maggiore abbondanza di particolari sulla vita monastica; il centro delle dottrine buddhistiche rimaneva inesplorato.

Con la scoperta missionaria a cominciare dal sec. XVI che apriva l'immenso continente alla evangelizzazione, le notizie si fanno più numerose ed esatte e cominciano a farsi strada i primi tentativi di comparazione tra buddhismo e religione cristiana. Generalmente quello vi è giudicato aspramente, salvo qualche rara eccezione. Più benevolo è il giudizio sulle regioni indocinesi dove ha mantenuto una forma più originale.

Ma ad una conoscenza profonda di esso si è venuto solo quando l'Occidente cominciò a studiare le lingue nelle quali sono scritti i documenti buddhistici più antichi, il pali cioè e il sanscrito. Questo periodo coincide con la fondazione della filologia orientale iniziata da William Jones, Charles Wilkins, T. Colebrooke ed altri, e della linguistica comparata iniziata da Bopp. Ma da principio se ne avvantaggiò solo l'induismo. Si deve a grandi pionieri come Boehmer, Abel Rémusat, Alessandro Csoma de Kőrös, la conoscenza più approfondita del buddhismo. A questa concorse anche la pubblicazione delle opere postume del P. Ippolito Desideri; pubblicate a tempo debito avrebbero anticipata una conoscenza preziosa. Il Burnouf in Francia con le sue edizioni e traduzioni di opere buddhistiche concorse in maniera decisiva alla conoscenza scientifica del buddhismo.

Da allora in poi comincia la lotta accanita per l'interpretazione e la valutazione del buddhismo. L'a. dà i vari stadi di essa. Alcuni mantengono un atteggiamento negativo; altri improvvisati comparatisti pensano che molti tratti simili del Nuovo Testamento siano ricalcati sulle scritture buddhistiche: la stella dei Magi, l'episodio del vecchio Simeone, la tentazione di Gesù nel deserto, ecc. Tra gli apologeti cristiani non manca chi nel fervore di questi studi vede l'approssimarsi di una lotta più serrata contro la Chiesa.

Il contributo della Compagnia di Gesù alla scoperta del buddhismo in Occidente è specialmente notevole nel periodo che l'a. chiama « La découverte missionnaire » (p. 49-104), nei secoli cioè XVI-XVIII, durante i quali alcuni gesuiti lanciano anche i prodròmi della conoscenza scientifica di quel movimento religioso, della « Découverte scientifique » (p. 105 ss.) acquistata appieno solo nei due ultimi secoli.

Il primo atto di questo dramma che è la scoperta del buddhismo ebbe il Giappone come scenario e san Francesco Saverio ne fu il primo attore (p. 52-60), con le frequenti notizie sui bonzi buddhisti inviate nelle sue lettere ai confratelli di Europa e ricavate — talvolta anche deformate — dal giapponese convertito Yagiro o Paolo di Santa Fè. L'enorme diffusione di tali lettere è cosa risaputa. Contemporaneamente si stampavano in Europa altre memorie, ispirate sempre dai racconti di Yagiro, e il visionario Guillaume Postel le commentava a suo modo.

Una nuova fase s'inizia con lo stabilimento dei gesuiti italiani in Cina (p. 65-81): Valignano, Ruggieri, Pasio, Ricci, e poi Trigault, Semedo, de Rhodes, Kircher ecc. resero più noto con i loro scritti — alcuni inviati dalla Cina stessa, altri rielaborati in Europa — il rigoglioso buddhismo cinese.

Le prime interpretazioni (p. 82-104) furono però piuttosto fantastiche: l'altezza del buddhismo si spiegava per una predicazione primitiva del cristianesimo, e si arrivava perfino all'identificazione di Buddha con Cristo stesso.

Anche l'atteggiamento degli occidentali è venuto man mano cambiando nei tempi moderni di fronte al buddhismo.

Secondo l'a. si possono distinguere, fra i critici contemporanei, tre prese di posizione differenti riguardo al buddhismo. L'umanistica che fa capo a Sylvain Lévi, la quale apprezza il buddhismo non per il valore oggettivo delle sue dottrine, ma per il fatto che è una religione universalistica ed è stata ed è tuttora un fattore di civilizzazione. La seconda è quella che si potrebbe chiamare buddhistizzante; essa ha portato nei tempi moderni ai movimenti neo-buddhistici. La terza è quella che secondo l'a. dovrebbe essere del cattolico; questa coincide in parte con quella umanistica, ma a differenza di quella non può prescindere dalla verità assoluta delle dottrine in sé stesse, nè le dottrine buddhistiche possono essere per essa un sostituto della fede.

Pur non cercando in esse la verità, potrebbe anche ricavarne degli ammaestramenti, p. es. che il predominio dell'elemento interiore sul ritualismo e le forme superstiziose e meccaniche dell'asceti costituiscono un progresso spirituale. Ciò però è ben diverso dal volersi andare ad istruire nei libri buddhistici e andare ad abbeverarsi alle fonti della loro saggezza o di qualunque altra dottrina orientale. Sarebbe questa impresa insensata per chi ha dietro di sé l'incomparabile tradizione spirituale di venti secoli. Sarebbe la più folle delle pazzie andarsi a mettere alla scuola dei « bhiksus » quando si può contemplare un S. Francesco d'Assisi e un Carlo de Foucauld. Nè d'altra parte si può pensare che il misticismo senza Dio del buddhismo possa essere senza pericolo per il cristiano. Tuttavia questo non comporta disprezzo per il buddhismo, il quale deve essere giudicato alla stregua delle religioni anteriori alla rivelazione cristiana. Potrebbe essere anche considerato come una preparazione, sebbene negativa, alla rivelazione del Nuovo Testamento.

In tutto il libro affiora la preoccupazione per il poco rilievo dato dagli apologeti cattolici allo studio delle religioni orientali e specialmente al buddhismo, che è tra queste una delle più importanti e diffuse. Preoccupazione giustificata, perchè solo attraverso una conoscenza profonda di esse sarebbe possibile all'apologeta cattolico di darne un'esatta valutazione. Quelle comparazioni arrischiate che mettono il buddhismo al disopra del cristianesimo o l'avviliscono in una maniera non corrispondente al suo valore obiettivo, derivano da una conoscenza imperfetta tratta dai soliti luoghi comuni e non dalla conoscenza delle fonti. A queste bisogna ricorrere per avere un'informazione scientificamente esatta. A questo pensiero dell'autore bisogna sottoscrivere incondizionatamente, anzi aggiungo che uno studio veramente profondo non può farsi senza l'ausilio della filologia orientale.

Vi è da augurarsi che il saggio che l'a. con tanto acume e tanta erudizione ha dato della penetrazione delle idee buddhistiche nell'Occidente serva a suscitare degli apologeti che, bene iniziati in tali problemi, possano affrontarli con piena cognizione di causa.

Roma.

G. PATTI S. I.

FR. JESÚS GAYO ARAGÓN O. P. *Ideas jurídico-teológicas de los religiosos de Filipinas en el siglo XVI sobre la conquista de las Islas*. (Ensayo). Discurso leído en la solemne apertura del curso académico 1950-1951. — Manila (Universidad de Santo Tomás) 1950, 4º, 243 p.

This judicious and well-documented study is the extended version of the inaugural lecture given by the Archivist of the University of Santo Tomás at the beginning of the school year 1950-1951. It deals with the Philippine phase of what Lewis Hanke calls « the Spanish struggle for justice » (see AHSI, XX, 1951, 200-202), which was waged chiefly by the missionary priests and bishops, who ventured forth with the captains and *conquistadores* and were the most exacting critics of their policies.

The focal point of the struggle was whether the Spanish monarchy had any just title to sovereignty over the lands and peoples conquered by its subjects. However, Fr. Gayo enumerates five distinct if closely-related problems posed by the Spanish colonization of the Philippines. They were: « the legitimacy of the conquest of the Islands by the Spaniards; the requisites for a just war and the rights flowing from it; the proper method of preaching the Gospel; the legitimacy of the conquest of China; and finally, the justice of collecting tribute » (p. 9).

Fr. Gayo divides into three periods or phases the efforts of the Philippine missionaries to reach a solution of these problems which would be in conformity with Catholic doctrine.

The first phase, from the arrival of the Legaspi expedition in 1565 to 1581 (pp. 13-52), was characterized by the courageous opposition of the Augustinian friars to the unjust treatment of the Filipinos by their conquerors.

The second phase, 1581-1586 (pp. 53-147), saw the celebration of a diocesan synod by the first Bishop of Manila, Fray Domingo de Salazar, O. P., and the holding of a general *junta* or council of the colonists, in which it was decided to send Father Alonso Sánchez, S. J. as the colony's accredited representative to Madrid and Rome. Both these assemblies, the one ecclesiastical, the other civil, provided the occasion for detailed and lengthy discussions of the King's title to sovereignty over the territory already conquered and the liceity of further conquests, particularly the proposed invasion of China. During this period, of special interest to the readers of this Review is the generous attention given to the teaching of Father Sánchez, first to justify the conquest of the Islands (pp. 53-59, 62-67, 70-79), then on the most effective way of converting the natives (pp. 96-114), on the conquest of the Chinese Kingdom (pp. 125-128) and lastly on the legality of exacting tribute from the natives (pp. 142-143).

The third phase, 1587-1589 (pp. 149-240), was crowded with exciting developments both in the Philippines and Spain. In the Philippines, the momentous controversy over the collection of tribute from the natives broke out between Bishop Salazar and Governor Dasmariñas,

as a result of which the aged but indomitable prelate determined to return to Spain to give Philip II a personal account — « barba a barba » — of the sad state of the colony. Meanwhile, another controversy was raging at Madrid between Father Alonso Sánchez and a group of Dominican theologians on the question of the use of armed force in the propagation of the Gospel. This controversy occasioned the writing of two important treatises, the one by Bishop Salazar himself (who arrived in time to enter the lists against Sánchez), and the other by his illustrious successor, Bishop Benavides, in which the whole Philippine situation was reviewed in the principles laid down by Master Francisco de Vitoria.

Fr. Gayo handles his complex and delicate subject with clarity and objectivity. He presents both sides of every question with scrupulous exactitude, for the most part letting the documents speak for themselves. He was fortunate in being able to exploit the rich resources of the Dominican and University archives, in addition to the materials published by Father Pablo Pastells, S. J., in his edition of Colón, and by Blair and Robertson in their well-known collection.

However, as he himself admits, he has not by any means exhausted the subject. Much remains to be done not only in the way of synthesis and interpretation but even in the preliminary spade work of locating, transcribing and editing source material. It is hoped that the increasing interest in Philippine colonial history being manifested today, stimulated by such excellent monographs as that under review, will lead to a more extensive publication of accurately edited sources.

Manila.

H. DE LA COSTA S. I.

SERAFIM LEITE S. I. *Artes e ofícios dos Jesuítas no Brasil (1549-1760)*. — Lisboa (Edições Brotéria), Rio de Janeiro (Livros de Portugal), 1953, 8º, 325 p.

Id. *Nóbrega e a fundação de São Paulo*. — Lisboa (Instituto de Intercâmbio Luso-Brasileiro) 1953, 8º, 125 p.

Quem pretendesse até há pouco investigar sem grande esforço as actividades artísticas e profissionais no Brasil, do século XVI ao século XVIII, encontrava o caminho por desbravar e tinha de desistir do imenso e extenuante trabalho a tentar. Ou eram escassas as notícias e para mais dispersas em obras da historiografia brasileira, ou paravam escondidas em bibliotecas e arquivos, particulares e do Estado (Brasil e Portugal).

Estranhar-se-á que não aconteça o mesmo na América espanhola, onde notícias deste teor são numerosas já. E o caso que lá se começou há muito a investigação, e no Brasil abriu agora o caminho a estas curiosidades de ordem histórica. Outros problemas têm chamado a atenção de eruditos e curiosos do assunto; desdenhando ou guardando para segundo plano o estudo do que tenha sido a acção artística e pro-

fissional na grande terra brasileira, foi demorada a tarefa, e só agora com o livro do P. Serafim Leite ela verdadeiramente principiou.

Colhem-se informes anteriores ao longo dos dez admiráveis e densos volumes da *História da Companhia de Jesus no Brasil*, publicados desde 1938 até 1950, do mesmo Autor. Seria de esperar que ele, sentindo tal falta, se lançasse entusiasticamente a suprimi-la. E assim aconteceu. Com este precioso trabalho de *Artes e ofícios dos Jesuítas no Brasil* principiou a necessária obra.

É certo que abrange apenas um dos sectores das actividades artísticas e profissionais (intelectuais e mecânicas), que é o constituído pelo campo da Companhia de Jesus; mas, porque foi o mais importante na cultura e na colonização do Brasil, é por isso o de melhor ensinamento e da maior expressão para esclarecer a acção e aquilatar elementos e consequências dela. Não deixará de servir de estímulo para que no mesmo sector e fora dele se ampliem os estudos e alargue o conhecimento de quanto se fez, se organizou e desenvolveu, e quem foram os de fora e os nascidos na terra que trabalharam nos ofícios, mais se distinguindo neles.

As notícias do Pe. S. L. são notáveis pelo número e pela disposição metódica e clara. Devassou bibliotecas e arquivos, compulsou manuscritos e livros impressos, de que apresenta rica bibliografia. Apurou nomes e profissões, obteve informes, mais ou menos precisos e suficientes, para compor biografias. Dispostos alfabeticamente esses nomes e acrescentado no final um índice geral de chamadas a todos, com a indicação das respectivas profissões, é facilímo consultar o que no livro se pretenda.

Entre numerosas surpresas, quer de qualidade, quer de quantidade, de diferenciação profissional e de pluralidade de profissões na mesma pessoa, por vezes abertamente díspares, não é menor a da proporção de nacionais nos trabalhos do Brasil. Assim, de 367 pessoas apuradas, são 39 as de fora de Portugal, com maioria de italianos: 17; nascidas no Brasil contam-se 22. As centenas de portugueses, idos do Reino, provieram de todas as províncias e dos arquipélagos atlânticos (Açores e Madeira). Ressalvem-se erros nesta nossa conta, que não lesam as proporções dos números.

Muitos trabalhadores e artistas não terão tido a sorte de ficar com o nome nos arquivos; outros nomes não terão ainda sido encontrados. E é de notar que, na destriça das profissões, apontadas pelo Pe. S. L., de todas aparecem seus oficiais, desde modestísimos pastores de gado até mestres e escritores, arquitectos, escultores, pintores e músicos. Ficamos inteirados da qualidade do pessoal que trabalhava na obra intensa e extensa da Companhia de Jesus no Brasil; era uma organização completa. E, agora, aberta a porta bem à larga, é de esperar por estímulo e brio que a historiografia brasileira enriqueça rapidamente este capítulo da colonização.

— Todo o segundo livro do Pe. L. regista a fundação do colégio do Pe. Nóbrega e o arranque definitivo do aldeamento para a desenvoltura extraordinária da cidade brasileira de São Paulo. Tudo anda em redor dos dois factos: Nóbrega funda cristãmente a Aldeia de Piratininga; desta povoação sairá depois a cidade de São Paulo. A págs. 29 e ss. do livro do Pe. Serafim Leite registam-se as duas tentativas da fundação

de um povoado por aqueles sítios: Martim Afonso de Sousa fez uma vila, em 1532, « 9 léguas dentro pelo sartam, à borda de um Rio que se chama Piratininga »; esta vila desaparecera antes da chegada de Nóbrega, e ele « reunindo os índios dispersos, a dez léguas de S. Vicente e a duas da povoação de João Ramalho, funda cristãmente a Aldeia de Piratininga... no dia 29 de Agosto de 1553 ». Amplia o esclarecimento histórico a págs. 88-91, no parágrafo Fundador e « fundadores ».

É esta a povoação que vinga; desenvolve-se, tem larga história e é hoje a grande metrópole brasileira. Transferido o Colégio de São Vicente para a Aldeia de Piratininga, com a nova fundação nela a 25 de Janeiro de 1554, o acontecimento ia dar o nome definitivo à povoação em 1560: foi desde então a Vila de São Paulo de Piratininga.

É este o assunto do livro. Os seis capítulos, que ele contém, desenvolvem-no e provam autoridade e actividade, que desde a fundação foram crescendo e impondo-se. Os dois apêndices respeitam mais circunscrita notícia de Nóbrega, embora com importância de relações com a sua acção em Portugal e no Brasil.

Nos tempos em que se celebra no Brasil e em Portugal o quarto centenário da fundação de São Paulo este livro era necessário para as duas nações. E bom foi que assim tivesse então saído dos prelos para final justiça ao fundador e reconhecimento dos seus altos méritos de pioneiro da civilização cristã de Portugal no Brasil.

Lisboa.

DR. L. CHAVES

P.^o ANTONIO DE ARAÚJO [S. I.]. *Catecismo na Língua Brasileira*. Reprodução fac-similar da 1.^a edição (1618), com apresentação pelo P.^o A. LEMOS BARBOSA, Professor de Língua Tupi na Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro. — Rio de Janeiro (Pontifícia Universidade Católica) 1952, gr. 8.^o, XVIII p. + [xvi]-180 fólhos.

Depois da « Apresentação » do Editor, principiam os « Preliminares » do Autor, e segue-se uma colecção de quatro poesias de autor diferente: « *Cantigas na Lingoa, pera os Mininos da Sancta Doctrina*. Feitas pello Padre Christouão Valente Theologo, & mestre da lingoa ». O Autor António de Araújo retoma os « Preliminares » com o « Prologo ao Leitor » e a « Taboada »; e abre a paginação com « Advertencias pera a pronvnciaçam da lingoa conteuda neste livro »; a seguir um « Catalogo de todos os dias santos de gvarda, & de jejum »; e depois, para uso dos Missionários, duas breves explanações em tupi, uma « Do jejum, & causa da sua instituição », outra « Da instituição do Domingo, & mais dias de goarda ». — Nesta altura começa o *Catecismo* propriamente dito, que consta de nove livros. Títulos em português, exposição dialogada em tupi. Os últimos livros são consagrados à administração dos Sacramentos « conforme o Ceremonial Romano », com as fórmulas latinas e breves explanações em tupi; aos Sacramentos e aos Novíssimos do

homeni. E termina o livro com o formulário latino de várias bênçãos e absolvições com declarações em tupi e português.

Na « Apresentação » o P. Lemos Barbosa faz um estudo proficiente do desenvolvimento do Catecismo, desde os primeiros Jesuítas do Brasil, « Padres doctos e bons lingoas da Companhia », que o tentaram, em particular o Ir. Pero Correia, o P. Leonardo do Vale e o P. José de Anchieta, até o próprio António de Araújo, encarregado de o « pôr em ordem » e dar-lhe a última demão, acrescentando-o com vários elementos da sua lavra exclusiva. Lemos Barbosa dá ainda outras indicações sobre o modo como se fez a reimpressão fac-similar do texto publicado, que se conserva na Biblioteca Nacional de Lisboa; e insere, além do frontispício do exemplar que reedita, o frontispício que se estampou na *História da Companhia de Jesus no Brasil*, II (Lisboa-Rio 1938) 560-561.

António de Araújo incluiu à frente do *Catecismo*, as *poesias* do P. Cristóvão Valente (Montemor-o-Novo, 1566-1627), em tupi, quintilhas com rima e metro português de sete sílabas, uma simples, outra só com volta e duas com mote e volta. Muito estimadas e conheciam-se em geral só através da segunda edição de 1686 (ib., VIII, 172-173).

O Catecismo de António de Araújo (Ilha de S. Miguel, Açores, 1566-1632) foi reeditado por Bartolomeu de Leão (1686), fac-similado por Júlio Platzmann (1898), e serviu de base a outros catecismos dentro e fora do Brasil, dando-lhe Vieira, que conhecia bem a língua tupi e a teologia, altíssimo louvor até sob o aspecto formal da doutrina (ib., VIII, 62).

O fim desta reedição fac-similar é sobretudo o de pôr, ao alcance fácil dos estudiosos da Língua Brasílica (Tupi), textos consagrados e autênticos; e com isso prestou o P. Lemos Barbosa e a Universidade Católica do Rio de Janeiro bom serviço a tais estudos de natureza linguística e filológica. Mas o livro também mostra quão elevado grau atingiu a cultura religiosa posta ao serviço da civilização e conversão dos Índios.

Roma.

S. LEITE S. I.

LUÍS GONZAGA JAEGER S. I. *Os Bem-aventurados Roque González, Afonso Rodríguez e João del Castillo, Mártires do Caaró e Pirapó*. Segunda edição melhorada. — Porto Alegre (Livraria Selbach) 1951, 8º, 391 p., mapas e ilustr. (= *Jesuítas no Sul do Brasil*, I).

LÉO KOHLER S. I. *Biografia completa: P. João Baptista Reus, S. J. Sacerdote e Místico segundo o Divino Coração de Jesus*. — Porto Alegre (Livraria Selbach) [1951], 8º, 395 p., ilustr. (= *Jesuítas no Sul do Brasil*, II).

Es propósito de los iniciadores de esa colección presentar una serie de biografías de los jesuitas que trabajaron en los estados meridionales brasileños. El público a quien se dirige, es el gran público, más interesado en conocer—quizás en curiosar—vidas grandes, que de compulso las fuentes histórico-críticas que el autor ha debido anatomizar.

Con este criterio el P. Jaeger nos presenta la historia de los beatos Roque González de Santa Cruz, Alfonso Rodríguez y Juan del Castillo, a quienes llama Mártires de Río Grande, porque « o solo do extrenio sul do Brasil lhes bebeu o sangue, e o Rio Grande do Sul lhes conserva inolvidável memória e lhes ergueu o primeiro santuário nos pontos exactos em que tombaram, vitimados pelas armas dos guaranis gaúchos » (p. 8).

Consagra los primeros 25 capítulos al P. González de Santa Cruz: su vida hasta situarle ya en pleno campo de acción, donde se le suman sus dos compañeros, de fatigas hoy, y mañana de martirio. Los capítulos 26-37 nos historian las persecuciones que los llevaron al martirio. Y desde el 38 al 43 se completan los datos que más pueden interesar: la historia de los despojos de los mártires, el descubrimiento de Caaró, la localización precisa de Asunción de Ijuí, la solemnidad de la beatificación, la fisonomía física y moral de los mártires, sus milagros.

La aportación que en la presente obra se da al esclarecimiento del problema topográfico—lugar del martirio—es el punto más original de toda ella, y, en sustancia, publicado en *AHSI* 2 (1933) 223-230.

De este conjunto resulta una biografía acabada, dentro de los límites que el autor se ha impuesto, y un cuadro del estado social y político, del mundo geográfico y étnico, que enmarcó estas tres gloriosas vidas: la vasta región, y misteriosa, que se encierra en espesas selvas a ambos lados del alto Uruguay. El autor, fiel a su propósito, ha reducido su labor a recoger los datos de las obras ya publicadas o en relación exclusiva con los beatos o con el medio en que vivieron. De ahí que sus fuentes principales sean las Cartas anuas.

El segundo volumen de la colección dicha, presenta la figura moderna, interesante y de no fácil interpretación, de un jesuita nuestro contemporáneo: Juan B. Reus (1868-1947). El autor se basa primeramente en la autobiografía que el P. Reus, obligado por los superiores a redactarla, nos dejó, y en el manuscrito inédito que el P. Ernesto Vogt (actual rector del Pontificio Instituto Bíblico), fundándose en los hechos afirmados por testigos oculares, había compuesto. Así salta de estas páginas la figura de Reus, hombre místico y práctico, contemplativo y activo, penitente extremo y hondamente humano.

Sigue el autor el proceso cronológico de la vida exterior e interior de Reus: sacerdote secular, primero, en Alemania, jesuita después en sus años de formación espiritual y literaria, y apóstol finalmente en el Brasil. Las p. 205-358 son las que dan más luz sobre su espiritualidad. El P. Kohler, sin atreverse a comentar con sugerencias propias las exquisiteces íntimas de Reus, ha preferido sujetarse completamente al texto detallado y significativo en que dejara el protagonista la historia interna de su vida espiritual, profunda e intensamente vivida, especialmente en sus últimos treinta y cinco años.

Roma.

A. DE EGAÑA S. I.

JOHANN SPECKER, SMB. *Die Missionsmethode in Spanisch-Amerika im 16. Jahrhundert mit besonderer Berücksichtigung der Konzilien und Synoden*. Schöneck-Beckenried 1953, 8°, XXII-247 p. — Schw. Fr. 15.60. (= *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*. Supplementa, IV).

Puesto como base que las orientaciones eclesiásticas formuladas en los concilios y sínodos tienen grande importancia para el estudio y determinación de los métodos misionales (p. IX), examina el A. en la Hispanoamérica del siglo XVI las normas misionales preceptuadas o propuestas en las mencionadas juntas eclesiásticas.

Con desarrollo sistemático y claro, presenta primero la jerarquía eclesiástica y la posición jurídica de la iglesia hispanoamericana (p. 1-29); reseña después esquemáticamente los sínodos y concilios del siglo XVI tenidos allí para asegurar la fe y costumbres (p. 30-56); las directivas misionales concretadas en esos convenios: formación moral, intelectual y lingüística que exigen en el misionero, fuese sacerdote seglar o religioso (p. 59-92); métodos de evangelización precisados: portadores y auxiliares de ella, circunstancias en que hay que efectuarla, lucha eficaz contra el paganismo (p. 94-135); principios y práctica que se habían de tener en la administración de los sacramentos (p. 136-189); actitud de esos concilios y sínodos ante el delicado problema del clero indígena (p. 190-194); los múltiples y variados medios que enseñan para fomentar la vida eclesiástica: liturgia, procesiones, danzas, música, cofradías (p. 195-226), y los auxiliares que recomiendan al misionero: legos, monjas y personal consagrado a Dios (p. 226-231). Fundamenta toda esta construcción misional selecta documentación inédita e impresa (p. XIII-XXI).

¿Aspectos de historia jesuítica en esta obra? Muy escasos, dado su intento de hacer resaltar las orientaciones conciliares y sinodales. Entre los participantes al primer concilio peruano (1551-1552) hallamos al entonces decano Juan Toscano, futuro jesuita y misionero del Perú (p. 44). El *sumario* del concilio limense de 1567 lo redactó acaso el P. José de Acosta (p. 48). El catecismo en las dos principales lenguas del Perú, quechua y aimará, cuya composición por los de la Compañía creyó necesaria la congregación provincial jesuítica de 1576, posteriormente lo mandó hacer el tercer concilio limense (1582-1583), y lo redactaron probablemente algunos jesuitas bajo la dirección del P. José de Acosta. La traducción quechua se encargó al P. Blas Valera, y la aimará al P. Bartolomé de Santiago (p. 113-114). En el tercer concilio mexicano (1585) la redacción del decreto se comisiona al P. Plaza y su traducción latina al P. Pedro de Ortigosa (p. 42). Por delegación del mismo concilio, Plaza compone también, probablemente, el catecismo mayor y menor (p. 112).

Aunque a las instituciones o entidades misioneras, aun después de las enseñanzas y orientaciones de los concilios y sínodos, quedaba amplísimo campo de iniciativa personal en la aplicación concreta de ellas, y aun en métodos y actividades no considerados ni expresa ni directamente en las juntas eclesiásticas, la obra que presentamos tiene

a nuestro juicio capital importancia para la historia misional de Hispanoamérica por recapitular sintéticamente los principios básicos por los que ha de guiarse toda labor misional.

Roma.

F. ZUBILLAGA S. I.

CONSTANTINO BAYLE S. I. *El Culto del Santísimo en Indias*. — Madrid (C. S. I. C., Instituto Sto. Toribio de Mogrovejo) 1951, 8º, 694 p. (= *Biblioteca « Missionalia hispanica »*, serie B, IV).

Obra muy rica en documentación, como todas las escritas por el P. Bayle, fruto de lectura vastísima, y capítulo sugestivo (se trata de la devoción central de la vida cristiana) de la historia eclesiástica y misional de las Indias.

En las naves de Indias que levantan anclas para cruzar los mares, se manifiesta ya el culto al Santísimo con la *misa seca*, que historia el A. ampliamente (p. 34-40), y la *misa ordinaria*, aunque todavía esporádica, que comienza a celebrarse en los navíos a principios del siglo XVII (p. 43-51). Sendos capítulos reseñan las primeras misas dichas en América (p. 55-83); describen el culto divino ultramarino en su pobreza o esplendor (p. 87-151); presentan los tronos y recámaras erigidos al Rey eucarístico: templos, sagrarios, custodias (p. 155-206), las solemnidades de los días de Corpus (p. 251-298) y las celebradas en las calles de las poblaciones españolas e indígenas con procesiones y cofradías, y en los viáticos (p. 209-247; 301-337); demostraciones de desagravio que seguían a sacrilegios y profanaciones (p. 559-588), y el entusiasmo general por el Santísimo (p. 607-672). Capítulos por demás interesantes y documentados son los dedicados al teatro religioso de la época colonial (p. 341-392), al teatro indígena (p. 395-458) donde recoge el A. la principal documentación impresa existente, y al problema complejo de la comunión entre los indios (p. 461-556) en el que los elementos eclesiásticos optaban por severas restricciones o por un criterio liberal.

En este monumento levantado al Sacramento del amor, en el que son artífices las autoridades eclesiásticas y civiles y el pueblo español, criollo, mestizo e indígena, los jesuitas (este aspecto interesa particularmente a AHSI) intervienen activamente. Examínense, a guisa de ejemplo, el teatro jesuítico (p. 384-390), los jesuitas y el teatro indígena (p. 449-457), la mediación decisiva de la Compañía en favor de la comunión de los indios (p. 503-506), las solemnidades del Corpus en el Paraguay (p. 330-337), y las fiestas de la casa profesa de México en ocasión de la beatificación de S. Ignacio (p. 227-242).

Maneja el A. de esta obra con desenvoltura y competencia nada comunes la historia política, eclesiástica y misional de Hispanoamérica, y la copiosa literatura de ese inmenso campo. No pocas veces se echan de menos la síntesis y el escalonamiento metódico y genético de las ideas y de los hechos históricos. El índice de personas y cosas principales (p. 679-690) facilita no poco el empleo del libro.

Roma.

F. ZUBILLAGA S. I.

MIGUEL BATLLORI S. I. *El abate Viscardo. Historia y mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica.* — Caracas (Instituto panamericano de geografía e historia) 1953, 8º, 336 p., 91 láminas (= Comité de orígenes de la emancipación, publicación nº 10).

Creemos que bastantes historiadores, más atraídos por el subtítulo que por el título de esta obra, irán derechos a consultar el capítulo IV, que por su importancia había sido ya en parte anticipado por el autor en una comunicación a la Academia nacional de historia, de la Argentina (cf. su *Boletín*, t. 23, 1950, p. 221-223) y en un artículo de *Razón y Fe* (t. 145, 1952, p. 505-519). El epígrafe de ese capítulo: *Historia y mito de los jesuitas independentistas* alude a la « picante » afirmación de que los jesuitas hispanoamericanos, expulsados de América por Carlos III, prepararon eficazmente, *al bracet de masones y jacobinos y a las órdenes de Miranda*, la independencia política de Hispanoamérica. Lo insinuó ya a principios del siglo XIX el presidente de los Estados Unidos John Adams (110-111), y lo han repetido y desarrollado recientemente Soto Hall en Buenos Aires (96) y Madariaga en Londres (99). El P. Batllori se enfrenta con este tópico historiográfico, y en un certero análisis de todas las fuentes, deslinda lo mucho que hay en él de leyenda y de mito, de lo poco que queda de historia.

Concede que los más de aquellos españoles de América mostraron en el destierro un profundo sentimiento de regionalismo típicamente americano, y que, inspirados por él, y por el amargo resentimiento contra el rey y gobierno causantes de su destierro (50), proyectaron en las descripciones e historias de sus patrias una *preconciencia* nacional que lógicamente llevaba a la secesión política de España, bien que no con la rapidez y violencia con que, sin intervención propia, efectivamente se verificó: caso típico es el de Francisco Javier Clavigero (104-105, 161-171). Pero, fuera de muy pocas excepciones, ni aquel sentimiento ni este resentimiento les arrastraron de hecho a preparar la revolución. Y esto aun a aquéllos que, al igual de algunos ex jesuitas de la España europea, simpatizaron con la democracia republicana (86), o se sumaron más tarde con entusiasmo al movimiento emancipador ya en marcha (86-87). Verdaderos inspiradores y promotores del separatismo político, el a. no conoce documentalmente y por sus nombres sino dos: el mendocino (entonces chileno) Juan José Godoy y del Pozo, cuyas andanzas, resumidas aquí (88-92), fueron expuestas más largamente en esta revista (t. 21, 1952, p. 84-107), y el peruano Juan Pablo Viscardo, objeto de la monografía.

Acaso se pudo subrayar más que, junto a Viscardo, figuraron probablemente en Londres algunos otros ex jesuitas. En 1781 confiaba él atraerlos, si el gobierno inglés secundaba los propios planes (110); y en 1798 nos habla Rufus King, embajador de Estados Unidos, de haber hallado en Londres *varios* de ellos, que vivían allí desde hacía « largos años » con la subvención del gobierno británico (137). Lo

que sí muestra bien el autor es que estos anónimos colaboradores de Viscardo en Londres, además de ser pocos, se limitarían a informar al ministerio inglés del estado y movimientos de sus propias tierras, sin alarmar a nadie ni dejar rastro de sus nombres, pues las cuentas mismas de la tesorería británica registran el empleo de los fondos del *Secret Service*, sin precisar los apellidos, ni siquiera fingidos, de los agraciados.

Pero aun admitiendo la posible existencia de ese grupito en Londres y de algún separatista mexicano residente en Italia, a quien en 1791 aludía Miranda (108), el acierto del P. B. al concentrar sus ímpetus investigadores en Viscardo, es evidente. Y además muy logrado, como lo prueban los 87 documentos o nuevos o no bien editados hasta aquí, que ha extraído de los archivos de España, Roma, Londres, París, Caracas, México y Santiago de Chile, y que reproduce con ejemplar precisión en la segunda parte de la obra (175-311).

Gracias a ellos, y a otras mil notas bibliográficas y archivísticas desparramadas por sus páginas, recoge casi con nimiedad los pormenores de la vida de Viscardo en América y en Europa, sin más laguna de importancia que la de los años 1789-1792, que serían sin embargo básicos por ser los de la revolución francesa y de la probable composición de la famosa *Carta*, publicada en 1799 por Miranda (128-129). Es sobre todo sensible que no se haya llegado a aclarar el punto importante de si en 1791-92 visitó Francia y compuso por ello en francés su carta. Lo que sí queda plenamente enfocado en el libro son los rasgos del carácter de Viscardo, introvertido, amargado y aun paranoide, que acierta a combinarse — en forma bien conocida por la tipología médica — con proyectos universales e idealistas (132).

Las coordenadas de la evolución de Viscardo hacia la independencia se fijan con toda precisión por dos hechos: es el primero el fracaso de sus esfuerzos, tantas veces intentados y tantas frustrados, ante el gobierno de Madrid, por volver al Perú, o al menos por entrar en posesión de los bienes allí heredados (1773-1789); se refiere el segundo al acercamiento que *simultáneamente* inicia y desarrolla hacia los representantes consulares y diplomáticos de la Gran Bretaña en Liorna y Florencia. Este acercamiento, hasta hoy completamente desconocido (y muy importante, pues se verifica antes de todo contacto posible con Miranda), le lleva al primer viaje a Londres en 1782 (cf. *Revista nacional de cultura*, a. 14, Caracas 1953, n° 99, p. 59-66) y al primer esbozo de la *Carta* posterior, esbozo compuesto en Massacarrara el 30 de septiembre de 1781. Viaje y carta son una revelación para todos los especialistas de estas materias.

Con razón subraya el a. que ese esbozo de carta nos da la clave de las concepciones independentistas de Viscardo. La amargura del injusto destierro y de sus fracasos ante el gobierno español, le lleva a recibir con júbilo las noticias de la sublevación de Túpac-Amaru en el Perú, y a relacionarla fantásticamente con el chispazo de los comuneros criollos de Nueva Granada y con el supuesto desembarco, que no era realidad, de los ingleses de Johnstone en Buenos Aires. Su ima-

ginación soñadora forja entonces el ensueño de una próxima liberación del Perú y aun de toda Sudamérica, realizada con la ayuda de navíos ingleses. Dada—dice—la vieja oposición de indios y mestizos al español europeo, esa independencia se hubiera realizado hace tiempo, de no haberla impedido los criollos, es decir los americanos de sangre española, que hasta aquí se preciaron siempre de su fidelidad al rey. Pero los levantamientos de criollos que han acompañado al de Túpac-Amaru prueban que la situación ha cambiado. La independencia está a la puerta. Sólo hace falta el apoyo de las flotas británicas (doc. 24, p. 204-211).

No sin motivo observa el a. (45) que esta carta « echa por tierra las gratuitas suposiciones de que fuesen la revolución francesa y el centenario [en 1792] del descubrimiento de América la ocasión inicial de su ideario independentista ». Es también interesante que a la gestación del independentismo de Viscardo aparezca asociado un ex jesuita italiano de los que habían estado en Lima, probablemente el piemontés Berugini, que se hallaba también en comunicación con el encargado de negocios de Inglaterra en Turín, Louis Dutens (44, 215-219). El dato no nos maravilla. En nuestros estudios americanistas hemos hallado varios religiosos italianos que en la última parte del setecientos y primera del ochocientos se mostraron entusiastas de la independencia de los antiguos virreinos. Eran los lustros en que surgían los gérmenes del *Risorgimento* italiano con sus ansias de libertad y unidad de la propia patria.

Como hemos indicado anteriormente, los años que median entre la vuelta de Londres a Italia y la segunda entrada de Viscardo en Inglaterra, 1784-1793, no han sido afortunados en la búsqueda encarnizada del a. Consiguientemente quedan aún envueltas en sombra, no sólo la génesis de la *Carta a los españoles americanos*, sino la misma autenticidad e integridad de su texto, impreso por Miranda en francés el año 1799 y en español el de 1801. El caraqueño afirma en su prólogo que lo imprime según el autógrafo de Viscardo, y que en la imperfección de su lenguaje podrá advertirse que éste no dominaba el francés (ap. I, p. IV-V). Pero como ni en los veinticuatro tomos del *Archivo* ya estampado del general Miranda, ni en estos apéndices del P. Batllori, ha aparecido el original ni anuncio de su envío a otra persona o a la imprenta, ha surgido en el a. la prudente duda de « si las coincidencias entre la carta de Viscardo y los escritos posteriores de Miranda corresponden a una verdadera inspiración del primero sobre el segundo, o bien si el general independentista corrigió a su gusto el original del ex jesuita » (145). La duda punza especialmente en una obra como la presente, en que se han declarado *boutades* de Miranda sus aseveraciones de 1792 a Pétion sobre « les moiens efficaces que j'avois préparé en Italie avec quelques Jésuites américains » (109); y se tienen probablemente por invenciones fantásticas las Juntas emancipadoras de Madrid y París, en las que respaldaba Miranda unos años más tarde ante W. Pitt sus pretendidas credenciales (112).

El P. B. hace bien en no atreverse a dar una solución cierta a la duda, pero se inclina a favor de la autenticidad e integridad de la carta, apoyándose principalmente en el júbilo con que Miranda comunicó confidencialmente a su amigo Caro el 16 de enero 1799 la primera impresión de la lectura de los papeles de Viscardo ya difunto: « Todo

está como se podía esperar. Siento que no lo hubiese visto V. antes de partir » (145; cf. *Archivo de Miranda*, XV, 410). Con tal de que se deje lugar a retoques y añadiduras no señaladas como tales en el impreso, también nosotros nos inclinamos a la afirmativa: una gran parte de la ideología de la carta y de la pasión antimadrileña que la inspiran estaban ya en el anticipo de 1781; en la otra hipótesis, tendríamos que imaginarnos al caraqueño redactando en un mal francés, que además es peor que el suyo propio, un texto que hubo de afanarse luego en hacer traducir al castellano (*Arch. Miranda*, XV, 383); el mismo Dupérrou, que echó más tarde en cara a Miranda el haber inventado la junta emancipadora de Madrid y la subsiguiente convención de París, no le acusó de falsificación en la publicación del escrito de Viscardo (291, 293); finalmente, se explica la ausencia del original en el archivo por haberlo enviado directamente a la imprenta de Boyle, repitiéndose aquí lo que sucede con los escritos de Burke, de Antepara y el publicado en la Revista de Edimburgo, cuyos originales tampoco están en el *Archivo de Miranda*. Conste, de todas maneras, que queda abierta la posibilidad de que el a. o algún otro afortunado americanista dé al fin con el original de la *Carta*. Hasta entonces no se pasa de fundadas hipótesis.

La exactitud y pulcritud con que se presenta la obra y se reproducen sus documentos y facsímiles son dignas de la imprenta de la Universidad Gregoriana de Roma, donde la obra se ha estampado, y sobre todo del *Comité de orígenes de la emancipación* (Caracas), que generosamente ha patrocinado la edición del presente volumen.

Roma.

P. DE LETURIA S. I.

M. J. ROUËT DE JOURNAL S. I. *Nonciatures de Russie d'après les documents authentiques*. Tome I. *Nonciature d'Archetti* (1783-1784). — Città del Vaticano (Biblioteca Apostolica Vaticana) 1952, 8°, LXXVI-470 p. (= *Studi e testi*, 166).

Depuis de longues années, le R. P. Rouët de Journal a entrepris la publication des documents relatifs aux trois négociations successives qui s'engagèrent, depuis la fin du XVIII^e siècle, entre Rome et les souverains russes. Rappelons qu'il a fait paraître, avec d'importantes introductions, la *Nonciature d'Arezzo* (1802-1804), puis la *Nonciature de Litta* (1797-1799) — cf. AHSI 13 (1944) 110-112 —. Ces deux recueils sont maintenant incorporés à la collection « *Studi e Testi* » (Nos 167-169). L'œuvre vient de s'achever par la publication de la *Nonciature d'Archetti* qui est en fait la première en date (1783-1784). Celle-ci fut la conséquence directe du premier partage de la Pologne (1772). Par suite de ce coup de force, 100.000 catholiques latins et près de 800.000 uniates devinrent sujets de Catherine II.

Une excellente Introduction nous donne un récit très neuf des laborieuses négociations d'Archetti. Celles-ci aboutirent à la création de

l'archevêché latin de Mohilev et du siège uniâte de Polotsk. Mgr Siestrzencewicz, simple évêque de Mallo *in partibus*, devint archevêque résidentiel de Mohilev, avec Mgr Benislowski, ancien jésuite, comme coadjuteur. Mgr Lissowski, moine basilien, fut sacré évêque de Polotsk. - Le recueil lui-même est constitué par près de 300 pièces représentant la correspondance du nonce Archetti avec la cardinal Pallavicini, secrétaire d'Etat de Pie VI, et avec le cardinal Antonelli, préfet de la Propagande. Des notes, de rapides analyses et de bonnes tables permettent d'utiliser au mieux l'ensemble des dépêches.

La correspondance d'Archetti est intéressante pour l'histoire de la Compagnie de Jésus en Russie Blanche, après le bref de suppression. Comme le rappelle le P. Rouët de Journal, les Jésuites de Russie Blanche étaient devenus sujets de Catherine II, à la suite du premier partage de la Pologne (1772). Au nombre de 150 environ, ils étaient répartis entre quatre collèges, dont celui de Polotsk, deux résidences et quatre missions. Quand fut promulgué le bref de Clément XIV qui supprimait la Compagnie (1773), Catherine II refusa de le publier dans ses Etats. Les représentations du P. Czerniewicz, Provincial, ne purent vaincre la volonté de la souveraine qui intima aux Jésuites l'ordre de continuer leurs ministères. Quelques années plus tard, en 1779, Mgr Siestrzencewicz, évêque de Mallo *in partibus*, tira bon parti d'un décret de la Propagande qui lui conférait d'amples pouvoirs de juridiction sur les religieux de Russie: il permit aux Jésuites d'ouvrir un noviciat. Enfin, au début de l'année 1783, avant l'arrivée d'Archetti, Jean Benislowski, ancien Jésuite devenu prêtre séculier, fut envoyé à Rome comme messager de l'impératrice. Dans l'audience du 12 mars, il obtint de Pie VI l'approbation *orale*, répétée à trois reprises, de tout ce qui avait été fait concernant les Jésuites de Russie (p. xxxv).

Quelle allait être dans ces conditions l'attitude d'Archetti durant sa nonciature? Le nonce arriva à Saint-Petersbourg le 4 juillet 1783. Il ne repartira qu'en juin de l'année suivante. Le bref *Onerosa pastoralis*, qui définissait les grandes directives de sa mission, ne disait rien des Jésuites. Mais par ailleurs, toute la correspondance du nonce témoigne que ni le cardinal secrétaire d'Etat, ni le Préfet de la Propagande ne connaissaient — faut-il dire: « ne voulaient connaître »? — l'approbation pontificale donnée oralement à Benislowski. Il n'est question, dans les lettres d'Archetti, de Pallavicini et d'Antonelli, que des « ex-jésuites », « contumaces », « réfractaires », dont il faudrait obtenir la suppression (Nos 8, 17 et annexe I, 21, 22, 25, 48, 73). Mais comment faire entendre raison à Catherine II? Archetti ne s'y hasarda qu'après bien des hésitations, au début de mars 1784, dans une conversation avec le comte Ostermann, vice-chancelier. Celui-ci l'arrêta dès les premiers mots: « Ne parlons pas des Jésuites, ne parlons pas des Jésuites » (N° 161). Archetti renouvela ses instances le 26 mars dans un entretien avec Potemkine, le grand favori de l'impératrice. Le prince l'écouta d'abord sans l'interrompre, puis prenant la parole, il lui fit observer qu'on gâterait tout en mettant cette affaire sur le tapis.

Le nonce répliqua: « L'Impératrice n'est pas assez au courant. Elle ne sait pas comment le silence du Pape à propos des jésuites est regardé comme une approbation et risque de le brouiller avec les cours catholiques ». Le prince mit fin à l'entretien par cette déclaration péremptoire: « L'Impératrice est décidée à ne plus parler de cette affaire, et elle ne veut pas qu'on lui en parle ». Archetti comprit cette fois qu'en insistant davantage il compromettrait définitivement sa mission. Il se le tint pour dit et n'en parla plus.

Il semble évident par cette correspondance qu'Archetti, soutenu par le Secrétaire d'Etat et le Préfet de la Propagande, a cherché très sérieusement à faire appliquer, en Russie Blanche, le décret de Clément XIV. Pour expliquer leur attitude, nous ne voyons pas d'autre hypothèse que celle que suggère le P. Rouët de Journal, à la fin de son remarquable exposé: « Le pape aurait dit à Benislawski de tenir absolument secrète l'approbation qu'il lui avait manifestée » (p. LX).

Paris.

J. LECLER S. I.

GERARD MANLEY HOPKINS [S. I.]. *Poems and Prose*. Selected with an Introduction and Notes by W. H. GARDNER. — London (Penguin Books) 1953, 12°, xxxvi-252 p. — 2s. 6d. (= *The Penguin Poets*).

A *Hopkins Reader*. Selected and with an Introduction by John PICK. — London (Oxford University Press) 1953, 8°, xxvii-317 p., 4 plates. — 21s.

GERARD MANLEY HOPKINS. *Selected Poems*. Edited with an Introduction and Notes by James REEVES. — London (William Heinemann) 1953, 12°, xxviii-103 p., a portrait. — 6s. (= *The Poetry Bookshelf*).

« Con zarpazos y con caricias », diríamos usando una feliz expresión de Dámaso Alonso, Hopkins se va ganando cada día más adeptos. Decididamente « la magia de su palabra puede mucho ». Después de las tres ediciones de sus poesías, con quince reimpresiones, llega la hora a las antologías o selecciones, y en solo el año de 1953 vemos aparecer tres de éstas. El lector ordinario de limitados recursos económicos las saludará con entusiasmo, tanto más que al presente los cuatro volúmenes de escritos en prosa han llegado a ser casi inaccesibles.

El Dr. Gardner ha sabido hacer entrar en el reducido volumen de los « Penguin Books » todas las poesías posteriores a 1875, a más de cuatro de la juventud y trece fragmentos, y de abundantes extractos de los diarios, sermones, ensayos y cartas, tan sabia y cuidadosamente seleccionados, que, teniendo también en cuenta los párrafos copiados en las notas, a penas se echa de menos nada de cuanto puede ilustrar el arte o el pensamiento hopkinsiano. Entre los llamados « unfinished Poems and Fragments » hemos visto con satisfacción incluido el soneto « The shepherd's brow, fronting forked lightning,

owns ». A pesar de los prejuicios humanísticos de Bridges, es ésta una composición digna de Hopkins, e ilumina una faceta de su carácter, la del desengaño del hombre y de las cosas humanas, que junto con la otra de su admiración y adoración de la grandeza y majestad divina (cf. el *Deutschland, God's Grandeur...*) lo avvicina al Miguel Ángel del Juicio Universal: el hombre es « immortal diamond », cuando se somete a Dios; pero cuando, como el hombre moderno, se aparta de Dios — y Hopkins sentía muy vivamente esta apostasía —, no hay criatura más miserable y aun más ridícula. Las notas a los escritos en prosa son muy ilustrativas y en su concisión completas. En cuanto a las poesías, el Dr. Gardner no se ha contentado con extraer las notas de su magnífica tercera edición de *Poems*, sino que muestra aquí su penetración cada día mayor en el estudio e interpretación del poeta, y al mismo tiempo su espíritu abierto a las aportaciones de otros comentaristas.

El Dr. Pick en su antología ha dado la preferencia a los escritos en prosa del P. Hopkins (diarios, sermones, cartas, ensayos); sin embargo les antepone treinta y tres de las mejores poesías. Todos los escritos seleccionados son piezas completas. El editor ha preferido un orden sistemático en seis secciones: « Poems », « Observations of Nature: Inscape », « Poetic Theory », « Practical Criticism », « Personal Letters », « Religion ». Todo tiene sus ventajas y sus inconvenientes; pero con un orden cronológico sería más fácil seguir el desarrollo gradual del hombre y del poeta; tanto más que, como confiesa el mismo Dr. Pick, « Hopkins seldom confined himself to a single problem in any one letter » (p. xi). Poca ayuda podrá recibir de las notas el estudiante de Hopkins, a quien principalmente se dirige la obra: en la parte de los escritos en prosa las notas son muy parcas, en la parte poética faltan del todo. Completan el volumen tres dibujos de Hopkins y su mejor composición musical: *Fallen Rain*.

La selección de J. Reeves se reduce a la obra poética de Hopkins. Contiene todas las poesías del período de madurez, con dos juveniles y tres incompletas. La impresión nítida y la disposición de las diferentes composiciones en páginas distintas hacen fácil y agradable la lectura. Con este mismo fin ha creído el editor poder prescindir de los acentos rítmicos, fiado en que los lectores modernos están habituados al verso acentual. Dudamos sin embargo que muchos lectores puedan por sí mismos llegar a una recta lectura de versos como:

There, eyes them, heart wants, care haunts, foot follows kind,
Their ransom, their rescue, and first, fast, last friend.

Las breves pero claras e útiles notas van a veces precedidas de sumarios sencillos e ilustrativos, que agradecerá quien por primera vez se enfrenta con la difícil poesía hopkinsiana. Con todo, en algunos de esos sumarios puede que alguien encuentre excesiva la simplificación, con peli-

gro de tergiversar el pensamiento del poeta. Por ejemplo en el *Deutschland* no se da el verdadero significado de las estrofas 28 y 29, estrofas clave de la oda; en *The Starlight Night* se omite toda idea de salvación del alma, central en el soneto; en *The Windhover* no se toman en consideración las palabras « more dangerous »; en *The Caged Skylark* se pasa también por alto la idea fundamental de resurrección; como en *Spelt from Sibyl's Leaves*, la del juicio divino; etc.

Pero digamos ya algo sobre las introducciones.

El Dr. Pick, confirmado en su conocida y bien probada tesis de la íntima armonía en Hopkins entre el jesuita y el poeta, comienza asentando como principio que la obra poética de Hopkins es su mayor monumento, y que la importancia verdadera de sus cartas, diarios y demás composiciones — por notables que sean en sí mismas — está en que ilustran su poesía y ayudan a conseguir un conocimiento y un aprecio más profundo de él como poeta. Después va mostrando con múltiples citas cómo se puede sacar tal provecho de la lectura de esos escritos en prosa, no sin detenerse en la explicación de los sufrimientos de Hopkins, de los influjos recibidos y especialmente del « *incape* ».

James Reeves ha querido mantenerse a igual distancia entre dos interpretaciones, que él denomina « *rationalistic-aesthetic* » y « *extreme Jesuit* » (p. xv). Pero el resultado ha sido contradictorio y ofensivo al P. Hopkins. Ha sido contradictorio, porque, mientras se admite que las renunciaciones y privaciones de la vida religiosa mutilaron el genio del poeta (« *maimed his genius* »), a renglón seguido se afirma que algunas al menos de sus mejores poesías fueron el resultado de esas mismas renunciaciones. Ofensivo, porque una y otra vez se repite que Hopkins escribía en verso « *contra su conciencia* » (cf. pp. xvii, xix, 84), ya que tenía la poesía como « *unprofessional* ». Hopkins consideraba « *unprofessional* » el dedicarse a la poesía, pero no el componer « *as occasion shall fairly allow* », como él mismo dice en un importante párrafo de una carta a Dixon (Oct. 29, 1881) y como fue su práctica constante. Es también ofensivo el afirmar que, aunque la vida de Hopkins estaba dedicada a Dios, « *many of his poems he must have dedicated, in his heart, to his Muse or to posterity* », cuando, como muy bien pone de relieve el Dr. Pick, « *earnestness* » en Hopkins « *is the mark of the man as well as of the poet* ».

Más merecedora de aprecio y digna de pausado estudio es la introducción del Dr. Gardner: densa, sólidamente fundamentada, serenamente equilibrada; a no ser que este equilibrio en alguna ocasión parezca un poco inestable, contribuyendo a que algunos trazos de la figura queden un tanto difuminados (v. gr. p. xxviii, sobre si los últimos sonetos son síntomas de neurosis aguda, debida a « *thwarted impulses, both sexual and artistic* »). Después de subrayar cuál es el valor permanente de Hopkins como escritor (profundo poeta religioso y de la naturaleza; maestro de estilo original; personalidad artística única), el Dr. Gardner traza el desarrollo de su mentalidad en relación con los principales acontecimientos de su vida, hace un estudio de conjunto de su obra poética, e introduce en ella al lector, mostrándole sabiamente el modo de superar las principales dificultades de ritmo y lenguaje. Más tal vez que en escritos anteriores, insiste al Dr. Gardner, en esta introducción, sobre la importancia de los conceptos de « *incape* » e « *instress* », sin desdeñar tampoco aquí las adquisiciones obtenidas en este campo por otros investigadores. Insiste de nuevo sobre el influjo de Duns Escoto, influjo que cree descubrir « *at least* » en doce poesías de Hopkins. Tal vez en este punto haya un poco de exageración: los indicios son que en escotismo, como en música y en otras de sus aficiones científicas, Hopkins no pasó de ser un « *dilettante* »; las

composiciones que se suelen considerar más escotísticas en inspiración (como *Henry Purcell* y « *As kingfishers catch fire* ») se explicarían perfectamente con solas las teorías filosóficas de « *inscape* » e « *instress* », teorías muy anteriores al primer encuentro de Hopkins con Escoto (por lo cual — dicho sea de paso — erróneamente supone J. Reeves que Hopkins recibió de Escoto su noción de « *inscape* »). Por el contrario, más extenso nos parece en la obra de Hopkins el influjo de los *Ejercicios espirituales* y de la ascética ignaciana. El ver ese influjo prevalentemente en *The Soldier* e *In Honour of St. Alphonsus Rodriguez*, como hace el Dr. Gardner, obedece tal vez al prejuicio tan común sobre el militarismo jesuítico (prejuicio que J. Reeves expresa con términos extremos). Más evidente es la orientación ignaciana en los sonetos de 1877, como muy bien demuestra el Dr. Pick. Otra observación del Dr. Gardner quisiéramos recoger, porque nos parece de importancia y no recordamos haberla visto en otros autores: la que pone de relieve el lado positivo de generosa aceptación de sus sufrimientos, que ennoblece a Hopkins como hombre y como poeta. « *There is, from the Deutschland to the last sonnet* » escribe el Dr. Gardner — *more of heroic acceptance than self-pity* ».

Concluye el Dr. Gardner su admirable introducción anotando que, si se considera la calidad antes que la cantidad, es tal vez más verídico el decir que Hopkins es uno de los menores poetas *grandes* ingleses, que — como alguien había opinado — uno de los grandes poetas *menores*. « En él, como en los mayores poetas de la literatura mundial, la fusión del pensamiento y la forma, y la combinación de una excepcional penetración intelectual con un poder y una musicalidad de expresión aún más excepcionales, elevan la poesía del plano personal al universal... Nadie puede realmente conocerle sin adquirir una norma más elevada de belleza poética, una visión más penetrante del mundo y un sentimiento más profundo de la realidad espiritual subyacente » (p. xxxvi).

Roma.

ANT. M. DE ALDAMA S. I.

MIGUEL QUEROI. GAVALDÀ. *La escuela estética catalana contemporánea*.

Prólogo del Dr. JOSÉ CAMÓN AZNAR. — Madrid (C. S. I. C., Instituto « Diego Velázquez ») 1953, 8º, xiv-349 p.

Sin contar los precedentes retóricos de los dos siglos anteriores, cuando en el XVIII apareció en Europa la estética como una preocupación y como una ciencia, los jesuitas aportaron bien pronto su interés y su contribución. El P. André en Francia y el abate Arteaga en España e Italia vincularon sus nombres a la creación de esa nueva disciplina filosófica, partiendo de la posición neoclásica que había inaugurado, en toda la Compañía, la *Ratio discendi et docendi* de Jouvancy. Desde un punto de partida muy semejante — la tradición clasicista que los jesuitas del XIX conservaron en medio del romanticismo — el P. Ignacio Casanovas (1872-1936) se sumó muy pronto a la escuela estética catalana creada en la Universidad de Barcelona a mediados del siglo pasado, y dio a su aporte personal un matiz clásico,

que le distingue de sus maestros Balmes y Torras, que preanuncia el novecentismo de Eugenio d'Ors y el humanismo catalán de la *Fundació Bernat Metge*, y que influyó positivamente en la estética de Manuel de Montoliu, tan interesante para un buen catador como Camón Aznar. Al platonismo de Torras y Bages sumó el P. Casanovas el aristotelismo de la *Poética*, desentrañando, sobre todo, el concepto de la *cátharsis*, que le sirve para remachar la actitud apolínea del Dr. Torras y para intentar un planteamiento y una solución puramente filosóficos a la cuestión de las relaciones entre el arte y la moral.

Pero nada de esto ha sabido ver Q. G., que ha desflorado un tema precioso, reduciéndolo a fichas y esquemas (unas y otros frecuentemente de segunda mano). Si por lo menos la contribución bibliográfica fuese completa y segura... Sobre Balmes, ni se menciona el estudio de M. Solana en *Rev. de filosofía* 3 (Madrid 1944) 67-96, ni se utiliza bien la biografía escrita por el mismo P. Casanovas (citada arbitrariamente en p. 15 n. 37, aunque consignada correctamente en la bibliografía, p. 341). El orden anti-histórico que se ha impuesto, obliga al a. a exponer la estética de Torras antes que la de Milà; digo exponer, porque en 1953 bien podría esperarse algo más que una exposición y que un elogio del máximo representante de esta escuela, el cual no supo comprender el momento del modernismo que le tocó vivir. Como tampoco lo comprendió su discípulo Casanovas, que sin ser ciertamente una «lumbrera», tampoco es un simple epígono.

De la vivificación de la retórica de Milà por obra de los románticos y estéticos alemanes, de Schlegel sobre todo, ni una sola palabra nueva; como tampoco, ni nueva ni vieja, sobre la estética de Costa y Llobera, el gran amigo del P. Casanovas y plasmador de los ideales estéticos de éste y del Dr. Torras.

Por estas y por otras muchas razones que caen fuera del campo de esta revista especializada, no comprendemos cómo un Camón Aznar ha podido apellidar este libro, «admirable por tantos conceptos».

Roma.

M. BATLLORI S. I.

ANTONIO DRAGON S. I., *Vida íntima del Padre Pro*. Traducida del francés por Rafael MARTÍNEZ DEL CAMPO S. I. Con prólogo del Excmo. y Rvdmo. Sr. Arzobispo de México Dr. Don Luis María MARTÍNEZ. Segunda edición. — México (Buena Prensa) 1952, 8º, xx-419 p., ilustr.

El 15 de noviembre 1952 se acabó de imprimir en México la segunda edición de la versión española de la *Vida íntima del P. Pro* por el P. Dragon. El texto original francés se publicó en Montréal el año 1940. Pocos meses después, en setiembre de este mismo año, el P. Rafael Martínez del Campo lanzó la primera edición castellana. Las vicisitudes del tiempo de guerra impidieron que estos dos libros llegaran entonces a nuestras manos.

El plan de la *Vida íntima del Padre Pro* fue reunir los documentos autobiográficos que se conservan, y disponerlos en orden cronológico, añadiendo los datos necesarios para completar las escenas y hechos a que se refieren, dejando que el lector se forme la imagen fiel del alma y del corazón del Padre.

Partiendo de lo más externo, a saber, del carácter alegre y expansivo del P. Pro, este libro nos introduce en lo más íntimo y secreto del corazón del grande apóstol: el amor fervoroso a la cruz, que ansiaba regar con su propia sangre, y su caridad para con Dios, aprendida sobre el regazo de María y junto a las llamas del Corazón Divino, las dos grandes devociones del Padre Pro. Por eso, la *Vida íntima* es el complemento de las numerosas biografías del glorioso mártir de Cristo-Rey, entre las que conserva el primer puesto la que compuso el mismo P. Dragon en 1928.

Todo esto vale principalmente del texto español. Más que una traducción, es la edición de los textos originales, que nos hace saborear el estilo del Padre Pro, siempre chispeante y lleno de ese gracejo mexicano tan peculiar suyo. El P. Martínez del Campo devuelve a los textos la luz, el sol y la vida que por fuerza pierden en la traducción francesa.

El P. Dragon redactó su obra mirando a la beatificación del Padre Pro. Esta preocupación aparece sobre todo en el capítulo de la muerte, que va llamando nuestra atención sobre multitud de pormenores para corroborar la tesis del martirio. El P. Martínez del Campo traduce exactamente, pero añade algunas notas breves muy oportunas, y cierra esta segunda edición con una disertación sobre el martirio y sobre la historia del proceso de beatificación (p. 365-418), que el 3 de noviembre de 1952 entraba en la fase de la constitución del proceso apostólico.

Roma.

M. GORDILLO S. I.

LILLIANA OWENS, S. L. *The Life of Bishop A. J. Schuler, S. J.* — El Paso, Texas (Revista Católica Press) 1953, 8°, xxiv-584 p., with 124 illustrations.

This volume is the third in a trilogy on Jesuit activities in southwestern U. S. A. (cf. AHSI, XXI, 1952, 205-207; 400-401). In her preface, the author states that, « The present study does not pretend to cover completely the period under study, much less to evaluate with any historical finality the person of Bishop A. J. Schuler, S. I., nor the Catholic Activities mentioned. It is rather an appreciation of the good accomplished by [him] during his incumbency... From this angle the present study may...serve as a source book, opening the way to more detailed and thorough studies, by making available the data which the author has... been able to compile ».

Throughout the life of Bishop Schuler (1868-1944), the author gives abundant material on his environment and about those who were instrumental in his formation or who later collaborated closely with him in his apostolic work as priest and bishop. At times one wishes a better proportion of values had been observed; thus, it would have been more to the point to give a fuller account of Schuler's theological formation than to list the donors of a statue (54).

Repeatedly in the notes the Jesuit Archives in Rome are given as the repository of a document quoted or cited. Does this mean that the author has consulted such from these Archives, or after consulting the document reproduced elsewhere has reasons to believe that it is or should be in the Roman Archives of the Order? The same doubt arises in regard to the Vatican Archives. In both archives, documents have their official designation according to section, volume and folio.

A word about a Jesuit bishop's juridical relation to the Order would have precluded misunderstanding chapter 33. * It was now some twenty-seven years since, at the command of His Holiness, Pope Benedict XV, he had left the Society of Jesus to assume the duties of Bishop of El Paso (451) *. Bishop Schuler never left the Society of Jesus — else he would have had to be accepted again, pronounce his vows anew and so on —, nor did he cease to be a Jesuit upon being appointed Bishop of El Paso. Father Z. Maher's letter (452) * welcoming him back *, refers to the Bishop's return to Jesuit community life.

Sister Lilliana has gathered a wealth of material, for which — despite its very unequal value — the present reader and the future biographer of Schuler will be deeply indebted. It enables us to follow him in his early life in his native Pennsylvania and later in Colorado, to glimpse his training at Florissant, St. Louis, Denver and Woodstock, to admire him as shepherd in parish and entire diocese. We see him erect new churches in city and county, build much needed schools throughout his extensive territory, encourage the foundation of hospitals and other centers of charity. Despite the length of the book, one often wishes for a fuller picture of Schuler's activity; this is particularly true of chapter 21 * Educational Expansion in the Diocese of El Paso *. It may be worth noting that the Sisters opened their first parochial school in Ysleta, Texas, in September, 1918; by 1920 they were teaching in their new school.

The most important appendix contains pertinent correspondence. An index facilitates rapid consultation of the volume, but it should have been compiled analytically not cumulatively; it is more important to know what is contained in the book than to learn that a given name is to be found on fifty pages, each dutifully listed. The illustrations are a valuable portion of the biography — authentic documents of Bishop Schuler's life and environment. For thousands of acquaintances of Bishop Schuler, the present volume will help evoke the memory of a man of absolute integrity, a zealous priest sensitive to every need, a capable administrator who created nearly all that the extensive diocese of El Paso can claim today.

Rome,

E. J. BURRUS S. I.

APPROBANTIBUS SUPERIORIBUS ECCLESIASTICIS

P. GIUSEPPE CASTELLANI S. I. Responsabile

TIP. EDIT. M. PISANI — ISOLA DEL LIRI (Frosinone)

PRINTED IN ITALY

NOTAE COMPENDIARIAE

- AHSI = Archivum historicum Societatis Iesu. 23 vol. Romae 1932...
- AICARDO = José Manuel AICARDO S. I., *Comentario a las Constituciones de la Compañía de Jesús*. 6 vol. Madrid 1919-1932.
- ARSI = Archivum Romanum Societatis Iesu.
- ASTRAIN = Antonio ASTRAIN S. I., *Historia de la Compañía de Jesús en la asistencia de España*. 7 vol. Madrid 1912-1925.
- CORDARA = Iulius C. CORDARA S. I. *Historiae Societatis Jesu pars sexta complectens res gestas sub Mutio Vitellescho*. 2 vol. Romae 1750-1859.
- DUHR = Bernhard DUHR S. I., *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*. 4 vol. (II et III duplicia). Freiburg im Breisgau - München Regensburg 1907-1919.
- FG = Fondo Gesuitico, olim ad templum SS. Nominis Iesu, nunc in Curia romana S. I.
- FOUQUERAY = Henri FOUQUERAY S. I., *Histoire de la Compagnie de Jésus en France des origines à la suppression (1528-1762)*. 5 vol. Paris 1910-1925 (usque ad an. 1645).
- HUGHES = Thomas HUGHES S. I., *History of the Society of Jesus in Northamerica: Colonial and Federal*. 2 vol. textus et 2 documentorum. London - New York 1907-1917.
- Institutum S. I = Institutum Societatis Iesu. 3 vol. Florentiae 1892-1893.
- JOUVANCY = Iosephus IUVENCIUS S. I., *Historiae Societatis Jesu pars quinta, tomus posterior*, 1591-1616. Romae 1710.
- LEITE = Serafim LEITE S. I. *História da Companhia de Jesus no Brasil*. 10 vol. Lisboa - Rio de Janeiro 1938-1950.
- MHSI = Monumenta historica Societatis Iesu. 73 vol. Matriti 1894-1919, Romae 1932... (MI = Monumenta ignatiana).
- ORLANDINI = Nicolaus ORLANDINUS S. I., *Historiae Societatis Jesu pars prima sive Ignatius*. Romae 1614.
- PONCELET = Alfred PONCELET S. I., *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*. 2 vol. Bruxelles 1927 (usque ad an. 1633).
- RODRIGUES = Francisco RODRIGUES S. I., *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*. 4 vol. duplicia (deest pars 2^a vol. IV). Porto 1931-1950.
- SACCHINI = Franciscus SACCHINUS S. I., *Historiae Societatis Jesu pars secunda sive Lainius, pars tertia sive Borgia, pars quarta sive Everardus, pars quinta sive Claudius tomus prior*. 4 vol. Romae 1620-1641.
- SOMMERVOGEL = Carlos SOMMERVOGEL - Augustin et Aloys de BACKER S. I., *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. 10 vol. Paris 1890-1900. Quibus adde Ernest R. RIVIÈRE S. I., *Corrections et additions*, Paris 1911-1930.
- TACCHI VENTURI = Pietro TACCHI VENTURI S. I., *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*. 2 vol. duplicia. Roma 1910-1951 (priorum voluminum plures adsunt editiones).
- URIARTE = J. Eug. de URIARTE S. I., *Catálogo razonado de obras anónimas y seudónimas de autores de la Compañía de Jesús pertenecientes a la antigua asistencia española*. 5 vol. Madrid 1904-1916.
- URIARTE-LECINA = José Eug. de URIARTE y Mariano LECINA S. I., *Biblioteca de escritores de la Compañía de Jesús pertenecientes a la antigua asistencia de España desde sus orígenes hasta el año de 1773*. 2 vol. Madrid 1925-1930 (usque ad verbum Ferrusola).

HIERARCHIA CATHOLICA MEDII ET RECENTIORIS AEVI

— sive —

Summorum Pontificum, S. R. E. Cardinalium, Ecclesiarum
Antistitum series e documentis Tabularii praesertim Vaticani
collecta - digesta - edita

Volumen V

*a Pontificatu Clementis PP. IX (1667) usque
ad Pontificatum Benedicti PP. XIII (1730)*

per P. REMIGIUM RITZLER - P. PIRMINUM SEFRIN
O. F. M. Conv.

Patavii MCMLII

*Typis Officinae Librariae « Il Messaggero di S. Antonio »
apud Basilicam S. Antonii - PADOVA (Italia)*

in 4^o gr. (cm. 33 × 25) pp. X - 460

Pro Italia: lib. it. 7.500

Pro exteris Nationibus: U. S. A. d o 11. 15

Depositum apud

**« IL MESSAGGERO DI S. ANTONIO »,
Basilica del Santo - Padova**

Veneunt vol. III et IV eiusdem operis apud domum librariam:
Verlag Regensburg, Münster (Westf.), Alter Fischmarkt 1/III (Germania)

Vol. III (1503-1592), solutum DM 33, religatum DM 54

Vol. IV (1592-1667), solutum DM 57, religatum DM 72

Praeparabitur editio III, emendata et aucta, vol. I (1198-1431) et II (1431-1503)

